N° 601 34e Année. Tome CLXV 1er Juillet 1923

MERCVRE

DE



FRANCE

Paraît le 1er et le 15 du mois

DIRECTEUR ALFRED VALLETTE



—

PRIX DU NUMÉRO

France .... 3 fr. 50 | Étranger .... 4 fr.

XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

PARIS-VIe

MERCVRE DE FRANCE

TOME CENT SOIXANTE-CINQUIÈME

1er Juillet - 1er Août 1923

1er Juillet — 1er Août 1923 Tome CLXV

MERCVRE DE FRANCE

(*Série Moderne*)

Parait le 1er et le 15 de chaque mois



PARIS
MERCVRE DE FRANCE
XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

MCMXXIII

LA CRISE BALKANIQUE

—

Le démembrement de l'Autriche-Hongrie, conséquence de la guerre mondiale, a mis fin à la vieille rivalité russe et austro-allemande dans les Balkans, rivalité qui, au cours des quarante ou cinquante dernières années, fut une menace constante pour la paix européenne.

La Serbie, qui d'un petit Etat de trois millions d'habitants, tremblant continuellement pour son indépendance, devenait un royaume de quatorze millions d'habitants, voyait réalisés ses rêves nationaux les plus hardis, et pouvait dorénavant se développer en paix sans crainte d'agression étrangère.

La Bulgarie, cruellement punie de sa participation à la guerre mondiale aux côtés des Austro-Allemands, devait renoncer pour toujours à toute tentative de régler par les armes les contestations nationales ou territoriales. En somme, on pouvait croire que dorénavant la presqu'île balkanique cesserait d'être le foyer de troubles et d'agitation, le dépôt de matières inflammables où à chaque instant peut éclater un nouvel incendie qui embraserait l'Europe.

Ce n'était malheureusement qu'une illusion. Tout d'abord, les traités de Trianon, de Neuilly, de Saint-Germain ont plutôt compliqué la situation qu'ils ne l'ont éclaircie ; de plus la Yougoslavie s'est montrée incapa-

ble d'instituer des rapports réguliers et normaux entre les différentes parties et les différentes nationalités qui la composent. Il est vrai, — et c'est ce qui fait la particularité de la situation actuelle et qui la différencie de la situation ancienne, — que le danger qui menace les Etats balkaniques dans leur développement et dans leur existence même ne vient plus maintenant de l'extérieur, mais de l'intérieur. Les voies par lesquelles ces difficultés peuvent être résolues et ces dangers écartés existent. Toutes ces discussions, tous ces malentendus, tous ces conflits seront-ils réglés pacifiquement par voie de concessions réciproques, ou bien la crise actuelle deviendra-t-elle plus aiguë, et amènera-t-elle de nouveaux massacres, de nouveaux soulèvements, de nouvelles guerres ? Tout dépend de la sagesse politique et de l'habileté à gouverner des dirigeants des Etats Balkaniques.

Deux mois durant j'ai parcouru la Yougoslavie (Croatie, Slavonie, Bosnie, Vieille-Serbie, Macédoine), la Bulgarie et la Thrace. Cet article est le résultat de nombreuses observations que j'ai faites sur place et de multiples entretiens que j'ai eus avec des hommes politiques de toutes les nuances et avec les chefs de tous les partis politiques dans les différents pays balkaniques.

I

C'est la Yougoslavie qui subit actuellement la crise la plus aiguë et la plus dangereuse. Toutes les provinces nouvellement rattachées au royaume, la Croatie, la Slavonie, la Bosnie, comme la Macédoine et le Monténégro, sont profondément mécontentes du régime actuel, et haïssent le gouvernement serbe.

Pour bien comprendre les causes de ce mécontentement, il nous faut remonter à l'origine de la formation de l'Etat Yougoslave. De toutes les provinces de l'Autriche-Hongrie incorporées dans l'Etat Yougoslave, la Croatie était sans conteste la plus riche et la plus cultivée.

Les Croates avaient leur autonomie provinciale, leur « ban » (vice-roi national), et défendaient avec succès leur indépendance politique et nationale même contre les Hongrois ; mais en comparaison avec la Serbie, les provinces les plus arriérées de l'Autriche elles-mêmes, comme la Bosnie, étaient de beaucoup plus cultivées. De l'avis de tous, l'administration autrichienne était relativement honnête, correcte, accessible à la population et agissait en tout plutôt légalement. Sous la domination autrichienne, la population s'était accoutumée au régime constitutionnel et aux méthodes légales de lutte politique. Il est naturel que dès le début les Croates aient tenu les Serbes en suspicion ; les Slovènes, fervents catholiques, et les Bosniaques, musulmans zélés, suspectèrent les Serbes tout autant.

Ni les premiers, ni les seconds, pas plus que les derniers (encore que les Bosniaques soient d'origine serbe) ne nourrissaient de sympathie particulière pour les Serbes, et s'ils ne protestèrent pas résolument contre leur incorporation dans la Yougoslavie, c'est parce qu'ils comptaient que les Serbes, moins nombreux et moins forts que les Hongrois ou les Allemands, seraient moins dangereux pour eux, et que par conséquent il leur serait plus facile, dans le cadre de la Yougoslavie, de défendre leur indépendance nationale, leur culture et leur autonomie.

Les hommes politiques serbes, qui ne pouvaient ignorer l'état d'esprit des Croates, des Slovènes, des Bosniaques, etc., n'auraient dû toucher qu'avec une extrême prudence aux institutions, aux coutumes et à la culture des provinces nouvellement rattachées à la Serbie ; ils auraient dû en particulier se montrer très prudents dans le choix des administrateurs et des méthodes d'administration. Il aurait fallu s'attacher ces provinces par le respect de leurs particularités et par la nomination aux postes administratifs d'hommes d'une honnêteté irré-

prochable, cultivés et pénétrés du sentiment de la légalité. Malheureusement, dès le début, les hommes d'Etat serbes ont institué une autre tactique, celle du peuple dominant, du peuple maître, qui seul a le droit de gouverner l'Etat tout entier. Les Serbes s'attribuèrent l'hégémonie sur toute la Yougoslavie, et commencèrent à gouverner les provinces nouvellement rattachées comme des pays conquis. La nouvelle constitution (appelée la constitution de Vidovden, du nom du jour où elle fut votée), votée par une coalition des radicaux (groupe Pachitch) et des démocrates serbes, a fait de la Yougoslavie un Etat centralisé et unitaire.

La diète croate fut annihilée, les libertés locales abolies et la Yougoslavie entière commença à être administrée de Belgrade. Partout, aux principaux postes administratifs et militaires, furent nommés des fonctionnaires serbes, originaires du vieux royaume. La police, les finances, l'administration locale, tout passa aux mains des Serbes.

Mais comme l'éducation politique et la culture des Serbes sont bien inférieures à celles des Croates et des Slovènes, il en résulta que le peuple de beaucoup le moins éclairé et le moins cultivé se chargea d'administrer des peuples plus développés que lui au point de vue politique, plus éclairés, plus instruits. Les fonctionnaires serbes apportèrent de la Vieille-Serbie des méthodes d'administration purement balkaniques. A l'effroi de la population, on vit des fonctionnaires corrects, bien élevés, honnêtes et loyaux remplacés par des gens grossiers, arrogants, peu cultivés et souvent vénaux, pour qui la loi et la légalité n'étaient que de vains mots.

Les fonctionnaires serbes se montrèrent arrogants, peu abordables ; ils instituèrent en Croatie, en Slavonie, en Bosnie, le régime de l'arbitraire et de la violence, et, chose inouïe et inconnue autrefois dans ces contrées, les administrateurs et les officiers de police usèrent assez

souvent du poing et du fouet. Naturellement le pays retentit de cris d'indignation et de protestations. D'autre part, trois années de vie commune ont démontré clairement que la culture, la vie économique et la vie politique de la Croatie et de la Slavonie étaient tellement différentes de la vie de la Vieille-Serbie, que ce serait vouloir sciemment conduire l'État à l'abaissement de sa culture économique et spirituelle et à sa perte que de l'administrer de Belgrade d'une manière uniforme.

— Nous sommes républicains et fédéralistes, les Serbes sont monarchistes et centralistes, me disait à Zagreb Stepan Raditch, le chef du bloc croato-slovéno-bosniaque, qui jouit d'un prestige énorme dans toutes les provinces du nord. Nous avons une psychologie différente, une histoire différente et des coutumes différentes. Nous sommes des peuples cultivés, habitués aux formes de la vie politique européenne, tandis que les Serbes n'ont pas pu jusqu'ici renoncer aux procédés d'administration balkaniques. Nous avons toujours été le prolongement de l'Europe vers l'Orient, l'avant-garde de la culture européenne, et maintenant on veut faire de nous le prolongement de l'Orient vers l'Occident, l'arrière-garde de la sauvagerie balkanique. On veut changer en une étable à cochons la maison propre et confortable que nous avons, en surmontant de si grands obstacles, mis des siècles à construire. Contre une politique pareille nous allons lutter par tous les moyens possibles. Nous sommes venus à bout des Hongrois, nous viendrons à bout des Serbes aussi.

C'est justement sur la plate-forme de la lutte contre le centralisme serbe qu'ont eu lieu les dernières élections. Elles ont donné à Pachitch un total de 108 mandats sur 310. Dans toutes les provinces nouvellement rattachées, la Croatie, la Slavonie, la Bosnie, le Monténégro, des fédéralistes ont été élus presque seuls et Raditch dispose d'un plus grand nombre de voix que Pachitch (114

contre 108). Les relations entre les Serbes et la population des provinces du nord sont tendues au plus haut point. La société locale boycotte les fonctionnaires serbes, les paysans les traitent en ennemis et n'attendent que le signal de l'attaque. La marche normale de la vie économique et intellectuelle est entravée et si l'on ne trouve pas d'issue à la pénible situation qui a été créée, si une réconciliation n'intervient pas, alors, dans un avenir très prochain, la Croatie, la Slavonie, la Bosnie et le Monténégro deviendront une seconde Macédoine.

II

Telle est la situation dans le nord du Royaume des Serbes, Croates et Slovènes. Dans le sud, c'est-à-dire en Macédoine, elle est bien pire encore. Là, en effet, la guerre civile, les assassinats, les soulèvements qui depuis trente ans inondent de sang ce malheureux pays recommencent et sévissent avec une violence inconnue jusqu'ici. Je n'ai pas à rappeler ici l'histoire de la lutte vraiment héroïque soutenue de 1897 à 1912 par l'Organisation Révolutionnaire Macédonienne pour la délivrance de la Macédoine du joug turc. Cette lutte sans merci, sanglante et prolongée, aboutit à la première guerre balkanique, à laquelle les Macédoniens prirent une part active. Les alliés balkaniques, la Bulgarie, la Serbie et la Grèce, commirent alors une première faute. Au lieu de faire de la Macédoine un territoire autonome, ou un État neutre, ils conclurent un accord pour le partage de la Macédoine, dans lequel la question de l'attribution d'une partie de la Macédoine, appelée territoire en litige, districts de Koumanovo, Ietovo, Uskub, Gostivar, Dibra, etc., restait ouverte et devait être soumise à l'arbitrage de l'Empereur Nicolas II. L'occupation de ce territoire en litige par la Serbie et le désir des Bulgares de s'en emparer par la force, amena l'attaque perfide des Serbes par les Bulgares et la deuxième guerre balkanique qui se termina

par la défaite complète des Bulgares et le partage de presque toute la Macédoine entre les Serbes et les Grecs. Les Bulgares se virent privés presque complètement des fruits de leurs victoires sur les Turcs.

L'amour-propre national blessé, la confiance dans la toute-puissance des Allemands et la croyance aveugle qu'ils avaient qu'une alliance avec l'Allemagne leur permettrait d'enlever la Dobroudja aux Roumains et la Macédoine entière aux Serbes, poussèrent les Bulgares à prendre part à la guerre mondiale aux côtés des puissances centrales.

Les Bulgares avaient mal fait leur compte ; de nouveau ils subirent une défaite, méritée cette fois, radicale et définitive. Il leur fallut renoncer à jamais à l'idée d'une grande Bulgarie qui comprendrait toute la Macédoine. Les Macédoniens se virent obligés d'accepter l'incorporation d'une partie de la Macédoine à la Yougoslavie comme province serbe, et les Serbes durent se faire à l'idée d'abandonner à la Grèce la partie méridionale de la Macédoine avec sa capitale et son unique port, Salonique. Le partage de la Macédoine entre la Serbie et la Grèce fut une seconde faute, non moins grosse de périls, comme nous le verrons plus loin, que le premier partage, qui ne fut pas accompli, entre la Serbie et la Bulgarie.

Quoi qu'il en soit, après la grande guerre, il était bien plus facile aux Serbes de s'attacher les Macédoniens qu'après la guerre balkanique. D'abord les Macédoniens se rendaient compte qu'ils ne pouvaient plus compter sur l'aide et l'assistance des Bulgares ; de plus la population épuisée et ruinée par la guerre avait soif de paix et de repos ; enfin la terrible Organisation Intérieure était dissoute et avait même presque cessé d'exister. Les Serbes auraient dû faire montre d'une certaine générosité, qui leur était d'ailleurs dictée par la raison et la sagesse politique. Il aurait fallu proclamer l'amnistie, installer en Macédoine une administration honnête et consciencieuse,

et surtout ne pas recourir à la dénationalisation brutale et violente des Macédoniens.

Le malheur est que les Serbes considérèrent la Macédoine comme un pays serbe. Pour le gouvernement serbe, pour la science serbe, pour la société serbe toute entière (y compris les socialistes), un axiome reste posé : « Il n'y a pas un seul Bulgare en Macédoine. » Pour les Macédoniens l'axiome devient : « Il n'y a pas un seul Serbe en Macédoine. »

A qui peut être rattachée ethnographiquement la population autochtone de la Macédoine ? Des volumes entiers ont été consacrés à l'étude de cette question. La plupart des savants, et parmi eux les plus hautes autorités dans le domaine de l'ethnographie et de la philologie slave, comme Louis Léger, professeur au Collège de France, les académiciens russes Grigorovitch et Koudakof, le professeur Milioukof, admettent que par leur langue, leur origine et leur culture, les Macédoniens sont Bulgares. Mais ce n'est pas par des discussions et des arguments scientifiques qu'il s'agit de démontrer que les Macédoniens sont des Bulgares ou des Serbes dénationalisés.

Quelle est à ce sujet l'opinion de la population elle-même, voilà qui est beaucoup plus essentiel, pratiquement, au point de vue politique. Or, une chose est claire pour tous ceux qui sont allés en Macédoine et ont pu intimement fréquenter ses habitants : la population ne se reconnaît pas serbe ; elle refuse d'envoyer ses enfants aux écoles serbes ; elle ne veut pas avoir de prêtres serbes et tient obstinément à sa langue (le bulgare), à sa culture, à son école et à son église nationale.

Je suis allé à deux reprises en Macédoine ; la deuxième fois j'ai vécu exclusivement dans les villages. Quel que soit le paysan auquel vous vous adressez, de la frontière d'Albanie à la frontière bulgare et de la Vieille-Serbie à la mer Egée, vous n'entendez que fort rarement cette

déclaration : « Je suis Serbe. » Il y a des villages turcs en Macédoine, des villages moldo-valaques (koutzo-valaques), mais des villages serbes on n'en rencontre presque pas. Dans les villes, les Serbes sont maintenant plus nombreux.

Mais dès la fin de la guerre mondiale, le gouvernement serbe de Pachitch instaura en Macédoine un régime de terreur inouïe, de violence et d'arbitraire. Les gens qui osaient se dire Bulgares ou s'adressaient en bulgare aux fonctionnaires étaient battus jusqu'à en perdre connaissance, jetés en prison et punis d'amende. Comme, d'après la thèse officielle, il n'y a pas de Bulgares en Macédoine, toutes les écoles bulgares, tant primaires que secondaires, furent fermées ; les instituteurs furent chassés et un grand nombre d'entre eux se trouvent actuellement en Bulgarie. Tous les prêtres macédoniens furent remplacés par des prêtres serbes et tous les hiérarques macédoniens exilés. Il suffit d'indiquer que dans l'espace d'une année les autorités serbes ont fermé 1373 écoles avec 78.854 élèves et 2.266 professeurs, et que 1139 églises bulgares ont été transformées en églises serbes. La Macédoine entière fut inondée de troupes et de gendarmes et ceux-ci se livrèrent sur la population à toutes sortes de violences. L'administration fut formée des plus mauvais éléments de la Vieille-Serbie et la Macédoine devint un véritable dépotoir de fonctionnaires serbes délictueux ou incapables.

Mais ce n'est pas tout. Le gouvernement serbe entreprit la colonisation de la Macédoine par les Serbes ; et au lieu d'établir ses colons sur les nombreux terrains laissés libres par la fuite des Turcs, il chassa les Macédoniens-bulgares et installa à leur place les nouveaux immigrés.

Cette politique de violence et de dénationalisation eut pour résultat de faire renaître l'Organisation révolutionnaire macédonienne. A sa tête s'est retrouvé son ancien chef, Théodore Alexandrof, homme d'une indomptable

énergie,d'une volonté de fer et d'une étonnante bravoure, membre du comité central depuis 1908. En 1909,les Turcs avaient mis sa tête à pris pour 4.000 livres turques; les Serbes la mirent à prix pour 700.000 dinars (110.000 francs au cours actuel). Cependant Alexandrof se sent en Macédoine beaucoup plus en sûreté que n'importe quel chef de gouvernement européen dans son pays. Son prestige et son autorité sur la population macédonienne sont immenses. En fait, Alexandrof est le véritable dictateur de la Macédoine. Soigneusement gardé par les comitadjis, il est parfaitement insaisissable.

Les anciens cadres de l'Organisation ont été reconstitués et actuellement,comme au temps des Turcs,il n'est pas de gros village qui n'ait sa tschété (bande de comitadjis) et sa milice, subordonnée à l'Organisation. Dans tous les districts de la Macédoine il y a donc des comités de l'Organisation.Celle-ci a sa poste, son administration, son appareil judiciaire. Elle perçoit des impôts que la population paie volontiers, punit les délits de droit commun, assure la sécurité des routes, etc. Elle combat par la terreur, avec bombes et cartouches, l'administration serbe ; et des bandes de comitadjis livrent assez souvent aux détachements et aux gendarmes serbes de véritables batailles, d'où ces derniers sortent assez rarement vainqueurs.

Mais l'Organisation mène une lutte impitoyable non seulement contre l'administration serbe et les gendarmes serbes ; elle lutte aussi contre la colonisation serbe. En décembre, elle organisa une expédition contre les colons serbes du bourg de Kadrafakovo ; les maisons et les biens de la colonie furent incendiés et une partie des colons furent tués. Ce procédé sauvage et barbare a eu pour résultat que les colons du bourg restés vivants et ceux des bourgades voisines (Erdjelia, Moustavino, Doliany, etc.) ont vendu tous leurs biens et se disposent à regagner la Serbie.

A la terreur de l'Organisation, le gouvernement serbe répond par un renforcement de terreur et par des réquisitions. En février, dans une des bourgades du district de Stip, 22 paysans soupçonnés d'accointances avec les comitadjis ont été massacrés à coups de mitrailleuse. Naturellement la terreur gouvernementale appelle un renforcement de terreur du côté de l'Organisation. Dans la Macédoine entière le sang coule et le mouvement insurrectionnel grandit tous les jours. Les fonctionnaires serbes et les gendarmes eux-mêmes n'osent pas s'aventurer de nuit hors de leurs maisons ou de leurs casernes, et il n'est pas un seul fonctionnaire qui oserait passer la nuit hors de la ville dans une agglomération rurale.

Je dois dire que je suis profondément convaincu que l'Organisation révolutionnaire macédonienne est invincible. Elle est parfaitement organisée et fonctionne avec la régularité d un chronomètre ; elle dispose de forces solides bien armées, sévèrement disciplinées, attachées à leur cause, dévouées à leur chef et prêtes à tout instant à donner leur vie pour la Macédoine et Alexandrof.

De plus, comment venir à bout d'une organisation s'appuyant sur la sympathie de toute une population, qui lui prête un concours actif, la prévient du moindre mouvement des troupes et des gendarmes serbes, fournit aux partisans de l'argent et des vivres, les cache, leur sert de guides et de messagers ? Que peuvent faire les soldats et les gendarmes, au milieu d'une population hostile, dans un pays de montagnes sans routes, où ils doivent se méfier de chaque rocher, de chaque buisson, où ils peuvent à chaque pas tomber dans une embuscade ?

Telle est la situation. Comment en sortir, ou, plus exactement, quelle issue les hommes politiques de Yougoslavie voient-ils à cette situation ?

III

Tout d'abord il n'y a pas, en Serbie même, unité de

vue à ce sujet. L'élément militaire et, à la cour, l'entourage du roi Alexandre, qui constituent un groupe peu nombreux, mais influent, ne voient d'issue à la situation que dans une dictature militaire, l'abrogation momentanée de la constitution et l'écrasement des tendances fédératistes et autonomistes par la plus dure répression.

Mais le chef des Serbes radicaux, partisans de la centralisation, le père de la constitution de Vidovden, Pachitch, est un trop vieux et trop habile politicien pour ne pas comprendre que la dictature est un moyen trop dangereux et pouvant conduire à un résultat imprévu. Gouverner la Yougoslavie par les baïonnettes est impossible, ne serait-ce que pour cette raison qu'il n'y a pas que les Serbes à en avoir. Les Macédoniens en ont et s'en servent déjà ; les Croates, les Slovènes, les Bosniaques et les Monténégrins en ont aussi. Les journaux balkaniques ont signalé quelques cas où les soldats et officiers croates ont refusé de tirer sur les Macédoniens, à Brest, dans le district de Stip par exemple. Les Croates sympathisent effectivement avec les Macédoniens et cachent d'autant moins leur sympathie qu'entre le chef des Croates Raditch et le chef macédonien Alexandrof il existe une convention d'aide mutuelle. Une dictature s'appuyant sur une armée d'appelés dans un pays où la population est formée de diverses nationalités, et où le peuple dominant, ou se disant tel, ne constitue que 25 0/0 de la population totale est un procédé de gouvernement très risqué.

Stépan Raditch, par exemple, m'a positivement déclaré qu'à la dictature la Croatie entière répondrait par le refus de payer l'impôt, le refus de répondre à la conscription et le boycottage des institutions gouvernementales. Aussi Pachitch croit-il préférable de louvoyer ou même de dissoudre la Skoupchtina et de procéder à de nouvelles élections en ayant cette fois recours aux pro-

cédés électoraux balkaniques, c'est-à-dire à la violence, à la fraude et à la pression ouverte sur les électeurs. Si cette fois les élections donnaient de mauvais résultats, il resterait le choix entre la dictature et les concessions.

Par des pourparlers avec les fractions les plus fortes de la nouvelle Skoupchtina, Pachitch aurait essayé et essaye encore de créer une majorité stable. Mais les pourparlers sont destinés à échouer, car sur la question principale de la revision de la constitution de Vidovden et de la reconstruction de la Yougoslavie sur des bases fédératives ou autonomes, Pachitch ne veut pas faire de concessions.

Au reste, le parti de Pachitch, le parti radical, ne représente que la majorité, et non tout le peuple serbe. Le parti qui vient en seconde ligne par le nombre de ses membres, disposant de cinquante-deux voix à la Skoupchtina, c'est le parti démocrate, avec son aile droite et son aile gauche. L'aile droite, dont Pribitchevitch est le leader, ne compte que dix ou douze membres. Elle est disposée à marcher avec Pachitch. Mais l'aile gauche, avec Protitch et Davidovitch comme chefs, est pour la révision de la constitution et l'entente avec le bloc croato-slovèno-bosniaque. Les démocrates, même ceux qui, à la Skoupchtina constituante, avaient voté pour la constitution centraliste, ont compris le danger qui menace la Yougoslavie, si la politique de centralisation se continue ; ils ont en conséquence rompu résolument avec la politique de Pachitch et sont allés aux élections avec un programme de conciliation avec les provinces nouvellement rattachées à la Serbie. Ce programme est basé sur l'attribution de l'autonomie à ces provinces, admettant même la reconstruction de la Yougoslavie sur des principes fédératifs.

Enfin, une partie de la presse de Belgrade préconise « l'amputation » de la Yougoslavie, c'est-à-dire la séparation de la Serbie d'avec la Croatie et la Slovanie, en laissant à la première les districts du sud de la Croatie.

La Croatie et la Slavonie s'administreraient comme elles l'entendraient. Ce projet a suscité de nombreuses objections et, de fait, pour de multiples raisons dont certaines sont de caractère international, il est peu réalisable. Isolées, la Croatie et la Slavonie ou deviendraient des sphères d'influence italienne, en raison de l'attraction exercée sur elles par Fiume et Trieste, ou tendraient à se réunir à la Hongrie ou à l'Autriche.

Tels sont les différents états d'esprit que l'on trouve en Serbie. Ils donnent peu d'espoir de voir la crise résolue pacifiquement,en raison surtout de la positionintransigeante prise par la couronne et par le parti dirigeant serbe.

IV

Que demandent l'opposition craoto-slovèno-bosniaque et les Macédoniens ? Leurs revendications, le chef de l'opposition, le leader du parti républicain paysan de Croatie, Stépan Raditch, me les a exposées dans de longs entretiens que j'ai eus avec lui.

Raditch a 55 ans, à l'heure actuelle. Il sort d'une famille de paysans, et son aspect extérieur est celui d'un paysan croate aisé. C'est un homme très intelligent, très cultivé et très loquace ; il a reçu une bonne instruction et parle couramment l'allemand, le français et le russe. Son plus grand défaut, c'est la démagogie à outrance.

Tout d'abord, en 1919, Raditch était partisan d'une république croate indépendante. Maintenant il a renoncé à revendiquer l'indépendance de la Croatie, tout comme à exiger la forme de gouvernement républicaine. Il est prêt à accepter l'existence du royaume des Serbes, Croates et Slovènes, dont la Croatie fait partie intégrale ; il est prêt même à accepter que les Karageorgevitch conservent le trône du royaume uni ; mais il exige formellement que la Yougoslavie soit recontruite sur des principes fédératifs, et que, dans la fédération, tous les pays

du royaume soient entièrement égaux en droit et jouissent de la plus large autonomie intérieure. Le gouvernement central ne garderait que la politique extérieure, la guerre, les finances communes et les affaires les plus importantes d'un caractère général. Mais avant de conclure un accord quelconque, lors de ses pourparlers avec Pachitch, Raditch imposa trois conditions au gouvernement : 1° Changement radical de politique dans toutes les provinces nouvellement rattachées, c'est-à-dire non seulement en Croatie, en Slovanie, en Bosnie, mais encore en Macédoine et au Monténégro ; plus de violences, de poursuites, d'arbitraire ; 2e Institution d'un self government local et remplacement de tous les fonctionnaires de l'administration et de la police par des gens du pays connaissant la région et jouissant de la confiance et de l'estime de la population; 3° Intangibilité des peuples et indivisibilité de leur territoire. Cette dernière clause avait en vue la tentative de Pachitch d'enlever à la Croatie certains cantons du sud comme celui de Srem pour les joindre à la Serbie.

— Nous sommes des politiciens pratiques, me disait Raditch, et nous accepterons des compromis si nos principales revendications sont satisfaites. Nous acceptons l'Etat Yougoslave tel qu'il est dans ses limites actuelles, mais nous voulons que cet Etat soit notre maison à tous et non une prison. Nous sommes des fédéralistes convaincus et nous ne renoncerons pas à cette revendication.

Alexandrof, le chef des Macédoniens, avec lequel on m'avait ménagé une entrevue dans une hutte de paysans perdue dans les montagnes de Macédoine, n'est pas un politicien aussi fin et expérimenté que Raditch. Agé de 42 à 43 ans, le visage maigre, hâlé, encadré d'une barbe noire, la figure intelligente, les yeux petits, mais brillants d'enthousiasme et de confiance en son bon droit, remuant, énergique, Alexandrof est plutôt un chef mili-

taire qu'un politicien, bien qu'il lui arrive de s'occuper de politique.

— Notre idéal, m'a déclaré Alexandrof, c'est la Macédoine indépendante dans ses frontières de 1912. Mais nous comprenons que, dans les conditions actuelles, cet idéal soit très difficile à réaliser. Aussi sommes-nous prêts à admettre l'autonomie de la Macédoine entière, c'est-à-dire de la Macédoine serbe et de la Macédoine grecque, dans le sein d'une Yougoslavie reconstituée sur des principes fédératifs. Nous ne demandons qu'une chose : jouir des mêmes droits que les autres parties de la Yougoslavie. Bien plus, si un cabinet Patitch ou Davidovitch-Raditch est formé, l'Organisation est prête à renoncer à ses méthodes révolutionnaires de lutte pour user des méthodes légales de parti. Que l'on donne à la Macédoine une administration honnête, que les Serbes mettent fin à leur politique, qu'ils cessent de fermer les écoles et de poursuivre nos prêtres et nos instituteurs, et nous cesserons d'employer contre eux des procédés de lutte révolutionnaires. Mais tant que continuera cette politique de violence, d'arbitraire, de dénationalisation, tant que les Serbes nieront l'existence d'une nationalité bulgare en Macédoine, l'Organisation macédonienne continuera son activité révolutionnaire, en organisant pour la lutte toute la population. Nous luttons aussi pour l'unité de la Macédoine actuellement coupée en trois tronçons. Il est vrai que la Bulgarie est prête à renoncer, en faveur d'une Macédoine autonome, au district de Petritch ; mais nous n'abandonnerons jamais nos droits sur Salonique et sur la partie de la Macédoine que détient la Grèce. Salonique a toujours été la capitale de la Macédoine et son port, elle doit le rester. Aussi, ne renoncerons-nous jamais à notre deuxième but, l'unité de la Macédoine, et nous continuerons à lutter pour cela.

Je dois ajouter que cette opinion, que le seul moyen de sortir de la situation actuelle est la création d'une

Yougoslavie fédérative dans laquelle la Macédoine entrerait avec les mêmes droits que les autres pays, est partagée par toutes les personnalités politiques macédoniennes. A leur avis, il n'y a pas d'autre solution ; il faut concilier les intérêts de la population macédonienne avec les intérêts politiques et économiques de la Yougoslavie. Pour les Macédoniens, la vallée du Vardar est le berceau de leur culture, et Salonique est l'unique port et la capitale naturelle de la Macédoine. Pour la Yougoslavie, la vallée du Vardar est un couloir vers la mer Egée (l'unique ligne de chemin de fer Nich-Salonique emprunte cette vallée) et le port de Salonique lui est indispensable. Sans ce port, la Yougoslavie ne peut avoir de vie économique normale. La création d'une Yougoslavie fédérative ou, tout au moins, l'attribution de l'autonomie à la Macédoine, est une solution satisfaisante de la question ; elle concilie les intérêts des Macédoniens avec ceux de la Yougoslavie entière.

En combattant les Grecs dans la partie de la Macédoine détenue par la Grèce, en cherchant à obtenir l'unité de la Macédoine dans le sein de l'Etat Yougoslave, les Macédoniens défendent en fait les intérêts bien compris de la Yougoslavie et s'efforcent de réparer la faute commise par les alliés balkaniques en 1913 et renouvelée plus tard par l'Entente. Pour la Grèce, Salonique et la partie de la Macédoine qui lui a été attribuée, comme la Thrace Occidentale, ne sont qu'une extension territoriale. Au point de vue économique, la Grèce n'a pas besoin de Salonique, alors que ce port est nécessaire à la Yougoslavie et en particulier à la Macédoine. Sans l'hinterland macédonien et serbe le port de Salonique se meurt. A tous ceux qui, comme moi, ont visité Salonique avant les guerres balkaniques et la revoient maintenant, la mort progressive de ce port, jadis riche et florissant, saute aux yeux. Depuis l'incendie, la ville ne se reconstruit pas. Dans le port, deux ou trois bateaux seulement. De nombreux

comptoirs et de nombreux établissements commerciaux sont fermés. Le commerce est mort; pas d'importation, plus d'exportation. Ni Fiume, ni aucun autre port de l'Adriatique ne peuvent remplacer Salonique pour la partie méridionale de la Yougoslavie ; et tôt ou tard, ce port fera retour à la Yougoslavie pour redevenir, ce qu'il a été durant des siècles avant les guerres balkaniques, le port de toute la Macédoine.

V

L'idée de la reconstitution de la Yougoslavie sur des bases fédératives n'est pas la seule idée politique à laquelle on s'arrête dans les Balkans. Il en est une autre beaucoup plus large, que la vie a fait naître : celle d'une grande Yougoslavie fédérative comprenant la Bulgarie et la Thrace Occidentale. Cette idée est partagée en Bulgarie par des hommes politiques d'opinions diverses, aussi bien par les partisans que par les adversaires du dictateur disparu Stamboulisky. Après tant de déceptions cruelles, personne en Bulgarie ne croit plus à la possibilité de créer une grande Bulgarie qui engloberait la Dobroudja et la Macédoine. L'idée de cette grande Bulgarie, pour laquelle on a tant lutté et tant versé de sang, est morte, et actuellement les hommes d'État et les intellectuels bulgares voient dans l'union de tous les peuples slaves balkaniques en un puissant État slave non seulement l'issue de la crise actuelle, mais le moyen d'éviter de nouveaux conflits et la seule solution juste et équitable de la question de la Macédoine et de la Thrace Occidentale.

Je ne puis ici étudier la politique intérieure de Stamboulisky, qui a amené sa chute. C'était un modèle typique de la politique de violence, d'arbitraire et d'illégalité; elle était basée sur la destruction des principes fondamentaux de la vie publique, sur la négation de toutes les libertés ; c'était du plus pur bolchevisme politique. Stam-

boulisky ne reculait devant aucun moyen pour se débarrasser de ses adversaires. Homme sans instruction et sans principes, têtu et cruel, avide de pouvoir, prêt à pactiser même avec les criminels de droit commun pourvu qu'ils servissent sa cause, Stamboulisky était haï par tous les intellectuels, par toute la bourgeoisie et par l'armée. Ce qui le perdit définitivement, ce fut la lutte acharnée qu'il avait engagée contre les Macédoniens. Il ne faut pas croire que cette lutte fût dictée uniquement par le désir de donner aux Serbes des preuves de loyalisme ; son véritable motif était la crainte de l'Organisation macédonienne et le désir de se débarrasser de cette force redoutable, qui constituait pour Stamboulisky un danger intérieur, vu qu'une grande partie des intellectuels en Bulgarie sont d'origine macédonienne et que les Macédoniens y jouissent d'une grande influence. Mais ce n'est pas impunément qu'on attaque dans un pays relativement si avancé que la Bulgarie toutes les classes instruites et aisées ; encore moins peut-on faire la guerre à l'Organisation macédonienne ; et de cette lutte sans merci ce sont les patriotes bulgares et les Macédoniens qui sont sortis vainqueurs.

Mais, et ceci je dois le souligner résolument, le coup d'Etat de Sofia n'a nullement été provoqué par la politique extérieure de Stamboulisky. C'est un événement d'ordre purement intérieur qui ne changera en rien la politique extérieure bulgare, car l'idée qui dirigeait et continue à diriger cette politique, à savoir de tâcher de s'arranger avec la Yougoslavie et de subordonner les intérêts particuliers de la Bulgarie aux intérêts de tout le monde slave dans les Balkans, est partagée par tous les hommes d'État et par tous les chefs du bloc démocratique, arrivé maintenant au pouvoir. Le nouveau gouvernement issu du bloc démocratique mettra seulement dans la réalisation de l'idée de cette entente slave aux Balkans un peu plus d'honnêteté et de dignité, car Stam-

boulisky, en véritable Balkanique, jouait un double jeu. D'un côté il s'était montré trop zélé serbophile, en déclarant publiquement à Belgrade qu'il serait heureux d'avoir Alexandre comme roi et en s'humiliant devant Pachitch, et de l'autre il avait conclu à Gênes un traité d'alliance écrit avec les bolcheviks (par l'intermédiaire de Rakovsky), dont le texte se trouve dans les mains du nouveau gouvernement, par lequel le gouvernement de Moscou s'obligeait à rendre à la Bulgarie la Dobroudja et *toute* la Macédoine en échange de la transformation de la Bulgarie en une république des soviets et d'une alliance avec les Soviets russes. De même, les représentants de Stamboulisky à l'étranger étaient à double face. Sait-on par exemple que son ministre à Londres, Stancioff, est un francophobe notoire, qui ne peut prononcer une phrase sans injurier la France ?

Au lendemain du coup d'État de Sofia, quelques journaux français ont écrit que le nouveau gouvernement bulgare était germanophile, tandis que Stamboulisky était un francophile. Il faut complètement méconnaîtres les hommes qui détiennent actuellement le pouvoir, ne rien savoir de l'état des esprits en Bulgarie et des changements profonds qui se sont produits dans l'opinion publique pour avancer des choses pareilles. En général il n'y a presque plus de germanophiles en Bulgarie ; ensuite, si la France a des amis sincères et des admirateurs fervents, c'est justement au sein du bloc démocratique. Pendant les dernières élections, le bloc démocratique (c'est-à-dire les auteurs du coup d'État et le gouvernement actuel) a refusé de marcher d'accord avec le parti national libéral (parti Radoslavoff), parce que c'était ce parti qui avait signé l'alliance avec l'Allemagne, qui avait déclaré la guerre à l'Entente et qui est tout imbu de germanophilie. Dans le gouvernement actuel, gouvernement de transition, il y a deux hommes marquants : les professeurs Tzancoff et Moloff. Or, tous les deux sont des

admirateurs et des amis sincères de la France ; le dernier, professeur d'agriculture, a fait d'ailleurs ses études en France. Si je ne me trompe, tous deux sont liés amicalement avec M. Picot, ministre de France à Sofia, que l'on ne saurait soupçonner, sans doute, de francophobie.

Il est vrai que le gouvernement du bloc est russophile, ce qui ne veut pas dire bolchevikophile, comme l'était Stamboulisky.

L'ancien dictateur bulgare a essayé de combattre les Macédoniens non seulement directement en concluant dans ce but un accord avec la Yougoslavie, mais aussi indirectement avec l'aide des communistes, ses alliés jusqu'aux dernières élections, et des anciens comitadjis. Le but de Stamboulisky était de créer à l'Organisation des difficultés à l'intérieur de la Macédoine et, dans ce but, il avait organisé, il y a quelques mois, une bande qu'il avait été armée avec des fusils et munitions pris dans les arsenaux de l'État. Cette bande devait entamer une lutte armée contre l'Organisation révolutionnaire, pendant que les communistes créeraient une agitation communiste en Macédoine.

Malheureusement pour Stamboulisky, les membres de cette bande se trouvèrent être de vulgaires brigands et pillards. L'Organisation révolutionnaire se livra à une chasse impitoyable de la bande. Sur l'ordre de l'Organisation, le maire communiste de la ville de Doupnitza, qui avait prêté aide aux membres de la bande, fut mis à mort. La bande elle-même fut encerclée ; un certain nombre furent tués, les autres furent faits prisonniers et pendus. De toute cette bande il n'y en eut que trois qui réussirent à se sauver et qui se réfugièrent à Philippopoli.

Dans sa lutte avec l'Organisation macédonienne, Stamboulisky a échoué ; mais l'accord conclu par lui avec la Serbie à Nich existe. Par cet accord la Bulgarie s'est engagée à lutter de concert avec la Serbie contre l'Organisation intérieure macédonienne. Il est très peu proba-

ble que le nouveau gouvernement soit prêt ou même puisse exécuter cet accord ; et si la Serbie persiste à demander son exécution il s'ensuivrait de grosses difficultés. Mais il faut espérer que la Yougoslavie ne voudra pas créer de nouveaux dissentiments avec la Bulgarie et qu'elle se montrera sage et modérée ; du moins, pour les intérêts de la paix aux Balkans, faut-il qu'on lui donne des conseils de sagesse. On ne peut pas demander à un gouvernement de faire l'impossible et de déclencher une guerre civile : or, pour tout gouvernement bulgare, persécuter les Macédoniens, c'est-à-dire des Bulgares, équivaut à une trahison de la cause nationale et à une guerre civile. D'ailleurs la Yougoslavie aurait tort d'aigrir ses relations avec la Bulgarie, car le bloc démocratique est partisan très sincère d'un rapprochement étroit avec la Yougoslavie et même d'une grande confédération balkanique. Les hommes dirigeants du bloc qui détient maintenant le pouvoir sont d'avis que la formation d'une grande Yougoslavie confédérative, qui engloberait la Bulgarie et la Macédoine, résoudrait toutes les questions litigieuses et mettrait fin aux luttes intestines et fratricides dans les Balkans.

VI

Le désir ardent de la Bulgarie de se rapprocher de la Yougoslavie et de la gagner est dicté aussi par la nécessité pour la première de récupérer d'une façon quelconque son seul débouché sur la mer Égée, Dédéagatch. Or tous les Bulgares sans exception comprennent que, sans l'appui de la Yougoslavie, ou tout au moins sans son consentement tacite, la Bulgarie est hors d'état non seulement de s'emparer de la Thrace Occidentale, mais même d'obtenir ce débouché nécessaire. Ce n'est pas une aspiration impérialiste, c'est une question vitale de premier ordre pour la Bulgarie du midi que ce débouché de Dédéagatch, car la Thrace Occidentale et Dédéagatch sont

aussi indispensables à la Bulgarie que Salonique et la vallée du Vardar le sont à la Yougoslavie. La Thrace est le prolongement géographique de la Bulgarie, et elle lui est rattachée par d'indissolubles liens économiques. La Bulgarie méridionale montagneuse s'abaisse jusqu'à la mer par la plaine de la Thrace. Les montagnes de la Bulgarie méridionale sont couvertes de pâturages ; et de temps immémorial les pasteurs thraco-bulgares y faisaient paître leurs troupeaux pendant l'été, les ramenant l'hiver dans la plaine de Thrace. De plus, la population de la Bulgarie méridionale a toujours reçu de la Thrace le blé nécessaire à sa subsistance. Après la réunion de la Roumélie Orientale à la Bulgarie, les Turcs n'avaient pas troublé cette vie patriarcale de la population ainsi organisée depuis des siècles. Ce n'est qu'après la guerre européenne, lorsque la Thrace Occidentale eut été donnée à la Grèce, que les Grecs défendirent aux bergers bulgares de conduire leurs troupeaux en Thrace. Ce fut la ruine de l'élevage des moutons. En trois ans, en Thrace et en Bulgarie, le nombre des moutons a diminué de plus de moitié.

Dédéagatch a toujours été l'unique port de la Bulgarie sur la mer Égée, le port par où passait toute l'exportation de la Bulgarie vers l'Asie et les îles, et l'importation par mer de l'Europe en Bulgarie. Aussi, en privant la Bulgarie d'un accès à la mer Égée, lui a-t-on porté un énorme préjudice économique.

Et cependant Dédéagatch n'a aucune importance économique pour la Grèce, et la Thrace Occidentale n'est qu'un asile où elle envoie ses réfugiés. Le port de Dédéagatch est actuellement complètement mort. Lorsque je m'y trouvais, on déchargeait des bateaux d'équipements militaires pour les Grecs. Je n'y ai pas vu de véritables bateaux marchands, pour la bonne raison qu'on n'exporte rien de Dédéagatch ; on n'importe rien non plus ; il n'y a pas d'acheteurs.

Dans tous les Balkans je n'ai pas vu une contrée aussi misérable et une population aussi malheureuse que celle de la Thrace Occidentale. Il y a relativement peu de Bulgares ; un grand nombre d'entre eux sont partis volontairement ou ont été expulsés par les Grecs. Autrefois déjà, sous la domination bulgare, une partie des Turcs avaient été expulsés. Les terres ainsi laissées libres, le gouvernement grec les a peuplées de réfugiés venus du Kouban, de la Russie Méridionale et du Caucase pour fuir les bolcheviks, ainsi que de cultivateurs et de planteurs de tabac grecs. Le gouvernement grec ne prévoyait pas alors le désastre de l'Asie-Mineure; aussi avait-il distribué presque toutes les terres. Maintenant la Thrace est envahie par les réfugiés d'Asie-Mineure. J'ai vu de ces malheureuses victimes de la mégalomanie grecque dans toutes les villes de la Thrace Occidentale, mais le plus grand nombre était encore sur la côte. A demi nus, sans chaussures, ils s'étaient réfugiés malgré le froid sous des tentes dont la toile laissait passer le vent et la pluie, sans poêles, sans meubles. Ils dormaient sur la terre nue, dans la boue et, par dizaines, par centaines, ils mouraient des épidémies. Ils sont venus en Thrace sans aucune ressource, tout leur avoir étant resté en Asie-Mineure. Le gouvernement grec s'efforce de résoudre de façon fort simple la question de leur installation. Il expulse, sans leur permettre de rien emporter, les Turcs et les Bulgares qui restaient encore et établit à leur place les réfugiés en leur donnant non seulement les champs et les maisons, mais encore tout le matériel des expulsés. Mais les Turcs et les Bulgares n'ont aucun désir d'abandonner les lieux où ont vécu leurs ancêtres; ils répondent à l'expulsion par l'organisation de bandes qui font régner la terreur. C'est là la cause du mouvement insurrectionnel qui a éclaté récemment.

La population ne demande qu'une chose : l'autonomie ; ou, comme on dit en Thrace, le rétablissement du gou-

vernement du général Charpy. La population se souvient du temps où le général Charpy gouvernait la Thrace comme de l'époque la plus heureuse. Le général, qui avait su s'entourer d'administrateurs consciencieux et honnêtes, choisis parmi les gens du pays, a laissé dans la population le meilleur souvenir et a élevé très haut le prestige de la France en Thrace.

Il faut dire cependant que les Turcs ne se sont pas complètement faits à l'idée de la perte de la Thrace Occidentale, et la cession de Karaagatch aux Turcs, qui a mis entre la Thrace et la Bulgarie la Turquie, est très grosse de complications futures. La Bulgarie, comme je l'ai indiqué plus haut, ne peut vivre et se développer normalement sans un débouché sur la mer Égée. Actuellement donc elle aura affaire non seulement à la faible Grèce, mais à la Turquie, sinon forte, du moins arrogante et ambitieuse, qui rêve de s'emparer de nouveau non seulement de la Thrace entière, mais de la Macédoine aussi. Ce n'est donc qu'avec l'aide de la Yougoslavie, ou plus exactement par l'incorporation de la Thrace comme province autonome dans une grande Yougoslavie, qu'une intervention des Turcs pourra être évitée et que la Bulgarie obtiendra son débouché sur la mer Égée.

VII

Nous voyons ainsi que le véritable intérêt des peuples slaves de la presqu'île des Balkans exige absolument la formation d'un État confédératif qui embrasserait toute la Yougoslavie actuelle, la Macédoine entière, la Bulgarie et la Thrace Occidentale. Cet Etat serait un organisme vital et véritablement puissant. Les Balkans cesseraient d'être la source de continuelles menaces pour la paix européenne, un foyer de soulèvement et de sanglantes luttes fratricides.

Mais à la création de cette confédération s'oppose d'abord l'Italie, qui cherche par tous les moyens à affai-

blir la Yougoslavie et fait l'impossible pour l'empêcher de devenir forte. Il y a en outre le mauvais vouloir du parti gouvernemental et des milieux dirigeants serbes, opposés à l'idée d'une confédération yougoslave, car ils craignent que dans un État confédératif les Serbes ne perdent l'hégémonie.

Il est, bien entendu, difficile de juger jusqu'à quel point les craintes des Serbes sont fondées. Mais pour quiconque n'est pas aveuglé par le chauvinisme et qui ne pense pas que l'hégémonie serbe soit ce qu'on peut attendre de mieux politiquement, il est clair que les Serbes seront obligés de faire des concessions, d'accepter la création d'un État confédératif viable, où il n'y aura ni oppresseurs ni opprimés, où tous les peuples seront égaux en droits; ou bien, la crise que traverse en ce moment la Yougoslavie se poursuivra, amènera de sanglantes complications et finira inévitablement par l'effondrement de la Yougoslavie dans sa forme actuelle, et, par suite, par la faillite complète de l'idée d'union des peuples yougoslaves et de l'établissement de la paix dans les Balkans. Le rôle de la France dans cette crise est tout indiqué. La France n'a aucune visée sur les Balkans. Elle veut seulement que la Yougoslavie, délivrée du cauchemar autrichien, soit forte et prospère. Or, la Yougoslavie ne peut devenir forte que si elle change complètement sa politique intérieure et se transforme en une libre et grande confédération.

L. NÉMANOFF.

LE MYSTÈRE BACON-SHAKESPEARE [1]

UN DOCUMENT NOUVEAU

(Notes annexes)

—

S.

De nombreux lecteurs m'ont demandé d'indiquer la correspondance entre les chapitres de l'autobiographie de Francis Bacon et les ouvrages dont ils ont été extraits.

Je donne ci-après cette correspondance telle qu'elle m'est communiquée par le Colonel Fabyan.

Je rappelle tout d'abord les titres des ouvrages et, pour chacun, l'édition intéressante : ce dernier renseignement est très important, car on ne trouve de cryptographie concernant l'autobiographie que dans les éditions indiquées, lesquelles sont contemporaines de Francis Bacon ou ont suivi de près son décès.

Francis Bacon :

1. — *A Declaration of the Treasons of Essex*, 1601.
2. — *Of the Advancement of Learning*, 1605.
3. — *Novum Organum*, 1620.
4. — *The Parasceve*, 1620.
5. — *History of Henry the Seventh*, 1622.
6. — *Historia Ventorum*, 1622.
7. — *Historia Vitæ et Mortis*, 1623.
8. — *De Augmentis Scientiarum*, 1623.
9. — — *id* — 1624.
10. — *The Essays*, 1625.

(1) Voyez *Mercure de France* n°s 563, 568, 581, 582, 591 et 596.

11. — *New Atlantis*, 1635.
12. — *Natural History*, 1635.

Timothy Bright :

13. — *A Treatise of Melancholy* (2 éditions), 1586.

Robert Burton :

14. — *The Anatomy of Melancholy*, 1628.

Robert Greene :

15. — *The Mirror of Modesty*, 1584.
16. — *Planetomachia*, 1585.
17. — *Euphues*, 1587.
18. — *Morando*, 1587.
19. — *Perimedes*, 1588.
20. — *Pandosto*, 1588.
21. — *The Spanish Masquerade* (2 éditions), 1589.

Ben Jonson :

22. — *The Folio*, 1616.

Georges Peele :

23. — *The Arraignment of Paris*, 1584.

William Shakespeare :

24. — *Midsummer Night's Dream* Quarto, 1600.
25. — *Much Ado about Nothing* — 1600.
26. — *Sir John Oldcastle* — 1600.
27. — *Merchant of Venice* — 1600.
28. — *London Prodigal* — 1605.
29. — *King Lear* — 1608.
30. — *Richard the Second* — 1615.
31. — *The Whole Contention* — 1619.
32. — *Pericles* — 1619.
33. — *Romeo and Juliet* (sans date).
34. — *The first Folio*, 1623.

Edmond Spenser :

35. — *Shepherd's Calendar*, 1579.
36. — *id* , 1611.
37. — *Complaints*, 1590-1591.
38. — *Colin Clout*, 1595.
39. — *Fairy Queen*, 1596.
40. — *id* , 1613.

Dans l'énumération qui suit, les numéros qui accompagnent

chaque ouvrage sont ceux des pages contenant de la cryptographie. L'énumération n'est pas faite dans l'ordre où les extraits des ouvrages se présentent dans le document chiffré. Je pourrais fournir des renseignements plus détaillés aux lecteurs qui le désireraient. Il m'a semblé inutile d'allonger par des précisions d'intérêt secondaire cette énumération qui est d'ailleurs suffisamment explicite sous sa forme concise. Les ouvrages précédés d'un astérisque sont ceux qui ont fourni les parties les plus longues de chaque chapitre.

La mise à leurs places respectives des nombreux fragments correspondant à chaque chapitre a constitué une sorte de puzzle dont la solution a été confiée à un expert qualifié n'ayant pas participé au travail cryptographique, et qui a été ensuite contrôlée avec le plus grand soin avant d'être définitivement présentée sous la forme de l'autobiographie telle qu'elle a été publiée dans les numéros 581 et 582.

Chapitre I.

Novum Organum, 9, 23-24, 35, 66, 79-80, 188.
The Parasceve, 8-9, 11-13.
* *History of Henry the Seventh*, 46-59, 62-102.
Historia Vitæ et Mortis, 48-58.
* *De Augmentis Scientiarum*, 124-156, 169-171.
New Atlantis, 9-10.
* *The Mirror of Modesty*, 21-41.
Folio de Ben Jonson, 470-471.
Sir John Oldcastle, 51-58.
The whole Contention, 39-42.

Chapitre II.

* *Of the Advancement of Learning*, 42-48, 51-53.
Novum Organum, 284.
* *New Atlantis*, 10-19.
* *Natural History*, 106-108, 260-264.
A Treatise of Melancholy, 65-69.
* *Planetomacchia*, 6-8.
Midsummer Night's Dream, 34-61.
Merchant of Venice, 181-184.
Richard the Second, 60-63.

Romeo and Juliet, 9-11, 20-23, 37-49.
Folio de Shakespeare, 4-20, 525-226.
Shepherd's Calendar, 1579, 35-43.

Chapitre III.

The Parasceve, 14-15.
* *Mirror of modesty*, 2-6, 19-20.
* *Folio de Shakespeare*, 108-116.
Shepherd's Calendar, 1579, 8-14.
* *Fairy Queen*, 1613, 74, 109-156.

Chapitre IV.

* *Novum Organam*, 11-21.
* *Parasceve*, 15-21.
* *History of Henry the Seventh*, 120-126.
Historia Ventorum, 269-277.
De Augmentis, 1623, Livre V, chap. 2, 1-44.
* *Natural History*, 246-250.
* *Planetomacchia*, Préface, 3-6.
* *Morando*, 1-45.
Folio de Ben Jonson, 470, 472-479, 739 762.
Merchant of Venice, 58-73.
Folio Shakespeare, 59-70.

Chapitre V.

* *A Declaration of the Treasons of Essex*, 2e Livre, 6-31.
Novum Organum, 2-5, 21-22.
De Augmentis, 1624, 48-65.
A Treatise of Melancholy, 1re édition, Introduction.
Mirror of Modesty, 9-12.
Planetomacchia, 6.
Perimedes, 1-7.
The Spanish Masquerade, 13-16.
The Arraignment of Paris, 24-33.
Much Ado about Nothing, 10-15.
Colin Clout, 19-54.
Fairy Queen, 1596, 1-32, 357-436.
* *Fairy Queen*, 1613, 156-265.

Chapitre VI.

Novum Organum, 24-26.

De Augmentis, 1624, 66-79.
* *Natural History*, 264-284.
Morando, 45-70.
Folio de Ben Jonson, 421-528.
Fairy Queen, 1596, 134-155.

Chapitre VII.

A Declaration of the Treasons of Essex, 18-38.
* *Novum Organum*, 237-470.
Historia Ventorum, 280-281.
* *New Atlantis*, 5-8.
Planetomacchia, 5.
* *Folio de Ben Jonson*, 470-625, 633-664.
* *Folio de Shakespeare*, 61-72, 91-137.

Chapitre VIII.

* *Of the Advancement of Learning*, 2e livre 63-115.
The Essays, 108-109.
* *Folio de Shakespeare*, 94-102, 124-127.
Shepherd's Calendar, 1-2.

Chapitre IX.

A Declaration of the Treasons of Essex, 1-6, 111-119.
* *Historia Vitæ et Mortis*, 304-328.
The Essays, 114-134.
Folio de Ben Jonson, 239-241, 251-258.
King Lear, 45-71.
London Prodigal, 17-23.
* *Folio de Shakespeare*, 47-313.
* *Fairy Queen*, 1613, 11-66, 291-304, 336-350.
* *Shepherd's Calendar* 1611, 2-19, 23-30.

Chapitre X.

A Declaration of the Treasons of Essex, 23, 62-95, 122-124
Novum Organum, 353-355.
Of the Advancement of Learning, 2e livre, 32-42.
The Parasceve, 22-37.
* *Historia Ventorum*, 251-164.
* *Historia Vitæ et Mortis*, 334-350.
* *De Augmentis*, 1623, 330-347.
* *Natural History*, 190-194.

Folio de Ben Jonson, 259-273, 305-306, 370-392.
King Lear, 1-30.
Pericles, 111-120.
The whole Contention, 96-101.
Folio de Shakespeare, 138-132, 140-142, 316-318.
* *Shepherd's Calendar*, 1611, 47 et suite.
Complaints, 70-80.

To the decipherer.

* *Of the Advancement of Learning*, 1-4, 29-4.
* *Novum Organum*, 1-2, 158-161, 167-168, 257-266.
* *Historia Vitæ et Mortis*, 185-242.
* *De Augmentis*, 1623, 4-66, 299-306, 308-316, 323-330, 460-463, 469-476.
Natural History, 178-179; 182-183.
The Spanish Masquerade, 14-31.
* *Folio de Ben Jonson*, 42-70, 334-349, 429-431, 990-1008.
* *Pericles*, 17-54.
* *Folio de Shakespeare*, 33-50.

On sera peut-être frappé par le grand nombre des fragments qui composent chaque chapitre et leur répartition dans tant d'ouvrages différents.

Le nombre total (40) des ouvrages utilisés pour dissimuler cette autobiographie est lui-même impressionnant.

Il est évident qu'avec un tel raffinement de précautions, l'auteur devait pouvoir espérer que son cryptogramme échapperait à l'attention et aux investigations de ses contemporains.

Même dans le cas où un chercheur mieux avisé ou plus heureux aurait remarqué dans un ouvrage les deux formes typographiques qui constituent le système cryptographique de Bacon, il est probable qu'il aurait poursuivi ses recherches dans les ouvrages du même auteur ou du même éditeur. Il eût fallu un hasard providentiel ou un flair peu ordinaire pour l'orienter vers les multiples ouvrages qui constituent la bibliographie spéciale de l'autobiographie.

D'autant plus que, du vivant Bacon, on n'aurait vraisemblablement pas supposé qu'il eût pu dissimuler une partie de

son œuvre sous les noms d'écrivains vivants, lesquels auraient pu refuser la paternité de chefs-d'œuvre qu'ils n'avaient pas produits ou laisser après leur mort des preuves de la supercherie à laquelle ils auraient accepté de se prêter.

Cette observation ne s'applique pas à Shakespeare si, comme cela paraît établi, il ne savait ni lire ni écrire et était d'humeur à s'accommoder d'une combinaison qui lui rapportait honneurs et profits.

Ce n'est que très longtemps après la mort de Bacon et des personnages auxquels il aurait emprunté ses noms de guerre, que les érudits ont cru reconnaître sa manière dans des ouvrages publiés sous d'autres noms que le sien.

Cela explique que les investigations de Mrs Gallup ont été poursuivies non seulement sur les ouvrages de Bacon, mais aussi sur ceux de ses contemporains: sans doute, les résultats de ses déchiffrements, en lui fournissant des fragments de l'autobiographie visant les noms-masques de Bacon ont pu orienter efficacement ses recherches. Mais l'examen des nombreux déchiffrements qu'elle a effectués montre qu'elle n'a pas limité le champ de ses essais aux seuls ouvrages de Bacon et des auteurs désignés dans l'autobiographie.

Il convient pour comprendre comment une autobiographie relativement courte a pu exiger, pour son chiffrement, un aussi grand nombre de pages, de ne pas oublier:

1° que la longueur du texte clair doit être cinq fois plus grande que celle du texte chiffré qu'il dissimule;

2° qu'en principe, seuls, les passages imprimés en lettres italiques sont utilisés pour le chiffrement;

3° enfin que certains passages sont répétés, comme j'en ai donné un exemple (*Mercure* n° 591 pages 617 et 621).

Je donne, pour les lecteurs qui posséderaient un exemplaire du *Novum Organum* 1620, le déchiffrement de la page 23 qui n'est autre que le commencement de l'autobiographie. Le cryptogramme commence avec les trois dernières lettres de la première ligne. Seules, les lettres en carac-

tère italiques doivent être utilisées : les mots *Hæc vero est Operis pars Secunda* et *Phænomena Vniuersi* qui se trouvent respectivement sur les treizième, quatorzième et dix-septième lignes n'entrent pas dans le texte chiffré qui s'arrête au second mot de la vingt-septième ligne.

Voici ce déchiffrement tel quel et sans rectification :

Though constantly hemmed about; threatened, kept under surveillance, I have written this history in full in the cypher, being fully persuaded in my owne minde and heart, that not onelie jesting Pilate but the world asks: « What is truth? »

La ponctuation seule a été ajoutée par le déchiffreur.

T..

Dans les conclusions qui suivent l'autobiographie (n° 582), je faisais remarquer que la rédaction de ce document semblait indiquer que Francis Bacon en était l'auteur.

Néanmoins, après cette remarque, je maintenais les questions suivantes pour bien signaler aux lecteurs que je ne considérais pas l'emploi du système cryptographique de Bacon, pour le chiffrement d'un texte quelconque, comme une preuve indiscutable que Bacon en était bien le rédacteur et le chiffreur :

a) qui l'a rédigé ?

b) qui l'a chiffré?

c) comment a-t-il été inséré, par fragments de longueurs variables, dans les quarante ouvrages dont j'ai donné la liste dans le chapitre précédent ?

L'examen critique du texte, s'il était établi que tous les faits mentionnés sont rigoureusement exacts, appuierait évidemment la thèse en faveur de la paternité de Bacon ; mais ce ne serait pas encore une preuve susceptible de désarmer les contradicteurs.

La forme littéraire et des considérations philosophiques pourraient également constituer un utile élément d'appréciation.

Mais tout cela ne fournirait pas une preuve matérielle aussi concluante que le serait, par exemple, un manuscrit présentant toutes les caractéristiques de l'écriture bien connue de Francis Bacon.

Il est une considération qui a aussi son importance dans la discussion actuelle: c'est le fait que le système de Bacon a été utilisé, dans des conditions analogues à celles que nous avons exposées, pour dissimuler des textes qui n'ont vraisemblablement pas été rédigés par Francis Bacon.

J'ai donné un exemple dans le numéro 363 (pages 394 à 396) d'un cryptogramme de cette sorte inséré dans le folio de Ben Jonson 1616. Le texte déchiffré (page 396) ne donne aucune indication sur le rédacteur possible de cet avis énigmatique:

Reade some plaies by our Ben's active hand. Whe, more of our stories, which had truly fill'd all of our chiefe plaies, sought more room, it was almost more then penne of one man might do to prepare such books, much less write them also. Soone he, publishing this famous work, afforded us this waie by which th' biliterate may lead all our deciph'rers from bookes mani a suspecting enimie may possiblie too much note. Seeke not our chiefe of cyphers.

Il s'agit bien du chiffre bilitère inventé par Bacon et décrit sommairement par lui en 1605 dans son *Advancement of Learning*. Mais pourquoi ce conseil, chiffré, de lire les ouvrages de Ben Jonson: « Lisez quelques pièces écrites par la main alerte de notre Ben. » Et que veut dire la suite: « Il nous fallait chercher plus de place pour insérer le surplus de nos histoires qui avaient réellement rempli toutes nos principales pièces. C'était presque plus que la plume d'un homme ne peut faire que de préparer de tels livres: les écrire aussi exigeait beaucoup moins de travail. »

Je donne ma traduction comme douteuse, bien que le sens général me semble être qu'après avoir utilisé tous ses ouvrages pour insérer ses histoires, l'auteur en avait encore d'autres à produire pour lesquelles il lui fallait plus de place.

C'est sans doute du chiffrement par le système de Bacon qu'il dit que cela représente un travail qui est presque impossible à un seul homme, travail plus long que l'écriture même des ouvrages.

Je continue : « Bientôt, en publiant cet ouvrage célèbre, il (Ben Jonson ?) nous offrit ce moyen d'utiliser le chiffre à deux formes de lettres pour guider tous nos déchiffreurs de livres. »

Ensuite : « Plus d'un ennemi soupçonneux pourra peut-être noter trop de choses. »

Enfin : « Ne cherchez pas notre chef du chiffre. »

Je ne reconnais pas là le style de Francis Bacon et ne puis m'expliquer le sens d'une telle insertion chiffrée dans une édition des œuvres de Ben Jonson. Peut-être y a-t-il quelque erreur dans le déchiffrement : je n'ai pas les moyens de le vérifier sur les originaux.

Mais le deuxième exemple que j'ai donné dans le n° 591 (page 609, § II) est beaucoup plus significatif.

Il s'agit en effet d'un cryptogramme inséré dans *Resuscitacio* publié en 1657 par Rawley et qui signale une cachette contenant des manuscrits de Francis Bacon. Ce cryptogramme n'est certainement pas de Bacon : est-il de Rawley ?

Dans le cas de l'affirmative, il y aurait intérêt à examiner attentivement les ouvrages de Rawley et ses manuscrits, s'il en reste, pour y chercher d'autres cryptogrammes ou la minute de celui que je viens de citer.

Sans doute, Rawley était particulièrement qualifié pour connaître le système de Bacon et il n'y aurait rien d'étonnant à ce qu'il ait songé à l'utiliser.

On peut toutefois s'étonner qu'il ait attendu trente ans après la mort de Francis Bacon pour indiquer, par un tel procédé, l'existence de manuscrits dont il ne pouvait ignorer l'intérêt.

Quoi qu'il en soit, ce déchiffrement ouvre deux nouveaux champs d'opérations aux chercheurs :

a) que sont devenus les manuscrits qui se trouvaient (?) dans la cachette de Canonbury Tower ?

b) y a-t-il d'autres cryptogrammes dans les ouvrages de Rawley ?

U.

Les photographies que j'ai publiées dans les numéros 563 (pages 394, 395 à 397), 568 (pages 118, 119, 120 et 121), 591 (pages 618, 619 et 620) m'ont été communiquées par le Colonel Fabyan et la classification des lettres en formes *a* ou *b* est celle donnée par Mrs Gallup.

Cette classification a provoqué de nombreuses observations au sujet desquelles je crois nécessaire de donner quelques explications.

Je reconnais que cette classification, qui est exacte pour la majorité des lettres, paraît inexacte pour quelques-unes et discutable pour un certain nombre d'autres.

Si l'on examine, par exemple, les lettres minuscules de la page 395 (nº 363), on est frappé par ce fait que des lettres certainement de formes différentes sont classées comme étant de la même forme, que d'autres lettres qui paraissent semblables ne sont pas classées comme étant de la même forme, et qu'enfin un certain nombre de lettres de forme indécise sont classées *a* ou *b* bien qu'elles ne présentent pas les caractéristiques apparentes des mêmes lettres logiquement classés *a* ou *b*.

Pour les lettres *majuscules*, les observations de ce genre sont très peu nombreuses :

A de *Anglis*, 1re ligne 2e colonne, classé forme *b* est certainement de la même forme que l'A de *Acumen* et *Artem*, ligne nº 10 de la 1re colonne qui sont classés *a*, et diffère par contre nettement de l'A de *Ad*, 1re ligne de la 1re colonne qui est classé *b* : la classification de l'A de *Anglis* semble donc erronée.

T de *Tellus*, ligne nº 20 de la 1re colonne, classé forme *a*, a les mêmes caractéristiques que le T de *Tam*, deux lignes

au-dessus, classé forme *b*, et diffère du T de *Te* ligne n° 6 de la 1re colonne, classé *a*; il est donc vraisemblable que la classification du T de *Tellus* est erronée.

De même, le D de *Dramaticum*, 1re colonne, ligne n° 17, qui ont classé *a*, semble avoir la même forme que le D de *Dignas*, deux lignes au-dessus, qui est classé *b*. Cependant on peut remarquer une légère différence dans le tracé de la branche terminale qui est plus courbe et mince dans le D de *Dignas* que dans les autres D classés *b*.

L'E de *Efflictim*, 2e colonne ligne n° 52, classé *b*, ressemble beaucoup aux autres E classés *a* : toutefois les crochets extrêmes y sont moins accentués.

Le F de *Facetias*, 1re colonne, ligne n° 14, classé *b*, ne paraît pas différer de *Fore*, même colonne, ligne n° 31, classé *a*.

Le M de *Mercurio*, 1re colonne, ligne n° 15, classé *a*, diffère de ceux classés *b* par ses crochets supérieurs qui sont moins marqués; toutefois, il ne présente pas de différence appréciable avec le M de *Mirum*, 1re colonne, ligne n° 11, classé *b*.

Le S de *Saturno*, 1re colonne, ligne n° 29, et celui de *Sparsis*, 2e colonne, ligne n° 37, tous deux classés *b*, ont la boucle supérieure légèrement plus empâtée que celle des autres S marqués *a*.

En résumé, pour les lettres majuscules, les formes *a* et *b* sont généralement nettement appréciables et les erreurs apparentes de la classification de Mrs Gallup sont relativement rares.

Pour les lettres *minuscules*, les différences des formes *a* et *b* sont beaucoup moins nettes.

Prenons l'agrandissement publié dans le n° 568, pages 118 et 119.

Il y a des différences de formes *a* et *b* qui sont très nettes :

les 2 *l* de *Illotis* (4e ligne) classés *b* diffèrent évidemment des autres *l* ;

les *a*, *m*, *n*, *œ*, du mot *Camœnas*, 6e ligne, sont bien différents de ceux du mot *camœnæ*, 7e ligne ;

les *m* de *Raptam* (1re ligne), *carmina* et *Palœmon* (2e ligne) sont plus minces que le *m* de *lyram* (1re ligne) ;

le *c* de *carmina* (2e ligne) est plus large que les *c* de *Thrëicy* (1re ligne), *circulis* (2e ligne), *scribat* (3e ligne).

On pourrait trouver de nombreux autres exemples à l'appui de la classification de Mrs Gallup.

Mais les contradictions apparentes sont également très nombreuses : même les différences angulaires qui sont sans doute destinées à distinguer les *b* de *manibus* (3e ligne) et *Probum* (4e ligne) des *b* de *Scribat* (3e ligne), *auribus* (5e ligne) et *auribus* (6e ligne) ne me paraissent pas concluantes.

J'ai signalé dans la note précédente que le texte déchiffré par Mrs Gallup donnait lieu à certaines objections et qu'une vérification semblait nécessaire avant de l'accepter tel quel.

J'appelle, à ce sujet, l'attention des lecteurs sur la convenance, quand cela est possible, d'étudier les originaux plutôt que des photographies qui manquent quelquefois de netteté. De plus il faut rapprocher au contact les lettres à comparer : la comparaison des caractéristiques de deux lettres éloignées sur la même page et surtout de deux lettres non situées sur la même page est très difficile et pénible. Enfin, il faut avoir un bon éclairage et employer une loupe suffisamment puissante.

Quoi qu'il en soit, et sans vouloir mettre en doute les conclusions de Mrs Gallup avant d'avoir pu examiner ses arguments justificatifs, je pense, avec quelques correspondants, que sa classification est discutable si l'on ne dispose que des photographies publiées dans le n° 568 du *Mercure*.

L'étude de la photographie de la page 192 du *Novum Organum*, donnée dans le n° 568 (pages 120 et 121), est plus facile, en faisant usage des alphabets publiés dans le n° 581 (pages 296 et 297).

Enlevons, au canif, les trois rectangles ombrés de la page 197 : le rectangle supérieur permet de classer très nettement les lettres majuscules, le rectangle du milieu permet une classification concluante pour une partie des lettres minuscules, le rectangle inférieur donne un résultat beaucoup moins net en ce qui concerne les lettres doubles.

Je signale au lecteur quelques particularités des alphabets en question :

pour les *majuscules*, il y a deux modèles de C ayant chacun une forme *a* et une forme *b* ;

Pour les *minuscules*, cette particularité existe pour les lettres *c*, *e*, *i*, *l*, *t* ;

pour les *doubles lettres*, chacune présente les quatre solutions, *aa*, *ab*, *ba*, *bb* et le classement doit se faire avec l'alphabet inférieur sans tenir compte de celui du milieu correspondant aux lettres simples.

Il est regrettable que je n'aie pu publier les alphabets sans les réduire sensiblement : la comparaison des formes de lettres de dimensions différentes est moins commode et plus fatigante que celle de lettres ayant exactement le même format.

Pour la plupart des *majuscules* et pour le &, la différence entre la forme *a* et la forme *b* est très nette ; il ne peut y avoir d'indécision que pour les lettres F, H, L, R, X. La proportion des lettres majuscules douteuses est donc très faible.

Les lettres minuscules sont moins faciles à classer et, sauf pour la seule lettre V, la différence des formes *a* et *b* est plus difficile à caractériser.

Pour la lettre *a*, la forme *a* est plus arrondie que la forme *b*.

Pour la lettre *b*, la forme *b* est plus grasse que la forme *a*.

Pour les lettres *d*, *f*, *g*, *h*, *j*, *m*, *o*, *p*, *q*, *r*, *s*, *t*, *x*, *z*, on distingue assez facilement, à l'œil nu, les caractéristiques qui distinguent les deux formes *a* et *b*.

Pour les autres lettres, il faut s'aider d'une bonne loupe et ne pas hésiter à considérer comme douteuses les lettres qui ne présentent pas de caractéristiques assez nettes pour permettre de les classer.

Il est indispensable de s'imposer un examen préliminaire assez long des lettres à classer de manière que l'œil s'habitue progressivement à distinguer les détails souvent infimes qui distinguent les deux formes typographiques.

Je conseille comme travail préparatoire :

De découper toutes les lettres après avoir avoir numéroté au verso, pour chacune, le numéro de la ligne dans la page et celui du mot dans la ligne ;

Puis de grouper tous les *a*, tous les *b*, etc., ainsi que les lettres doubles, les signes & ;

Ensuite, pour les lettres fréquentes, de séparer chaque groupe en deux lots présentant des caractéristiques typographiques différentes : ce sous-groupement se fera par étapes successives, d'abord en tenant compte de l'ensemble de la lettre, puis de la forme d'un détail bien défini, chaque détail différent pouvant donner lieu à un sous-groupement nouveau.

Enfin, de procéder à un sous-groupement définitif tenant compte de toutes les différences de détails examinées précédemment.

Le sous-groupe le plus nombreux sera considéré comme correspondant à la forme *a*, l'autre étant classé comme forme *b*.

Cette manière de procéder me semble indispensable pour familiariser l'œil avec les caractères typographiques qu'il importe de connaître et de classer.

Quand on aura fait cette étude sur la page 192 précisée du *Novum Organum*, édition de 1620, je recommande de faire une application sur les pages 9, 188 et 189 dont les photographies sont données dans le n° 591 du 1er février 1923. La dimension des lettres y est à peu près la même que dans la photographie des alphabets du n° 581.

La classification avec l'aide de ces alphabets me semble possible pour beaucoup de lettres. Pour la classification des autres et pour le redressement des erreurs, on devra escompter les résultats des déchiffrements partiels fournis par les lettres classées.

J'ai fait ce travail sur la page 9 sans m'aider des alphabets et, malgré des divergences assez nombreuses avec le classement de Mrs Gallup, j'ai trouvé un nombre suffisant de lettres et de mots concordant avec le déchiffrement de Mrs Gallup, pour ne pas hésiter à adopter l'ensemble de sa version.

J'ajouterai qu'au cours dès vérifications que j'ai faites, de fragments de déchiffrements pris au hasard dans l'ensemble du travail de Mrs Gallup, j'ai été amené à demander des précisions au Colonel Fabyan qui m'a toujours répondu avec une inlassable complaissance et qui a presque toujours fait disparaître les doutes que m'inspiraient certaines hardiesses apparentes des déductions de Mrs Gallup.

Je conseille aux lecteurs qui auraient des objections motivées à présenter au sujet desdéchiffrements de Mrs Gallup, de les soumettre au Colonel Fabyan avec toutes lesprécisions nécessaires : je ne doute pas qu'il ne leur réponde avec la même obligeance qu'il n'a cessé de me témoigner et dont je le remercie bien vivement.

Je dois mettre les déchiffreurs amateurs en garde contre une manière de procéder qui a été employée par quelques correspondants et qui les a conduits à des résultats erronés. Il serait, en effet, dangereux d'opérer sur les lettres successives du texte et d'essayer de classer chacune d'elles en forme *a* ou forme *b* sans tenir compte de l'examen d'ensemble des autres lettres du texte. Je veux dire par là qu'il est indispensable d'étudier d'abord tous les *a*, puis tous les *b*, tous les *c*, et ainsi de suite, de manière à marquer par un point (.) ou un (|) les lettres identifiées qui constitueront ainsi une sorte d'ossature à laquelle le déchiffrement détaillé devra s'adapter, sauf corrections ultérieures.

Si l'on procédait uniquement par lettres successives, en essayant de les classer en formes correspondant à des mots probables, on risquerait de s'auto-suggestionner et d'arriver progressivement ou par des corrections isolément admissibles à constituer des mots et même des phrases ne correspondant nullement au vrai texte chiffré. L'établissement initial de repères soigneusement identifiés évitera les erreurs de ce genre en imposant au déchiffreur l'obligation de n'admettre que des lettres s'adaptant à ce repérage de base.

S'il est naturel d'admettre qu'il y a des erreurs dans les textes qui ont été étudiés par Mrs Gallup, les chiffreurs et les typographes du XVII[e] siècle n'étant pas plus infaillibles que ceux d'aujourd'hui, il ne faudrait pas néanmoins se croire autorisé à considérer comme des erreurs toutes les formes typographiques qui ne cadreraient pas avec les lettres ou mots que l'on voudrait constituer.

Comme je l'ai déjà dit, je ne connais pas la manière de procéder de Mrs Gallup, mais il me paraît indiscutable qu'elle a rencontré assez fréquemment des erreurs ou des indécisions : il aurait été intéressant qu'elle en donnât un exemple dans une page déchiffrée en signalant nettement les lettres dont la classification initiale lui a servi de base, et celles dont la classification n'a été faite qu'au fur et à mesure de l'avancement du déchiffrement, ces dernières comportant des erreurs certaines dues au chiffreur ou au typographe compositeur, et des indécisions imputables probablement au fondeur des lettres ou à l'effet de déformation résultant de l'action du temps sur le papier et l'encre d'imprimerie.

Il est évident que la classification indiquée par Mrs Gallup sur les photographies que j'ai données est discutable pour beaucoup de lettres et que c'est l'examen de ces lettres douteuses qui a pu déconcerter les lecteurs qui ont tenté de vérifier ses travaux.

J'insiste donc sur ce point qu'il ne faut pas se laisser arrêter par des erreurs ou des indécisions isolées. Mais qu'il

faut d'abord procéder sur l'ensemble du texte comme je l'ai indiqué et essayer ensuite de corriger les erreurs et les indécisions en s'appuyant sur les identifications certaines données par le travail préliminaire susvisé.

Cette longue digression m'a paru nécessaire pour éviter à certains lecteurs un jugement trop hâtif, quand un examen rapide leur aura fait reconnaître dans les travaux de Mrs Gallup des classifications qui leurs sembleront inadmissibles.

Il ne faut pas oublier, comme je l'ai fait remarquer dans une note précédente, que les erreurs de classification sont beaucoup plus dangereuses que les indécisions, car elles peuvent induire le déchiffreur à s'appuyer sur des bases incorrectes pour choisir, entre plusieurs classifications possibles, celles qui donnent des lettres ou des mots susceptibles de former, avec ceux déjà trouvés, des phrases acceptables.

Mon expérience personnelle ne s'est exercée que sur un nombre très restreint de textes relativement courts : il m'est en effet difficile de me procurer les originaux indispensables et, d'autre part, mes obligations personnelles m'interdisent de consacrer à un travail de cette nature le temps et l'attention qu'il exigerait.

La collaboration de Mrs Gallup aurait évidemment facilité et accéléré ce travail, car elle eût pu me donner au fur et à mesure la justification de ses conclusions. Il n'est pas certain a priori que j'aurais toujours accepté sa manière de voir.

Mais il est bien évident que les cryptologues qui l'entourent n'ont pas manqué d'examiner, comme je l'aurais fait moi-même, les minutes de ses déchiffrements et qu'ils n'ont apposé le cachet de leur bureau sur les feuilles qui m'ont été communiquées qu'après s'être entourés de toutes les garanties d'exactitude.

Les travaux de technique pure effectués par ces cryptologues dénotent chez leurs auteurs une haute culture cryptographique et des aptitudes que j'ai rarement rencontrées dans ma longue carrière, bien que mes fonctions m'aient

mis en relations avec les techniciens cryptologues les plus qualifiés du monde entier : il y a donc, de ce fait, en faveur de l'exactitude des déchiffrements que j'ai publiés et qui portent tous le timbre de *Riverbank Laboratories* des garanties que ne présenteraient pas les déchiffrements d'opérateurs travaillant isolément et sans contrôle.

V.

Miss Alicia A. Leith, dont j'ai déjà signalé certains intéressants travaux, m'adresse le curieux renseignement suivant.

Francis Bacon, pendant son séjour en France de 1576 à 1579, visita le monastère de Saint-Victor.

Son père (légal) Nicolas Bacon descendait d'une famille franc-comtoise, la famille Bascoin de Molay, de Besançon.

Le dernier grand-maître de l'ordre des Templiers, Jacques de Molay, qui fut brûlé vif en 1314, était son ancêtre.

Ainsi, Francis Bacon serait d'origine française, ce qui n'a rien d'étonnant étant donné le grand nombre de Français qui s'établirent définitivement en Angleterre après la conquête.

Il est donc naturel que l'attention du public français soit appelée sur la vie et les œuvres de ce philosophe qui fut l'initiateur de la philosophie expérimentale, si séduisante au premier abord, mais si décevante aussi quand on songe aux possibilités d'erreurs d'observation et d'interprétation susceptibles de fausser les conclusions en apparence les plus solidement étayées.

Du temps de Bacon, on ne songeait pas encore à la relativité restreinte ou généralisée !

W.

La première *Vie de Bacon*, fut publiée en France en 1631, cinq ans seulement après sa mort, comme préface de la traduction française, par Pierre Amboise, de l'*Histoire Naturelle* de Bacon.

Ce n'est qu'en 1657 que Rawley donna la première biographie anglaise du philosophe et, chose curieuse, non seulement Rawley ni aucun écrivain anglais ne font allusion à l'ouvrage de Pierre Amboise, mais l'histoire de Bacon écrite par ce dernier est beaucoup plus complète que celle de Rawley et elle contient des détails qui semblent indiquer que leur auteur connaissait intimement Bacon. C'est ainsi, par exemple, que Pierre Amboise écrit que Bacon voyagea pendant quelques années, quand il était jeune, en France, en Italie et en Espagne.

M. Granville C. Cuningham publia une traduction anglaise de la préface précitée de Pierre Amboise dans l'ouvrage que j'ai déjà cité : *Bacon's secret disclosed in contemporary books*, qui parut à Londres en 1911.

Je recommande aux lecteurs, désireux de se documenter sur Bacon la lecture de cet ouvrage si intéressant et, en particulier, celle du chapitre intitulé *A new life of Lord Bacon*, où l'auteur signale toutes les particularités de la biographie écrite par Pierre Amboise, lequel semble bien avoir eu à sa disposition un manuscrit plus complet que celui utilisé par Rawley, ou des notes originales qui lui seraient parvenues on ne sait comment. Que sont devenus ce manuscrit ou ces notes ?

X.

M. Cuningham a donné dans *Baconiana* d'octobre 1917 de nouvelles observations sur les particularités de la *Vie de Bacon* par Pierre Amboise, et je crois intéressant de les résumer ici à l'intention des lecteurs qui m'ont demandé sur quoi était basée l'hypothèse que Francis Bacon n'était pas mort en 1626.

Tout d'abord, on est frappé par le fait que cette biographie ne contient aucune date ni aucun lieu de naissance ou de mort, ni noms de père ou de mère, ni indication de résidence : elle ressemble en cela à l'autobiographie déchiffrée par Mrs. Gallup.

Bacon y déclare que, dès sa jeunesse, il était « destiné à tenir un jour le gouvernail du royaume ». N'est-ce pas étrange étant donné les révélations ultérieures de l'autobiographie déchiffrée ?

Pierre Amboise fait allusion à une lettre écrite par Bacon au roi James après sa condamnation, lettre qui ne fut rendue publique qu'en 1702 : comment l'aurait-il comme dès 1631 si elle ne lui avait pas été communiquée par Bacon lui-même ?

Mais ce qu'il y a de plus remarquable dans cette biographie, c'est le soin de l'auteur à ne faire aucune mention directe et précise de la mort de Bacon : « Le froid, agissant plus activement sur un corps déjà fatigué par l'âge, dissipa tout ce qui lui restait de chaleur naturelle et le réduisit à la condition extrême qui est toujours atteinte trop tôt par les grands hommes. »

Le mot de mort est évité et il n'y a aucune indication de lieu ni de date.

La même réserve est observée par Sir Henry Wotton, Sir Tobie Matthew, Sir Thomas Meautys, Ben Jonson, Rawley, Boswell.

Il n'y a nulle part de détails sur les funérailles.

On ne sait pas quelle était sa résidence habituelle en 1626, bien qu'il existe une lettre de lui, du 26 janvier 1626, écrite à Gray's Inn.

Lloyd, dans son ouvrage *Statesmen and Favourites*, 1665, écrit, dans un chapitre, que Francis Bacon mourut chez Lord Arundel à Highgate, et dans un autre qu'il mourut dans la maison de Sir Julius Cœsar à Mushwell Hill.

Si l'on veut se documenter sur les funérailles en consultant le registre des enterrements de l'église Saint-Michel à Saint-Albans, on apprend que ces registres ont été détruits et que les copies qui existent à l'abbaye de Saint-Albans manquent de 1600 à 1629 : il n'y a donc aucun acte relatif à l'enterrement de Lady Anne Bacon en 1610, pas plus qu'à celui de Francis Bacon en 1626.

Faut-il en conclure, avec M. Cuningham, qu'on a intentionnellement déchiré les pages manquantes du registre des décès de Saint-Albans pour qu'on ne puisse y constater qu'il est faux que Bacon soit mort en 1626 et ait été enterré à Saint-Albans ?

Francis Bacon avait été membre de la corporation de Saint-Albans à partir de 1612 et il avait été élu député de cette ville en 1601, 1604 et 1614. Il n'avait pas siégé pour Saint-Albans et avait préféré représenter d'abord Ipswich, qui l'avait aussi élu en 1601 et 1604, puis Cambridge, qui l'avait élu en 1614. Néanmoins, il était un personnage assez marquant pour que le registre de la corporation d'Ipswich mentionne son décès et ses funérailles : il n'y est fait aucune allusion au décès ni aux funérailles.

Autre fait également troublant.

Sir Thomas Meautys fit élever, dans l'église Saint-Michel un monument à la mémoire de Bacon, dont l'épitaphe fut composée par Sir Henry Wotton : cette épitaphe, qui est en latin, ne contient pas le mot mort ou mourut. La date n'indique que l'année 1626 contrairement à l'usage qui est d'indiquer aussi le jour.

Je recommande la lecture de cet article intéressant de M. Cuningham qui contient des remarques tout à fait impressionnantes dont on ne peut s'empêcher de reconnaître l'ingéniosité, quelles que soient les réserves que suggère la conclusion hardie de M. Cuningham.

J'ai fait allusion dans mon précédent article (numéro 591, note A) à une étude très documentée de Miss Alicia A. Leith, parue dans *Baconiana* de juin 1922 et qui corrobore les conclusions de M. Cuningham. On y trouve, entre autres, cette assertion que Francis Bacon n'a pas été enterré à Saint-Albans. « Le défunt comte Verulam, à Gorhambury, aurait en effet affirmé que la crypte de l'église Saint-Michel avait été examinée soigneusement par un groupe d'experts et par lui-même, que chaque cercueil avait été vu et identifié et que celui de Francis Bacon n'y était pas. » Cette même étude

signale, dans l'ouvrage intitulé *Thought that Breathe and Words that Burn* de Grosart, un chapitre intitulé *Bacon in retirement* 1629.

D'autre part, M. Parker Woodward, dans *Baconiana*, vol. XIII, 3e série, appelle l'attention sur une lettre publiée pour la première fois par Montague dans sa *Life of Bacon* qui est adressée à Bacon et se rapporte à des événements de 1631.

Miss Leith croit que Bacon se retira au château de Wolfenbüttel, sur l'Ochre d'après Bacon, sur l'Oder d'après Spedding, chez le Prince Heinrich Julius, duc de Brunswick, lequel fit jouer, par des acteurs anglais, les œuvres immortelles de Bacon.

D'après un savant allemand, dont le nom n'est pas donné, Bacon aurait vécu 106 ans et ne serait mort qu'en 1668, « en pleine possession de ses facultés et ayant eu quarante ans après sa mort supposée pour continuer à écrire... »

Il est à remarquer que Bacon avait étudié la possibilité de prolonger la vie humaine. Dans l'*Advancement of Learning* et dans *History of Life and Death*, il s'étend sur les moyens de résoudre ce problème. « Vieille complainte que la brièveté de la vie », écrit-il.

Y.

Dans la note S (n° 596 du 15 avril 1923) relative à l'intéressante étude de M. Fuller, je faisais remarquer que la valeur documentaire de remarques de ce genre serait accrue par la découverte de transformations analogues ou basées sur les mêmes principes.

Mr W.-H. Prescott, de Boston (Etats-Unis), me signale un curieux ouvrage publié sans nom d'auteur en 1644, à Londres : je donne ci après (page 54) la photographie de la page de tête.

Je n'ai pu trouver à Paris d'exemplaire de cet ouvrage et je dois à l'obligeance de M. Prescott la communication de la photographie précitée ainsi que celles des pages 4 et 5.

A PROPHECIE

Of the Life, Reigne, and Death of WILLIAM LAUD, *Archbishop of Canterbury*:

By an Exposition on part of the 13. and 15. Chapters of the REVELATION of JOHN.

Wherein the summe of all his actions are foretold, his name nominated, his correspondency with the Pope, his cruelty to the Church, and the strange wonders declared, which in his time should be done by fire from heaven: and his Courts, Seals, Marks, yea the very Monopolies all clearly foreshewed: Also how by the supreme Councell he shalbe put to death; after which they shall rejoyce, and obtaine a small victory over the Papists in Armes against them.

Amos 3. 8. *The* LORD *hath spoken, who can but prophesie?*

Perused and Allowed.



Printed for *R. A.* 1644.

Il me semble que l'objet de ce petit livre, qui n'a que huit pages, est de démontrer que William Laud, archevêque de Cantorbury, est l'incarnation de la bête de l'Apocalypse. Le dessin le représente assis sur un siège de juge entre deux plaideurs qui lui présentent des cadeaux pendant qu'un dragon lui apporte un chapeau de cardinal.

Sur son front, on peut remarquer trois boucles qui forment le nombre 666.

Voici comment s'explique l'auteur inconnu pour établir que Willam Laud correspond au nombre 666 :

Le numéro de son nom Will Laud est le numéro de la bête, compté comme suit :

W est deux fois V (5), c'est-à-dire 10,
I est l'unité, soit 1,
LL en deux fois L (50), c'est-à-dire 100,
L est égal à 50,
A n'est pas un nombre,
U est V, c'est-à-dire 5,
D. est égale à 500..

La somme des nombres représentés par les lettres successives de Will Laud est bien égale à 666.

Ainsi vous voyez que Will Laud, archevêque de Cantorbury, semble par son nom être la bête appelée par Jean une autre bête.

Ce calcul est évidemment très curieux et doit être pris en considération dans l'appréciation des conséquences qui pourraient être tirées de calculs du même genre. L'authenticité du document n'étant pas discutable, il faut bien reconnaître qu'au temps de Francis Bacon, on avait recours à des représentations numériques qui constituaient une sorte de cryptographie susceptible d'être comprise par les initiés.

Mr Prescott remarque en outre que l'ouvrage en question a été « printed for R. A. 1644 » et que la somme des numéros, dans l'alphabet de 1600, des lettres R (17) et A (1), augmentée de celle des chiffres de 1644 (15) est égale à 33, nombre représentatif de Bacon.

Mr W. H. Prescott, que je viens de citer dans la note précédente, me donne au sujet des travaux de Mrs Gallup quelques renseignements qui me paraissent susceptibles d'intéresser certains lecteurs.

Mrs Gallup et sa sœur vécurent quelque temps, en 1899, chez M. Prescott où elles déchiffrèrent quelques documents et notamment *A Declaration of the Treasons of Essex* 1601. Elles disposaient de deux exemplaires de ce document, l'un des exemplaires appartenant à la bibliothèque de la ville de Boston et l'autre au Docteur John Dane, baconien très érudit.

Mrs Gallup déchiffrait l'exemplaire du Docteur Dane pendant que sa sœur et Mrs Prescott travaillaient sur l'autre exemplaire.

Mr Prescott affirme qu'il n'y eut pas collusion entre les deux équipes et que les deux déchiffrements furent semblables.

Mr and Mrs Prescott suivirent de près les travaux de Mrs Gallup au British Museum à Londres, en 1900.

En 1907, Mrs Gallup revint chez Mr Prescott à Boston où elle déchiffra le *De Dignitate et Augmentis Scientiarum* 1623, dont il existait deux exemplaires, l'un appartenant à Mr Prescott et l'autre au Docteur Dane.

Mrs Prescott collabora à ce travail qui fut exécuté d'une façon absolument correcte.

Mr Prescott cite même ce fait que sa fille aînée, alors âgée de dix ans, voulut essayer de faire le classement des lettres en forme *a* ou forme *b*, d'après les indications de Mrs Gallup : sur 93 lettres qu'elle classa seule, 91 se trouvèrent correctement classées.

La conclusion à tirer de ces témoignages est d'abord que la bonne foi de Mrs Gallup ne saurait être suspectée, puis qu'il serait nécessaire, avant de critiquer ses classifications, de savoir d'elle-même quelles sont les caractéristiques qui lui ont servi de base pour différencier les formes *a* des formes *b*.

Pour pouvoir porter un jugement justifié sur l'ensemble de ses travaux, j'estime indispensable d'avoir cet élément d'appréciation : j'ai déjà dit que le laboratoire d'études, auprès duquel elle travaillait et qui endossait la responsabilité de ses déchiffrements était composé de spécialistes dont la compétence était hors de cause et dont il ne me paraît pas possible de mettre en doute la parfaite correction.

Une personne travaillant seule et sans contrôle pourrait être victime de l'auto-suggestion invoquée par quelques critiques pour infirmer les découvertes de Mrs Gallup. Un bureau tout entier ne saurait être mis en défaut par un phénomène de cette nature.

GÉNÉRAL CARTIER.

POÈMES

—

I

L'INVOCATION A CIRCÉ

— Maléfique et magicienne —
O Circé,
Je t'évoque, dans le passé
De la belle histoire ancienne.

Ton nom seul tient en lui toute la volupté :
Et tu surgis en moi dès que je le prononce ;
Le flamboiement de ta beauté
Domine — et pour l'éternité —
La laideur étouffante où les hommes s'enfoncent.

Tu étais pleine de danger :
Et malheur à tout imprudent étranger
Qui voulait fixer tes prunelles !
Mais celui en qui tu sentais
Le feu divin, et que ton amour acceptait,
Connaissait la joie immortelle.

Les méchants, les menteurs, tous ceux qui
T'outrageaient en t'offrant, ô Reine,
Leurs faux discours et leurs biens mal acquis,
Tu en faisais le porc ou le loup — qui se traînent
Parmi la boue.

Mais qu'un poète vînt à toi
Avec une rougeur ardente sur ses joues,
Et t'avouât tout le brûlant émoi
Qui l'animait en ta présence,
Alors, tu lui tendais tes bras faits de clarté :
Et tes cheveux épars comme une grappe immense
Enivraient son front exalté.

O Reine ! alors tu te faisais celle qui ploie
Humblement, et si tendre : et tu l'aimais d'amour ;
Si bien qu'il pouvait mourir avec le jour
Ayant tout épuisé de la possible joie.

Hélas : les temps sont morts
Et le reflet de ton diadème d'or
N'est plus qu'un songe au fond d'une île...
Mais pourtant, bien que mon appel reste inutile,
Je veux t'offrir pieusement ces vers tressés,
O Circé,
Magicienne à qui je demeure fidèle,
O Circé,
Et t'évoquer — dans l'éblouissement jamais lassé
De ta belle histoire éternelle...

—

II

Les feuilles mortes de l'automne
Sont éparses encor en ce matin d'avril ;
Mais déjà, pourtant, le printemps riche en péril
Refleurit mon cœur — qui s'étonne.

Le vent aigre et dur, le vent fou
Qui, au soir des âpres décembres,
Cassait au long des routes les houx
Et faisait frissonner dans les chambres,

S'attarde encor parmi le ciel de floréal ;
Mais une douceur inconnue
Pénètre et soudain réchauffe mon âme nue.

Mes douleurs de l'hiver passé,
Mes longues veilles solitaires ,
Et les pleurs qui venaient brûler mes yeux lassés,
Et les espoirs si tôt cassés,
Toute ma misère
D'hiver, toute ma misère
Crie encor, en moi, et se désespère...

Mais je ne sais
Quelle invincible et neuve flamme
Fait resplendir, parmi mon cœur et dans mon âme,
Comme un avril intérieur, clair de soleil,
Où le printemps rit son grand rire d'or vermeil.

—

III

Comme j'étais triste en mon âme
Et solitaire, et désolé,
Au soir venu, je suis allé
Me divertir enfin à voir se dérouler
Sur un fragile écran des films d'ombre et de flamme.

Mais je me suis senti plus las et seul encor
Dans cette foule indifférente
Qui contemplait, parmi de lumineux décors,
Des poursuites incohérentes.
L'automne qui, dehors, endeuillait l'horizon
Je le sentais en moi plus amer et plus sombre :
Et j'étouffais, comme en prison,
Dans la salle où pesait tant d'ombre.

Quand — brusquement ! —

Comme si tout l'été rayonnait dans la salle,
J'ai vu surgir, de l'étincellement
Des flots à ses pieds écumants,
La Liberté levant sa torche colossale
Chère aux navires égarés :
Et puis, derrière elle, la Ville
Haussant jusqu'au ciel lourd ses toits démesurés
Où, soumis à la loi haletante et fébrile,
S'empresse le flux noir des hommes affairés.
De larges fleurs peuplaient les parcs pleins de lumière ;
Les jets d'eaux s'exaltaient aux flammes du soleil ;
La géante cité, par un midi vermeil,
S'offrait à mes regards dans sa splendeur entière ;

Et je savais
Que tu vivais
Parmi tout ce fleuve de vie,
Que ton pas se mêlait à ceux de ces passants ;
Et mon âme soudain ravie
Sentait frémir la tienne en ces rayons dansants.
Je guettais, anxieux, chaque jeune visage
Qui s'offrait en un bref passage :
J'étais ivre de me trouver tout près de toi ;
Et cela me sembla durer de longues heures...

Tout était oublié : l'âpre automne qui pleure,
La solitude et ses effrois :
Le prestige divin prolongeait son mirage :
— Mais quand l'ombre cessa d'un coup, j'ai clos mes yeux
Et j'ai fui, le cœur anxieux,
Pour conserver encor intact sous mes paupières
Le beau reflet de rêve et d'or
Qui nous avait, à la faveur d'un vain décor,
Unis tous deux dans ta lumière.

—

IV

La glace de ma chambre triste
Où tu t'es contemplée un soir
Garde, pour moi qui sais la voir,
Ta belle image qui persiste.

D'autres se reflètent pourtant
Dans le miroir qui les attire :
Elles répètent un sourire
Ou cherchent un geste tentant.

Elles mirent des yeux qui mentent
Et des bouches sans vérité ;
Mais, seul, ton regard enchanté
Demeure intact sous l'eau dormante.

Quand le soir venu chasse enfin
Tout ce qui contraignait mon âme,
Je cède au désir qui m'enflamme
Comme un pauvre qu'émeut la faim.

Je cours jusqu'à la chambre vide
Que peuple ton reflet divin :
Et voici qu'il fleurit soudain
Devant mes paupières avides.

M'amie, il perdure en mon cœur
Comme au fond du miroir tenace,
Et les rumeurs du monde passent
Sans pouvoir troubler sa douceur.

Le cours décevant des années
Vainement s'écoule à mes yeux ;
Qu'importe la couleur des cieux
Et tant de fleurs déjà fanées !

Je t'ai si bien gravée en moi
Que même la mort ruineuse
En ouvrant ma poitrine creuse
Ne pourra rompre sous ses doigts
L'image de mon amoureuse.

JACQUES FESCHOTTE.

MÉDECINS ET MALADES

—

Des incidents fâcheux, des scandales retentissants, qui ont éclaboussé même un de ses représentants officiels, ont attiré récemment l'attention sur la corporation médicale.

Certes, un mauvais prêtre ne compromet pas l'Église, et un notaire, qui s'exile précipitamment en emportant les économies à lui confiées, ne discrédite ni l'institution du notariat, ni l'ensemble de la confrérie. Il n'en demeure pas moins que la règle ne gagne pas à être confirmée par un trop grand nombre d'exceptions. La profession médicale subit une crise comme toutes les professions libérales ; il serait injustifié de considérer les escroqueries récentes comme l'expression d'une moralité nouvelle et généralisée, mais l'occasion est favorable, pensons-nous, pour jeter un coup d'œil sur la situation créée par les circonstances actuelles à une catégorie sociale qui a toujours joué un rôle important dans le pays.

I

La pratique médicale ne s'exerce pas seulement dans les relations que le médecin entretient avec ses malades, mais encore dans celles qu'il entretient avec ses confrères. Le corps médical n'est pas organisé en *ordre*, comme celui des avocats; la trop grande dissémination des médecins, la façon dont ils pratiquent leur art, chez eux, au domicile des clients, dans les hôpitaux, les cliniques, les maisons de santé, favorise une extrême indépendance que

sanctionnent, d'ailleurs, les textes législatifs. De plus, le corps enseignant, en principe et en fait, est, en dehors de ses fonctions universitaires, confondu avec l'ensemble du corps médical ; enfin, les concours, en assurant le recrutement d'éléments sélectionnés, destinés aux services hospitaliers, créent une hiérarchie scientifique qui ne se traduit, au regard de la loi, par aucune prérogative spéciale. En un mot, le plus jeune des docteurs en médecine, qui a conquis son diplôme en cinq années d'études rapides, en s'en tenant strictement aux épreuves et aux stages réglementaires, sans avoir préparé le moindre concours, au lit du malade ou à son cabinet, a absolument les mêmes droits, les mêmes devoirs et les mêmes responsabilités qu'un Professeur à la Faculté de Médecine, chirurgien ou médecin des hôpitaux.

Cette hiérarchie toute scientifique n'a donc rien d'absolu ; elle ne vaut que par le caractère de ceux qui en occupent les degrés et la reconnaissance mutuelle qu'en font, entre eux, les médecins. En France, elle est de deux ordres et a pour base la sélection par concours. Ces derniers assurent, d'une part, le recrutement du haut personnel hospitalier : internes, médecins, chirurgiens, spécialistes des hôpitaux et, de l'autre, celui des charges universitaires : chefs de cliniques et agrégés, les professeurs étant désignés par leurs pairs parmi les agrégés (1) et soumis à la nomination du ministre. La première série de ces concours est organisée par l'Administration de l'Assistance publique, à Paris, et par les administrations similaires, en province, administrations municipales ; la seconde, par l'Instruction publique, suivant un ensemble de réglements communs à toutes les universités. En fait, les éléments sont les mêmes qui se présentent à l'une et à l'autre catégorie de ces concours. A Paris, il y a plus de médecins, chirurgiens et spécialistes des hôpitaux que de

(1) C'est du moins la tradition. Mais il suffit, pour être nommé Professeur à la Faculté de Médecine, d'être Docteur en médecine, comme il suffit d'être Docteur ès lettres pour être nommé Professeur à la Faculté des Lettres.

membres du corps enseignant; mais Agrégés et Professeurs, à l'exception de ceux qui se consacrent aux sciences accessoires (physique, chimie, etc...), sont tous, d'autre part, titulaires d'un service hospitalier.

Quant à l'Académie de médecine que, dans les conversations et les relations des journaux, on cite volontiers en commettant de lourdes erreurs sur ses attributions, c'est un corps savant, recruté comme l'Institut, mais qui, vis-à-vis de la Faculté, est dans la même situation que l'Académie des Sciences ou l'Académie des Inscriptions à l'égard de la Sorbonne. La plupart de ses membres sont pourvus d'un poste officiel, universitaire ou autre, mais dont les fonctions ne se confondent en rien avec leur dignité académique.

Le système employé en France pour le recrutement de ces charges médicales est basé sur le concours, et, le concours, sur des épreuves soumises à un jury purement professionnel. L'élément administratif contrôle simplement la régularité des opérations et entérine la désignation des juges. Ainsi l'Assistance Publique, par exemple, laisse-t-elle au corps médical le soin de se recruter, de proposer même les modalités des concours et peut-elle, vis-à-vis de la population parisienne, se couvrir complètement au cas où serait contestée la valeur professionnelle de ses médecins. Ceux-ci ne sont pas ses fonctionnaires ; ils ne touchent aucun traitement, mais une indemnité, d'ailleurs dérisoire, et qui ne représente aucune valeur en comparaison du prestige que le titre confère.

Car, tout est là. Le corps hospitalier et le corps universitaire constituent les « officiels », par rapport à l'ensemble des médecins qui n'en font point partie et sont dits les « praticiens ». Jusqu'à la guerre — et peut-être encore aujourd'hui — ces deux catégories de médecins se sont quelque peu opposées l'une à l'autre. Les « officiels », retirés dans leurs dignités, leurs titres et leurs honneurs, inclinaient à se considérer comme une aristocratie qui,

avec celui de la valeur scientifique, s'accordait volontiers le monopole du désintéressement. La valeur morale de ce mandarinat était au-dessus de toute discussion, quoique son désintéressement fût parfois plus apparent que réel, mais aussi son attachement à des traditions désuètes. Il eut incontestablement le tort de se maintenir à l'écart de la masse des praticiens et de se montrer indifférent aux difficultés de leur existence. L'étudiant, une fois sacré Docteur par la Faculté, est abandonné à lui-même. Ses Maîtres estiment leur tâche terminée quand ils ont donné leur enseignement et contrôlé celui-ci par les examens. Ils répondent, à titre de médecins consultants, à l'appel d'un jeune confrère embarrassé, mais aucun organisme n'est prévu qui puisse réunir dans un groupement *corporatif* les maîtres et leurs anciens élèves, en dehors des relations personnelles qui lient éventuellement certains d'entre eux. Seuls, les jeunes médecins décidés à faire la carrière des concours restent embrigadés dans la famille officielle, à titre d'assistants ou de chefs de clinique. La majorité des praticiens perd tout contact avec la Faculté et le corps hospitalier.

Il n'y a donc rien de surprenant à ce qu'ils aient cherché à mettre en commun leurs efforts pour créer des organes corporatifs destinés à assurer un soutien mutuel. A côté des associations dont le but était surtout de philanthropie et de prévoyance, les *Syndicats* se sont progressivement développés. Ils donnent au médecin isolé la faculté de consulter ses pairs et de se faire appuyer par eux devant une difficulté matérielle ou morale, une poursuite en justice, un conflit avec les pouvoirs publics. Ces syndicats ont même ébauché, par leurs conseils de famille, une manière d'ordre des médecins, une sorte de tribunal moral. Néanmoins, à quelques rares exceptions près, les médecins, dits « officiels », ne sollicitaient ou n'acceptaient aucune place dans ces groupements, où, cependant, ils eussent pu prolonger leur rôle directeur.

Aussi bien, ces syndicats, pendant longtemps, furent-ils regardés comme hostiles au groupe des officiels. Les praticiens s'élevaient contre le mandarinat médical, ne voulaient admettre que l'égalité, telle que la loi la reconnaît, entre tous les Français pourvus du diplôme de Docteur en médecine, sans considération pour les autres titres acquis. Ils menèrent une campagne violente contre l'institution projetée d'un certificat d'études médicales supérieures qui eût créé une catégorie de « sur-médecins »; certains eussent volontiers admis que les malades soignés dans les hôpitaux de Paris pussent recourir aux soins de tout médecin de leur choix. En se présentant en foule au concours de l'Agrégation, quelques années avant la guerre, ils tentèrent de « saboter » le concours sans y parvenir. L'argument principal qu'ils invoquaient était tiré des intrigues et du favoritisme qui caractérisent ces concours et qui sont tels, en effet, que, dès que les noms des juges sont connus, ceux des candidats certains d'être nommés le sont également. Il n'en demeure pas moins, au même point de vue, que, si des candidats de valeur ont été écartés des postes officiels, faute d'avoir eu des juges favorables, ceux de leurs concurrents qui ont été plus heureux avaient subi une préparation et donné des preuves de mérite telles que leur choix n'était pas condamnable. En un mot, les praticiens — ou, du moins, ceux qui se faisaient leurs interprètes — répondaient à l'indifférence de leurs anciens maîtres par une attitude hostile et s'efforçaient de faire tomber les degrés de la hiérarchie médicale au nom de principes égalitaires qui ne parvinrent pas à galvaniser la majorité des médecins français.

§

La guerre survint sur ces entrefaites et suspendit ces vaines querelles. Le statut des médecins de réserve avait conféré des grades, au mépris de tout titre scientifique,

et en considération seulement des services militaires et des périodes accomplies. On ne tarda pas à s'apercevoir des anomalies que cette situation entraînait (1), et on y porta remède en conférant 3 ou 4 galons d'office aux médecins, chirurgiens et spécialistes des hôpitaux ainsi qu'aux agrégés et professeurs de Faculté. Les circonstances répondaient d'une façon éclatante aux tentatives de « nivellement par en bas », dont certains parmi ceux qui avaient négligé les titres officiels, ou avaient échoué dans leur conquête, espéraient tirer une compensation à l'insuffisance de leur situation.

L'après-guerre, dans la lettre des réglements, n'a évidemment rien modifié encore, mais les conditions nouvelles de la vie commencent à influencer l'esprit de ceux qui y sont soumis. Praticiens et officiels sont revenus à leurs occupations respectives, mais, pour les uns comme pour les autres, *primum est vivere*. Les officiels, autrefois, devaient leur grosse clientèle à un prestige consacré ou, indépendants, semblaient n'accorder qu'une importance secondaire aux satisfactions matérielles que celle-ci pouvait leur donner. Les praticiens étaient un peu regardés par eux comme des gens intéressés, ou, tout au moins, plus soucieux d'obtenir de leur métier un rendement réel que d'y goûter des joies scientifiques. La vie exceptionnellement dure que nous menons depuis cinq ans a comblé en partie le fossé qui séparait, autrefois, le praticien de l'officiel. Ce dernier, s'il n'est pas pourvu d'une grosse fortune personnelle, doit considérer l'exercice de sa profession comme autre chose qu'un champ d'application à ses travaux scientifiques. Ses frais généraux sont considérables ; les fonctions qu'il remplit, à l'hôpital ou à la Faculté, absorbent une grosse part de son temps et de son activité pour une rémunération dérisoire ; les malades médiocrement fortunés hésitent à recourir à ses soins,

(1) Cependant qu'un Professeur agrégé, chirurgien des hôpitaux, balayait une cour comme infirmier de 2e classe, un directeur de théâtre, qui n'avait jamais exercé la médecine, était, avec quatre galons, médecin-chef d'un hôpital parisien.

qui seront payés à un tarif plus élevé que celui du praticien ; les longues années qu'il a consacrées à acquérir ses titres ne lui ont permis de commencer à gagner sa vie qu'après la trentaine et il a dépensé, pendant ce temps, un capital dont l'amortissement est lourd. Bref, sa situation matérielle se rapproche de celle de ses confrères plus modestes ; il ne lui est plus possible de subsister dans son détachement comme en une tour d'ivoire.

Les jeunes gens, d'ailleurs, qui se destinent à cette carrière des concours, aujourd'hui, ne peuvent plus attendre, pour « faire de la clientèle », d'avoir gagné le titre convoité, ainsi qu'ils en usaient autrefois, autant pour se consacrer plus complètement à leurs travaux que pour éviter de porter ombrage aux Maîtres dont leur sort dépendait.

Ces considérations variées ont eu pour résultat, jointes aux nécessités déterminées par les relations que l'application des lois sociales multiplie entre l'Administration et le corps médical, de favoriser un rapprochement entre les diverses catégories de ce corps, qui, jusqu'ici, feignaient de s'ignorer, ou semblaient même se combattre. C'est ainsi qu'à Paris, depuis deux ans, s'est créée une *Fédération corporative des médecins de la région parisienne* qui groupe des syndicats et des associations de formation très diverse. Les Professeurs et Agrégés de la Faculté, les chefs de service des hôpitaux y voisinent avec les délégués des Syndicats et les Sociétés médicales d'arrondissement. Le Comité directeur est constitué au prorata du nombre des adhérents à chacun de ces groupements, sans que la loi du nombre — qui joue évidemment en faveur des praticiens — n'annihile l'influence ni le prestige des représentants officiels. On comprend facilement quelle force représente un tel organe quand il exprime l'unanimité de ses mandants vis-à-vis du public et vis-à-vis de l'État, enclins à spéculer sur leur division.

§

Nous n'avons eu en vue, jusqu'ici, que les rapports entre médecins, dans la mesure où ceux-ci sont, en quelque sorte, manifestes, et non pas les relations privées qui les unissent dans l'exercice de la profession. Il n'est pas dans nos intentions de faire ici l'analyse de ce que l'on appelle la « déontologie » médicale, c'est-à-dire de cet ensemble de règles morales qui ne sont écrites nulle part et que la tradition transmet, sans qu'aucun tribunal soit chargé de les faire respecter. Un Maître, parvenu au terme de sa carrière, universellement estimé par la valeur de son enseignement et la dignité de sa vie, en a récemment formulé les principes (1). Ceux-ci, en général, échappent à la masse du public qui a tendance, soit à s'en moquer comme d'un vestige du formalisme que Molière a bafoué, soit à les rappeler, quand un malade soupçonne son médecin de les avoir transgressés à son détriment. L'une, au moins, de ces règles intéresse, au premier chef, le client, c'est celle qui détermine ses relations avec ses médecins au point de vue des honoraires, et nous en arrivons à parler de la délicate question de la dichotomie, dont il n'est pas inutile de faire un exposé impartial.

Tout le monde admet que l'intermédiaire, même non patenté, qui procure à un commerçant, à un industriel, à un banquier une affaire lucrative touche de ce commerçant, de cet industriel ou de ce banquier, une commission en espèces. Il y a même toute une catégorie de gens d'affaires qui vit de l'application généralisée de ce principe. Un malade a besoin d'une opération ou d'un examen complémentaire et ne connaît ni chirurgien ni spécialiste; son médecin traitant l'adresse au confrère compétent. Est-il licite que le mécanisme de la « commission » joue en ce cas ? Oui, au point de vue de la morale commerciale, non

(1) Docteur Paul Le Gendre, membre de l'Académie de Médecine : T. I du *Traité de pathologie médicale et de thérapeutique appliquée* (Maloine, éd., Paris).

au point de vue de la morale médicale, et, cela, pour une raison majeure : le malade ne pouvant être juge de la nécessité de l'opération ou de l'examen spécial qu'on lui propose, le médecin traitant et le médecin consultant relevant, dans la discussion des indications techniques, de leur seule conscience, ceux-ci peuvent être suspects d'avoir déterminé leur décision d'après des considérations d'intérêt pur et d'avoir, en définitive, conclu à une intervention qui, médicalement, ne s'imposait pas ; même si cette opération était telle que le malade lui-même en admît la nécessité, il pourra toujours craindre que son médecin traitant ne se soit pas adressé au chirurgien ou au spécialiste le plus compétent, mais à celui dont la « commission » était la plus généreuse. C'est ainsi que se présente moralement la question de la dichotomie.

On la dit assez récente. Bien des médecins, d'ailleurs, ne la pratiquent pas et on cite, comme un de ses premiers adeptes, un chirurgien des hôpitaux de Paris, mort depuis une trentaine d'années, et dont l'habileté opératoire était universellement reconnue. Il n'est pas contestable qu'aujourd'hui elle se soit sensiblement vulgarisée, du fait, en grande partie, et en dehors de toute autre considération « économique », de la multiplicité des spécialités et des spécialistes dont le concours est chaque jour plus impérieusement réclamé par le praticien de médecine générale comme par le malade lui-même.

Elle n'est pas née uniquement d'un appétit de lucre et d'un fléchissement de la morale médicale. En fait, plusieurs facteurs ont contribué à son développement. Le chirurgien et le spécialiste sont généralement ignorés du malade. Il est habituel que le médecin traitant propose à son client un consultant et lui demande quel consultant il désire appeler ; le client n'en connaît pas et s'en remet à son médecin de ce choix. Celui-ci sollicite un ami, un maître, un confrère qualifié pour donner le meilleur conseil sur le cas particulier. Une opération est décidée, le

chirurgien fixe un prix, établi d'après son âge, ses titres, la situation du malade (car, et c'est une autre question encore, rien n'est variable comme les tarifs chirurgicaux), mais ce prix est toujours très élevé par comparaison avec le total des visites du médecin traitant. De plus, pendant toute l'évolution de la maladie qui a nécessité les soins du chirurgien, le médecin a continué à suivre son malade et quand, à la fin de l'année, il lui envoie le relevé de ses honoraires, celui-ci est assez mal accueilli par le client qui a déjà réglé la forte note du chirurgien. Le médecin a donc de grandes chances d'indisposer son malade, s'il insiste pour être payé de ses services, et de perdre la clientèle de la famille, si le malade a succombé à l'intervention, tandis que le chirurgien a le profit avec le minimum de risques matériels. Il n'est pas question, ici, de comparer la qualité du service rendu, dont l'appréciation échappe presque toujours au jugement du principal intéressé. Il en résulte que le médecin est enclin à attendre du chirurgien une compensation pécuniaire prélevée sur les honoraires qu'il lui a fait gagner. Si cette compensation se traduit par le partage intégral des honoraires, il y a proprement « dichotomie », mais le terme s'applique communément à la ristourne du quart ou du tiers.

Le chirurgien et le spécialiste envisagent la question à un autre point de vue. Rarement consultés directement par le malade, ils ont intérêt à se faire connaître et apprécier du plus grand nombre de médecins possible. Leurs titres, la qualité de leurs travaux ne leur assurant pas toujours une publicité suffisante, ils sont amenés à se concilier la fidélité de leurs correspondants par l'appât d'un gain matériel. Ici, évidemment, entre en jeu la concurrence. Si le médecin, avant tout, a intérêt à n'appeler que des consultants éprouvés, il choisira plus volontiers, à valeur égale, le plus généreux. On dit de tel chirurgien notoire qu'il abandonne au médecin la totalité des honoraires qu'il a reçus du premier malade adressé par ce

médecin. C'est la « prime » dans toute sa pureté et non plus seulement la compensation, accordée en raison d'un réglement hypothétique des honoraires du médecin. Certains chirurgiens, pour ménager les formes et les susceptibilités, se font aider, pendant l'opération, par le médecin, mais beaucoup de chirurgiens préfèrent ne recourir qu'à des aides habituels et spécialisés.

En définitive, ce qui condamne la dichotomie, c'est beaucoup moins son principe que la façon dont elle s'exerce; elle est clandestine, ignorée du malade, d'une part, et, d'autre part, elle n'est généralisée ni dans sa pratique ni dans le taux qu'on lui applique. Avouée et généralisée, elle replacerait le choix du consultant par le médecin dans la règle, puisque ce choix ne pourrait plus être suspecté d'avoir été déterminé par d'autres considérations que techniques, à condition, naturellement, que le taux en soit uniforme. Or, jusqu'ici, elle a toujours été dissimulée au client, condamnée par les uns, pratiquée par les autres, mais sous le manteau, et elle constitue, il faut le reconnaître, une véritable tare dans les relations professionnelles du corps médical. Alors que certains médecins se refusent encore à y recourir, un tribunal vient, récemment, de condamner un chirurgien de province à verser une part importante de ses honoraires au médecin qui les réclamait et qui, n'ayant même pas assisté à l'opération, invoquait simplement un usage que l'arrêt a consacré.

Un moyen a été proposé pour assurer par le malade le règlement simultané des honoraires du médecin et de ceux du chirurgien, c'est le procédé de la « note commune ». Ainsi, l'ensemble des soins nécessités par une affection déterminée, qui a exigé une intervention, fait l'objet d'un seul relevé et le médecin ne risque plus de se voir contester le règlement de ses services après que ceux du chirurgien ont été acquittés. Mais la « note commune » doit spécifier la part qui revient à chacun, faute de quoi

les surenchères restent possibles et, avec elles, l'inconvénient majeur de la dichotomie.

Il faudrait, alors, que le principe fût admis, reconnu par l'unanimité des médecins et imposé aux clients, après que les intéressés seraient d'accord sur le taux respectif de leurs honoraires. De la solution de cette question dépendent à la fois la sécurité des clients et la dignité des médecins.

Mais rien d'utile ne sera fait si l'exemple ne vient d'en haut. Les Maîtres ne parlent de la dichotomie que pour la condamner, même s'ils la pratiquent. Ils n'ont jamais consenti à en admettre le principe. Entre eux, certains praticiens vivent sur un compromis tacite, en province, notamment, sous l'influence de certains syndicats régionaux, mais jamais, jusqu'ici, les « officiels », dont quelques-uns sont réputés accessibles à ses attraits, n'ont accordé à cette mesure le poids de leur autorité ni couvert leurs confrères plus modestes d'un exemple dont ceux-ci pourraient faire la règle.

II

Les malades, il faut le reconnaître, ne favorisent pas toujours les qualités morales des médecins.

Le « médecin de famille », tel qu'il existait autrefois, tend à disparaître. Il était le conseiller de tous ; il avait vu naître les enfants, s'il ne les avait lui-même mis au monde ; on le consultait pendant leurs études, au moment de leur mariage ; il était appelé en toutes circonstances ; s'il fallait, par hasard, recourir à un spécialiste ou à un chirurgien, sa décision seule comptait. Ses honoraires n'étaient pas discutés et, d'ailleurs, étaient toujours modestes. Il y avait, entre lui et ses clients, une sorte de protocole courtois, mutuellement respecté, où l'estime et la confiance tenaient une place prépondérante.

Ce type de médecin existe encore. Il est même bien certain que la moralité et la formation des médecins sont

restées assez élevées pour que les qualités nécessaires à ce rôle se rencontrent toujours à un degré suffisant dans le corps médical. La mentalité des malades, au contraire, s'est modifiée. Ceux-ci, instruits — quoique fort mal — des progrès de la médecine, ont assez généralement le culte du « spécialiste ». Une famille aisée veut un médecin d'enfants, un spécialiste pour les maladies de l'estomac ou des intestins, les maladies du cœur, voire même celles du poumon, sans parler de l'auriste, de l'oculiste, de l'accoucheur. Si, autrefois, le secours de ces spécialistes était nécessaire, c'était au médecin de famille qu'en revenait le choix ; les clients, aujourd'hui, vont au spécialiste, plus volontiers, directement, non plus comme à un consultant appelé à l'aide du médecin habituel, mais en dehors de celui-ci, sur la constatation, plus ou moins sûre, d'un symptôme qui les alarme. Leur décision est déterminée en dehors de toute compétence médicale, puisque leur médecin de famille n'est pas appelé à se prononcer. Ils fixent leur choix d'après les avis recueillis à droite et à gauche, au hasard des conversations, ou sous l'influence de la réclame, même la plus grossière, entretenue par les moins scrupuleux. Il est frappant de constater à quel point des gens instruits, cultivés, pourvus, sur bien des choses, de connaissances assez complètes, apportent peu de discernement dans le choix de leurs médecins et deviennent, sans aucune défense, les victimes des plus éhontés charlatans. Sous prétexte que « la confiance ne se raisonne pas », ils accordent la leur en aveugles. Les uns, éblouis par les titres, sans les connaître exactement, se laissent prendre par ceux qui masquent la modestie de leurs parchemins sous des formules vaines et ronflantes, quand elles ne sont pas usurpées ; d'autres, qui se croient plus « malins » et ne veulent pas « s'en laisser compter », sont séduits par le médecin qui se dit auto-didacte et méprise, dans ses discours, les leçons de l'Ecole. Tous, enfin, même ceux qui, dans la vie, témoi-

gnent d'un esprit critique éveillé, sont impressionnés plus ou moins par des éléments sans valeur ou de valeur discutable, dans un sens, d'ailleurs, ou dans l'autre. Un homme intelligent consulte, pour une maladie d'estomac, un spécialiste réputé qui lui remet, entre autres prescriptions, un régime alimentaire imprimé à l'avance. « X... s'est f.... de moi, disait-il ensuite, il m'a donné un régime imprimé. » Il ne comprenait pas que, pour des cas déterminés, certains aliments sont proscrits et d'autres conseillés, que, la gamme des ressources alimentaires n'étant pas illimitée, il est facile de classer les mets habituels dans la première ou la seconde catégorie ; il considérait que son « cas » devait être regardé comme unique et légitimer, par conséquent, une ordonnance olographe et individuelle. Par contre, sous prétexte qu'ils l'ont eu pour camarade de lycée ou de régiment, certains malades consultent sur toutes choses leur ami médecin, sans se soucier de sa valeur ni de sa compétence, ou bien, parce qu'ils le connaissent depuis longtemps comme un familier, ne se rendent pas compte de son évolution et dérangeront, pour un rhume de cerveau ou un cor aux pieds, un neurologue très spécialisé dont ils ne comprendront pas qu'il se récuse. Ainsi, la clientèle bourgeoise oscille-t-elle dans ses jugements sous les influences les plus variées, au premier rang desquelles J. Benda discernerait plus aisément celle de Belphégor que celle d'Apollon.

La clientèle hospitalière est saisie de respect et de crainte à la vue du médecin ou même du plus humble des étudiants, du moment que celui-ci porte une blouse blanche. Le malade d'hôpital sait être patient, écouter sans comprendre, cultiver la confiance et, à quelques rares exceptions près, il a la foi du charbonnier. Il en est récompensé ; il est certainement le mieux soigné qui soit ; on ne tient généralement pas compte de ses désirs et à peine de ses protestations pour lui appliquer les traitements opportuns.

Il est délivré de ces longues discussions entre médecins intimidés et familles pusillanimes qui font d'autant plus de ravages que l'on s'élève plus haut dans l'échelle sociale. Si Gambetta avait été un vagabond, il eût été opéré de sa pérityphlite suppurée et vraisemblablement sauvé.

§

Certaines catégories sociales opposent à la maladie et au médecin des réflexes spécifiques. Les malades qui ont reçu une formation scientifique ou para-scientifique, les ingénieurs, les chimistes, les pharmaciens, les photographes... croient comprendre leur mal et connaître leur traitement ; ils font eux-mêmes, avec leurs souvenirs et leurs dictionnaires, leur diagnostic et suggèrent la thérapeutique. Malheur au médecin qui ne confirme ni l'un ni l'autre ou se prête à la discussion ! Les artistes, les raffinés craignent la douleur et suspendent les soins dès que ceux-ci ont épuisé leur résistance nerveuse. Les petits bourgeois modestes, épiciers, marchands de vin, petits entrepreneurs, etc... sont généralement confiants et patients ; ils récompensent leur médecin d'une sympathie fidèle et sont une proie facile pour les charlatans. Une race est très singulière à observer devant la maladie : la race sémite. C'est à ce point de vue que l'on retrouve, chez le juif, à quelque milieu qu'il appartienne, la réaction ancestrale dépourvue de toute déformation. La souffrance et la crainte de la mort transforment le juif en un pauvre être apeuré et inintelligent, qu'il s'agisse d'un tailleur famélique du quartier de la Goutte d'Or ou d'un brasseur d'affaires multimillionnaire. Cette vésanie spéciale se farde d'un vernis léger dans la haute société israélite, mais le médecin retrouve, dans tous les cas, le même regard inquiet, les mêmes questions répétées sous mille formes, la même minutie dans l'observation des prescriptions, la même confiance tant que le mal ne s'aggrave pas, suivie du même désir de solliciter immé-

diatement un autre avis dès que la moindre complication surgit. Il est remarquable que ces réactions ne sont pas le fait du malade, d'emblée soustrait à toute opération intellectuelle, mais de son entourage. Celui-ci est nombreux et se compose non seulement des proches, mais encore des collatéraux, des cousins lointains et des parents par alliance, car dès qu'un juif souffre, toute la tribu est alertée. Un enfant est-il opéré de l'appendicite la plus froide ou des végétations adénoïdes les moins développées, le chirurgien, à chaque visite, aura à satisfaire la curiosité, successivement, dans toutes les pièces de l'appartement, des parents, des grands-parents des deux côtés, des oncles, des tantes et des vieux amis de la famille. Tous lui posent des questions un peu différentes les unes des autres, mais un faisceau de ses réponses sera édifié soigneusement et, du jugement définitif, dépendra la fidélité du client ou, au contraire, l'appel en consultation du confrère qui sera jugé le plus compétent pour cette forme spéciale de la maladie bien déterminée. Il est juste de reconnaître, d'ailleurs, que si l'israélite exige d'être bien soigné et soigné avec les procédés thérapeutiques les plus modernes, il « honore » son médecin sans délai ni hésitation, à condition que les honoraires que celui-ci réclame répondent à la valeur marchande attachée à ses titres, à sa réputation et au résultat obtenu.

Les femmes constituent une part notable de la clientèle médicale et, auprès de chaque malade mâle, il y a une ou plusieurs femmes dont l'intervention compte et avec laquelle il faut que le médecin sache compter, d'autant plus maintenant que les anciennes infirmières de la guerre sont impatientes de faire profiter familles et amis de leurs lumières et de leur dévouement. Malade elle-même, la femme est souvent la plus souple, la plus obéissante et la plus confiante qui soit. Elle ne cherche ni à raisonner son « cas », ni à analyser les décisions du médecin ; elle en impose souvent à son entourage par sa rési-

gnation calme devant la souffrance... ou réserve à cet entourage les écarts d'humeur qu'elle domine devant le médecin. Bien souvent, dans la bourgeoisie et dans le peuple, le mari est plus affolé et plus niais que la femme qui, habituée par la maternité au fatalisme dans la douleur, témoigne d'une certaine sérénité. Cet état de grâce n'est malheureusement pas général. Les femmes gâtées, choyées (ou simplement entretenues) sont d'autant plus irritées par la maladie qu'elles sont plus inutiles dans la vie. D'autres, de caractère autoritaire, entraînées par de nombreux enfants à exercer leur volonté et à ne pas laisser discuter leurs décisions, font comparaître devant elles, quand quelqu'un des leurs est atteint, le médecin comme un coupable ; on ne leur « en remontre pas », « une mère sait toujours mieux que quiconque ce qui convient à son enfant », etc... Le médecin d'enfants est, à cet égard, l'homme qui fait, chaque jour, la plus grande dépense d'abnégation et de patience. Non seulement il lui faut établir un diagnostic sans le secours du malade et, le plus souvent, malgré lui, suivant une opération intellectuelle qui apparente l'art médical à l'art vétérinaire, mais il doit composer avec une famille inquiète et prompte à la critique. Céde-t-il à l'enfant, pour lui éviter une manœuvre désagréable ? il sera taxé de légèreté ; il sera considéré comme un brutal s'il insiste ; doit-il proposer une intervention chirurgicale ? il verra se dresser devant lui la famille entière et, de même, simplement, s'il ne regarde pas comme exceptionnels l'état physique et mental du jeune sujet ou recherche dans ses antécédents l'explication de quelque tare.

§

Il faut donc au médecin le plus consciencieux les qualités d'un psychologue rompu aux nuances. Il les applique, en effet, non seulement à l'égard de malades, c'est à-dire de gens dont les facultés sont momentanément

altérées, mais encore vis-à-vis d'une famille dont l'inquiétude, l'intérêt, sans parler des complications sociales les plus imprévues, déterminent les réactions. Le médecin n'est pas guidé, contrairement à ce que pensent trop souvent les individus bien portants, par le désir de garder, coûte que coûte, un client. Dans la plupart des cas, il doit ruser avec le malade et son entourage, dans l'intérêt propre du patient, pour faire accepter un diagnostic et un traitement dont il assume, avec courage, les responsabilités. Il se heurte à tous les préjugés, à toutes les préventions ; il lui faut, d'un coup d'œil, résoudre un problème souvent complexe ; on attend de lui, d'emblée, la certitude et, s'il hésite, il paraîtra plus facilement ignorant que scrupuleux. Il est, parfois, clandestinement contrôlé ; s'il ne réussit pas, il est exposé à des revendications souvent injustifiées et même à des poursuites qui, l'expérience le prouve, sont généralement entreprises par des malades qui, précisément, ont été l'objet des soins les plus dévoués. La méfiance n'est pas moins aveugle, en effet, que ne l'est la confiance...

Il n'entre ici, dans ces propositions, aucune exagération. Il est banal qu'un patient, atteint d'un mal qui appelle d'urgence le secours du bistouri, entre chez le chirurgien qu'il est allé consulter — on se demande pourquoi — en déclarant : « Moi, je ne suis pas partisan des opérations. » Le chirurgien n'a plus qu'une réponse à faire : « Moi non plus, et je ne suis pas partisan davantage des chutes sous les autobus ni des coups de poignard dans le ventre. »

D'autres, inquiets d'un mal souvent imaginaire et entretenus dans cette inquiétude par la lecture des journaux ou des dictionnaires, vont de médecin en chirurgien et de chirurgien en spécialiste pour trouver l'homme qui consentira à pratiquer l'opération qu'ils réclament et dont chacun les assure qu'ils n'ont nul besoin. Quand ils auront enfin mis la main sur le praticien moins conscien-

cieux qui comblera leurs vœux, à qui faudra-t-il jeter la pierre ?

Il en est aussi qui, en témoignant à leur médecin la plus complète confiance, vont en consulter un second, puis un troisième, en manière de contrôle ; s'il est de bonne règle déontologique, pour un médecin, de refuser ses soins à un malade, déjà soigné par un de ses confrères, en l'absence de celui-ci, encore faut-il que cette dualité soit avouée ; tout praticien, en outre, a le droit et le devoir de donner ses conseils au malade qui se présente à son cabinet. Il n'est évidemment pas question de lier le patient par des attaches indéfectibles à son médecin et de lui refuser la faculté de solliciter plusieurs avis, mais, en dépit des préventions molièresques, il est de l'intérêt du malade de provoquer plutôt une collaboration entre ses conseil médicaux qu'une action dispersée dont il saisira plus facilement les contradictions apparentes que la conformité essentielle. Enfin, le traitement d'une affection, quelle qu'elle soit, exige une entente morale entre le malade et le médecin. L'honnêteté du patient, c'est sa franchise et, si possible, sa confiance.

Nous n'avons pas, jusqu'ici, parlé de sa reconnaissance. Il ne faut pas trop demander. C'est là cependant ce qui embellit et ennoblit la pratique de la médecine. Un succès thérapeutique, une guérison, difficilement achetée contre les forces coalisées de la maladie, du malade et de sa famille, sont doux à l'âme du médecin. A quelques rares exceptions près, la mentalité commerciale n'est pas la sienne. Il faut lui pardonner un peu de vanité en raison de son abnégation et de son attachement à l'art. La fréquentation habituelle d'une humanité qui souffre, s'inquiète, se montre injuste parfois et tracassière sans intelligence, lui rend plus précieux encore les témoignages d'affection et de reconnaissance qu'il reçoit de temps à autre. Un malade, qui comprend l'angoisse que sa maladie fait naître chez le médecin et la valeur des soins

qu'il reçoit,récompense celui-ci de bien des jours et bien des mois d'efforts incompris. Ces témoignages, quand ils ont tout leur prix, ne sont pas ceux d'une confiance irraisonnée, mais bien d'une intelligence éclairée. Ils ne doivent pas, non plus, suivre de trop près la guérison, car combien nombreux sont-ils ces malades qui, rendus depuis longtemps à la santé, se disent : « Allons donc ! je n'étais pas si gravement malade qu'on a voulu me le faire croire, puisque je suis si bien guéri » et, le disant, se croient quittes.

§

Qu'on ne nous soupçonne pas, cependant, de penser que, pendant le cours d'une maladie, le médecin est plus à plaindre que le patient. Le bon malade, simplement, n'est pas celui qui « honore » son médecin le plus ponctuellement sous la forme des espèces trébuchantes. Le bon médecin est celui qui soigne, sans aucune autre pensée que d'apporter à son client son expérience et son habileté, qui le comprend, excuse ses faiblesses, fait preuve de patience autant que de conscience. Le meilleur médecin est celui qui, de toutes ces qualités, ne s'attend pas à être récompensé, qui ne s'irrite pas d'être méconnu ou de se voir préférer un confrère qu'il sait moins expert que lui et moins scrupuleux.

Cet art de la résignation, qui sait se garder du scepticisme, ne s'enseigne pas ; la pratique seule permet de l'acquérir. Il est même bien audacieux, de la part du plus âgé et du plus avisé, de formuler des aphorismes, car il n'est, en somme, que des cas d'espèces.

Retenons cependant que, s'il y a parmi les médecins des hommes trop enclins à considérer leur profession comme un métier, avec tout ce que ce terme désigne de tendances utilitaires, il y a, parmi les malades, bien des gens qui, autant par une foi exagérément aveugle que

par des suspicions outrageantes, déroutent et découragent les meilleures dispositions.

Ils confient au médecin ce qu'ils ont de plus précieux et le choisissent pourtant avec une telle légèreté, sous des influences si médiocrement raisonnées, en s'éclairant si mal que, s'ils en usaient de la sorte dans la gestion de leurs biens matériels,on les dirait justement imprudents et inconsidérés.

DOCTEUR X.

PASCAL ET LES MONDAINS

—

S'il fallait en croire le Chevalier de Méré, Pascal, confiné jusque-là dans les sciences abstraites, aurait, au cours d'un voyage en Poitou, ouvert soudain les yeux sur le monde. Dans une page fameuse du *Discours de l'Esprit*, l'auteur nous montre, en effet, le jeune savant émerveillé d'entendre, aux alentours de Poitiers, le duc de Roannez, Miton et Méré, honnêtes gens qui, en quelques jours d'entretiens, lui découvrent l'esprit de finesse et ses incomparables bienfaits.

Quelle révélation ! Ivre de surprise et de joie, Pascal, néophyte enthousiaste, se serait même écrié :

> Je ne laissai pas d'aimer des choses qui ne me pouvaient donner que de tristes plaisirs et je les aimais parce que j'étais persuadé que les autres ne pouvaient connaître que ce que j'avais connu. Mais enfin je suis sorti de ces lieux sauvages, me voici sous un ciel pur et serein. Et je vous avoue que d'abord, n'étant pas fait au grand jour, j'ai été fort ébloui d'une lumière si vive et je vous en voulais un peu de mal ; mais à cette heure que j'y suis accoutumé elle me plaît, elle m'enchante et, quoique je regrette le temps que j'ai perdu, je suis beaucoup plus aise de celui que je gagne Je passais ma vie en exil et vous m'avez ramené dans ma patrie. Aussi vous ne sauriez croire combien je vous suis obligé !

Certes, il y a dans ce récit, est-il besoin de le dire, une grande part d'invention. Pascal ne tint pas exactement ce discours et n'abjura jamais les Mathématiques. Cependant les propos écoutés dans le carrosse de Roannez le frappèrent vivement. Ces conversations semblent bien avoir exercé une influence décisive sur l'évolution de son génie.

§

Qu'étaient au juste ces trois mondains ? Le plus jeune, Artus Gouffier, duc de Roannez, privé de son père dès son enfance, avait eu, près d'une mère indifférente et de trois sœurs cadettes, une adolescence inquiète et mélancolique. Sa belle conduite à l'armée, le sérieux de son caractère et la précocité de son intelligence, le faisaient déjà estimer dans le monde quand, vers 1649, âgé de 19 ans à peine, il rencontra Pascal, son aîné de huit ans.

Si l'on compare aux images célèbres de ce dernier le seul portrait connu du duc de Roannez, appartenant à Poitiers aux Antiquaires de l'Ouest, on est frappé par le contraste de ces deux physionomies. De quelle flamme rayonne le visage émacié du penseur ! Roannez, au contraire, avec sa tête carrée, sa moustache et ses cheveux noirs, garde sous la collerette à la mode Louis XIII un aspect assez décevant de guerrier vulgaire et balourd. Quelle amitié fut pourtant plus parfaite ! Tous deux habitaient la même paroisse et fréquentaient assidument l'église Saint-Merri. Touché par les maux de Pascal, très épris d'ailleurs de sciences et tourné vers le jansénisme, Roannez conçut pour son voisin une affection profonde. Saisi d'admiration pour ses découvertes, il voulut servir sa gloire et le conduisit dans des assemblées. Pascal put ainsi, le 4 avril 1652, chez Mme d'Aiguillon, devant une compagnie de duchesses et de cordons-bleus, exposer les résultats de ses travaux sur la machine arithmétique. Il eut même, à l'hôtel de Roannez, un appartement où il poursuivit ses expériences et quand le duc, déjà lieutenant-général des armées, acquit, de François VI de la Rochefoucauld, la charge de gouverneur du Poitou, il ne manqua pas de conduire en cette province cet ami si cher.

C'est là, durant l'été de 1652, à l'occasion sans doute d'une tournée dans sa généralité, que Roannez présen-

tait, à Pascal, Miton et Méré dont il goûtait fort le commerce.

Damien Miton, que Pascal semblera plus tard vouloir égaler aux sages de l'Antiquité, nous demeure assez mystérieux. On le cite comme le type du courtisan, qui, blasé sur les séductions du monde, ne peut cependant s'en distraire. Riche et prodigue, il s'était constitué par d'adroites libéralités une cour de flatteurs. Le jeu surtout l'occupait. Il faisait volontiers parade d'athéisme et rien ne prouve que son esprit ait été capable de bien hautes spéculations.

Méré cependant fera mine de le considérer comme un profond philosophe.

Je fus, il y a quelques jours, lui écrira-t-il, bien surpris de ce que vous m'avez montré sur l'honnêteté et sur d'autres sujets dans un petit livre (je crois que c'est au VI[e] tome des *Œuvres mêlées* de Saint-Evremond). Je ne sais par quelle aventure ce petit traité, qui ferait de l'honneur à Socrate, paraît sous un autre nom que le vôtre. Jamais rien ne fut mieux pensé ni mieux écrit et, sans mentir, vous êtes si modeste que vous en devenez insupportable à vos vrais amis qui s'intéressent dans votre réputation. Vous savez dire des choses et vous devriez être persuadé qu'il n'y a rien de si rare. Vous souvenez-vous que M[me] la Marquise de Sablé nous dit qu'elle n'en trouvait que dans Montaigne et dans Voiture et qu'elle n'estimait que cela? Je m'assure que si vous l'aviez souvent vue et qu'elle eût lu de vos écrits elle vous eût ajouté à ces deux excellents génies.

Ici encore Méré nous ment, car il n'estimait au fond nullement Miton. Les louanges publiques qu'il lui décerne semblent n'avoir pour but que de rembourser en monnaie de gloire quelque prêt d'argent. Quand il parle à cœur ouvert, dans ses manuscrits par exemple, il déclare sans ambages que Miton n'a pas de raison dans la tête. « Elle lui tourne quand il faut qu'il écrive quelque chose où il y ait de la suite. Il ne pouvait souffrir les vers des autres. Il faisait des fautes en parlant. » Tout ce qu'il sait, Méré le lui apprit. Sans lui Miton « aurait toujours été un gueux » !

Car le chevalier, ami des femmes, psychologue assez subtil, est un maître d'honnêteté fort écouté dans le monde et qui se juge infaillible. Une puérile fatuité gâte souvent ses meilleurs dons. A l'époque où Pascal l'aborde, il a 45 ans. Il a connu les hasards de la guerre et les plaisirs de l'amour. Son autorité reste grande dans la société polie. On le considère comme un parfait honnête homme. C'est « un brave et un philosophe tout ensemble », dit de lui Balzac. La duchesse de Lesdiguières, qui l'entretient, n'a recours qu'à ses avis. Mme de Neuillan a fait appel à ses services pour éduquer sa fille Angélique et Françoise d'Aubigné, mariée depuis avril à Scarron. Aucun ouvrage à son nom n'a paru chez les libraires, mais ses lettres font les délices des gens de goût. Certains même le préfèrent à Voiture défunt, dont il sera toujours jaloux.

Je reçus votre lettre en bonne compagnie, lui écrit un jour Miton, cinq ou six convives de grande réputation dînaient céans et nous étions à table lorsqu'on me l'apporta. Quoique nous fussions à cet endroit du repas où l'on parle volontiers, quand on sut qu'elle venait de vous on me pria de la lire et ce fut un grand silence. Je vous jure que jamais lettre ne fut plus hautement louée et tout le monde reconnut qu'on ne pouvait rien voir de plus naturel ni de plus galant. Je la viens de lire encore, et plus je la lis, plus elle me plaît. Que si vous faites de telles lettres sans y rêver, que ne sera-ce point quand vous y songerez davantage !

Méré, dont le style apprêté trahit souvent une laborieuse recherche, prétend cependant ne pas faire métier d'écrivain. Aimable épicurien, il cède avec nonchalance à tous ses penchants. C'est d'ailleurs un artiste délicat particulièrement sensible aux charmes de la Nature.

Il me semble, dira-t-il au maréchal de Clérambault, que l'on vit plus en deux jours de loisir et que l'on y sent mieux la vie qu'en deux ans d'affaires et d'embarras. Je trouve aussi que l'on voit de plus grandes choses dans la retraite que dans le monde, ou du moins qu'on les y considère mieux. Car que voit-on de grand dans le monde, si ce n'est peut-être une armée, un siège de ville ou la Cour d'un prince ? On s'y accoutume aussitôt et

tout cela ne paraît grand que d'abord qu'on le voit. Mais si nous regardons les divers ouvrages de la nature, le coucher du soleil, une nuit tranquille et tous ces astres qui roulent si majestueusement sur nos têtes, nous en sommes toujours étonnés.

Il se dit négligent et libertin, mais, respectueux au fond des dogmes catholiques, il n'érige pas le libertinage en doctrine. On ne saurait donc, je crois, le ranger (comme l'a fait M. Lanson) au nombre des esprits forts les plus résolus dans « ce grand courant de scepticisme et de négation qui, sous les dehors chrétiens du grand siècle, relie Montaigne à Voltaire ».

§

Dès le milieu de 1653, Pascal revoit à Paris Miton et Méré. Il entre alors dans ce qu'il est convenu d'appeler sa période mondaine. Elle durera environ deux années. Nous n'avons sur cette phase de sa vie que de très vagues indications. Le recueil d'Utrecht, auquel on doit de précieux renseignements sur l'histoire du jansénisme, déclare :

Au début cela était modéré, mais enfin il se livra tout entier à la vanité, à l'inutilité, au plaisir et à l'amusement, sans se laisser aller à aucun dérèglement. La mort de Monsieur son père ne lui donna que plus de facilité et de moyens pour continuer ce train de vie.

Ses nouveaux amis favorisèrent ses dissipations. Par eux, il connut sans doute des muguets comme d'Elbène et Charleval, des libertins notoires comme Desbarreaux et Saint-Pavin. Peut-être même le menèrent-ils chez Ninon...

Le fameux *Discours sur les Passions de l'Amour*, qui paraît bien devoir lui être attribué, serait né à cette date. Il est possible, en effet, que quelque mondain l'ait mis un jour au défi de traiter congrument ce sujet. Il fréquente avec fièvre les salles de jeu et Méré, en lui proposant un ingénieux problème consistant, dans le cas d'une partie

interrompue, à répartir les enjeux entre les joueurs suivant les chances de gain, fera jaillir de son cerveau le calcul des probabilités. L'incompréhension du Chevalier en matière scientifique agace pourtant Pascal.

Je n'ai pas le temps, écrivait-il à Fermat le 29 juillet 1654, de vous envoyer la démonstration d'une difficulté qui étonnait fort M. de M... ; car il a très bon esprit, mais il n'est pas géomètre ; c'est, comme vous savez, un grand défaut ; et même il ne comprend pas qu'une ligne mathématique soit divisible à l'infini et croit fort bien entendre qu'elle est composée de points en nombre fini. Jamais je n'ai pu l'en tirer. Si vous pouvez le faire, on le rendrait parfait.

Tenaillé de plus en plus par son mal et n'ayant pas assez de ressources pour soutenir longtemps de grandes dépenses, Pascal ne devait pas tarder à se lasser des divertissements dont il avait bien vite mesuré la vanité. D'ailleurs, au milieu même des plaisirs, le souvenir de sa foi ancienne le lancinait. Il pensait à sa sœur Jacqueline qui, bien qu'ayant fait « beaucoup d'éclat dans le monde par la beauté de son esprit et par un talent singulier qu'elle avait pour la poésie », était devenue une des plus humbles religieuses de Port-Royal.

Lorsqu'elle y entra, nous dit Racine, elle avait voulu donner tout son bien au couvent; mais la mère Angélique et les autres mères ne voulurent pas le recevoir et obtinrent d'elle qu'elle n'apporterait qu'une dot assez médiocre(1). Un procédé si peu ordinaire excita la curiosité de M. Pascal et il voulut connaître plus particulièrement une maison où l'on était si fort au-dessus de l'intérêt. Il était déjà dans de grands sentiments de piété, et il y avait même deux ou trois ans que, malgré l'inclination et le génie prodigieux qu'il avait pour les mathématiques, il s'était dégoûté de ses spéculations pour ne plus s'appliquer qu'à l'étude de l'Écriture et des grandes vérités de la religion. La connaissance de Port-Royal et les grands exemples de piété qu'il y trouva le frappèrent extrêmement. Il résolut de ne plus penser uniquement

(1) En réalité la famille s'était opposée à ce que Jacqueline se dessaisît de sa part dans la succession paternelle en faveur de Port-Royal. La mère Angélique lui conseilla donc de renoncer à l'héritage. Mais Pascal intervint et conclut un arrangement.

qu'à son salut. Il rompit dès lors tout commerce avec les gens du monde (il renonça même à un mariage très avantageux qu'il était sur le point de conclure) et embrassa une vie austère et très mortifiée qu'il a continuée jusqu'à sa mort.

Cette relation ne saurait être prise à la lettre. Pascal, nous l'avons vu, ne se désintéressait pas entièrement des mathématiques. De plus, même après la nuit d'extase mystique du 23 novembre 1654, il entretint des rapports avec les gens du siècle. La conversion du duc de Roannez suivit de près la sienne. Mais Miton et Méré restaient incrédules et leurs brillantes reparties déroutaient parfois Pascal.

Vers la fin de l'année 1655 il avait eu, nous apprend le recueil d'Utrecht,

un entretien avec un homme sans religion qui concluait de ce qui se passait dans l'Église qu'il n'y avait point de providence. Si Dieu se mêle de nos affaires, si la religion est son œuvre par excellence, si l'Église est le Royaume de la Vérité, comment peut-il arriver que les seuls théologiens qui défendent toute vérité soient opprimés, excommuniés et sans ressources soit du côté des hommes, soit du côté de Dieu qui garde un profond silence ? — A ce discours du libertin, M. Pascal répondit sans hésiter qu'il croyait les miracles nécessaires et qu'il ne doutait pas que Dieu n'en fît incessamment.

On peut penser avec M. Brunschvicg que cet interlocuteur était Méré, assez répandu, semble-t-il, dès cette époque dans certains cercles jansénistes.

Les *Provinciales* paraissaient. « Les ennemis mêmes de Port-Royal avouaient que jamais ouvrage n'avait été composé avec plus d'esprit et de justesse. » Bientôt se produisait le Miracle espéré. La propre nièce de Pascal, Mlle Périer, âgée de 11 ans, pensionnaire à Port-Royal, était guérie d'une fistule à l'œil par l'attouchement d'une sainte Épine de la Couronne du Christ, déposée le 24 mars 1656 dans le monastère aux chants du Psaume 85: «Seigneur, faites éclater un prodige en ma faveur afin que mes ennemis le voient et soient confondus. Qu'ils

voient, mon Dieu, que vous m'avez secouru et que vous m'avez consolé ! »

Pascal triomphe. La joie l'inonde et une nouvelle preuve de la miséricorde divine lui est accordée quand, après avoir baisé la relique, Charlotte de Roannez veut à son tour entrer dans la sainte Maison.

Inquiet de voir sa sœur renoncer si jeune au monde, le duc, n'osant la conseiller lui-même, eut recours à son ami. Ce fut alors seulement que Pascal l'approcha. Écartons en effet le roman que certains critiques imaginèrent: « Depuis plusieurs années, dirent-ils, un amour éperdu pour cette jeune fille dévorait Pascal. Son rang social lui interdisait d'aspirer à sa main. Voulant donc la soustraire aux mortels, il profita de l'ascendant qu'il exerçait sur cette âme faible pour l'offrir à Dieu. » Hypothèse gratuite et choquante que démentent par exemple les honnêtes Mémoires du Chanoine Hermant. Pascal ne fit que fortifier dans sa foi une convertie, éprouvant envers elle, avouera-t-il, « une vénération qui le transit de respect ».

Jusqu'en juillet 1657, Roannez et lui furent seuls dans le secret. Charlotte enfin avertit sa famille qui aussitôt s'insurgea. On connaît le drame. Échappant un moment à l'étroite surveillance dont elle est l'objet, Mlle de Roannez court à Port-Royal et, prenant l'habit, devient sœur Charlotte de la Passion. Mais tout est mis en œuvre pour l'arracher du cloître. Les Jésuites sont en campagne. Une lettre de cachet est obtenue. En vain Mlle de Roannez oppose-t-elle longtemps une résistance obstinée aux menaces des exempts, aux supplications de sa mère et de sa sœur. Un jour il faut céder. La voilà de nouveau dans le monde. Mais elle y vit comme au couvent, « sans carrosse, sans équipage et sans aucune marque extérieure de sa qualité ». Port-Royal demeure sa véritable Patrie.

Pascal est souvent auprès d'elle. Il la soutient, la console ; il est son plus sûr confident ; il sait la préserver de tous les assauts et dans la communion de cette âme

martyre puise sans doute ses sublimes Pensées sur le néant des choses humaines et les radieuses certitudes de la vie à venir.

§

Depuis le miracle de la Sainte Épine, son exaltation religieuse s'accroît ; son apostolat se fait plus ardent.

Mon frère, relate Mme Périer, fut sensiblement touché de cette grâce qu'il regardait comme faite à lui-même puisque c'était sur une personne qui, outre la proximité, était encore sa fille spirituelle dans le baptême, et sa consolation fut extrême de voir que Dieu se manifestait si clairement dans un temps où la foi paraissait comme éteinte dans les cœurs de la plupart du monde. La joie qu'il en eut fut si grande qu'il en était pénétré, de sorte qu'en ayant l'esprit tout occupé, Dieu lui inspira une infinité de pensées admirables sur les miracles qui, lui donnant de nouvelles lumières sur la religion, lui redoublèrent l'amour et le respect qu'il avait toujours eus pour elle. Et ce fut l'occasion qui fit naître cet extrême désir qu'il avait de travailler à réfuter les principaux et les plus forts raisonnements des athées. Il les avait étudiés avec grand soin et avait employé tout son esprit à chercher tous les moyens de les convaincre (1). C'est à quoi il s'était mis tout entier.

Si Méré lui avait fait d'abord la plus vive impression, Miton le retenait à présent davantage. Méré n'était qu'en apparence éloigné de Dieu. Miton, au contraire, cachait sous sa politesse une indifférence totale. C'est lui d'abord qu'il faut sauver. N'est-il pas le plus rebelle, le plus perverti, le plus malheureux !

Souvent Pascal prend à partie cet adversaire qu'il considère comme infiniment redoutable et M. Brunschvicg a pu, non sans raison, écrire :

Celui que Pascal a estimé le plus grand parmi les hommes qui ont eu de l'influence sur le développement de sa pensée, ce n'ont

(1) Pascal mit alors en pratique le conseil de Roannez qui lui aurait dit, d'après Mme Périer, « que dans le dessein où il était de combattre les athées, il fallait leur montrer qu'il en savait plus qu'eux tous en ce qui regarde la géométrie et ce qui est sujet à la démonstration et qu'ainsi s'il se soumettait à ce qui regarde la foi, c'est qu'il savait jusques où devaient porter les démonstrations ».

point été sans doute ni les héros de la raison et de la philosophie, les Epictète et les Descartes, ni les maîtres des plaisirs et des raffinements mondains, les Montaigne et les Méré, ç'a été cet énigmatique et froid Miton que Pascal, si notre conjecture est juste (1), plaçait au-dessus de Descartes et de Platon.

Pascal cependant n'oublie pas le Chevalier. Mais que faire contre son incurable frivolité ! Méré, qui n'entend pas recevoir les avis de ce géomètre, prendra toujours vis-à-vis de lui l'attitude d'un maître mécontent. Quel ton d'ironie transcendante respire par exemple la longue lettre célèbre qu'il lui aurait adressée vers 1658 et quel mépris non dissimulé dans ses notes de 1674, où il va jusqu'à dire que Pascal, tout en restant un de ses arrière-écoliers, n'aurait jamais rien su sans lui !

Beaucoup de pensées éditées en 1670 présentent avec certains écrits du Chevalier de saisissantes analogies. Aucun contemporain toutefois ne les a signalées. De plus, Méré n'a rien publié avant 1668 et M. Boud'hors a pu, dans une fort curieuse étude parue dans la *Revue d'histoire littéraire*, en 1913, se demander si, en fin de compte, Méré n'aurait pas au contraire emprunté aux *Pensées* la majeure partie de ses lettres et discours.

Il semble bien cependant que, par ses manières raffinées et ses propos ingénieux, Méré ait, dès 1652, donné à Pascal une plus exacte connaissance du monde, élargissant ainsi son horizon. Ses idées sur l'esprit de finesse, les agréments, l'honnêteté, etc..., lui furent sans doute inspirées par Méré. Relisons sa lettre à Fermat du 10 août 1660 :

Quoique vous soyez celui de toute l'Europe que je tiens pour le plus grand géomètre, ce ne serait pas cette qualité qui m'aurait attiré; mais je me figure tant d'esprit et d'honnêteté en votre conversation que c'est pour cela que je vous rechercherai. Car pour vous parler franchement de la géométrie, je la trouve le

(1) M. Brunschvicg fait état d'une lettre de Miton à Méré où il est dit : « Ce que vous me mandez de notre ami est admirable et la préférence sur Descartes et sur Platon dont il m'honore m'a bien fait rire. »

plus haut exercice de l'esprit, mais en même temps, je la connais pour si inutile que je fais peu de différence entre un homme qui n'est que géomètre et un habile artisan. Aussi je l'appelle le plus beau métier du monde, mais enfin ce n'est qu'un métier et j'ai dit souvent qu'elle est bonne pour faire l'essai, mais non pas l'emploi de notre force.

Voilà de quoi justifier presque les assertions du Chevalier. Et pourtant, dans son recueil de 1682 publiant au terme de sa vie, avec ses propres lettres, celles de ses élèves d'élection, Méré n'a introduit aucune missive de Pascal. Certes il ne prévoyait pas que ces lignes seraient plus tard interprétées comme la preuve manifeste de son influence sur un des plus grands génies de l'humanité. Il est plaisant de le voir, dans son inconscience vanité, rejeter avec dédain son meilleur titre de gloire.

§

La mort prématurée de Pascal, survenue le 19 août 1662, acheva la conversion du duc de Roannez et n'influa, semble-t-il, en aucune manière sur Miton et sur Méré. Mais ce décès eut pour effet de plonger Charlotte de Roannez dans une affreuse détresse. Bientôt, dans un instant de faiblesse, elle accepta de s'unir au comte d'Alluy. Cette fois cependant Singlin la reconquit à Dieu. Mais en 1677, épuisée par tant de luttes, devenue par l'entrée de son frère à l'Oratoire héritière des biens et des titres de sa Maison, Charlotte se laissa relever de ses vœux pour épouser le duc de la Feuillade.

Peu de temps après cette chute qui consterna Port-Royal, se déroula chez la duchesse une petite scène assez piquante dont une lettre de Méré nous conserva l'écho. Allant un jour visiter Mme de la Feuillade, le Chevalier la trouve en tête-à-tête avec... Ninon de Lenclos ! Toutes deux conversent avec animation et Méré s'excuse d'interrompre un si agréable entretien. Qu'avaient donc à se dire en cette après-dînée « la fille spirituelle de Pascal et la moderne Léontium » ?

L'illustre courtisane atteignait la cinquantaine, substituant les jeux de la philosophie à ceux de l'amour. Donnant de plus en plus dans l'athéisme, elle assemblait en son hôtel sceptiques et libertins ; inculquant aussi, volontiers, à des jouvenceaux l'art de briller dans le monde.

Quand parut le chevalier, elle hésita sans doute à reconnaître en ce barbon maniéré l'alerte gentilhomme qui fut jadis un de ses « caprices ». Ils ne s'étaient pas vus depuis plus de dix ans. Et lui, criblé de dettes, dédaigné maintenant par la Ville et par la jeune Cour, ne put retenir son émoi devant celle dont les attraits merveilleux n'avaient jamais cessé d'occuper son esprit. Le gracieux accueil de Ninon lui causa une joie extrême.

Parmi tant d'agréments dont je fus charmé le jour où je vous revis, lui écrira-t-il, je n'ai pas oublié qu'après une si longue absence vous me parûtes toujours aussi douce que si je vous eusse toujours vue et que vous me fites l'honneur de me permettre d'aller chez vous comme si je ne l'eusse pas discontinué. Je vous rends encore mille très humbles grâces, Mademoiselle, et je vous conjure de vous en souvenir et de n'être pas fâchée que je sois si reconnaissant...

Pendant que, dans le salon, les deux vieux amants caquetaient auprès d'elle, à quoi pouvait songer Mme de la Feuillade ? Torturée déjà par le remords, prévoyait-elle le calvaire que, pour expier sa défaillance, il lui faudrait gravir encore ? Car, ainsi qu'une plaie brûlante, l'image de Port-Royal s'est imprimée dans son cœur. Se jugeant criminelle, elle essaiera vainement d'adoucir par des œuvres charitables son atroce tourment. Gémissant sur son indignité, elle connaîtra avant d'expirer toutes les souffrances du corps et de l'âme. Mystérieusement frappée en ses quatre enfants, rongée enfin par de cruelles maladies, que de fois dans ses nuits de douleur et d'angoisse devra-t-elle évoquer, pour conjurer la colère divine, l'ombre bienheureuse de Pascal !

PIERRE VIGUIÉ.

PIERRE LOTI AUX ARMÉES

—

J'aurais pu rencontrer Pierre Loti dans un de ces salons parisiens où il consentait parfois à se montrer ; j'aurais pu lui faire visite, par un jour de soleil, dans la petite maison basque qui ouvre ses paupières clignotantes sur Fontarabie l'orgueilleuse ; le hasard ne le permit pas et c'est — au cours de la guerre — en un pauvre village mutilé du Soissonnais, par une matinée pluvieuse de septembre, absolument dépourvue de tout charme oriental, que je vis pour la première fois le chantre de Stamboul.

J'étais là depuis quelques jours. Nous déjeunions dans une large pièce nue qui dominait la vallée de l'Aisne et nous contemplions les peupliers jaunissants, quand mon voisin dit, tout à coup :

— Quand rentre Loti ?

J'appris ainsi que le capitaine de vaisseau Julien Viaud comptait parmi les officiers de notre Etat-Major. A dire vrai, ses fonctions étaient peu définies : chargé de l'Inspection de la défense contre avions, il semble bien que cette mission ait été toute fictive.

Un matin, je vis se glisser dans la baraque Adrian qui nous servait de bureau un petit homme marchant à pas feutrés ; son corps entier, qui semblait fluet et menu, disparaissait dans un large manteau bleu clair ; je n'aperçus de lui qu'un long nez busqué, une barbiche blanchâtre, légèrement teintée de roux, et des pieds minuscules enfermés dans de si courtes bottines qu'elles semblaient ravies à quelque poupée chinoise. L'apparition silencieuse glissa devant moi. L'homme, rasant les murs comme un collégien intimidé, frappa deux coups discrets à une porte voisine

et disparut sans bruit. A la conversation qui s'engagea derrière la cloison de bois et dont les propos m'arrivaient distinctement, je compris que ce nez, cette barbiche et ces pieds minuscules appartenaient à Loti et je me pris à murmurer comme Rarahu : « Ia ora na Loti. »

Pauvre Loti, il était ce matin-là désespéré! Ce n'était pas la fuite des jours, l'idée de la mort inévitable ni le souvenir d'Azyadé qui provoquaient ses plaintes. Il pleurait simplement ses bagages égarés au cours de son voyage. Le commandant du Quartier Général, auquel Loti contait ses peines, engagea, par téléphone, de longs colloques avec quelques commissaires de gare. Puis tout se tut. Loti, satisfait, retraversa de son pas étroit, vacillant et comme cassé, la longue baraque et disparut.

Quelque temps s'écoula, puis par un après-midi de soleil éclatant, je lui fus présenté dans la cour du château où nous étions installés. La lumière crue éclairait sans pitié les pommettes rouges du vieillard qui cherchait une jeunesse factice dans je sais quels pots de fard ; cet éclat emprunté accentuait les rides, le nez chancelant, et cet air délabré qui était sien ce jour-là. Bientôt d'ailleurs nous apprenions que le commandant Viaud gardait la chambre. Je connus de son médecin le moment où les visites furent possibles et j'allai sonner à sa porte.

Le soir tombait, un soir équivoque d'automne

mou et fade. Loti habitait au bout du village une maison entourée d'un jardin. Il y vivait seul, prenant seul ses repas que lui préparait une ordonnance. Je suivis la route boueuse où défilait un convoi de camions bruyants ; je passai devant quelques immeubles effondrés que des prisonniers allemands travaillaient à restaurer et j'arrivai à la grille qui pleura lugubrement sous ma poussée. Au loin le canon grondait sourdement et dans l'air trouble du crépuscule un cimetière de soldats alignait ses croix sombres et leur cocarde de zinc peint.

Un militaire vint à ma rencontre. Je lui fis part de mon désir de saluer le maître; il disparut, puis revint et me fit entrer dans la chambre de Loti.

Jamais je n'eus une telle impression de tristesse ! Au coin d'une cheminée où brûlait un feu de veuve, Loti, écroulé dans un fauteuil bas, disparaissait sous un ample manteau à pèlerine comme en portent les officiers de marine. Il semblait avoir fondu; dans son visage amaigri ses yeux brillaient, pareils à des diamants noirs, et des manches sombres du vêtement sortaient des mains longues et pâles.

L'obscurité envahissait la pièce ; j'eus peine à distinguer un grand lit en désordre sur lequel étaient posés un sous-main et une boîte de papier à lettre ; près de la fenêtre qui laissait couler un jour visqueux se trouvait une table de bois sombre où un pot à eau minuscule mettait une clarté blanchâtre.

L'ordonnance revint avec une lampe qui charbonnait ; il la posa sur la cheminée puis ferma les persiennes de bois. Ce fut, je crois, plus lugubre encore. La flamme jaune éclairait chichement le réduit misérable où était confiné cet amoureux de la lumière orientale.

Ses premières paroles furent d'ailleurs pour déplorer la tristesse des jours d'automne dans les régions humides du Nord.

Au cours de l'été, Loti avait occupé le premier étage de sa petite maison, où une vaste chambre claire dominait un jardin plein de fleurs et de fruits. Il avait dû, dès les premiers froids, se réfugier au rez-de-chaussée, car la seule pièce qui possédait une cheminée était ce taudis obscur, sale, lugubre, où il traînait actuellement des jours de fièvre, de solitude et de mélancolie.

Il souffrait de la couleur sombre du papier qui tapissait les murs et il célébrait les avantages de la chaux qui donne aux logis les plus pauvres du pays basque un aspect propre et riant. Il critiquait d'ailleurs les inventions modernes. Le chauffage à la vapeur lui faisait horreur.

— J'imiterais volontiers Gyp, me dit-il, moitié sérieux, moitié plaisant, qui s'éclaire à l'huile. Moi, l'électricité, à Rochefort, je l'ai fait mettre dans les cabinets.

Et il ajouta, dans un mouvement d'enfant boudeur qui me fit sourire :

— C'est tout ce qu'elle mérite.

Tout lui était à charge ce jour-là. Ah! que je comprenais sa détresse! Il aurait pu, à cette heure, dans sa maison d'Hendaye, connaître la douceur des soirs basques ; il était là, par devoir, dans un pays désolé, emprisonné dans une chambre qui ressemblait à un tombeau, seul, tout seul, avec ses pensées grises comme le ciel. Et qui lui savait gré de ce sacrifice? Le moindre militaire déversait sur lui des plaisanteries usées. Mais, ô Loti, qu'importe! Vous vivrez encore dans la mémoire des hommes, vous bercerez encore au son de vos phrases enchantées leur âme lourde du poids de la vie, que vos détracteurs ne seront plus qu'une poussière légère à la merci d'un caprice du vent. Ils auront été puissants une heure, mais ils ne tarderont pas à s'écrouler dans le néant et votre faiblesse se rit de leur force.

Nous parlâmes ensuite des Balkans et, de sa voix chevotante, Loti me chanta son éternel petit couplet sur la bonté des Turcs.

— Pourquoi, disait-il, ne sont-ils pas avec nous? Que nous avons été maladroits!... Je n'irai plus à Stamboul, gémissait-il, on m'y assassinerait... Déjà avant la guerre les Bulgares me poursuivaient de leur haine. Quand j'étais à Constantinople on me faisait garder.

Quelques semaines auparavant Loti était allé en Italie. Il me sembla qu'il n'aimait de ce pays que Venise... et la Duse. Il venait de consacrer à celle-ci un très bel article dans un des plus récents numéros de *l'Illustration*, et il était encore charmé de l'entretien qu'il avait eu avec l'artiste.

Je ne sais comment nous en arrivâmes à d'Annunzio.

Ah! celui-là, Loti ne l'aimait pas. Il le trouvait poseur, boursouflé, insupportable. Mais il louait fort la conduite de l'écrivain pendant la guerre.

Ce fut d'Hendaye que nous parlâmes ensuite, de la petite maison baignée par la Bidassoa :

— On saccage tout ce pays. Les Espagnols ont construit un couvent de vieilles dames devant mes fenêtres et je ne vois plus le balcon de la sacristie de Fontarabie que j'aimais tant.

Nouvelle occasion pour Loti de gémir sur la tristesse des temps et la disparition de tout ce qu'il aimait.

Je ne tardai pas à prendre congé du solitaire, comme l'appelaient plusieurs officiers de notre Etat-major. Je le rencontrai quelques jours plus tard sur la route de Fontenoy, où il faisait ses premiers pas de convalescent. Il m'annonça son départ pour le Midi. C'est là que le vit, en février 1918, le capitaine B..., dont je peux invoquer le témoignage à l'appui du récit suivant que me fit cet officier, à son retour parmi nous.

Se trouvant en permission à Bayonne, il profita de la proximité d'Hendaye pour aller s'enquérir de la santé de Loti, que nous avions vu partir assez fatigué. Il lui fit visite un matin dans le petit chalet voisin de la frontière et lui demanda la permission de lui présenter sa nièce, jeune fille de dix-huit ans, qui avait pour l'auteur de *Fantôme d'Orient* et de *Ramuntcho* une admiration pieuse. Loti commença par se dérober ; flatté néanmoins par cet hommage féminin, et sur l'insistance de notre camarade, il céda et consentit à recevoir l'oncle et la nièce le jour même à trois heures.

— Mais, ajouta-t-il, de sa voix menue, deux minutes.... deux minutes, pas plus.

A l'heure dite, les visiteurs étaient chez le maître. Ils furent introduits dans une pièce sombre où brûlaient des parfums dont la fumée montait lentement vers le plafond. Le dieu s'encensait lui-même. Il apparut, tout à coup, fardé et

peint « comme au temps des bergeries » ; il ne fit, pour ainsi dire, que passer et disparut dans les vapeurs de myrrhe, pareil à l'idole que les prêtres se hâtent de dérober aux regards indiscrets des fidèles...

Mêlées de succès et de revers, les semaines s'enfuirent. Nous avions quitté le Soissonnais et nous étions maintenant dans une petite ville de Champagne. De temps à autre, on annonçait le retour de Loti, qui tardait cependant à rallier. Un matin, dans le courrier venant du Grand Quartier, un ordre signé du général Anthoine, alors major général, nous apprenait que le capitaine de vaisseau Julien Viaud était, en raison de son âge, remis à la disposition du ministre. Il ne fut sans doute pas satisfait de cette décision, car elle fut bientôt annulée. Un ordre nouveau l'autorisait à rejoindre l'Etat-Major du général Franchet d'Esperey. Le commandant Viaud aurait droit au port de l'uniforme et aux honneurs militaires, mais ne percevrait aucune solde. Il était désormais un civil, mais un civil autorisé à servir bénévolement aux armées et en uniforme.

C'est dans ces conditions qu'il nous revint en avril. La petite cité champenoise où nous étions installés depuis décembre ne lui était pas inconnue ; il y avait séjourné plusieurs mois auparavant, alors qu'il était attaché à un autre état-major. La chambre qu'il occupait à cette époque lui avait été réservée et c'est avec plaisir qu'il la retrouva. J'y vins le saluer, quelques jours après son arrivée, par une après-midi pluvieuse et aigre. C'était au premier étage d'une maison bourgeoise précédée d'un jardinet. Je connaissais la porte de l'appartement de Loti. Elle m'avait été indiquée par le capitaine B..., dont j'ai parlé, et qui logeait dans le même immeuble. Je frappai. Une voix sourde et frêle me répondit : « Entrez », et je me trouvai en présence de Loti qui écrivait.

Il me montra un fauteuil bas, proche la cheminée, s'excusa et continua la besogne commencée. Tout à coup, il me dit :

— C'est un temps de Sibérie... On n'y voit rien... Quel pays !

Il se tourna :

— Et mon feu qui ne flambe pas !

Il cacheta une enveloppe, la remit à un militaire qui attendait.

— Ceci pour le chef d'Etat-Major,

et regarda de nouveau le feu d'un air morne.

— Je n'ai jamais su faire le feu, déclara-t-il sombrement.

— Puis-je vous aider ? lui demandai-je.

Il accepta ; nous nous penchâmes tous deux vers l'âtre ; mais nous professions des théories trop opposées pour que notre collaboration fût heureuse. J'attribuai notre échec à son intervention et je dois avouer que Loti avait à mon égard une opinion semblable. Il se résolut aux grands moyens. Il alla chercher quelques menues planches dans un réduit voisin ; pendant son absence, je disposai, çà et là, des bouchons de papiers qui s'enflammèrent rapidement et communiquèrent le feu au petit bois dès que Loti l'apporta.

— Vous voyez, me dit-il ; votre méthode ne valait rien.

Je ne pus m'empêcher de sourire.

— Vous pensez sans doute la même chose de la mienne, me dit-il.

Je me gardai bien de lui rappeler son aveu, « je n'ai jamais su faire le feu », et je lui donnai toute la part du succès qui nous venait tardivement.

La simplicité que montra Loti en cette circonstance eût, je le suppose, bien étonné la plupart de ceux qui lui reprochaient ses manières hautaines.

Il était d'ailleurs ce jour-là — son feu flambait clair maintenant et il le regardait avec complaisance — de belle humeur et sa causerie fut remplie d'anecdotes.

Il projetait de se rendre bientôt à Paris pour soutenir de son vote un de ses amis candidat à l'Académie française. Je m'empresse de dire qu'il ne s'agissait pas de M. Barthou pour lequel Loti se déplaça également.

— Je lui ai promis ma voix, me dit-il, il l'aura ; mais il se fait des illusions. J'ai essayé de le lui faire comprendre. Il ne sait pas que notre Académie est une assemblée de...

Non, vraiment, je ne puis écrire le mot dont se servit l'écrivain et qui dépassait évidemment sa pensée.

— Je vais vous en donner un exemple, poursuivit-il. Il y a quelques années, Mme de X..., la mère de votre camarade le lieutenant de X..., s'intéressait à la candidature d'un poète... un poète... un poète... quelconque. J'ai oublié son nom.

Il parut chercher un instant.

— Excusez-moi. D'ailleurs, je n'ai jamais pu me rappeller un nom propre. Je perds la mémoire.

Je cherchais, moi aussi, quel était ce poète quelconque qui fut candidat à l'Académie. Je n'avais évidemment que l'embarras du choix.

Je dis à tout hasard : Pomairols ?

— Pomairols, oui, c'est ça.

Et Loti ajouta délicieusement :

— Il a d'ailleurs fait des vers charmants. Il se présentait contre... contre un homme (et Loti se mit à rire) dont j'ai oublié le nom... Vous le connaissez... Un juif.

Je levai les bras en signe d'ignorance.

— Si, si... Un juif... un juif qui fait des conférences.

Je demeurai de plus en plus perplexe.

— C'est ridicule, poursuivit Loti, je ne peux pas me rappeler... Il a beaucoup, beaucoup de succès, cependant.

Un nom me brûlait les lèvres ; mais j'avoue que j'hésitais à le prononcer ; le jugement de Loti me paraissait si sommaire. Celui-ci cherchait toujours. Alors timidement — car je craignais presque de voir bondir d'indignation mon interlocuteur, je murmurai :

— Bergson ?

— Mais oui, Bergson (1). Je savais bien que vous le con-

(1) « Ce juif qui fait des conférences » est ainsi qualifié par Loti dans *Un Pèlerin d'Angkor* : « Notre admirable Bergson qui vient de culbuter le déterminisme. » Quand Loti était-il sincère ?

naissiez..... Mme de X..., je vous l'ai dit, s'intéressait à Pomairols et faisait ouvertement campagne en faveur du poète. Elle alla trouver M... (ici un nom que Loti cita sans hésiter. Au moment de l'écrire, je suis pris d'un scrupule. Ne se serait-il pas trompé, lui qui prétendait ne jamais se souvenir d'un nom propre ?)... et lui dit : « Il faut que vous votiez pour mon candidat. » L'académicien se récusa : il était très souffrant, gardait la chambre, se trouvait hors d'état de se rendre à l'Institut. La grande dame ne se tint pas pour battue ; elle revint à la charge et finalement gagna la victoire en offrant à M..., pour le conduire à destination, son automobile et deux laquais. Le jour de l'élection venu, les valets arrivent, soulèvent M... de son fauteuil, le descendent, l'installent dans la voiture et en route pour le Pont des Arts. Là, le votant est tiré de l'automobile, conduit à la salle des délibérations, commodément installé sur un siège et il donne sa voix.... à Bergson...... Vous voyez qu'il ne faut pas se fier aux promesses. Mon ami est bien naïf!

En disant ces mots, Loti jouait avec un journal où se trouvaient imprimés des vers d'un jeune poète dont il est bien souvent question dans la chronique parisienne.

— Il n'a aucun talent, déclara le maître de sa petite voix frêle. C'est illisible. Il a récemment donné une pièce qui fit four à la répétition générale. Pour la première représentation on battit le rappel dans les hôpitaux voisins et la salle était surtout riche en soldats blessés quand le rideau se leva sur le premier acte. La vie des camps n'enseigne pas la politesse et les militaires ne dédaignent pas une certaine rudesse d'expression ; l'un d'eux le prouva en s'écriant, à la fin du premier acte : c'est à.....

Un tel propos me surprit de la part de l'écrivain. Il me fit souvenir de certain chapitre du *Mariage de Loti* que je relisais alors et où la Reine Pomaré nous est présentée dans une attitude vraiment trop royale. Je le dis naïvement et Loti se voila les yeux en s'écriant :

— Ne me rappelez pas cela ; je voudrais ne l'avoir jamais écrit.

Je ne sais pourquoi je prononçai dans la conversation le nom de la Comtesse Diane.

— Je l'aimais beaucoup, me dit Loti ; mais je la redoutais. Elle s'habillait en dépit du sens commun. Quand elle venait me voir à Rochefort, j'étais au supplice. Un jour, elle veut aller au cirque, j'essaie de l'en dissuader ; je n'y parviens pas et la voilà qui exhibe un costume... mais un costume ! Je me dis : nous allons recevoir des pommes cuites... Si un clown nous aperçoit, nous sommes perdus... J'ai passé là un bien mauvais quart d'heure ; il ne se produisit cependant rien de fâcheux... Et l'on prétend que le ridicule tue !

Le ridicule ne tue pas, sans doute, mais il blesse et Loti n'avait pas besoin de compagne pour être atteint. Son goût naturel de mascarade le rendait la risée de quelques-uns. Il apparaissait sous les tenues les plus diverses, tantôt en bleu, tantôt en noir ; le plus souvent il mélangeait, de la manière la moins heureuse, ses défroques de mer avec ses uniformes de terrien ; il se coiffait d'une casquette le matin et portait l'après-midi un képi ; on le voyait vêtu d'une veste sombre et d'un pantalon clair, et quelques heures plus tard d'une vareuse bleue et d'un pantalon noir. Il exhibait ainsi tout un magasin de fripier ; les quolibets le suivaient et ceux qui l'aimaient en souffraient.

Loti abandonna la Comtesse Diane pour me parler littérature.

— Les jeunes ont fait des livres intéressants sur la guerre ; les vieux, rien... J'ai lu, au printemps de 1914, un livre curieux, ne ressemblant à rien... Cela m'a beaucoup frappé... C'est très personnel...

Et Loti se tut.

Très alléché, je lui demandai quel était l'heureux auteur qui avait pu l'intéresser ainsi.

Il secoua la tête, moitié figue et moitié raisin, et me dit —

naturellement — qu'il ne se souvenait plus de son nom !

J'essayai de connaître, au moins, le titre du livre.

— Je l'ai oublié ! C'était, peut-être, *Par-dessus la Haie*... Votre camarade Alfred Pereire, à qui j'en parlais un jour, s'offrit aimablement à le rechercher... Il écrivit à plusieurs libraires... Un imbécile lui envoya un livre du XVII[e] siècle... Quel dommage !... C'était très supérieur à tout ce que j'ai lu depuis longtemps... *Par-dessus la Haie* !... Oui, quelque chose comme ça... On dit que je ne lis pas (1)... mais si, je lis... Ainsi, actuellement, me voilà avec des livres de Nietzsche.

C'était, en effet, l'époque où Loti découvrait quelques-unes des idées du philosophe allemand. Ce fut pour lui une véritable révélation. Il ne put résister au plaisir d'exposer dans le *Figaro* le résultat de ses lectures. Sa naïveté lui attira une semonce de Paul Souday. Pauvre Loti qui s'était précipité de toute sa force sur une porte grande ouverte !

Depuis son retour parmi nous, Pierre Loti avait modifié ses habitudes. Il ne vivait plus aussi complètement isolé qu'autrefois ; c'est ainsi qu'il avait renoncé à prendre seul ses repas et qu'il avait accepté de compter parmi les habitués d'une popote. Il avait concilié son besoin de voir quelques visages et son horreur d'en voir beaucoup en choisissant la table la plus réduite. Il s'y montrait, m'a-t-on dit, agréable et fin. Le docteur Desclauzeaux, son commensal pendant quelques jours, me conta l'anecdote suivante qui montre, comme les précédentes d'ailleurs, que Pierre Loti ne dédaignait pas l'ironie.

Je ne sais quel camarade, présent ce jour-là à la table de Loti, enviait, non sans quelque flatterie, les joies d'un grand artiste, qu'il fût écrivain, sculpteur ou musicien.

— Oui, dit Loti, comme en rêvant... Je me souviens très bien de la plus grande joie de ma vie.....

Les convives devinrent attentifs.

(1) Loti oubliait qu'il s'était vanté de n'avoir rien lu.

— Malheureusement j'avais commencé trop tard... J'avais vingt-cinq ans et j'étais déjà trop vieux.

Long silence de Loti, puis doucement et comme murmuré :

— Je fus clown dans un cirque et je fus rappelé trois fois... C'est le plus beau souvenir de mon existence....

Le lendemain de ma visite à Loti, je le retrouvai à notre popote où il avait été invité. Il n'aimait guère les assemblées nombreuses et il dit peu de chose, ce jour-là. Pour le mettre en confiance, cependant, nous avions demandé au docteur Bué qui avait soigné Loti avec beaucoup de dévouement, lors de sa maladie d'octobre, de se joindre à nous. Ce n'était pas la première fois, sans doute, que des amis recouraient à ce procédé, car Loti dit finement, en s'asseyant :

— C'est curieux, partout où je suis invité, on invite, en même temps, le docteur Bué.

Nous déjeunâmes ensemble de nouveau quelques jours après, — c'était le 12 mai, — mais la réunion fut un peu froide. Loti, dès le début du repas, renversa sur sa vareuse bleue une moitié de jaune d'œuf. On le savait très susceptible et personne n'osa le lui faire remarquer. Pendant longtemps le filet doré descendit lentement sur la poitrine étroite de l'écrivain ; il ne vit le désastre que très tardivement et s'essuya rageusement, rouge de honte.

Et puis la table était présidée, ce jour-là, par un officier supérieur qui avait la manie de conter ses campagnes. Il ne fit aucune exception en faveur de Loti et celui-ci parut se réfugier bientôt dans un autre monde. Pour l'en arracher sans doute, l'un de nous s'enquit de la manière dont se faisaient les élections à l'Académie et Pierre Loti, de son petit ton lointain, préluda par ces mots délicieux :

— Nous commençons par certifier que nous n'avons pas engagé notre parole... Bien entendu chacun de nous l'a engagée au moins deux fois...

Peu de jours après, un de nos camarades se mariait dans l'église de la ville où nous cantonnions. A quelques mètres

de moi, Loti était debout près d'un pilier. Je le vis, tout à coup, se tourner, inquiet ; il paraissait chercher quelqu'un. Il m'aperçut, vint vers moi avec un air de chien battu et me dit sur un ton de détresse :

— Mais on quête !

— Eh oui, lui dis-je ; on quête.

— Et moi qui n'ai pas d'argent.

— Voulez-vous me permettre? lui demandai-je, en lui glissant dans la main une offrande pour chacune des deux quêteuses.

Le maître rejoignit son pilier. Nous étions à l'extrémité de la nef et il s'écoula un temps assez long avant que les jeunes filles fussent arrivées à nous. Elles approchaient, lorsque Loti revint vers moi, tout confus.

— Il y a deux quêteuses, me dit-il anxieusement.

— C'est exact.

— Et je n'ai qu'une pièce.

— Mais non, lui dis-je; voulez-vous ouvrir votre main?

Il le fit.

— Je vois deux pièces, déclarai-je.

— Ah! merci, répondit-il avec un soupir de soulagement.

Je ne devais plus le rencontrer. Dans le courant de la semaine qui suivit, je partis pour Paris, mon tour de permission étant venu. Le 27 mai, l'offensive allemande était déclenchée. Loti, épuisé par les transes de ces heures douloureuses, dut nous quitter. Il ne revint pas.

Je ne crois pas, au demeurant, qu'il ait été regretté. Sa sauvagerie, que d'aucuns prenaient pour de l'orgueil et qui n'était, à mon sens, que timidité extrême, lui faisait beaucoup d'ennemis. Il vivait très solitaire, évitait de traverser les rues passantes de la ville, empruntait les chemins déserts à l'heure de sa promenade, se dérobait en principe à toute invitation. Les militaires qui comprennent mal l'originalité, puisque pour eux l'uniforme est l'idéal, le criti-

quaient lourdement. Entre eux et lui, le malentendu était indéniable.

La défiance était, je le crois bien, un des traits de son caractère ; il faut y joindre la susceptibilité. Sa rancune était tenace et il disait encore, après de longues années :

— X... n'a pas été gentil avec moi.

Il était d'ailleurs d'une candeur touchante et ses jugements sur les hommes déconcertaient par leur naïveté. Je n'affirmerai pas que quelques-unes de ses candeurs n'aient été savamment étudiées. L'amnésie qu'il invoquait si souvent m'a paru, entre autres choses, pure affectation.

Sébastien-Charles Leconte, à qui je faisais un jour le récit de l'élection académique narrée plus haut, éclata de rire dès les premiers mots.

— Loti avait oublié le nom de Pomairols! Mais c'est lui-même qui avait lancé la candidature de ce « poète quelconque » !

Pierre Loti, à bien des égards, était demeuré enfant. Mais c'était un enfant de génie. Qu'il lui soit beaucoup pardonné pour les joies littéraires qu'il nous a prodiguées. Peu importe le reste..... car ce n'est pas de la littérature.

LOUIS CARIO.

JEUNESSE DE QUELQUES-UNS[1]

—

XII

Il était trop dominé par l'amour pour éprouver des regrets à la pensée d'abandonner les siens. Il lui en coûtait davantage de quitter ses amis, bien que leur part à ses affections se fût peu à peu réduite, dans la mesure même où s'affirmait l'emprise de Bérénice.

Il ne leur disait rien d'elle, et eux, par ignorance ou discrétion, ne lui en parlaient point.

Claude, qui, au début, avait recueilli les confidences de Jean, ne s'était jamais montré désireux de connaître la suite d'une aventure qu'il paraissait croire terminée. Gady ne faisait rien pour le détromper. A l'approche des heures décisives, il eût souhaité pourtant l'entretenir de ses projets. Mais à quoi bon ? Il était trop tard pour demander des conseils, inutile et dangereux de révéler des desseins dont la réussite exigeait un secret absolu. Le jeune homme ne laissait pas de déplorer l'obligation où il allait se trouver de partir sans un adieu, sans une explication. Il redoutait moins le scandale dont il serait l'occasion pour la ville que la surprise, l'ahurissement de ses compagnons habituels, les suppositions que leur inspirerait sa fuite, leurs jugements quand ils apprendraient la vérité. Mais il se promettait de se justifier à leurs yeux, le plus tôt possible, par une lettre. Puis, le temps seulement de traverser en vainqueur les inévitables épreuves, il pour-

(1) Voyez *Mercure de France*, nos 599 et 600.

rait les appeler à lui. Un jour — qui sait ? — ayant trouvé au loin, par la vertu d'un amour sans égal, la gloire et la fortune que lui avaient refusées son ingrate patrie, il rentrerait à Fribourg pour partager avec Bérénice les hommages de ses concitoyens.

Pour l'instant, il songeait avant tout à réaliser le programme ordonné par l'idole. Jusqu'au dernier moment, il demeura optimiste et pusillanime, conservant l'espoir qu'un hasard favorable arrangerait toutes choses ou que, du moins, l'humiliation de commettre un vol lui serait épargnée.

Un soir que Vaillant, selon sa coutume, se plaignait de n'être pas riche, il lui coupa la parole :

— Et moi ? Crois-tu donc que je n'aie pas besoin d'argent, de beaucoup d'argent ?

Il avait lancé ces quelques mots comme un appel de détresse, en les accompagnant d'une mine si malheureuse, en les ponctuant d'un soupir si comique, que l'autre arrêta ses doléances pour éclater de rire.

— Tu en as de bonnes, assura Claude quand il se fut assez diverti. Veux-tu changer avec moi ? Ah ! si j'étais le fils de ton père...

Mais Jean poursuivait son idée.

— Suppose, dit-il, qu'il me faille une somme, où la trouverais-je ?

— D'abord, tu ne manques de rien. Supposons, cependant, que ton auteur te prive d'argent de poche. Tu n'aurais qu'à en toucher un mot à Lambert ou à Dupont : à six ou sept pour cent, ils t'avanceront ce que tu voudras. Ils m'ouvriraient même un compte, à moi, sur ta signature.

— Tu crois ? fit l'Esthète, ébloui.

— Parbleu ! ne savent-ils pas que tu auras un jour des terres au soleil et de bons titres chez eux ou chez un de leurs congénères ?

En s'appliquant à prendre un air détaché, Jean questionna encore :

— Et combien me prêterais-tu, à leur place ?

— Oh ! quelques billets de mille en tout cas.

Puis ils parlèrent d'autre chose.

Dès lors, Jean éprouva le bien-être d'un véritable allègement. Comme si l'envol de ses préoccupations l'avait délivré d'un fardeau, son front se redressa, sa démarche prit une assurance nouvelle, tout lui parut aisé et simple.

Il eut cependant beaucoup de peine à se décider. Vingt fois, il passa, sans oser le franchir, devant le seuil du prêteur. Talonné par l'impatience de Céline qui, à toute occasion, lui rappelait l'échéance, il finit par vaincre sa timidité.

D'ailleurs, le temps pressait. La jeune fille commençait à se départir de sa coutumière prudence : elle ne craignait pas d'arrêter Gady en pleine rue, sans prendre garde aux passants ; il avait vu se dessiner sur certaines figures des sourires entendus ; une fois même, à Montcor, le soleil avait projeté contre les persiennes closes une ombre humaine, comme si quelqu'un essayait de voir et d'entendre ce qui se passait à l'intérieur du pavillon ; une autre fois, chez la cousine Thérèse, dans une conversation, entre deux tasses de thé, le nom de Mlle Marchand avait été prononcé et, aussitôt, deux ou trois regards curieux s'étaient tournés vers le poete.

Ce jour-là, il n'attendit pas un nouvel avertissement, quitta presque aussitôt le salon de Mme de Bussy et se rendit à la banque.

D'une voix qui tremblait un peu,il demanda si M. Lambert pouvait le recevoir.

Sans répondre, l'employé se leva péniblement, toussa, et, le dos voûté, dodelinant du chef à la manière des vieux chevaux, traversa la pièce pour s'enfoncer dans un couloir obscur.

A ce moment, Jean eût presque souhaité d'apprendre

que le banquier était sorti. Il pensait : « Si Claude s'était trompé ! Si le bonhomme allait refuser. Il a l'air d'un butor ; il va me montrer la porte et, demain, mon père saura tout ».

Mais déjà, du même pas traînant, le commis était revenu.

— Par ici et à droite, grommela-t-il.

M. Lambert, chauve et bedonnant, accueillit son visiteur avec une cordialité mielleuse.

Le jeune homme récita d'une haleine l'histoire qu'il avait préparée : il se proposait d'aller faire à Paris sa troisième année de droit ; il recevrait de son père une pension modique et, prévoyant des fins de mois difficiles, il serait heureux de n'avoir pas à discuter finances avec le chef de sa famille.

— Ce sera pour nous un plaisir de vous obliger, dit le prêteur. Il vous suffira de nous écrire chaque fois que vous aurez besoin de quelque chose. Voulez-vous que je vous remette tout de suite un premier acompte ?

— Cela m'arrangerait assez : des emplettes à faire...

— Gustave ! cria M. Lambert, sans attendre la suite.

La face blême du commis surgit dans l'entre-bâillement de la porte.

— Ouvrez un compte à M. de Gady et versez-lui mille francs, valeur 1er septembre.

Jean dut faire un violent effort pour dérober sa joie aux yeux fureteurs du banquier. Pendant que Gustave vérifiait une liasse, il signa le reçu préparé par M. Lambert. Puis, d'un bond, il fut dans la rue.

Le cœur dilaté de sentir, dans la poche intérieure de son veston, les précieuses vignettes, il se hâta vers Bellevue.

Rentré dans sa chambre, il compta sa fortune. Mille francs, plus six cent trente qu'il avait réussi à mettre de côté, cela faisait seize cent trente. Il se plongea dans des calculs : à Milan, première étape du voyage, il leur

resterait quinze billets de cent. Ils descendraient à l'hôtel Métropole, où les gazettes signalaient la présence de Gabriele d'Annunzio, qui devait y rester tout un mois pour diriger les répétitions d'une tragédie nouvelle. Jean parlerait au maître, lui présenterait Bérénice. Leur histoire ne pouvait manquer de séduire le grand Latin au verbe d'or. Les deux amants, sous l'égide de ce génie, trouveraient à utiliser leurs dons : lui serait le secrétaire, le confident de l'Inspiré ; elle deviendrait une tragédienne illustre ou une danseuse aux pieds nus, interprète magnifique de l'Amour, à qui toute sa vie, désormais, allait être une perpétuelle offrande.

Gady se rappela soudain que sa tâche présente était d'établir un budget, de chercher à tout prévoir, de prendre toutes dispositions utiles pour faire durer le plus longtemps possible des ressources minimes.

Mais sa pensée ne pouvait se fixer sur des chiffres. D'une poussée irrésistible, elle s'évadait. Combien de fois déjà n'avait-elle pas formé des projets chimériques, dont elle ne tardait pas à reconnaître la vanité et qu'elle se résignait bien vite à laisser retomber, comme ces feuilles que le vent soulève, mais qui finissent toujours par s'en aller pourrir sur le bord du chemin ?

En y réfléchissant, il devait s'avouer que ses rêves les plus absurdes, ceux qui naguère lui faisaient hausser les épaules à l'instant même où il s'y complaisait, n'avaient jamais approché le degré de folie de ceux qu'il vivait maintenant. Car il les vivait à cette heure. Les billets verts et bleus que ses doigts caressaient lui prouvaient qu'il ne rêvait pas. Grâce à eux, lui qu'une secrète vanité et la crainte du ridicule avaient suffi à détourner d'un mariage bourgeois, il allait enlever une mineure. Lui, que la peur de contrarier son père, ou de connaître en le bravant des jours sans pain, avait empêché de suivre sa vocation d'artiste, il courait se jeter à corps perdu dans l'aventure. Lui qui, par amour de la paix, se soumettait

presque à l'idée d'accepter pour la vie, dans les murs de sa ville natale, quelque servitude administrative, il allait, par un acte de guerre, violer à la fois les lois de sa famille et celles de la cité, partir, presque sans argent, pour un pays inconnu où il devrait gagner sa vie.

Sa témérité lui parut invraisemblable. Il se demanda si c'était bien lui, le craintif et le faible, qui construisait ainsi son avenir. Il se dit que Lambert, quand il saurait l'emploi donné à son argent,refuserait toute avance nouvelle : cette perspective ne lui inspira que le regret de n'avoir pas demandé davantage. Il considéra que Gabriele d'Annunzio, dont il gardait avec orgueil une lettre de chaleureux remerciements pour un article sur la *Gioconda* et pour la dédicace d'un poème, pourrait fort bien l'éconduire poliment quand il se présenterait en quémandeur. Il s'ingéniait à deviner tous les mécomptes, toutes les déceptions, toutes les embûches, toutes les misères imaginables.

Sa résolution ne fut pas ébranlée. Il n'avait plus besoin de vouloir. Une force l'entraînait : il n'avait qu'à s'y abandonner. Aucune objection désormais ne pouvait plus lui faire modifier ses desseins. Sa raison ne devait plus lui servir qu'à les mieux réaliser. Rien ne subsistait en lui des timidités anciennes.

M. François de Gady eut bientôt l'occasion de s'en apercevoir. A la veille de s'absenter quelques jours pour aller ouvrir la chasse aux marais d'Anet, il s'avisa de vouloir connaître les projets de son garçon, ou plutôt de lui signifier ceux qu'il formait pour lui.

Pour ne pas mettre en péril l'exécution de ses plans, le jeune homme répondit qu'il se proposait de terminer son droit. Il ajouta incidemment que, désireux de pousser jusqu'au doctorat, il comptait sur son père pour lui donner les moyens de partager entre Munich et Paris une quatrième année d'études.

L'ancien capitaine de dragons eut quelques mots amers

pour déplorer la modicité de ses rentes et pour rappeler qu'il avait cinq enfants, dont trois vivaient entièrement à ses frais. Il ne refusait pas de se rallier aux vues du troisième, comme il avait accepté que l'aîné entrât dans la finance, et marié la seconde au candidat choisi par elle. Le droit, c'était fort bien, mais après ?

Comme Jean se taisait, il lui expliqua en détail le sort qu'il lui réservait. Quelle que fût sa répugnance à solliciter les faveurs d'un régime dont il avait toujours été l'adversaire, il se faisait fort, par ses relations avec quelques politiciens, que d'ailleurs il méprisait, d'obtenir pour son fils une bonne préfecture. Le traitement n'est pas très élevé, mais la charge vaut de la considération à celui qui l'exerce et peut procurer un établissement avantageux. On est logé dans un château historique, entretenu par l'État, chauffé par le bois des domaines ; on a sous la main les gendarmes du chef-lieu et les gardiens de prison, dont on peut faire, à leurs moments perdus, des maîtres d'hôtel ou des jardiniers.

Le fils respectueux attendit que son père eût achevé. Puis, très maître de lui, il déclara que, sous aucun prétexte, il ne serait fonctionnaire : on pouvait affecter d'ignorer sa vocation, on connaissait sa volonté. Puisqu'on lui demandait de la répéter, il serait écrivain ou il ne serait rien.

— Et comment vivras-tu ? glapit rageusement le vieux gentilhomme.

D'un ton placide, Jean rétorqua qu'il saurait en trouver les moyens. Il ajouta même, avec une nonchalance étudiée, quelques remarques d'ordre juridique : majeur, il était, pour un cinquième, l'héritier de sa mère ; sur ce cinquième, le conjoint survivant ne pouvait prélever que la moitié en usufruit ; à ce propos, on ne lui avait jamais fourni, à lui, descendant, les justifications qu'il se croyait en droit de réclamer.

A l'entendre, M. François de Gady s'étranglait de

colère. Il essaya de parler, mais les mots ne sortaient pas. Pâle, ses yeux clairs soudain noircis par la fureur, il se leva et, la main levée, marcha vers son enfant, qui, adossé à la porte, dardait sur lui un regard d'insolent défi.

Quand il fut tout près, ses bras soudain retombèrent le long du corps. Il recula d'un pas.

— Va-t'en, dit-il, va-t'en... Je n'ai rien entendu. Nous reparlerons de tout cela... quand je serai plus calme, quand tu auras compris... ce que tu viens de faire.

Jean sortit lentement, sans baisser les yeux.

Il sentait son cœur battre à grands coups, mais il était heureux, ne regrettait rien.

L'heure approchait du dernier rendez-vous.

Il s'y rendit.

A Montcor, Céline, fiévreuse, trépignant d'impatience, s'efforça au calme pour écouter, pour répéter les recommandations de son poète : c'était entendu, il prendrait demain deux billets pour Lausanne et lui en laisserait un à l'endroit qu'elle savait. Il partirait par le train de midi ; elle le suivrait par celui de deux heures cinquante, sans bagages. Elle aurait soin, à la gare, de demander un aller et retour pour Belfaux ou Morat. Elle avait apporté au pavillon sa valise,que Gady, demain, joindrait à la sienne. A Lausanne, ils trouveraient à cinq heures l'express du Simplon, qui les amènerait à Milan vers la fin de la soirée ; ils pourraient encore avant de s'unir à jamais, d'une étreinte totale, déguster sur la place du Dôme, à la terrasse d'un café, les sorbets parfumés que célébra Stendhal.

Toutes précautions prises, toutes éventualités prévues, les deux jeunes gens, sur un baiser grave, chaste et presque solennel, se séparèrent.

Jean regarda s'éloigner vers la ville le corps souple, drapé dans un manteau couleur de rouille, qu'il guetterait, dans vingt-quatre heures, à la descente d'un wagon noir.

De retour à Bellevue, il vit avec satisfaction que son

père, comme si rien ne s'était passé entre eux, avait suivi le programme arrêté la veille : Joseph ramenait la voiture qui avait conduit à la gare M. François de Gady.

Durant la nuit qui le séparait du grand jour, l'amoureux ne dormit pas. C'était peut-être la dernière qu'il passait sous le toit paternel. Cependant, il n'eut pas une pensée pour le vieil homme qui, au fond d'un lit d'auberge, luttait pareillement contre l'insomnie et, en attendant l'heure de partir en chasse, songeait à son enfant.

Jean accorda un souvenir aux bons camarades dont il allait se séparer, aux paysages qu'il aimait et que sans doute il ne verrait plus de longtemps. Des images rapides, en succession désordonnée, passaient devant ses yeux ; des phrases entendues résonnaient dans sa mémoire. Mais l'idée des jours qu'il allait vivre emportait tout le reste.

Une seule crainte lui restait : celle de n'avoir pas assez d'argent pour attendre la fortune si elle tardait trop à venir. Il se souvint du coffre-fort. Pourquoi se défendre d'y puiser ? « Le vol domestique, se disait-il, n'est point puni. D'ailleurs je ne prendrai qu'une faible part de mon dû. Puisqu'on a négligé de me rendre des comptes, je suis bien libre de faire moi-même un prélèvement ».

Aux premières blancheurs du jour, il se leva, ouvrit sa fenêtre, interrogea le ciel.

Le temps était couvert. La matinée ne s'achèverait pas sans ondées.

Le jeune homme résolut de sortir avant la pluie.

Il avisa en ville un homme de peine, l'emmena jusqu'au pavillon de Montcor, fit transporter les bagages à la gare. Là, toutes les formalités à remplir s'effectuèrent sans incident. Ni devant le guichet ni dans la salle d'enregistrement, il ne rencontra visage de connaissance. Il alla ensuite cacher à l'endroit convenu le billet de Céline.

A neuf heures, tout était terminé. Les premières gout-

tes tombaient. Gady fut tenté d'aller chez Claude chercher un abri jusqu'à l'instant du départ. Il se rappela soudain qu'il avait oublié, au fond d'un tiroir, les lettres de sa Bérénice, soigneusement rangées naguère dans une boîte cachetée sur laquelle il avait écrit : « A brûler après ma mort ». Il jugeait superflu d'emporter en Italie ces précieux témoignages d'un amour dont il allait posséder ce soir même la vivante réalité, mais il estimait nécessaire de les mettre en lieu sûr, à l'abri de toute profanation, jusqu'au jour où les amants glorieux pourraient venir les reprendre et se pencher ensemble, délicieusement, sur les premiers chapitres de leur immortelle histoire.

Il regagna donc Bellevue, à pied, sous une pluie battante. Il se réjouissait de la voir noyer le paysage, ruisseler sur les pentes, former sur les côtés de la route de jaunâtres torrents. L'eau que le vent, d'une caresse rude, écrasait sur sa face et qui roulait en perles sur son imperméable lui causait une impression de bien-être, de renouvellement. Violente et drue, l'averse serait brève. Il semblait à Jean que la nature entière, par un lavage énergique, se nettoyait de toutes ses impuretés, comme pour être à l'unisson des rites qu'il devait célébrer. Bientôt le soleil surgissant ferait étinceler un brillant neuf sur l'herbe et sur les feuilles, inonderait de clarté un monde rajeuni. Un peu plus tard, dans la douce lumière de quatre heures, il retrouverait pour toujours sa bien-aimée. La nuit milanaise enfin serait le voluptueux prolongement du jour.

Dans la montée, peu après le pont, Gady croisa un petit homme, abrité sous un vaste parapluie, et qui paraissait entraîné par la pente, poussé par le vent, chassé par la pluie à une allure beaucoup trop rapide pour ses courtes jambes. C'était le vieux Marchand.

— Il ne m'a pas vu, pensa l'Esthète.

Et il imaginait avec une joie féroce la mine que ferait

l'avocat, le lendemain, en constatant la disparition de sa nièce.

Quand il arriva devant le logis paternel, l'averse avait cessé. Les marronniers du jardin s'égouttaient calmement. Personne dans le vestibule. Pas un bruit dans toute la maison.

L'occasion était bonne de parfaire son viatique par une visite au coffre-fort. Jean ouvrit la porte du bureau. M. François de Gady se tenait debout au milieu de la pièce. Le cœur serré d'angoisse, le jeune homme se rejeta en arrière.

— Entre, ordonna, d'une voix sans timbre, le capitaine. Tu ne t'attendais pas à me trouver ici ?

— En effet, balbutia Jean, et je ne veux pas vous déranger...

— Entre et assieds-toi ; j'ai à te parler.

Il obéit machinalement.

— La pluie, poursuivit le capitaine, très calme, a commencé là-bas plus tôt qu'ici. Il a plu toute la nuit et, ce matin, j'ai pris le premier train pour rentrer. J'ai fort bien fait, car j'aurais manqué une visite intéressante...

Quelques secondes s'écoulèrent. Jean revit le petit vieux, trottinant sous l'averse, descendant la pente à la remorque de son parapluie, pareil à une barque sans gouvernail que mènent à la dérive les souffles du vent dans la voile et le courant du fleuve sous la quille. Il souhaita passionnément qu'un mot vînt dissiper ou confirmer l'horrible pressentiment qui l'agitait.

— Je viens, reprit la voix, de flanquer à la porte cette canaille de Marchand... Mais pas avant de l'avoir écouté jusqu'au bout.

Les paupières du jeune homme battirent. Il crut que ses tempes allaient éclater.

M. François de Gady, qui se promenait de long en large, s'arrêta brusquement.

— Je n'ai pas besoin, continua-t-il en fixant son fils, de te répéter ce qu'il m'a dit. Et tu dois deviner sans peine ce que je pense de ta conduite...

Effondré dans son fauteuil, Jean ne répondait pas. Aucun mot, aucun geste ne pouvait plus servir à rien. Il était trahi. Son bonheur s'écroulait. Qu'importaient maintenant les paroles qu'il devrait subir encore ou celles qu'on essaierait de lui arracher ? Une souffrance, plus aiguë de minute en minute, le mordait jusqu'aux os. Son seul désir était d'épuiser d'un trait la coupe de honte et d'amertume, pour se retrouver seul.

Comme à travers une épaisse tenture, des lambeaux de phrases arrivaient à son oreille.

— De ma vie, disait le vieillard, je n'ai connu pareille humiliation. La crapule a essayé de me faire chanter... Il avait tes lettres, il réclamait celles de sa pimbêche... Il a osé citer le code pénal, me menacer des tribunaux, parler d'un scandale public... Il criait: détournement de mineure, dol évident, tentative suivie d'un commencement d'exécution... Quand je lui ai répondu que sa nièce pouvait y perdre autant que moi, autant que toi, il est devenu tout miel. Il a eu le front de me dire, à moi : « Entre honnêtes gens, il y a toujours moyen de s'arranger ». Et moi, j'ai dû le laisser parler ! Il voulait cinq mille francs et ma promesse écrite de lui rendre, contre le billet qu'il prétendait me faire signer, les lettres de la demoiselle... Alors, j'ai passé dans ta chambre et j'ai trouvé la chose, avec l'inscription. Je lui ai montré mon paquet, j'ai pris le sien et je lui ai dit : « Nous sommes quittes ». Devant lui, j'ai tout jeté au feu...

M. François de Gady montra, dans la cheminée, un petit tas de débris noirâtres. Courbé en deux, les coudes aux genoux, ses deux mains appliquant un mouchoir en baillon sur sa face, l'enfant sanglotait doucement.

— Tu n'essayeras pas, dit encore le père, de revoir cette péronnelle. Ce serait inutile. Toutes les précautions

sont prises. Je suppose d'ailleurs qu'elle s'est moquée de toi et qu'elle continue... Quant à toi, je vais t'envoyer quelques semaines chez ta sœur, jusqu'à la rentrée. Ensuite, tu iras, comme tu le désirais, continuer ton droit à Paris... Pour le reste, j'aviserai.

Et il quitta la pièce.

Longtemps après, Jean se releva et s'aperçut qu'il était seul. Aux vitres, le soleil brillait. Le poète gagna sa chambre et, sur son lit, se remit à pleurer.

Durant plusieurs jours, il délira. Le médecin fit trois visites à Bellevue.

XIII

Tous les ans, l'automne venu, M. François de Gady se rend à sa ferme. Les émotions que lui causa son fils ne sauraient l'empêcher, cette année encore, d'y aller comme de coutume et d'y emmener Jean, pâle et maigri.

Le capitaine conduit lui-même sa vieille jument baie, qui s'en va trottinant et butant par les routes sinueuses du pays fribourgeois. L'essieu crie, les roues grincent sur les pierres et la jument fait des mines avec sa tête, parce que les trois lieues sont bien longues qui séparent de Bellevue le « domaine ».

Perdus dans leurs réflexions, les deux hommes échangent de loin en loin quelques monosyllabes. Qu'auraient-ils à se dire ? Le chef de la maison a fait tout son devoir, exprimé toute sa pensée, dicté toute sa loi. L'enfant accepte l'exil qu'on lui prescrit. Ils ne peuvent parler que de choses indifférentes. Jean sait bien que son père lui en veut de n'être pas encore guéri, mais il ne cherche pas à dissimuler l'obsession qui le hante. Il aurait beau vouloir, il ne pourrait pas. En silence, il regarde se dérouler le paysage. M. François se rend compte que le temps seul lui rendra le cœur de son petit. Il se résigne et il attend.

La ferme domine une sapinière. Un pont coupe le ruisseau presque immobile et le chemin monte dans les arbres. Les troncs roses ou mauves des sapins laissent voir le ruban d'acier de l'eau calme. Les glycines que Bérénice portait à son chapeau, à la fête de Tivoli, étaient du même ton.

Arrivée devant l'écurie, la jument s'arrête toute seule. Le garçon accourt en faisant sonner ses gros souliers sur le pavé.

Le fermier paraît sur le seuil. C'est un vieux Bernois, à la face glabre, luisante et violacée ; il n'a plus de dents. Une main posée sur l'encolure de Bichette, il dit quelques mots, dans un dialecte allemand, rauque et pâteux, dont les syllabes semblent lui faire mal au gosier ; puis, la bouche ouverte, il regarde le maître dans les yeux pour mieux comprendre sa réponse.

Ils causent un instant devant la porte. Quand ils sont tombés d'accord sur les fruits, les pommes de terre et les fagots qu'il faudra livrer pour l'hiver, M. François demande la clef du « château ».

C'est une maison, ni grande ni petite, que les paysans, respectueux des choses anciennes, appellent ainsi parce qu'elle est vieille. Bâtie sur un terrain en pente, à droite de la ferme, elle en est séparée par une haie de jeunes sapins. Deux peupliers grêles, que septembre a jaunis, en gardent l'accès. Tout à côté s'élève une fontaine dont le bassin de pierre, en forme de conque, se revêt de mousses luisantes. L'eau qui jaillit d'une colonne antique pleure tout le long du jour et, dans le bassin, elle est triste de refléter toujours l'ombre des arbres.

Le potager clos de murs s'étend derrière, avec ses espaliers stériles, ses haricots dont les feuilles couleur de terre sont comme des haillons au soleil, sa végétation d'herbes folles, courbées, flétries, décolorées par les chaleurs de l'été et les pluies de l'automne.

A droite, quand on regarde vers la vallée, se dressent

les claires colonnades et les sombres ramures de la forêt, qui se prolonge vers l'est en des lointains violets.

Coiffée de tuiles brunes, la maison présente les lignes heureuses des amples toits campagnards. Un crépi jadis blanc couvre les murs. Il s'est lentement écaillé ; par places, il est tombé, dénudant la molasse humide qui apparaît en larges taches vertes; depuis cent ans peut-être, personne n'habite cette solitude.

Sous une quadruple voussure de pierre fruste, la porte cintrée se hérisse de clous et montre, gauchement creusé dans le chêne du vantail, un millésime. Les quatre chiffres indiquent l'année même où leroi Louis XIII, sous M. de Luynes, guerroyait contre Madame sa Mère, mais la demeure n'est point au goût français du temps. Quand elle fut construite, les modes de France ne s'étaient pas encore répandues dans l'Etat de Leurs Excellences. Ses fenêtres à meneaux dont les vitres, çà et là, sont cerclées de plomb comme aux anciens âges, ses ouvertures sournoises percées sous les larges auvents, sa simplicité de bon accueil, un peu farouche, presque grossière, mais non dépourvue d'art, évoquent une Allemagne guerrière, lentement pénétrée par l'esprit de la Renaissance.

Le jeune homme repaît ses yeux de toutes ces visions, qu'il souhaiterait emporter sous le ciel parisien.

Mais le capitaine, en entrant, ne songe guère à tout cela. Dans le corridor sombre flotte une odeur qui semble celle de l'automne : parfum de fruits mûrs, de champignons, d'humidité, étrange aphrodisiaque, triste et violent comme la saison. Chaque fois que, dans son pèlerinage annuel, il respire cette odeur du vieux logis abandonné, des images confuses l'assaillent : lointains souvenirs de jeunesse, rendez-vous de chasse égayés de vin blanc, propos galants adressés à la belle fille de ferme qui soufflait sur le feu, faces hilares et gestes débraillés.

Jean se rappelle qu'un jour, l'an dernier, presque à la

même époque, il est venu ici avec Céline. Elle était restée cachée derrière la haie de sapins pendant qu'il allait chercher la clef. Dans ce couloir, ils s'étaient enivrés de senteurs identiques. Sur cette banquette, il y avait, comme aujourd'hui, de grosses pommes rouges. Tous deux avaient mordu dans la même: ah! la jolie empreinte, nette et régulière, qu'y laissaient les dents de Bérénice.

Suivi de son fils toujours silencieux, le vieil homme, écoutant résonner le bruit de ses pas, ouvre, l'une après l'autre, toutes les portes. Voici la cuisine, avec sa cheminée monumentale dont les peintures héraldiques sont à demi effacées. Des oignons sèchent sur le dallage de pierre, et il fait froid. Dans une chambre voisine, des bottes de paille s'entassent sous le baldaquin d'un lit à colonnes. Dans une autre, il y a des coings et des pommes de terre.

Un cabinet du premier étage s'orne de grands panneaux imitant des tapisseries d'Aubusson. Elles étonnent le regard, dans cette vieille gentilhommière presque allemande, ces frondaisons vertes sous lesquelles se promènent de petits personnages insolents, vêtus à la mode de Louis le Bien-Aimé. A côté s'ouvre une pièce dont la décoration simule des colonnes corinthiennes, reliées par des guirlandes de fleurs. Les âges successifs ont laissé sur les murs l'empreinte de leurs goûts divers.

Distrait pour un instant de la douleur sourde et continue en quoi se résout maintenant son chagrin, Jean éprouve une vague émotion devant ce passé mort. Autour de cette table de whist, des grand'mères à coques blanches se sont assises, à côté de vieux baillis ventripotents et bourgeonnés. Sous ce plafond aux moulures contournées, de jeunes patriciens, dont la rudesse native s'était affinée à l'air de Versailles, ont porté l'habit rouge des officiers du Roy.

Mais une chambre surtout est l'âme profonde de la maison.

De hautes boiseries Renaissance, aux sculptures sévères, avec des ornements en marqueterie que l'humidité a soulevés. Des bancs de chêne, de grands coffres historiés de ferrures compliquées, des lambeaux de tentures qui lamentablement s'effilochent.

Il y a, dans un angle, un buffet porté par des colonnes salomoniques. Des planches de sapin remplacent un de ses panneaux, défoncé à coups de crosse ou de baïonnette, au temps déjà lointain où passèrent en Uechtland les soldats français qui allaient « voler le trésor de Berne ». M. François, en regardant le meuble mutilé, se rappelle vaguement les histoires que lui contait sa vieille bonne sur « les brigands de la République ».

Des blasons entourés d'arabesques sont peints en camaïeu bleu sur un grand poêle de faïence. Aux murs, des portraits, dans des cadres noirs, sourient ou grimacent. Un hasard immémorial a mêlé à ces faces candides ou graves le sombre et ardent visage d'une Vierge espagnole, dont les lèvres brunes et les yeux d'extase s'animent d'une vie étrange dans la demi-obscurité de la pièce. Parmi les débris qui l'entourent, dans le décor suranné et disparate auquel le temps semble n'avoir pu l'accoutumer, elle revêt, cette madone, une sorte de grandeur violente.

Immobile devant elle, le poète songe à d'autres lèvres, que les siennes ne presseront plus. Naguère, contemplant l'énigmatique figure, Bérénice avait dit : « Elle me ressemble un peu ». Où est-elle aujourd'hui, la petite fille qu'il a tant aimée ? Pense-t-elle à lui comme il pense à elle ? Se sent-elle comme lui ineffablement triste ? Sans doute, elle a déjà tout oublié. Un autre homme peut-être connaît, à cette heure même, la saveur de ses baisers.

Cette idée est pour Jean une nouvelle morsure. Ses tempes battent. Une rougeur monte à son front. Il en vient à se demander si le cœur de Céline lui a jamais appartenu. Aujourd'hui, bien sûr, il n'est plus pour elle

qu'un objet de dérision ou de pitié. Alors, que lui importe qu'elle l'ait aimé un jour, un mois, ou bien un an ? Il a été dupé, bafoué. Il la méprise. Ah ! que n'a-t-il au moins possédé, saccagé, meurtri tout ce corps vierge dont il connut l'un après l'autre les secrets, mais qui ne lui fut jamais abandonné !

Sur la toile aux fines craquelures, la madone sourit toujours. On dirait qu'elle se moque. Elle fait presque peur à celui qui la fixe.

Il en détourne ses yeux et, ouvrant la fenêtre, embrasse d'un long regard le paysage.

Le soleil décline lentement au-dessus des forêts. Devant la maison, le pré roussi par la sécheresse de l'été descend en pente rapide, entre deux bandes de forêt, vers le fond humide encore de la vallée où, parmi le sol spongieux, fleurissent les colchiques. Une brume légère s'élève déjà de là-bas. Sur le flanc de la proche colline, un train, en sifflant, a passé.

Rappelé brusquement par ce cri à la réalité de l'heure, Jean referme la fenêtre, descend l'escalier en colimaçon, En bas, son père s'impatiente.

Il le rejoint et derrière lui, s'éloigne à grands pas vers la ferme. Devant l'écurie, la jument est attelée et le garçon attend.

DEUXIÈME PARTIE

I

Dans l'express qui le ramenait à Fribourg, Jean de Gady, sourd aux conversations de ses voisins, s'interrogeait lui-même.

Il avait quitté à deux heures une gare de Lyon bruyante et torride, que la saison des vacances remplissait de clameurs, de bousculades et d'affolements. Avant minuit, il respirerait, sous le ciel givré d'étoiles, la fraîcheur d'un air presque alpestre.

Il désirait cette détente. Mais les mois qu'il venait de passer à Paris l'attachaient déjà pour toujours à la Ville. Par instants, il lui semblait n'avoir jamais vécu ailleurs.

Et pourtant, quels tristes débuts ! Il se rappelait le séjour de l'automne dernier, auprès de sa sœur, dans une grande maison d'architecture sévère, perdue dans la campagne, en pleine Ile-de-France. Dans cette ancienne hôtellerie d'un couvent que la Révolution avait détruit, on menait une existence confortable, mais presque monacale. Le beau-frère de Jean s'était vainement mis en frais pour le distraire ; rien ne pouvait l'arracher au silence où se complaisait alors son chagrin.

Ensuite, c'était l'arrivée à Paris, par cette même gare de Lyon, un matin d'octobre, humide et sale.

Une petite chambre au Quartier Latin, dans un hôtel d'étudiants ; il n'y faisait pas souvent chaud ; les doigts appliqués sur le bois de l'armoire à glace laissaient des marques dans la poussière ; il avait fallu donner un bon pourboire au garçon d'étage surpris pour le décider à faire sa besogne avec moins d'indolence ; la fenêtre encadrait, profils déchiquetés sur un fond de nuages blêmes, des vagues de toits inégaux, d'où émergeaient, dans un naufrage, les bras grêles des cheminées.

Que de soirées solitaires employées, entre ces quatre murs, à reconstruire en rêve le passé !

Avant de partir, Gady, en quelques mots, avait conté sa peine à Henri Bérard et à Claude. Tous deux avaient promis qu'ils essayeraient de lui procurer des nouvelles de Bérénice. Mais rien n'était venu. Il ne pouvait pas écrire ; les lettres ne seraient pas arrivées. L'amour-propre, la peur du ridicule l'empêchaient de rappeler à ses amis leur promesse.

Longtemps encore, le doute le rongea. Céline était-elle, comme lui, victime d'un sort adverse ? Lui avait-elle tendu un piège ? L'avocat, maître-chanteur avéré, avait-il trouvé en sa nièce une dupe ou une complice ?

Cependant, à mesure que passaient les jours, ces questions se présentaient avec moins d'âpreté à l'esprit du jeune homme. Le temps faisait son œuvre. Les inscriptions à prendre à l'école de droit, les cours à suivre, des visites à quelques parents, le réveil d'une curiosité que l'amour avait endormie et que venaient aiguillonner à chaque instant les mille aspects imprévus de l'existence parisienne, le contact de camarades nouveaux, des incursions dans les brasseries littéraires de la rive gauche, la nécessité enfin de s'adapter à d'autres contingences, tout contribuait à tisser entre ses souvenirs et lui un voile de brouillard.

Peu à peu, le charme de la Ville opérait. Jean avait bien vite appris à en aimer l'atmosphère subtile. Aujourd'hui, en la quittant, il savait qu'il lui reviendrait et cette pensée lui était plus chère peut-être que la certitude de se retrouver ce soir même dans son pays natal.

Hier encore, vers la fin de l'après-midi, rentrant d'une promenade à la campagne, il avait éprouvé avec une singulière puissance la douceur de vivre à Paris.

Dans son wagon, il ressuscitait en fermant les yeux cette heure qui, la veille, avait précédé le crépuscule, heure pleine à la fois de langueur et de force, de délicatesse insinuante et de vulgarité robuste, heure où le Paris d'été goguenarde au seuil des portes, s'affale aux terrasses des cafés, se repose d'une journée laborieuse et chaude, devise sans souci, contemple l'or du ciel et les chevilles des femmes, exhale et respire avec délices sa sueur de toute la journée, mêlée à des odeurs d'absinthe, aux vapeurs qui montent de la chaussée fraîchement arrosée, à l'haleine fiévreuse des lourds et bruyants autobus.

Puis, de nouveau, il évoqua Fribourg, sa famille, ses amis, et tira de sa poche une lettre de Henri Bérard, vieille déjà d'une dizaine de jours, qu'il se mit à relire :

Mon vieux,

Tu sais que la littérature n'est pas mon fort et tu ne m'en

voudras pas de ne t'avoir jamais répondu jusqu'ici. Ça ne veut pas dire que je n'aie pas eu plaisir à recevoir de tes nouvelles. Mais le courage me manquait pour t'en donner des miennes : elles étaient trop mauvaises.

Depuis quelques temps, ça va mieux. Ces deux derniers mois, j'ai bien travaillé. Si tu arrives avant le 25, tu verras ma petite exposition.

Grâce à un bon article de Claude dans la *Liberté*, grâce aussi au patronage du Père Van Marken (ce n'est pas un confrère, comme bien tu penses, mais un dominicain, récemment arrivé de Hollande et qui enseigne l'esthétique à l'université), j'ai déjà vendu pour près de trois mille francs. C'est peut-être pour ça que je me sens ce soir en verve et que je m'épanche. Mais les copains sont furieux de voir que, pour une fois, j'ai réussi à monnayer mes barbouillages. Trois mille francs, ça leur paraît énorme et, dans ma poche, c'est pour eux une monstrueuse injustice ! Même Lauper, qui pourtant a toujours été bon camarade, m'envoie des sourires hypocrites et ses compliments sonnent faux. Bah ! ça leur passera ! Ce qui m'amuse, par exemple, c'est l'air joyeux de mes créanciers !

Mais parlons de choses sérieuses.

Tu me demandes ce que je fais : en plein air, je voudrais peindre nos paysages simplement, je voudrais en montrer le caractère sans recourir jamais à l'anecdote, au « pittoresque » ; arriver, par de simples notations de lignes, de couleurs et de plans, à faire voir au plus ignare ce qui les différencie des paysages de Bretagne, d'Italie ou d'ailleurs. Je rêve d'une peinture qui serait à la fois lumineuse et vibrante comme celle de Claude Monet, solide comme celle de Hodler. Tu verras dans quelle mesure j'y arrive. Hélas ! je suis encore constamment arrêté par des questions de métier : faut-il sacrifier l'exactitude de la couleur en soi à la justesse des valeurs ? faut-il préférer la recherche des volumes à celle de l'atmosphère ? Je voudrais garder l'équilibre, mais j'hésite trop souvent et ces hésitations me perdent. Il en va de même dans le portrait. J'en ai fait quelques-uns cette année, avec des fortunes diverses. Là encore, que de questions insolubles, au moins pour moi ! J'estime que le caractère d'une figure doit se traduire par le dessin. Mais je m'emballe parfois sur une carnation, sur un ton de cheveux, sur un reflet d'étoffe et cela suffit pour chambarder tout ce que je *voulais* faire. Dans le portrait aussi, je vise à simplifier, à styliser. Le difficile, c'est de choisir les moyens qui conduisent au but. Souvent je suis tenté de m'en tenir à une rapide ébauche, fondée sur l'impression pre-

mière, couvrant à peine la toile. D'autres fois, je m'efforce à un travail patient, je cherche à dégager peu à peu l'essentiel par des retranchements successifs ou par des empâtements qui, recouvrant les tâtonnements de l'analyse, rétablissent la synthèse. Les deux méthodes peuvent réussir ; seulement, il ne faut pas rester le cul entre deux chaises !

Ici, la grande feuille de papier pelure présentait un large blanc. Le stylographe du peintre, qui avait couru d'un trait ferme et rapide sur les deux premières pages, s'arrêtait au milieu de la troisième, pour reprendre beaucoup plus bas, d'une écriture hésitante :

Tu me demandes aussi de te parler de Claude : lui non plus ni répond pas aux lettres à ce qu'il paraît.

Après ton départ, il a eu, ma foi, une assez mauvaise passe. Tant que tu étais là, il se sentait peut-être retenu par le souci de ne pas baisser dans ton estime, par le plaisir de jouer au maître (car il s'imaginait avoir sur toi une véritable autorité). Le vin blanc et les cartes l'ont repris. Une histoire de femme, où il commit quelques maladresses, a fait jaser les bourgeois ; certaines gens lui ont battu froid. Il a fait celui qui s'en fiche et répondu par des provocations... un peu trop appuyées. Comme, d'autre part, profitant de l'amitié que lui porte Meyer son patron, il n'allait presque plus au greffe, les choses ont failli se gâter tout à fait.

Heureusement, il s'est soudain retrouvé. Comment et pourquoi, je n'en sais trop rien. Mais, depuis quelque temps, il se range, ne va presque plus au café, se lève de bonne heure et travaille à l'entière satisfaction du greffier. Et, ce qui est mieux, il s'est remis à écrire, non point seulement de petits bouts d'articles, mais un livre. Il en a déjà publié deux fragments dans la *Revue romande*. J'ai entendu des gens qui s'y connaissent dire que c'était très bien. Il y a, paraît-il, beaucoup de mysticisme là-dedans, et de poésie, ce qui, en général, n'est pas mon affaire. Enfin, nous lirons ça ensemble à ton retour et nous pourrons en causer avec lui. Il voit beaucoup deux ou trois jeunes gens de Lausanne, protestants convertis, venus à Fribourg pour vivre dans un milieu catholique. Ensemble, ils rôdent dans les églises et parlent d'organiser une exposition d'art religieux...

Je suis très heureux de penser que bientôt tu seras de nouveau parmi nous. Souvent, je t'ai envié d'être à Paris et j'ai souhaité de t'y rejoindre. Au temps où je fréquentais l'École des Beaux-

Arts et les ateliers Jullian, j'ai pu me rendre compte qu'il est plus difficile encore à un peintre de gagner son pain sur les rives de la Seine que sur celles de la Sarine. Même si l'on néglige les conditions matérielles, Paris offre, au point de vue métier, des périls non moins redoutables que les torpeurs de la petite ville. N'empêche que tu as bien de la veine de pouvoir, le même jour, errer dans les salles du Louvre, de Velasquez à Cézanne, et voir chez Bernheim des Marquets et des Matisses !

A bientôt, cher vieux, et crois à ma fidèle amitié.

HENRI.

Un post-scriptum ajoutait en marge :

La petite Marchand, pour qui tu avais un fort béguin, se marie le mois prochain. Elle épouse le gros Favre, rond-de-cuir !

Dix jours auparavant, à la première lecture, ces deux lignes avaient serré le cœur de Jean. Il les relisait aujourd'hui avec indifférence. Elles ramenèrent cependant sa pensée à Bérénice. Il la revoyait, telle qu'à leur dernière rencontre, quittant le pavillon de Montcor, mince et flexible dans son manteau couleur de rouille, petite flamme d'automne, feu follet roussâtre et dansant, décroissant et disparaissant sur la pente du sentier que les premières feuilles mortes éclaboussaient d'or pâle !

Une ombre de mélancolie passa, rapide comme celle d'un nuage, sur les traits du poète, mais la moue qu'il esquissait s'acheva en sourire : Céline mariée, c'était drôle !

Jean imagina le gros Favre, son ventre en bosse de polichinelle, son nez en forme de groin, ses petits yeux noyés entre deux bourrelets de graisse blanchâtre, sa grande bouche gluante, ombrée d'un duvet sale. Il devait aux services politiques rendus par sa tribu l'emploi de secrétaire à la direction de l'agriculture, qu'il tenait avec une suffisance naïve et accueillante. La plupart des gens le respectaient, parce qu'il possédait quelques rentes et que feu son père avait emporté dans la tombe une réputation d'homme d'État. Mais les gamins, prenant

pour un vieillard cet obèse de trente-cinq ans, s'enfuyaient à son approche en criant « Tête de veau ! »

Que ce grotesque pût devenir l'époux de Bérénice, l'idée avait tout d'abord soulevé de dégoût les viscères de Gady. Maintenant,elle lui semblait tellement absurde, tellement énorme qu'il s'en repaissait comme d'un divertissement inépuisable. Fallait-il, pour en arriver là, que Mlle Marchand se fût trouvée abandonnée et malheureuse depuis le jour où elle avait perdu son Jean!

Et le gros Favre, que lui réservait la jeune fille en voiles blancs qu'il allait conduire à l'autel ? Peut-être se défendrait-elle contre lui plus obstinément encore qu'elle s'était gardée de son poète. Jamais, certes, le mari n'obtiendrait les aveux, les caresses subtiles qu'elle avait accordés à son presque amant. Il n'oserait pas exercer ses droits et il en souffrirait plus que Jean n'avait jamais souffert. Ou bien il oserait et ce serait à elle, résignée ou révoltée, insensible ou farouche, de subir les plus effroyables supplices.

Gady se sentait vengé. Il connut à cela que sa blessure ne laissait même plus une cicatrice. Il décréta encore que, fatalement, le gros Favre serait cocu,mais, d'avance, il abandonnait à d'autres le soin d'exécuter son décret.

Il regarda le paysage. A toute allure, le train roulait dans une immense plaine, coupée de routes et de canaux. La terre ne portait ni maisons ni habitants. La présence de l'homme ne se décelait que par la bonne tenue des champs, la rigidité des chemins bordés de peupliers et, parfois, sur l'eau paresseuse d'une rivière coulant à pleins bords, la carapace d'un grand chaland noir, dont la proue montrait des triangles rouges encadrés de blanc.

« Ce pays, se disait Jean, c'est bien la France : elle travaille sans bruit, en paraissant dormir, tandis que Paris s'agite, gesticule, fixe sur lui les yeux du monde et n'agit point. »

Abandonnant l'horizon, son regard retomba sur la lettre du peintre, que sa main gauche tenait encore étalée sur ses genoux. Il en replia les feuillets pour les remettre dans sa poche, où ses doigts rencontrèrent une enveloppe qu'il sortit. Elle contenait un carton mauve, sur lequel, d'une grande écriture ardente, étaient tracées ces lignes :

14, rue de la Sorbonne,
dimanche soir.

Cher Monsieur,

Voici, puisque vous devez partir demain, les deux volumes que vous avez bien voulu me prêter. J'ai été très heureuse de les lire et je vous remercie du plaisir qu'ils m'ont causé. Hélas ! pourquoi faut-il que, dans la vie comme dans les livres, l'amour tienne tant de place ?

Certains passages soulignés me font croire que vous n'avez pas renoncé à me convaincre. J'ai bien réfléchi à vos paroles de l'autre jour. Elles me flattent et je vous en suis reconnaissante. Mais ma décision est bien prise : je vous en prie, n'insistez pas. Je vous ai dit très franchement que l'amour — l'amour d'un seul homme — m'avait fait trop souffrir pour que j'y cède une seconde fois. Vous ne voulez pas me faire de mal, n'est-ce pas ? Alors, prenez la grande amitié que je vous offre et ne me demandez pas autre chose.

Je suis sûre que l'absence vous portera conseil et que vous accepterez d'être, à votre retour, le sûr et loyal ami de votre amie

Fernande CORDIER.

Un jour du mois dernier, un camarade du poète était venu le prendre chez lui pour l'emmener à Versailles. Deux jeunes femmes l'accompagnaient : une grande rousse, exubérante et volubile, qui se pendait à tout propos au cou de son amant pour lui répéter sur des modes divers : « Ah ! mon Gaston, si tu me trompais, je ne sais pas ce que je pourrais te faire ! » ; une brune, plus petite, qui avait de beaux yeux graves, un maintien réservé, une expression un peu sauvage, l'air d'être toujours sur la défensive.

La rousse avait présenté la brune :

— Ma petite amie Fernande, qui s'ennuie et qu'il faut distraire.

Jean n'éprouva tout d'abord aucun enthousiasme pour le rôle qu'on prétendait lui faire jouer. Durant tout le parcours en tramway, une gêne pesa, rendue plus irritante par les vains efforts de Suzanne pour égayer Fernande. Dans le parc, les deux amants s'isolèrent et Gady, piqué au jeu par le mutisme obstiné de sa compagne, entreprit de la faire parler. Il ne tarda pas à reconnaître qu'elle était parfaitement susceptible de s'apprivoiser. Elle répondait lentement, d'une voix douce et mesurée. Parfois, un éclair de méfiance s'allumait dans son regard : elle semblait regretter d'en avoir trop dit. Mais l'attention discrète du jeune homme, l'intérêt bienveillant que marquait son visage la rassuraient bien vite et, la jeunesse aidant, elle se mit à bavarder gentiment, tantôt sérieuse, tantôt enjouée, toujours simple, naturelle et sensée.

Ils cheminèrent longtemps sous les frondaisons vertes, parmi les Apollons, les Dianes et les Vénus, s'accoudèrent aux balustrades, interrogèrent les miroirs d'eau, s'émurent de la vieillesse moussue des faunes et caressèrent des yeux le flanc des grandes urnes.

Quand Suzanne et Gaston reparurent en proposant d'aller prendre le thé au bord du Grand Canal, Jean avait confessé Fernande et savait toute son histoire.

Cette histoire, il se la répétait mentalement, tandis que le train franchissait les premiers coteaux de la Bourgogne. C'était là peut-être le pays de la jeune femme : cette ondulation de terrain pouvait cacher la petite ville entourée de vignobles où elle avait été malheureuse, privée comme lui de sa mère, et poussant au hasard entre un père trop bon vivant et des sœurs indifférentes à ses misères.

Un paysage pareil l'avait vue s'enfuir à quinze ans du logis. Lasse d'être rudoyée, ou seulement de n'être pas assez aimée, elle était partie un beau jour pour Paris, en

troisième, avec quelques sous dans sa poche. Elle avait fait de durs métiers, logeant dans une soupente, travaillant rue de Cléry dans une de ces mornes fabriques où les boîtes pimpantes, les emballages élégants qui portent au loin l'article de Paris naissent entre des murs sombres, sous les doigts dociles des pauvres.

Ses compagnons d'infortune et ses sœurs de détresse respectaient sa candeur. Dès qu'elle avait pu, sa faim apaisée et sa chambre payée, mettre de côté quelque argent, elle s'était efforcée d'apprendre, de s'élever, de sortir des ténèbres où elle se débattait. Le soir, malgré la fatigue qui lui faisait des paupières de plomb, elle allait aux universités populaires ou à Sainte-Geneviève. Une vieille Irlandaise, presque aussi pauvre qu'elle, lui donna des leçons d'anglais. A l'atelier, dans le métro, sur le banc du jardin public où elle prenait son déjeuner, partout, elle emportait des livres. Elle n'avait guère à se défendre des hommes, car ses habits de provinciale et d'ouvrière semblaient leur cacher sa jeunesse, son visage et ses yeux.

Au bout de deux ans, se trouvant assez forte pour affronter un nouvel inconnu, elle partait pour l'Angleterre. Les quatre années de son séjour à Londres lui avaient valu bien des déboires. De ses confidences, qui, sur ce point, demeuraient très discrètes, Jean induisait qu'elle y avait accueilli l'amour avec une confiance de petite fille pure et droite, désarmée par la solitude, et qu'ensuite elle avait pâti cruellement, d'abord d'être trompée, puis d'être abandonnée. Elle était revenue à Paris le cœur en deuil, mais assurée désormais de ne plus retomber dans l'abîme et résolue à vivre.

Sans doute, elle souffrait encore d'être seule, mais le sentiment de sa liberté, une existence moins pénible, l'espoir de conquérir par son travail une place dans la famille humaine la maintenaient debout, obstinée et défiante, à l'abri des tentations faciles. Elle avait main-

tenant vingt-deux ans. Travaillant dans une grande maison franco-anglaise d'édition et de librairie, elle tenait en respect les commis obséquieux, forçait par son application et son intelligence l'estime du patron, qui songeait à la prendre pour secrétaire.

« Elle vaut mieux, pensa Gady, que toutes celles que j'ai connues. Mais l'amitié, entre homme et femme, à nos âges, est-ce possible ? Non, si Fernande n'a pas autre chose à m'offrir, il vaut mieux renoncer... c'est dommage... »

Sa mémoire lui apporta d'autres visions : maîtresses d'un jour ou de quelques semaines ; professionnelles, dont le cynisme commercial ne permettait même pas une minute d'illusion ; coquettes ou libertines qui l'avaient encore berné ; bonnes filles aimantes, rieuses et un peu bêtes, sur lesquelles il avait pris d'injustes revanches.

Tout cela était sur lui comme un peu de cendre qu'une chiquenaude suffit à disperser. Son cœur vide aspirait de nouveau à se remplir d'amour.

Il alluma une cigarette et, comme le train entrait en gare de Dijon, sauta sur le quai pour se dégourdir.

II

Arrivé à Bellevue en pleine nuit, il eut hâte, le matin suivant, de revoir la ville et de rencontrer ses amis.

En bordure de la route, un peu avant l'entrée du pont suspendu, on achevait de construire une maison. Le toit rouge s'enlevait en vive clarté sur le bleu du ciel et la chanson d'un peintre juché sur son échafaudage animait le silence. Mais, de l'autre côté du val où s'étend la Sarine, le vieux quartier du Bourg gardait sa figure immuable ; ses murs de molasse verte luisaient discrètement au soleil ; ses maisons se pressaient, troupeau paisible, autour de leur berger de pierre, la tour de Saint-Nicolas.

Dans les rues, Jean pouvait mettre un nom sur tous

les visages. Il saluait de temps en temps et trouvait du plaisir à voir les gens lui rendre son salut.

Devant le palais de justice, il aperçut Claude qui prenait congé de l'abbé Pierron, directeur de la *Semaine catholique*. Il laissa le prêtre s'éloigner et entra au greffe, dire bonjour à son vieux camarade.

Vaillant fut gai et cordial. Jamais il n'avait paru plus en verve. Au bout de quelques minutes, les deux amis pouvaient croire qu'ils ne s'étaient jamais quittés, qu'ils n'ignoraient rien l'un de l'autre.

Claude parla de son livre :

— Trois chapitres encore à écrire et je pourrai le publier Tu sais que deux fragments ont déjà paru dans la *Revue romande*. Chose curieuse, ils ont été lus avec la même sympathie par les protestants de Lausanne et les catholiques de Fribourg. Je crois vraiment qu'il y a un public pour des œuvres comme celle-là. Et c'est une surprise aussi agréable qu'inattendue.

— Mais qu'est-ce qu'il y a dans ton bouquin ? questionna Jean.

— Je te montrerai mon manuscrit, dit Claude. En deux mots, voici : tu te souviens de cette espèce de roman lyrique dont je t'avais parlé, il y a deux ans...

— Ah ! oui : le pochard qui meurt dans un cimetière, tout joyeux de penser qu'il n'aura pas la gueule de bois le lendemain ?

— Justement. Eh bien, j'ai repris le même thème, mais mon vieil ivrogne est devenu un moderne franciscain, que la nature et l'art entretiennent dans un état de perpétuelle ébriété. Ivresse de cœur et du cerveau, bien entendu. Et j'ai mêlé à son histoire celle d'un autre homme, plus jeune, né dans le vignoble vaudois...

— Et dans la religion prétendue réformée, continua Gady.

— Parfaitement. La rencontre de ces deux conditions est d'ailleurs un non-sens, comme le prouve la fête des

vignerons, résurrection chronique d'un âge plus heureux... Mais je reviens à mon jeune homme. Il a eu des peines de cœur ; un jour, il trouve sur sa route le poète Benoît, ami du bon vin et commentateur des *Fioretti*. Ensemble, ils cheminent par le pays. Le franciscain enseigne à son ami une religion ingénue, souriante, humaine. Les vieilles pierres des cloîtres et des églises, Saint-Nicolas de Fribourg, Saint-Théodule de Sion, la Madona del Sasso font le reste. Benoit meurt comme tu sais, après avoir assisté à l'abjuration de son jeune disciple et à son mariage avec une petite Valaisanne au cœur simple, fille des montagnes...

— Je vois, je vois, interrompit l'Esthète.

— Tu verras mieux encore quand tu connaîtras mon texte. L'histoire est pauvre, assez ornée cependant pour intéresser le lecteur. Et puis, chaque épisode a un sens ésoterique. Pour moi — pour toi aussi, j'espère —, c'est cela seul qui importe.

Jean, vaguement inquiet, ne répondit rien.

Claude demeura un instant silencieux. Son visage, qui avait pris un air de gravité, s'illumina d'une joie subite.

— Je compte beaucoup, reprit-il, sur l'aide du clergé pour répandre mon livre. Je te le dis en confidence : ce matin même, l'abbé Pierron m'arrêtait dans la rue pour me parler des chapitres que j'ai publiés et qui racontent la conversion du protestant. Il semble m'avoir fort bien compris. Je ne veux pas te répéter tous ses éloges... Pourtant, il m'a dit : « Sans doute, monsieur Vaillant, vous êtes un artiste et non un théologien. Ce que vous écrivez n'entre donc pas dans la sphère de mes préoccupations habituelles. Celles-ci d'ailleurs ne m'empêchent point de goûter les belles-lettres. Et les talents comme le vôtre peuvent être plus utiles à l'Église que ceux d'un prêtre comme moi. Je n'atteins que les âmes déjà curieuses de la vérité. Vous pouvez, vous, réveiller celles qui dorment, les conduire par des chemins fleuris jusqu'au seuil de la

foi. Je pense particulièrement à nos frères séparés ; je sais que vous avez parmi eux des amis, que vous exercez sur eux une influence salutaire. Cela est particulièrement touchant quand on songe aux erreurs de feu votre père, qui heureusement a fait une fin chrétienne, et cela doit être une bien grande consolation pour votre sainte mère. Soyez assuré, cher monsieur, que nous vous suivons avec le plus grand intérêt. Si je puis vous aider, moralement et matériellement, à faire triompher votre belle œuvre, je vous en prie, usez de moi ».

En répétant le discours de l'ecclésiastique, Vaillant avait reproduit, avec une parfaite exactitude et sans y mettre la plus légère intention de satire, le ton à la fois doux et autoritaire que les dévotes appréciaient dans les prônes de l'abbé Pierron.

Il devait, le soir même, lui remettre son manuscrit : le directeur de la *Semaine catholique* avait laissé entendre que, peut-être, il serait en mesure de trouver, à de bonnes conditions, un éditeur. En écrivant l'*Histoire de Benoît le simple et de Théodore l'inquiet*, Claude était bien certain de n'avoir pas fait œuvre d'apologiste. Il avait suivi la pente naturelle de son génie, mais il ne lui déplaisait point que la théologie trouvât du mérite à sa littérature et en recherchât l'alliance. Il se promettait donc d'accueillir avec empressement un concours qu'il n'avait pas sollicité.

Après avoir gardé huit jours le précieux dépôt, le prêtre rendit un arrêt assez peu conforme à celui qu'espérait l'écrivain.

— Je ne saurais, commença-t-il, me prononcer définitivement sur un ouvrage encore inachevé. Ce que je connaissais de votre récit m'avait paru de tous points excellent. L'ensemble, que je viens de lire, est fort intéressant, bien qu'il y manque encore la conclusion. Je n'y ai relevé aucune erreur de doctrine, au sens propre du mot, mais je tiens à vous signaler quelques retouches

qui s'imposent si vous voulez notre approbation explicite et qui, du reste, sont faciles à effectuer. Pour plus de commodité, en voici la liste.

Puis il articula de prudentes réserves, entrelardées de mille compliments, tendit à Claude un mémoire où il avait consigné ses observations et congédia fort civilement son visiteur.

Rentré chez lui avec son manuscrit et les notes de l'abbé, Vaillant dut reconnaître qu'il n'avait d'autre choix que de refaire son livre selon le plan dressé par M. Pierron ou de renoncer à la protection de la *Semaine*.

Son parti fut vite pris. Les critiques du prêtre l'avaient exaspéré. « Si je l'écoutais, disait-il à Gady, cette œuvre de chair et de sang ne serait plus qu'une berquinade en marge de saint Thomas ! Plutôt la garder pour moi seul que d'y changer une virgule ! »

Le soir même, il envoyait son texte, avec une lettre adroitement tournée, à M. Dufour, éditeur à Lausanne.

Une semaine se passa sans amener de réponse. Claude résolut d'aller la chercher, obtint du greffier Meyer un jour de liberté et, par téléphone, un rendez-vous chez l'éditeur.

Il s'attendait à trouver un vieux monsieur solennel. Il fut reçu par un jeune homme au parler bref, aux manières saccadées, qui se donnait l'air américain et vieillissait, par de grosses lunettes d'écaille à la Chardin, l'apparence presque poupарde de son visage.

— C'est bien à monsieur Dufour ?... demanda-t-il, non sans méfiance.

— N'en doutez pas, monsieur, répliqua sèchement l'autre en se carrant dans son fauteuil. Je rentre ce matin de Paris et n'ai pas eu le temps d'examiner votre ouvrage. Mais mon lecteur me dit, primo, qu'il est inachevé ; secondo, qu'il est trop catholique pour le public, en majorité protestant, auquel s'adresse ma maison. D'autre part, mon ami Vignier, écrivain de grand talent, dont je

m'honore de publier les œuvres et pour qui je consens à perdre chaque année un peu d'argent, a de l'estime pour vous...

— Vraiment...

— Ne m'interrompez pas : je suis très pressé. Je me résume : impossible de traiter actuellement, mais, quand votre roman sera terminé et sous réserve de certaines modifications que nous pourrions désirer, j'étudierai volontiers l'affaire. Voilà.

Claude s'était trouvé dans la rue avant d'avoir pu présenter sa défense. Il regagna Fribourg de fort méchante humeur, et, les jours suivants, se montra sombre, maussade, préoccupé. Il se consolait en jouant aux cartes dans les cafés, où la chance le favorisait.

Comme il devait partir bientôt pour Morat et passer auprès de sa mère deux semaines de vacances, Jean le pressait d'utiliser cette période de quiétude pour mettre la dernière main à son roman, puis de tenter une nouvelle démarche auprès de Dufour, dont l'accueil, après tout, n'avait pas été hostile.

Vaillant hochait la tête et, de ses deux mains écartées, faisait le geste de repousser l'importune sollicitation.

On apprit peu après que, dans les auberges de sa ville natale, il tenait, sur les curés et les pasteurs, des propos plus violents que ceux de feu son père. D'aucuns s'en émurent. Un juge au tribunal fit des observations au greffier. Mme Vaillant, disait-on, s'était plainte à des voisines de voir Claude reprendre à son compte les errements du docteur et, comme lui, boire souvent plus que de raison.

Au début de son exil parisien, Gady s'était trouvé très seul. Son frère aîné, Charles, n'était plus là pour le recevoir et le guider, la banque où il travaillait depuis huit ans l'ayant transféré à Genève comme sous-directeur d'agence. Mal guéri encore de Bérénice, méfiant au surplus et timide, Jean avait été long à se créer des

amitiés nouvelles. Dans sa petite chambre de la rue Monge, quand le travail ou la lecture s'avéraient impuissants à le distraire de ses tristes pensées, il se réconfortait souvent à l'idée de retrouver dans quelques mois ses vieux amis. Mais, aux vacances de Pâques, il avait invoqué divers prétextes pour ne pas rentrer à Fribourg. Et maintenant, il s'en voulait de ne point éprouver dans la société de Claude ou de Lauper tout le plaisir qu'il s'en était promis.

Lauper surtout lui paraissait morose. Le bon faune au poil roux ne riait plus. Quand on le questionnait sur ses travaux, il haussait les épaules en disant : « Oh ! moi, je suis un bon à rien. Je n'ai aucun talent, je le sais et je m'en fiche ». Il parlait de « se refaire paysan » ou bien de partir s'engager à la légion. Les vieilles plaisanteries, cent fois éprouvées, qui naguère le mettaient infailliblement en joie demeuraient aujourd'hui sans effet. Pour le dérider, Gady avait en vain appelé à son secours quelques blagues nouvelles, rapportées tout exprès du boulevard. Rien n'y faisait. Lauper n'était plus le même. Son ingénuité, ses brusques sautes d'humeur, sa gaillardise, ses enthousiasmes et ses colères, son imagination toujours en mouvement, tout ce que ses camarades aimaient en lui s'était évanoui.

Après plusieurs jours d'efforts sans résultats et d'inutiles sondages, Jean n'avait pas encore pénétré ce mystère.

Un matin, vers la fin de juillet, il alla cueillir chez lui le peintre de vitraux, qui errait dans son atelier comme une âme en peine, le bouscula d'amicales bourrades et le pressa de sortir avec lui, « pour voir passer la noce de la petite Marchand ».

— Ça t'amuse ? demanda Lauper. Tu as pourtant eu un fort béguin pour elle, et un long...

— Précisément, dit l'Esthète, je tiens beaucoup à la voir en robe de mariée.

— Drôle d'idée, bougonna le peintre.

Il se résigna pourtant à suivre son ami.

Tous deux s'attablèrent devant le *Café de l'Hôtel de Ville*, sur le trottoir, qu'une haie de petits sapins en caisse sépare de la chaussée. De là, on pouvait, sans en avoir l'air, observer tout ce qui se passait aux alentours.

Le mariage avait lieu à onze heures, à l'église des Ursulines. Les voitures qui ramèneraient chez l'avocat tous les gens de la noce devaient déboucher vers midi de la route des Alpes, laisser à leur gauche le tilleul historique, puis, avant de s'engager dans la Grand'rue, remonter le plan incliné que domine l'hôtel de ville.

Avec un petit serrement de cœur, qu'il dissimulait sous un déluge de paroles, Jean guettait l'arrivée du cortège, tandis que Lauper, le crâne enfoui jusqu'aux yeux sous son éternel panama, humait sans rien dire son porto.

Au coup de midi, le premier landeau doubla le tilleul. Il était attelé de deux chevaux pommelés ; le cocher avait une cocarde blanche au chapeau, un flot de rubans blancs à la boutonnière, un nœud de même couleur à son fouet. Il mit au pas ses bêtes pour gravir la pente. Comme le temps était beau, on avait abaissé la double capote. On voyait flotter le voile de Céline, mais sa figure était cachée par celle de son mari, dont la grosse face, un peu moins blême que de coutume, souriait sous un haut-de-forme neuf.

Quand la voiture tourna de nouveau et que l'attelage reprit le trot à l'entrée de la Grand'rue, un cahot précipita en avant le buste de la mariée. Gady put apercevoir son visage. Il crut y lire la même expression que naguère, à Montcor, dans les moments où, se tordant les bras, elle larmoyait : « Je suis trop malheureuse ! » Il en éprouva un brusque attendrissement, un élan de pitié, mais à fleur de peau : décidément, il était immunisé.

C'est à peine s'il jeta un regard sur les vieilles pataches de louage, qui, avec des cris de ressorts fatigués, un rou-

lement d'artillerie en marche, des claquements secs de fers frappant les pavés inégaux, suivaient l'équipage des mariés et trimbalaient pêle-mêle le vieux Marchand, tête nue, la mère du gros Favre, empanachée de violet, Mme Marchand, ses filles, l'oncle et le frère du rond-de-cuir, plus une demi-douzaine d'inconnus.

Durant tout ce défilé, Jean était resté coi. Lauper, alors, pour rompre le silence, risqua une question :

— Sais-tu que notre ami Vaillant est très lié avec la Tête-de-Veau ? Il lui gagne de l'argent aux cartes.

— C'est une excuse, accorda l'Esthète, mais une pauvre excuse. Enfin, si ça lui chante...

Il se leva d'un bond, comme s'il venait de prendre une résolution énergique et, d'une voix impérieuse, ajouta :

— Viens, allons-nous en. Je meurs de faim et je t'emmène à l'*Aigle-Noir*, manger des truites. Puisque nous ne sommes pas de la fête, nous avons bien le droit de célébrer entre nous l'événement du jour.

Au cabaret, sur la terrasse agrémentée de tonnelles, d'où l'on contemple de haut les monastères de la Maigrauge et de Montorge, la Sarine verte étalée au pied d'un rempart de falaises ; plus loin, les tours qui jadis veillaient sur la cité ; plus loin encore, le profil des montagnes, Gady, avec l'aide de la patronne, élabora un menu fastueux, arrosé des meilleurs vins de la maison.

Mais ni le buisson d'écrevisses, ni les truites au bleu, sauce hollandaise, ni le filet de bœuf à la crème escorté de morilles, ni le soufflé aux abricots, merveilleusement léger, ni les fraises des bois, ni les crus généreux n'arrivaient à égayer le pauvre Édouard.

Jean, dont la bonne humeur était fragile, sentait la mélancolie de son compagnon le gagner peu à peu. Il résistait encore, mais faiblement. « Dans un quart d'heure, se disait-il, je serai complètement ivre et plus triste que lui. »

La servante, ayant apporté le café et les liqueurs, s'é-

tait retirée. D'un regard circulaire, le peintre s'assura qu'ils étaient seuls sur la terrasse. Lentement, il alluma un cigare et, se renversant sur sa chaise, articula :

— Tout de même, je me sens mieux. Çà me fait du bien de voir un type comme toi... Tu as été fou de cette petite, je le sais ; tu étais prêt, pour elle, à toutes les bêtises, tu en as même fait une maladie. Aujourd'hui, elle se marie, et tu rigoles... Tu as de la chance, ou du courage... Moi, je ne pourrais pas...

Tout en parlant, il secouait, avec un sourire désabusé, sa tête de sylvain.

Jean se hâta d'intervenir :

— Voyons, mon vieux, tu n'avais pas l'habitude, autrefois, de prendre les choses au tragique. Il a dû t'arriver quelque chose de bien extraordinaire. Pourquoi ne veux-tu pas me le dire ? Ça te soulagerait.

— Non, tu te foutrais de moi.

Pendant plusieurs minutes, l'Esthète n'obtint pas d'autre réponse. Lauper, obstiné, répétait :

— Tu te foutrais de moi, tu te foutrais de moi...

Soudain, il se décida :

— Au fond, tu as raison. Il vaut mieux que je te raconte ça. Tu te souviens de Marie, mon modèle...

— Oui, celle qui avait ces belles jambes de Diane. Ce n'est pas elle au moins qui t'as mis dans un état pareil ?

— Non, mais laisse-moi t'expliquer. Bien sûr, ça n'était pas le béguin fou, nous deux. Mais on s'entendait bien. Elle était bonne fille, gaie, amoureuse. Elle tenait bien l'atelier, elle savait poser. Avec ça, discrète, pas embarrassante, économe. Enfin quoi, elle avait toutes sortes de qualités. Je m'étais habitué à elle, elle me suffisait, elle m'empêchait de courir. J'avais une existence régulière, je travaillais. Elle-même se disait très heureuse, chantait comme un pinson. Un jour, sans autre avertissement, elle me fait : « Mon pauvre Édouard il faut que je te quitte, je vais me marier. »

Ça m'a sérieusement embêté, comme tu penses. Ça m'a fait de la peine; que veux-tu ? on s'attache. Enfin, ce n'était pas une catastrophe.

— Et alors ?

— Alors, tu comprends, j'ai été pris au dépourvu. Pour me prévenir, elle avait attendu le Vendredi-Saint, vu que, pendant le carême, on ne marie pas. Elle ne m'a même pas fichu mes huit jours et, le lundi de Pâques, le curé de Posieux — c'est celui qui m'avait refusé un vitrail l'année dernière — leur a donné sa bénédiction. Marie tient avec son homme une petite auberge, sur la route de Bulle...

— Qu'est-ce que ça peut bien te faire ?

— Tu vas voir. Son départ avait bouleversé toutes mes habitudes. Je me suis mis à chercher une remplaçante. Tu sais comme c'est difficile, ici, de trouver des modèles. Les filles se méfient, même lorsqu'on n'a pas de mauvaises intentions. Quant à une bonne amie, c'est le diable : il faut compter dix essais pour une demi-réussite ! J'ai rôdé dans la campagne, traîné dans les cafés, couru après toutes les femmes. Ça m'a valu des tas d'ennuis, des histoires avec des maris ou des amoureux jaloux, avec des parents susceptibles...

— Diantre ! toi qui avais toujours pris un tel soin de ta réputation...

— Je crois bien. Ah ! ma réputation, je n'ai pas été long à la démolir. Ce qui me reste de famille, mon frère aîné, des oncles, une tante, une vieille cousine à héritage, tout ça me faisait la tête. Il y en a même qui se sont permis des observations. Je les ai envoyé promener...

— Voilà qui est évidemment désagréable. Mais tout s'arrange et je ne vois rien là qui puisse abattre un gaillard de ta sorte.

Le faune exhala un profond soupir et reprit avec une moue accablée :

— En effet, s'il n'y avait pas autre chose. J'y arrive.

Seule, ma petite cousine Charlotte continuait à me faire bonne mine. Tu la connais : c'est une gosse de dix-sept ans, jolie comme tout, que je faisais sauter sur mes genoux, il y a quelques années, quand son père m'invitait encore chez lui tous les dimanches.

« Elle s'est toujours intéressée à moi, à la peinture aussi ; elle n'avait jamais cessé de venir à l'atelier, même du temps de Marie. — Il faut lui rendre cette justice, à Marie, qu'elle était vraiment convenable : jamais elle ne m'embrassait devant le monde, jamais personne n'aurait pu soupçonner la moindre des choses.—Après son départ, Charlotte est revenue souvent. Elle voyait bien que j'étais désorienté, que le travail n'allait plus. Elle m'a offert de me poser un saint Jean-Baptiste enfant. J'ai refusé. Elle ne s'est pas fâchée ; elle se montrait toujours gentille, gaie, prévenante, pleine de délicatesse et si bonne camarade. Moi, je me laissais faire, mais, tous les jours, je partais à la chasse aux jupons. La petite faisait semblant de ne rien voir et je ne voulais pas la décourager : ses visites, son bavardage me causaient tant de plaisir ! Un matin — elle était arrivée de bonne heure, on avait causé d'un tas de choses, plaisanté, raconté des blagues, — voilà que, tout à coup, elle prend un air sérieux et se met à me faire un sermon : « Écoute, Édouard, je t'aime bien, mais tu me fais de la peine. Tu n'as plus de goût au travail, tu flânes, tu es toujours dans la lune. Tu t'ennuies, bien sûr ! Tu cherches à te distraire en buvant. Et ce n'est pas tout : on a beau me prendre encore, toi et les autres, pour une petite fille, je sais bien comment tu essayes de t'amuser. Et tu ne t'amuses pas. Tout ça ne te vaut rien. Vois-tu, Édouard, tu devrais te marier, avec une gentille petite femme ».

Lauper avait parlé plus vivement que de coutume. Il paraissait essoufflé. Sa face était luisante de sueur. Pour se donner le courage d'achever son récit, il avala un second verre de marc. Une blancheur brillante éclaira ses

prunelles verdâtres. D'une voix assourdie, avec des mots qui de nouveau se traînaient à l'allure d'un podagre sur ses savates, il continua :

— En me disant ça, Charlotte était devenue rouge comme une écrevisse ; elle baissait les yeux, se tortillait...

— Je vois la suite, s'écria Gady. L'atelier, le divan, je connais ça : tu as fait comme moi avec Bérénice...

— Tu n'y es pas du tout, jeta le peintre. J'ai eu comme un éblouissement. Je n'y voyais plus. J'avais l'impression que tout le dedans de mon corps fondait comme une cire. Je pensais seulement : « Imbécile ! tu poursuis toutes les jupes qui passent, tu perds ton temps, tu gaspilles ta jeunesse et tu t'ennuies à mourir. Pendant que tu fais l'idiot, à côté de toi, il y a une petite fille délicieuse, et qui t'aime, et qui accepterait d'être ta femme ! Et tu ne t'en aperçois même pas : c'est elle qui a le courage, l'intelligence de te le dire. Imbécile ! Imbécile ! » Les choses, autour de moi, tournaient. Au bout d'un long moment, elles sont revenues à leur place, tout doucement. La petite me regardait en souriant.

Alors, je lui ai dit : « C'est vrai, Lolotte, que tu m'aimes et que cela ne te déplairait pas d'être ma femme ? » Elle m'a regardé de nouveau, mais d'un autre air et, tout à coup, elle est partie d'un éclat de rire qui la secouait toute. Je devais faire une drôle de tête : elle n'arrivait pas à s'arrêter de rire. A la fin, cependant, elle a réussi à parler. Et voici ce qu'elle m'a dit : « Mon pauvre Édouard, tu es complètement fou. J'ai toujours pensé que tu étais un original, mais pas à ce point. Penses-tu sérieusement qu'une fille comme moi peut épouser un artiste, un artiste comme toi, autant dire un sauvage ? Même si tu avais un métier convenable, tu oublies que tu pourrais être mon père ! »

Lauper se tut. Des gouttes de sueur, de nouveau, perlaient à son front. Il s'épongea lentement, soupira et reprit :

— Elle n'est plus jamais revenue. Je ne sais pas si je t'ai bien expliqué... Il m'avait suffi d'une seconde pour être amoureux. Les gens disent : aimer à la folie. Ils ne savent pas ce que c'est. Une seconde : j'étais amoureux, j'étais heureux comme je ne l'avais jamais été de ma vie ; une autre seconde : j'étais plus misérable que les pierres du chemin. Je le suis encore...

Il conclut :

— Ça m'a fait du bien, tout de même, de te raconter ça. Mais tu n'imagines pas ce qu'on peut souffrir. Sans parler de l'amour-propre ! S'entendre dire, à vingt-huit ans : « Tu pourrais être mon père ! »

A présent, il souriait presque.

Ils sortirent ensemble. Jean quitta son ami devant l'hôtel des postes et y entra pour écrire une carte à Mlle Fernande Cordier, 14, rue de la Sorbonne, Paris, Ve.

III

M. François de Gady n'avait pas renoncé au dessein d'installer son fils dans une confortable préfecture. Deux conseillers d'État, informés de ses vues, lui firent savoir que la chose n'était pas impossible, si le jeune homme acceptait d'accomplir tout d'abord un stage de trois ans à la chancellerie, où l'occasion lui serait donnée de se familiariser avec la routine administrative et d'acquérir des titres aux fonctions que son père ambitionnait pour lui.

Vers la fin d'octobre, l'Esthète, possédant enfin son diplôme de licencié en droit, cherchait le moyen de regagner Paris. Ce fut l'instant que choisit le capitaine pour lui parler des démarches qu'il avait entreprises et pour l'inviter à prendre une décision.

Certaine scène de l'année précédente lui avait révélé que Jean pouvait n'être pas toujours de son avis. L'âge d'ailleurs, commençait à émousser le tranchant de son

caractère. Peut-être aussi craignait-il, en se montrant trop agressif, de fortifier une résistance à laquelle il devait s'attendre. Il fut plein de sollicitude, presque d'aménité. Il avait, dit-il, le devoir de mettre en garde ses enfants contre les illusions que pouvait nourrir en eux l'espoir d'un riche patrimoine ; sa fortune était modeste, ses héritiers seraient contraints de travailler. Son désir était de les voir choisir des carrières qui, sans ternir l'honneur du nom, leur assurassent l'aisance, condition d'un bon mariage. Charles s'était voué à la finance et paraissait y réussir : tant mieux. Il fallait cependant tenir pour plus conforme aux traditions de la famille une charge publique, comme celle que Jean obtiendrait, s'il le voulait. Sans doute, depuis deux générations, on avait trop souvent conféré cet honneur à des indignes, mais il appartenait aux meilleurs de relever le prestige de la fonction : un préfet, que diable, c'était toujours, n'en déplaise aux démagogues, le successeur des baillis de Leurs Excellences !

Dans sa préfecture, le poète aurait quelque loisir. Rien ne l'empêcherait d'y honorer les muses. Certes, M. de Gady eût préféré qu'il s'adonnât à des délassements plus sérieux, comme l'histoire, la généalogie ou l'héraldique, mais, après tout, on pouvait versifier sans déchoir, à condition de ne pas demander aux lettres un gagne-pain, ce qui,pour un gentilhomme appauvri par le triste siècle où nous vivons, serait à la fois absurde et inconvenant.

Sur ce sujet, de même que sur quelques autres, Jean avait depuis longtemps renoncé à contredire l'auteur de ses jours. Il le laissait parler et gardait pour lui son opinion, évitant ainsi de peiner le capitaine, comme de provoquer des débats irritants pour sa propre fierté.

Il se borna donc à remercier son père, déclara qu'il se préoccupait, lui aussi, de trouver un métier décent et qu'il correspondait dans ce but avec diverses personnes dont il attendait les réponses, demanda enfin un délai de

quinze jours pour réfléchir aux propositions qui lui étaient faites et arrêter son choix.

Le veuf y consentit.

Peu après, Jean lui exposa que, grâce à son frère Charles et à quelques amis parisiens, il avait obtenu « là-bas » une situation d'avenir au contentieux d'une banque franco-suisse.

— Çà n'est pas mal, évidemment, répliqua M. de Gady, mais, avec ma combinaison, tu restes au pays et tu peux faire ton doctorat. L'an dernier, tu en avais le désir. Ton travail à la chancellerie ne t'empêcherait pas, en attendant mieux... En puis, tout de même, je ne tiens pas à voir tous mes enfants s'en aller...

Mais ses objections, une à une, tombèrent devant l'attitude résolue de l'intéressé, l'avis très net que donnait Charles et les avantages pécuniaires que faisaient entrevoir, au bout d'un temps assez court, les offres de Paris.

Jean repartit donc en novembre.

Heureux de retrouver son logis de la rue Monge, il regretta sa liberté perdue.

Ses journées se passaient lentement à écrire des lettres d'affaires, à dépouiller le *Dalloz* et le *Journal Officiel*, à étudier des contrats, à discuter avec des notaires, des avoués, des avocats-conseils. Les soirées, il les employait plus judicieusement que l'année précédente : sa servitude quotidienne lui en avait révélé tout le prix.

Il sortait peu. Ses collègues ne lui inspiraient pas une sympathie très vive. Au bureau, il se mêlait rarement à leurs conversations, dont les femmes, les courses, le théâtre et la cote des valeurs étaient les seuls sujets. En ville, il les évitait. Il avait conservé cependant d'agréables relations avec quelques camarades rencontrés à l'école de droit.

Mais le meilleur de son temps, il le gardait pour lui. La nécessité où il se trouvait de consacrer huit heures par

jour à une besogne qui n'était pas la sienne lui enseignait, lui imposait peu à peu une discipline que naguère il eût rejetée.

Depuis que, pour écrire, il devait se priver de liberté et de plaisirs faciles, son labeur d'écrivain lui devenait plus cher. Il le poursuivait âprement et, quand il croyait avoir bien travaillé, une allégresse l'envahissait.

Les strophes qui avaient résonné d'abord confusément dans son cerveau s'accordaient soudain dans une harmonie claire et forte. Des poèmes qui s'étaient longtemps offerts aux regards de son esprit comme des nuages informes, qu'un beau vers par instants transperce d'un trait de feu, mais dont la vraie figure demeure insaisissable, trouvaient tout à coup leur sens, leur dessin, leur couleur, leur ordonnance, leur rythme et leur sonorité.

Même quand son travail solitaire ne lui apportait pas les joies grisantes qu'il puisait dans le sentiment d'une victoire, Jean s'acharnait. Il allait jusqu'à se donner des tâches d'écolier ou à se promettre des récompenses : « je n'irai pas me coucher avant d'avoir trouvé, pour ce jardin, une épithète plus exacte », ou bien : « si, vendredi soir, cette nouvelle est achevée, je passerai au Louvre l'après-midi de samedi ».

Il s'occupait principalement à préparer un recueil de poèmes. Les pièces qui devaient composer le volume s'échelonnaient sur plus d'un lustre. Les plus nombreuses, de date récente, étaient nées, — si l'on peut risquer une telle figure — de la passion inspirée à l'auteur par Mlle Marchand. Cette histoire, au temps où il la vivait, s'était traduite par des chants bien médiocres. Mais à mesure qu'elle reculait dans le passé, il en oubliait les accidents prosaïques pour n'en garder dans son souvenir que la durable substance. Le visage même de Bérénice prenait dans l'éloignement une beauté nouvelle. Dans la mémoire de Gady, une autre femme, peu à peu, se substituait à celle qu'il avait connue. Autour de cette figure

aux traits estompés, affinés par la brume du temps, des décors fastueux s'inscrivaient sur la trame des vers. Certains hymnes, d'un lyrisme plus haut, dépassaient, négligeaient l'héroïne, pour dire virilement les résolutions prises par le poète, l'affranchissement du cœur, l'essor d'une pensée plus ferme, la fuite en déroute des craintes anciennes, la confiance dans la vie, la certitude de vaincre. L'exaltation de l'âme et des sens s'y exprimait par instants, à travers les mythes et les images, par des cris d'une tendresse profonde qui rêve d'étreindre tout l'univers sensible.

Quand il eut achevé de corriger, de polir, de classer les pièces retenues après un examen sévère, il alla les porter à André Lefort, qui, l'année précédente, à la Closerie des Lilas, s'était pris d'amitié pour lui.

Maître, à vingt-six ans, d'une belle fortune que son père avait gagnée dans les savons, Lefort venait de lancer une revue, *Dionysos*, et annonçait l'intention de révéler des talents jeunes. Non seulement, il leur ouvrait un périodique nouveau, mais encore il promettait de faire paraître chaque année trois ouvrages complets d'écrivains ignorés ou méconnus.

Il parut goûter les vers de Jean, se fit indiquer les morceaux entièrement inédits,en loua particulièrement deux, qu'il offrit de publier dans le prochain numéro de sa revue, et garda le manuscrit pour l'étudier à loisir.

— Nous verrons, conclut-il, l'accueil que recevront ces deux pièces. Pour moi, je les trouve fort belles et je suis bien sûr que les autres ne leur cèdent en rien. Mais, si indépendant que l'on soit, il faut tenir compte de son public. *Dionysos*, je m'en flatte, est lu par les meilleurs esprits de France. Et, pour choisir les volumes que je me propose d'éditer — j'ai déjà reçu plus de cinquante envois, — nous avons réussi, mes amis et moi, à former un jury composé de nos écrivains les plus justement illustres. Ce sont eux qui, en dernier ressort, vous jugeront.

Naturellemeint, je ne manquerai pas de signaler votre livre à leur attention.

Il parlait avec solennité et une pointe d'accent méridional.

L'Esthète ne put s'empêcher de songer qu'il était moins phraseur l'an dernier, à la Closerie.

— Bah ! se dit-il, que m'importe ! Qu'il prenne mon livre, c'est tout ce que je lui demande.

Un garçon de bureau annonça M. Prosper Maréchal, de l'Académie Française.

— Excusez-moi, cher ami, s'exclama Lefort en se précipitant à la rencontre du visiteur, que l'on avait introduit dans un petit salon attenant.

Jean gagna l'antichambre. Durant quelques secondes, les portes demeurèrent ouvertes et il put entendre le directeur de *Dionysos* s'empresser :

— Vous, mon cher maître ? Quelle bonne surprise ! Entrez donc... On a failli vous faire attendre, je ne m'en serais pas consolé...

— Bon ! pensa Gady, le voilà qui se prosterne devant ce vieux pompier ! Il n'y a pas longtemps, il l'appelait « triste macrocéphale, déplorable cucurbitacée, de l'espèce dénommée coloquinte, à qui l'on ne saurait accorder que des vertus amèrement purgatives ».

A un autre moment, cette palinodie l'eût irrité. Étant d'heureuse humeur, il se contenta d'en sourire.

Il s'arrêta un instant sur le trottoir.

Le nuit était profonde. Sur le boulevard Saint-Germain, de rares passants se hâtaient. Les boutiquiers fermaient leurs volets de fer. Dans la bruine de décembre, les lunes électriques, de loin en loin, arrondissaient des taches de clarté laiteuse qui paraissaient se diluer dans l'ombre.

En face, les portes de la librairie franco-anglaise, Atchinson et Bertin, étaient encore ouvertes. Une jeune femme, qui venait d'en sortir, s'éloignait d'un pas décidé vers l'École de Médecine. Jean reconnut la silhouette et

la démarche de Fernande. Il s'élança derrière elle et l'eut bientôt rejointe.

— Ah ! c'est vous, dit-elle sans s'arrêter. Vous m'avez fait peur...

Ses hauts talons continuaient à frapper régulièrement, de claquements secs et pressés, l'asphalte du trottoir.

— Je vous demande pardon, fit l'Esthète, encore essoufflé de sa course. Je ne sais pas pourquoi je me suis précipité à votre poursuite comme si j'avais peur de vous manquer. Ou plutôt si : je suis content, ce soir, et pressé de le dire à quelqu'un. Venez dîner avec moi, voulez-vous?

Elle accepta sans se faire prier.

Depuis trois semaines, il s'était sevré de tout plaisir, de toute distraction : une irrésistible envie lui venait de fêter avec cette gentille camarade le succès qu'il avait remporté. Inclinant à la magnificence, il proposa Foyot, qui n'était pas loin.

Mais Fernande se récria :

— Pensez-vous que nous allons, bêtement, boire et manger votre fin de mois ? Est-ce qu'on vous a nommé sénateur, dans votre pays ? Et puis, je ne suis pas habillée...

— Comment donc! protesta Jean. Vous êtes charmante dans ce tailleur et votre fourrure est d'une élégance...

— C'est du sconse, précisa-t-elle en souriant.

Puis, avec un soupir :

— Il ne doit pas être vrai : je ne l'ai pas payé cher.

Après avoir décliné, comme trop luxueux, plusieurs des restaurants qu'il nomma, elle finit par agréer un traiteur de la place Saint-Michel dont il vantait les excellents bourgognes et la cuisine honnête.

Chemin faisant, Gady lui conta son entrevue avec Lefort et les espérances qu'il en concevait : son livre publié par *Dionysos* sous les auspices d'un groupe de grands écrivains, la célébrité, peut-être le moyen de quitter un

métier odieux, la porte grande ouverte, en tout cas, sur l'avenir.

Elle le félicita, très sobrement, mais avec un air de sincérité et de joie dont il se sentit tout remué.

Au cabaret des *Deux-Ancres*, le patron leur indiqua une table dans un recoin tranquille. Quelques habitués qui dînaient en silence, seuls ou par couples, levèrent à peine le nez à leur passage.

Jean s'empressa d'établir le menu : marennes, accompagnées d'un Pouilly limpide et frais, homard à la Neubourg, bécasse flambée au porto, avec une bouteille de Chambolle-Musigny, salade, tarte aux prunes, fruits.

Il était gai. Sa compagne ne tarda pas à l'être aussi. Très vite, la conversation reprit le tour galant que le jeune homme avait cherché à lui donner lors de ses premières rencontres avec Fernande.

Devant son insistance à répéter qu'elle redoutait l'amour et qu'elle ne voulait plus le connaître, il s'était résigné à l'amitié familière et chaste qu'elle lui offrait, se bornant à exprimer parfois le regret qu'elle ne consentît point à le croire quand il affirmait qu'il saurait la rendre heureuse et que leurs deux solitudes pouvaient en s'unissant leur créer une vie meilleure.

Des scrupules l'empêchaient de faire sa cour avec la véhémence et la chaleur qui eussent peut-être renversé les barrières dressées devant son désir. Il savait Fernande honnête et droite. Il sentait bien qu'elle lui vouait une tendresse vraie. Pour qu'elle l'aimât de tout son cœur, pour qu'elle se livrât tout entière, il eût suffi sans doute que Jean lui promît un amour fervent, profond, durable. Mais il ne voulait pas mentir et il doutait de pouvoir lui donner tout ce qu'elle méritait. Il n'eût pour rien au monde chuchoté à son oreille de ces serments légers que certaines femmes exigent encore comme une formalité traditionnelle et que les plus délicats des hommes prêtent sans sourciller, tant leurs partenaires montrent clairement

qu'elles n'en seront point dupes. A Fernande, il pensait devoir, parce qu'elle-même l'attendait de lui, la plus exacte probité.

Il ne lui avait jamais dit : « Je vous aime ». Savait-il seulement s'il l'aimait ? De bonne foi, il se croyait désormais incapable de chérir un être comme il avait adoré Bérénice. Alors, pourquoi s'obstiner à poursuivre l'impossible ? Ne valait-il pas mieux abandonner ? Gady s'y efforçait en vain : il ne pouvait ni renoncer à son rêve ni commettre, pour le réaliser, un acte déloyal.

Ce soir-là encore, malgré la bonne chère, malgré le vin doré allumant dans les yeux des deux convives des paillettes semblables à celles qui tremblaient dans leurs verres, le jeune homme mit une constante sourdine à l'expression de ses sentiments :

— Voyez-vous, disait-il, j'ai perdu déjà bien des illusions...

— A votre âge ?

— Oui, à mon âge. Je ne crois plus à l'Amour avec un grand A. Mais je crois encore qu'une femme comme vous, un homme comme moi, se comprenant, s'estimant, peuvent se donner du bonheur...

— Pour combien de temps ?

— Ah ! sait-on jamais? C'est pour celà que j'ai toujours évité, avec vous, de prononcer certains mots. Vous m'auriez cru et peut-être que, sans le vouloir, sans même le savoir, je vous aurais trompée. Alors, comme vous le souhaitiez, nous avons pris l'habitude de causer de tout, en camarades, sauf de ce qui, au fond, nous intéresse le plus. Nous nous racontons des blagues...

— Vous me faites des compliments, bien que je les déteste...

— Quand je vous en fais, ils sont sincères. Mais je ne vous dirai jamais une chose dont je ne sois pas sûr. Je ne veux de déception ni pour vous ni pour moi.

— Pour vous ?

— Oui, pour moi. Moi aussi, j'ai souffert de l'amour...

— Oh! un homme ne souffre jamais comme une femme. Quand on s'y est brûlé comme moi, on a peur du feu !

— Aussi je ne ferai rien pour allumer un incendie. Mais ne peut-on pas se réchauffer à la flamme, s'y éclairer...

— Ce serait trop beau, murmura Fernande, les yeux au plafond. Et comme un écho à l'exclamation du poète, elle redit, mais beaucoup plus bas :

— Sait-on jamais ?

Au dessert, Jean ne doutait plus qu'elle ne fût prête à se rendre. Tout le long du repas, dans le fumet de la bécasse, dans le parfum de fruits du Chambolle, leurs propos s'étaient répondu, passant de l'ironie à la douceur, de l'amitié à l'abandon, de la confidence à l'aveu.

Après le café et les liqueurs, la jeune femme pria Gady de la reconduire chez elle, à pied, par le boulevard Saint-Michel. A la façon dont elle s'appuyait sur son bras, il sentait venir la fin de cette longue résistance, dont il lui savait gré et qu'il se félicitait de n'avoir vaincu ni par la violence ni par le mensonge.

Elle ne répondit plus à ses paroles qu'en inclinant la tête ou en exhalant des « oui » à peine perceptibles.

Quand ils arrivèrent place de la Sorbonne, l'orchestre du café d'Harcourt attaquait une valse viennoise. Jean proposa de s'arrêter.

Fernande, alors, dégageant son bras qu'il serrait, dit avec une hâte un peu fébrile :

— Non. Excusez-moi, je veux rentrer. Ce dîner, ces bons vins... je crois que j'ai un peu de migraine...

Comme il s'empressait, offrant d'aller chercher un médecin, elle l'arrêta :

— Vous êtes fou : je n'ai besoin que de solitude et de sommeil. Allons, laissez-moi, je suis à ma porte.

Sa voix, très douce l'instant d'avant, avait pris un timbre dur.

Il la suivit encore jusque devant sa maison. Elle sonna, d'un index impatient et, sans se retourner, disparut derrière le battant, qui se referma.

Déçu, énervé surtout de cette fuite soudaine, Gady se dirigea vers la rue Monge. Sa compagne était-elle vraiment souffrante ? Pourquoi ce brusque départ qui ressemblait à une évasion ? Par amour-propre, il voulut n'y voir qu'un dernier sursaut de méfiance et de pudeur, que, dans quelques jours, on lui avouerait en rougissant et en reconnaissant ses torts.

A l'angle de la rue des Ecoles et de la rue des Carmes, une fenêtre éclairée, au rez-de-chaussée, exposait, sur des champignons, quelques chapeaux de femme. A travers un rideau de guipure, s'apercevait, penchée sous la lumière du gaz, une tête aux cheveux d'acajou relevés très haut sur la nuque blanche.

Jean reconnut Denise, une modiste du Quartier, qu'il avait quittée trois semaines auparavant, après une brève liaison, excédé qu'il était par les éclats de sa bruyante jovialité et par les exigences d'un tempérament excessif.

Elle lui avait glissé la dernière fois : « Tu sais, quand ça te dira de nouveau, mon petit... » Il eut la tentation de heurter à la vitre, l'envie de sentir un corps chaud près du sien, dans la chaleur du lit. Mais non, cette Denise, grasse et vulgaire, le rendrait encore plus maussade... Et Fernande, qui peut-être, à cette heure, sanglotait sur sa couche étroite...

Il pressa le pas.

RENÉ DE WECK.

(*A suivre.*)

REVUE DE LA QUINZAINE

—

LITTÉRATURE

Paul Escoube : *La Femme et le sentiment de l'Amour chez Remy de Gourmont*, Mercure de France. — André Thérive : *Le Français langue morte*? Plon. — Maurice Boissard : *Ma pièce préférée*, Les amis d'Edouard. — Edmond Rocher : *Louis Pergaud, conteur rustique*, Les hommes et les idées, Mercure de France.— Fernand Fleuret : *Trois Contes anciens*, Ecrin de Belles-Lettres.

M. Paul Escoube est certainement un des esprits qui connaissent le mieux l'œuvre de Remy de Gourmont et en a le plus profondément analysé les racines. Dans ce dernier livre : **La femme et le sentiment de l'Amour chez Remy de Gourmont**, M. Paul Escoube a su dégager, avec tact, science et intuition, la psychologie amoureuse de l'auteur des *Lettres à l'Amazone*, sa conception de l'amour physique et de l'amour mystique et sa métaphysique de la sensualité. Je ne le suivrai pas dans l'analyse des romans et des essais de l'auteur de *Sixtine* qui marquent chacun une étape vers l'adaptation de sa philosophie à la vie. Dès les premières pages de son essai M. Paul Escoube résume ainsi les résultats de l'étude psychologique entreprise : étudier, écrit-il, la description de la femme et du sentiment de l'amour chez R. de Gourmont, c'est « vivre cette tragédie de l'âme où se tiennent en conflit les aspirations instinctives d'un cœur sentimental et les exigences d'un esprit qui veut vivre au-dessus de la vie, l'envie naïve d'être heureux et le fier souci de ne pas déchoir. Drame de l'esprit qui s'achève en drame du cœur, où l'esprit, d'abord protagoniste, voit sa domination peu à peu ruinée et laisse parler plus haut que lui le sentiment enfin délivré, mais si meurtri par un long esclavage que sa revanche n'est qu'un triomphe blessé, presque un sursaut d'agonie. »

Pour comprendre le mécanisme de cette cérébration perpétuelle de sa sensibilité que fut l'œuvre de Remy de Gourmont, il suffit de comparer *Sixtine* aux *Lettres à Sixtine*. Drame de l'esprit qui s'achève en drame de cœur, écrit M. Escoube : je pense que les

deux drames, celui du cœur et celui de l'esprit, furent toujours associés, mais que ce fut l'esprit qui le délivra. La haute philosophie de l'amour qui se dégage des *Lettres à l'Amazone*, œuvre plus directe et moins transposée, est encore une délivrance, une cérébration. M. Escoube écrit très finement: dans ces *Lettres à l'Amazone*, Gourmont, « travaillé toujours par le démon de l'analyse, s'efforce de se garantir contre lui et de gagner la complicité de l'intelligence. Par d'ingénieux détours il va rattacher à ses anciens reniements sa nouvelle affirmation. »

Lorsque l'on connaîtra mieux la vie secrète de Remy de Gourmont on s'apercevra peut-être qu'il ne renia jamais la vie. Ce qui peut en donner l'illusion, c'est qu'en effet, il sut toujours s'assurer « la complicité de l'intelligence », c'est que sa sensibilité se cristallisait aussitôt en intelligence. Entre *Sixtine* et les *Lettres à l'Amazone*, il y a un roman qui n'a jamais été écrit, peut-être parce qu'il avait été trop vécu, mais on en trouverait l'influence dans *La physique de l'Amour*, et jusque dans cet « examen de conscience » philosophique qu'est *Une nuit au Luxembourg*.

Mais ces notes ne font que confirmer les conclusions du très beau livre de M. Paul Escoube qui, dépassant l'analyse de l'œuvre de Remy de Gourmont, pourrait s'intituler — du titre de l'un des chapitres — *Métaphysique de la sensualité*.

§

M. André Thérive pense que la langue française est arrivée à un tel degré de perfection qu'il ne faut plus y toucher : on ne ferait que l'abîmer. Le français est devenu une langue morte qu'il faut embaumer dans des bandelettes faites avec les chefs-d'œuvre de nos écrivains. Que le français, désormais sacré langue morte, aille rejoindre le grec et le latin, et que l'on continue, jusqu'à la fin de notre civilisation, à écrire cette langue qui ne sera jamais plus parlée.

J'ai lu ce livre de M. André Thérive : **Le Français langue morte** ? avec le plus grand intérêt. M. Thérive étudie ce qu'il appelle la crise du français et cherche les moyens de préserver la langue française de toute blessure.

J'admets, avec M. Thérive, que notre langue est envahie par une quantité d'expressions et de mots empruntés à des langues étrangères. Faut-il s'en inquiéter et croire qu'à cause de cela, le français se corrompt ?

Nous avons toujours accueilli les mots étrangers qui nous étaient utiles ou seulement agréables ; s'ils sont plus nombreux et plus envahissants aujourd'hui qu'hier, c'est qu'il y a plus de communications ou d'échanges entre les peuples. Parallèlement le français envahit la langue anglaise et aussi l'allemande. Il faudra bien s'habituer à cette idée que nous allons vers une sorte de cosmopolitisme social et par répercussion linguistique.

... Il n'y a pas de remède. En tous cas, tuer la langue française en pleine vie et l'embaumer serait un crime, d'ailleurs aussi impossible qu'inutile. Une langue reste vivante tant que le peuple qui la parle demeure vivant, et il faut accepter son évolution, qu'aucun ministre ne peut diriger.

C'est ainsi que le latin est devenu le français. Que deviendra le français ?

Je sais bien aussi que notre syntaxe, telle que les grammairiens ont voulu la fixer, se détraque. Et pourtant je ne peux pas adopter le pessimisme de M. Thérive ; je ne suis même pas loin de penser que jamais notre langue n'a été aussi vivante, aussi originale, et qu'elle échappe enfin au corset latin. Il ne m'apparaît pas du tout que l'esthétique de la langue française soit compromise par l'ignorance d'une foule d'écrivassiers qui ne comptent guère et ne représentent rien. Quel peuple possède à l'heure actuelle une pléiade d'écrivains telle que celle dont nous pouvons nous glorifier ? M. André Thérive lui-même, qui écrit dans une langue correcte, actuelle et vivante, ne contredit-il pas sa propre théorie ? Et puis une langue embaumée, qu'est-ce que cela donnerait ? Des Abel Hermant à la douzaine, et des néo-classiques ronsardisants ? Cela n'aboutirait qu'à une littérature de pastiche. Je préfère des incorrections qui se styliseront. Tant que nous aurons en France des écrivains de génie, ils sauront orchestrer et musicaliser les apports de mots étrangers et même en enrichir notre langue. Ne soyons pas des Chinois et n'élevons pas de murailles entre l'étranger et nous ; car, en vérité, je vous le dis, nous sommes à une heure où les nationalismes même linguistiques ne sont pas très solides.

Et quant à la pure langue française, si vraiment il y a dans sa vie une époque où elle fut pure et vierge, ne s'embaume-t-elle pas elle-même dans ses chefs-d'œuvre successifs, sous les Pyramides de ses bibliothèques ?

§

Sous ce titre : **Ma pièce préférée**, « les Amis d'Edouard » publient quelques pages de confessions de M. Maurice Boissard. Il y a là, dans cette description du décor de sa vie intérieure et extérieure, une telle vérité, une telle sincérité qu'on est à la fois ému et émerveillé. M. Maurice Boissard nous a dit souvent sa dilection pour l'œuvre de Stendhal. C'est qu'en effet, il y a entre eux une véritable affinité de sentiment et d'intelligence et jusqu'à une affinité amoureuse. L'un et l'autre savent associer un certain cynisme à une profonde délicatesse, à une timide tendresse. Mais ce sont par leurs différences que les êtres prennent leur signification individuelle. Maurice Boissard, s'il a le goût de l'analyse sincère de Stendhal, n'a pas sa vanité, et c'est à l'abri de toutes les illusions humaines qu'il contemple les ridicules de la vie et s'en amuse. Il ironise même les aventures et les mésaventures de sa propre vie et trouve à les noter, à les analyser, un plaisir pur... Maurice Boissard est un des rares êtres qui ne s'ennuie jamais avec lui-même, ce qui est très flatteur pour son double. André Rouveyre a illustré ce petit livre de quatre dessins qui ont la marque du maître.

§

Ce livre que M. Edmond Rocher consacre à son ami **Louis Pergaud**, conteur rustique, est plus qu'une analyse exacte d'une œuvre, c'est pour ainsi dire la résurrection d'une vie qui ne peut d'ailleurs pas être dissociée de l'œuvre : « Pour qui a vu Pergaud s'enfoncer dans les dédales des bois de Landresse, écrit M. Edmond Rocher, l'âme du chasseur, du boit-sec, du conteur égrillard se retrouvait à Paris. Pour qui savait sa fervente admiration pour Deubel, Pergaud continuait en son logis les rêveries ébauchées à deux, dans les prairies de la Petite Patrie, et cela se traduisait en poèmes. Car il était toujours là-bas en compagnie de Miraut, en compagnie de ses bêtes sauvages, de ses rustiques compagnons, et plein du souvenir de son enfance turbulente. » Dans cette évocation de son ami, M. Edmond Rocher nous apparaît le poète dessinateur qu'il est, et c'est parce qu'il a tendrement aimé l'auteur de *Goupil à Margot* qu'il l'a compris aussi et qu'il le fait aimer et comprendre.

Plutôt que de vaines analyses des livres de Pergaud, M. Edmond Rocher nous fait lire dans ce petit livre quelques-unes des plus

belles pages du jeune romancier si tragiquement disparu, et nous donne à la fin du volume un conte inédit et une liste « Titres et projets » des livres et des nouvelles que Pergaud voulait écrire : *Lebrac bûcheron*, roman ; *La Grande Equipée de Mittis*, roman d'un matou ; *le Journal des douze heures de la forêt*, et *La Chronique des champs et des bois*, ce qui prouve éloquemment, écrit M. Rocher, que le jeune auteur n'était pas à court d'haleine.

§

Balzac a écrit les « Contes drôlatiques » pour s'amuser et nous amuser, mais aussi pour montrer aux critiques ainsi qu'au public quelle profonde connaissance il avait de la langue française et à quel point il savait la généalogie de tous les mots. A notre époque où la plupart des écrivains s'enorgueillissent de leur ignorance spontanée, M. Fernand Fleuret a voulu, comme Balzac, tout en nous réjouissant avec ses **Trois Contes anciens**, nous montrer qu'un écrivain digne de ce nom ne doit rien ignorer de notre langue. Et voici, justement, ce qu'en un avertissement, en ce même langage qui était en usage voici quatre cents années, écrit M. André Thérive : Si le sieur Fleuret « a ainsi rendu hommage à cette époque (à jamais regrettable) où le parler français atteignait son plus haut degré de richesse, de souplesse et de perfection fleurie, ce n'est point du tout divertissement de grimaud, ains nécessité de moraliste. Il lui convenait planer (en quelque sorte) sur les siècles et les peuples ... »

Mais il faudrait que cette parfaite connaissance de la langue française s'exprimât en une œuvre de parfaite spontanéité où puissent s'insérire à côté des richesses anciennes les neuves trouvailles de notre vocabulaire. L'érudition est d'autant plus solide qu'elle est plus discrète.

JEAN DE GOURMONT.

LES POÈMES

Jean Pellerin : *Le Bouquet inutile*, « Nouvelle Revue française ». — Paul Hyacinthe-Loyson : *Sous le Signe Eternel*, Helleu et Sergent. — Jules Romains : *Odes et Prières*, « Nouvelle Revue française ». — Alphonse Séché : *Dans toute Cage il y a deux Oiseaux*, bois originaux de S. Lewitzka, Chiberre. — Touny-Lérys : *Le Printemps souriant et grave*, G. Crès. — Léon Riotor : *Poèmes et Récits de Guerre*, notice par Ernest Raynaud, Impr. Frazier-Soye.

Est-ce Verlaine qui le suggère ? « Il faut n'être pas dupe en ce

farceur de monde », et, afin de n'être pas dupe, ne pas accorder aux choses de la vie quotidienne non plus que de la pensée une attention mieux qu'un instant amusée, fugace et de pleurs dans un rire trempée. De Verlaine sans doute se réclame la légion, encore jeune, bien que déjà douloureusement décimée, des poètes qu'on appelle les humouristes ou les fantaisistes. A Laforgue encore, à Rimbaud, à Corbière, à Mallarmé, à Baudelaire, à Moréas ils ont demandé conseil, et prétendent se rattacher, par tradition, à Charles d'Orléans, à Villon, à Sigognes, à Maynard, à Perin... Ce besoin de consécration par l'assentiment des maîtres invoqués les honore, sans qu'ils s'en diminuent ni ne s'en exhaussent, et leur désir est respectable. Aussi bien n'y a-t-il lieu d'en discuter la raison d'être ni le bien fondé. Chacun aisément se découvrira des points de contact ou de ressemblance avec quiconque ; il apparaît aussi vain de s'en prévaloir que de dénier aucun mérite aux aînés dont on n'aime pas ou dont on combat l'esthétique.

Je sais bien que de ces jeunes poètes la fantaisie, la verve acrobatique et spirituelle à laquelle ils soumettent diligemment la facture exacte et minutieuse de leur vers, leur modèlent une attitude où, par crainte d'être dupes, de céder aux vieilles balançoires de l'emphase ou du sentiment, ils dissimulent le spasme étouffé de leurs doutes, de leurs douleurs intimes. Je les admire, certes, de tant de courage et de résolution. Néanmoins, quand M. Tristan Derème, parallèlement aux ingéniosités de son caprice verbal, se détend en abandons attendris et même langoureux, j'éprouve, lecteur, un allégement à surprendre l'aveu éternel et primitif de l'homme vrai et non plus guindé sous l'apparat mondain d'une tenue qu'il s'est imposée. De même, et plus frissonnant, était souvent Toulet ; de même j'aperçois souvent l'âme éplorée et le désir d'envol séraphique aux fleurettes artificielles, illuminées d'éclairages factices et imprévus, qu'assembla dans le

Bouquet Inutile Jean Pellerin.

M. Francis Carco présente et célèbre son ami perdu dans une préface qui le définit avec la plus juste précision. Pourquoi se complaît-il, d'un ton hostile et aigre, à s'en prendre à ce que, pareil aux gazetiers, il dénomme le *fatras* ou les *brumes* du symbolisme ? Oublie-t-il que plusieurs des maîtres qu'il révère ont été les initiateurs de ce symbolisme abhorré, ont concouru

à son développement? Je ne lui fais pas l'injure de feindre qu'il ignore, parmi les symbolistes de la première ou de la seconde génération, parce qu'ils vivent et produisent toujours, des poètes tels que MM. Francis Vielé-Griffin ou Tristan Klingsor. Ne peut-on, comme il le dit très légitimement de Jean Pellerin, dire du premier qu'il « ne pousse pas de grands cris », qu'il « enferme dans une arabesque précise une cadence appliquée à son but »? Quelle belle définition (soit dit en passant) du vers libre, bien que Jean Pellerin, non plus que ses amis, ne l'aient pratiqué! Quant au second de ces poètes, « chatoiements multipliés tant par le rythme que par la métrique pittoresque », fantaisie, discrétion, désenchantement masqué par l'invention spirituelle, je vois mal ce qui lui manque pour que les nouveaux venus reconnaissent en lui un précurseur.

Par bonheur, les préventions ni les pointes cachées de M. Carco n'empêchent que Jean Pellerin fût un poète exquis, et que les jeux et caprices de son *Bouquet Inutile* ne soient parfaitement délicieux.

Très pieusement les amis de Paul Hyacinthe-Loyson recueillent et publient ses écrits posthumes. MM. Helleu et Sergent donnent les plus grands soins à cette édition, et les poèmes que l'écrivain polémiste se plaisait à écrire en ses moments de loisir pour chanter l'agrément des vacances ou la paix fervente de son foyer, ses joies profondes d'époux et de père, **Sous le signe éternel**, avec le portrait de l'auteur gravé sur bois par M. P. E. Vibert, avec la reproduction de son ex-libris et de sa devise : *Brûle mais éclaire*, nous sont présentés sur un admirable papier, dans un format harmonieux, dans une typographie parfaite.

Que dire de plus? Ces hommages au mort, restreints à la famille et aux amis, méritent qu'on les loue. Paul Hyacinthe-Loyson ne fut pas un poète ; la poésie pour lui ne formait que le délassement de travaux auxquels il donnait plus d'importance. Lettré, il avait lu et aimait les poètes classiques, les nôtres. Il s'appliquait à faire pour le mieux ; ce mieux est irréprochable, et voilà tout. Il n'en est qu'un, jusqu'ici, suprême, qui sur la lyre éternelle ait inoubliablement pour les âges soupiré d'amour : *Ivi è Laura ora!*

La Nouvelle Revue Française entreprend une édition défini-

tive des œuvres poétiques de M. Jules Romains. *Un Etre en Marche* s'annonce, sous presse. **Odes et Prières,** recueil qui « occupe, dans la production poétique de Jules Romains, une place en quelque sorte centrale » ont paru. La lecture renouvelée de ces poèmes n'a pas atténué la part d'émerveillement que, naguère, ils m'ont procuré, ni diminué, en moi, le doute et l'obscur ferment d'une résistance instinctive.

Si je prends le début de l'*Ode à la Foule qui est ici*, je me soumets, certes, à la grandeur sûre et puissante d'une telle évocation, aux accents vrais, neufs et personnels :

> O Foule ! Te voici dans le creux du théâtre,
> Docile aux murs, moulant ta chair à la carcasse ;
> Et tes rangs noirs partent de toi comme un reflux.
> Tu es...
> Cette lumière où je suis est à toi.
> Tu couves la clarté sous tes ailes trop lourdes,
> Et tu l'aimes, ainsi qu'un aigle aime ses œufs.

Et, attentive, menaçante, brûlante, tendue en un dessein unique, la Foule qui vit, d'un seul instinct, d'un même pouvoir, s'oppose au Poète, qui absorbe cependant en son corps l'âme entière de la Foule. Or, il se dresse à son aspect, il frémit, et c'est lui par qui elle est empoignée, par qui elle est prise et domptée, la femelle. Elle va se dissoudre, s'écouler.

> Les hommes, déliés, glisseront par les portes,
> Les ongles de la nuit t'arracheront la chair,
> Qu'importe !
> Tu es mienne avant que tu sois morte ;
> Les corps qui sont ici, la ville peut les prendre :
> Ils garderont au front comme une croix de cendre
> Le vestige du Dieu que tu es maintenant.

Un tel poème porte les caractères inflexibles, dirai-je du parfait ? A tout le moins du définitif. Je remarquerai d'aussi hautes qualités aux *Prières à plusieurs dieux* ou *au plus grand dieu*, à d'autres, à certaines des *Odes*. Cependant, il est des passages où la tension évocatrice fléchit, où le rythme s'amollit, où le jet brutal de la métaphore inattendue paraît fondre soudain. C'est où le système de M. Romains, exclusif et rigoureux, s'adapte malaisément aux nuances de transition ; c'est que l'abandon doctrinal de certains éléments de tradition, dans la composition et

la facture du vers français, s'il n'est soutenu au souffle constant de la véhémence et par l'éclat marqué d'une cadence forte, implique, en des cas particuliers et nombreux, qu'on trouvera, trop aisément à mon gré, parmi les *Odes* surtout, une insuffisance où tarit l'élan lyrique, où le chant est fané, disparaît. Dans les *Prières*, d'ailleurs à chaque instant, le poète a senti la nécessité d'assurer sa force par le concours de l'assonance et même de la rime ; il y a cédé sans rechigner.

Jamais je n'aurais songé à faire grief à ceux pour qui l'emploi de la rime constitue une gêne ou une entrave, d'en délaisser complètement l'usage. Tout au plus m'étonnerai-je qu'un poète sensible demeure hostile à l'ascendant de ses vertus diverses et efficaces, chez qui s'en sert (ou y est asservi) selon des nécessités instinctives ou réfléchies. Mais cette force qui est perdue doit être compensée par d'autres, me semble-t-il, dont la présence abolisse le regret de la première. Parfois je suis hanté, en dépit que j'en aie, en lisant les vers de M. Jules Romains, de cette absence qui m'obsède ; j'éprouve le sentiment invincible qu'il eût été infiniment plus simple et plus naturel à M. Romains de mettre la rime, et plus agréable à moi de l'y trouver. Je sais que je me heurte à un parti pris obstiné auquel, je le suppose, le *Petit Traité de Versification française*, dont on annonce l'apparition prochaine, ne manquera pas d'apporter des justifications et une apologie. Je regretterai toujours que M. Romains, ayant toutes les qualités enviables du grand poète, se restreigne souvent à n'admettre, par goût de la théorie pure, ni amendements à la rigueur de son métier ou de sa pensée primordiale, ni souplesse qui accueille et se subordonne selon les besoins de l'heure, les ressources les plus variées et les plus éprouvées, non moins que les plus rénovées, de son art.

Pareille aventure, disgrâce semblable adviennent, à mon avis, à M. Alphonse Séché. Lui aussi fonde son art sur le rythme de sa véhémence. Il y a, chez lui, plus que chez M. Romains, usage de l'expression brusque, de la métaphore presque violente à force de paraître improvisée et jaillie d'un subconscient qui s'ignore. Où ce jaillissement avorte, l'inégalité des lignes imprimées ne suffit pas à les transformer en vers ; il est vrai que l'usage de la rime ou d'une cadence régulière n'y aboutirait pas davantage. Ces défaillances sont dues, me semble-t-il, à des oublis

de soi-même où M. Séché a perdu de vue que **Dans toute cage il y a deux oiseaux**, — « et deux hommes en tout homme ». Il a cru « rêver du ciel, lorsqu'il ne rêvait qu'au verger ». Mais le poète, souvent, nous dédommage d'un tel regret, et plusieurs des poèmes de ce recueil sont d'un lyrisme original et entraînant, comme celui dont le premier vers fournit son titre au recueil, ou comme *le Cabinet Noir*, *Où es-tu*, *l'Homme se plaint*, dont le ton amer et l'âpreté philosophique le font voisiner d'assez près avec M. André Spire.

Des poètes existent encore, dont l'âme se trempe à la source éternelle de bonté, de vérité, de candeur pure et sensible. La littérature, l'orgueil d'initier à des chemins nouveaux, par des domaines irrévélés, n'occupent guère leur souci. Ils se sont adonnés, selon les heures environnantes, aux émotions sincères de la vie; ils ont ouvert les yeux où leur cœur s'enchante, dilaté d'amour, de joie et d'espoir. S'il est un *réalisme* au monde, celui-là seul comptera, car il ne dépend pas uniquement de la ressemblance avec les choses et les figures inspiratrices, il ne se crispe pas en un soin sardonique d'imitation; il va bien au delà, et se trempe d'un idéalisme sain en lequel il se transforme dans son essence. Lorsque M. Touny-Lérys, d'un ton plus tendre encore et plus noblement personnel qu'il n'a chanté naguère *la Pâque des Roses*, élève à présent son œil humble, délicat, profond vers **le Printemps souriant et grave**, nous songeons à peine qu'il soit un poète, un écrivain. C'est un homme, et qui vit, qui vit aux vibrations les plus intimes de ses sentiments exaltés, grandis par la calme sérénité de sa pensée. C'était autrefois le printemps plus souriant que grave, ou, du moins, le rayonnement heureux de ce sourire dissimulait la secrète et primordiale gravité d'un printemps dans la délicieuse jouissance d'un beau jardin, où le poète contemple et admire la beauté, le charme, le prestige de la femme aimée, et des enfants qui jouent insoucieux, retrouve les souvenirs de ses premiers ans, aspire l'arôme des fleurs, se distrait aux cabrioles de son chien. Puis, c'est la guerre, l'éloignement, les séjours dans la boue, la longue et pensive séparation. La mémoire du foyer laissé, des visages doux et sacrés peuple la solitude du poète soldat, mais il confesse, par l'amour, la foi grave et souriante ; le printemps d'espérance, de certitude calme, en dépit des désastres, des horreurs, des souffrances en-

durées, des heures maussades et prolongées, ne déserte jamais le jardin de son cœur. Même la gravité de ses pensées a mûri son amour, et il apprend à celle auprès de qui la fin de la tourmente le ramène enfin que ce n'est pas assez d'aimer, de s'aimer comme ils ont aimé ; il faut aimer plus encore, car, pour compenser tant de mal qui s'est abattu sur la terre, il faut désormais plus de bien qu'on a su, jusque-là, en faire et en donner.

La poésie de M. Touny-Lérys renonce à tout artifice, ou, plus exactement, l'art s'y adapte aux mouvements, au rythme du cœur et du cerveau, renonce à tout apparat, à toute convention d'école, de mode, de routine ou de prétention. C'est l'amour intime et profond qui s'y avoue directement, semble-t-il, et comme, de toute nécessité, il faut qu'il s'avoue. Mais, dans cette aisance, dans cette élocution précise, modulée selon toutes les inspirations de la tendresse ou de la plus sereine réflexion, que de savoir subtil, que d'adresse et de goût se dissimulent ; que de science pour ce qui est du métier, que de sensibilité dans l'expression du sentiment ! M. Touny-Lérys nous donne la joie, ici, d'un beau livre, d'un beau poème, tout simple et naturel.

M. Léon Riotor, dans ses **Poèmes et Récits de Guerre**, homme d'action qui souffre et qui pense, précisément parce qu'il se préoccupe en toute occurrence présente de préparer l'avenir, note, sans guère s'arrêter au souvenir non plus qu'aux espérances de son cœur, les incidents et les douleurs, et les élans de la grande guerre à laquelle, on le sait, en héros il s'est voué, de son gré, pendant les quatre années, lui, le pacifique, et presque, comme l'écrit son juste panégyriste, M. Ernest Raynaud, « un pacifiste ». Nous ne pouvons nous attendre, dans le recueil, ainsi composé, par un homme pour qui l'art ne constitue pas un but, mais un moyen, à rencontrer les raffinements de rythme, d'image, de psychologie même auxquels nous attachons un si grand prix. Mais il n'est pas ordinaire que, sans tomber dans d'insupportables phraséologies, dans de lourdes et prétentieuses déclamations, un homme de cœur, de loyauté, de franchise, se révèle en des vers qui, pour être dénués d'artifice, n'en sonnent, n'en claironnent ou ne s'en attendrissent furtivement qu'avec une sûreté et une noblesse d'autant plus émouvante et simple. M. Riotor se dresse partout, héraut convaincu et persuasif, au carrefour des grandes pensées et des plus délicats sentiments.

ANDRÉ FONTAINAS.

LE MOUVEMENT SCIENTIFIQUE

Marcel Boll : ***Euclide, Galilée, Newton, Einstein***, Editions d'actualité. — A et R. Sartory : ***Vers le monde d'Einstein***, Encyclopédie illustrée des actualités scientifiques, A. Quillet. — Paul Drumaux : ***L'Evidence de la Théorie d'Einstein***, J. Hermann. — H. Duport : ***Critique des théories einsteiniennes***, la relativité et la loi de l'attraction universelle, Dijon, M. Darantière. — Louis Warsant : ***Les Théories d'Einstein***, essai de réfutation, examen critique, Félix Alcan. — Edouard Branly : ***La Télégraphie sans fil***, Collection Payot. — Commandant Marcel Jauneaud : ***L'Evolution de l'aéronautique***, Bibliothèque de Philosophie scientifique, E. Flammarion. — Maurice Larrouy : ***Le Ballon et l'Avion***; la route aérienne, Collection Armand Colin.

On parle moins, dans les salons, d'Einstein. Le chroniqueur scientifique reçoit aussi beaucoup moins de livres sur la théorie de la relativité. Et c'est heureux, car il en paraissait plus de mauvais que de bons. D'après Marcel Boll, on pourrait citer, rien qu'en France, une bonne douzaine d'ouvrages, dont les auteurs — et non des moindres — se sont couverts de ridicule.

« Pour que tout le monde sache de quoi il s'agit », Marcel Boll a écrit une brochure de 30 pages : **Euclide, Galilée, Newton, Einstein**. L'auteur ne fait usage d'aucun symbole mathématique ; il n'utilise aucun terme technique sans l'expliquer par des faits de la vie quotidienne. Il montre clairement le double caractère des théories einsteiniennes : l'infime exiguité de leur application pratique actuelle et le « formidable bouleversement » qu'elles entraînent dans notre conception de l'Univers.

J'ai lu avec curiosité **Vers le monde d'Einstein**, ouvrage qui inaugure une nouvelle collection, *l'Encyclopédie illustrée des Actualités scientifiques*. L'un des auteurs, le professeur A. Sartory, de l'Université de Strasbourg, est un biologiste distingué. Un naturaliste aurait-il compris les vues théoriques d'Einstein, alors que tant de physiciens et mathématiciens n'y sont guère parvenus ? L'exposé de MM. Sartory m'a paru très clair, mais est-il bien orthodoxe ? Ces auteurs avancent pas à pas et avec prudence et comme conclusion ils se contentent de publier les notes des contradicteurs à l'Académie des Sciences. Les théories d'Einstein peuvent-elles avoir une répercussion en biologie ? On ne le croit pas en général ; M. Sartory, dont l'ouvrage sur *la Cellule* vient de paraître dans la même Encyclopédie, aurait pu nous dire ce qu'il pense à ce sujet.

Dans l'introduction, j'ai relevé la phrase suivante :

Qu'est-ce qu'une science ? C'est une langue bien faite, a-t-on pu dire. Or, qu'est-ce qu'une langue, sinon un ensemble de signes particuliers à une masse d'individus et qui change avec chaque peuple, même avec chaque partie du peuple, puisque dans un même pays nous pouvons trouver les patois les plus différents ?

D'après l'auteur, il y aurait ainsi autant de sciences que de peuples.

§

Les admirateurs d'Einstein disent grand bien d'un livre récent de M. Paul Drumaux, professeur à l'Université de Gand : **l'Evidence de la théorie d'Einstein.**

On sait le profond étonnement que cette nouvelle physique a provoqué dans le monde, mais, d'après M. Drumaux, ce qui est étonnant, c'est cet étonnement même.

La théorie d'Einstein, c'est la guerre aux mots qui ne savent ce qu'ils veulent dire...

Définir ce dont on parle et s'abstenir de parler de ce qu'on ne sait pas définir, voilà en quoi consiste la théorie d'Einstein...

La théorie d'Einstein est essentiellement une théorie de la réalité...

On a cru nécessaire pour éclairer la théorie d'Einstein de faire appel aux philosophies de Leibniz, de Kant et d'autres et d'en chercher les explications jusque dans les nébuleuses spirales. Nous pensons qu'il ne serait pas inutile d'essayer d'abord la philosophie de M. Prud'homme.

M. Dupont, professeur honoraire à la Faculté des Sciences de Dijon, nous donne, dans un mémoire d'un aspect très savant, une **Critique des théories einsteiniennes**. Si l'auteur manie avec dextérité les équations différentielles et les transformations algébriques, sa critique sait aussi se montrer très incisive. Dans les premières pages, il nous montre Einstein effectuant de « nombreuses cabrioles », Weyl, son disciple, s'enlisant dans des marécages infiniment petits aux alentours du « Pont-aux-Anes », qu'il ne franchira jamais ; il raille la modestie des relativistes qui parlent du « bouleversement accompli par le travail génial d'un seul homme », et qui déclarent que grâce à eux « la raison est inondée de lumière »...

Les **Théories d'Einstein** de M. Louis Warsant constituent un « essai de réfutation ».

§

L'homme finit rapidement par trouver naturelles les inventions les plus merveilleuses, c'est à peine si maintenant on regarde les avions passer au-dessus des villes. Le commandant Marcel Jauneaud, dans un excellent livre, **l'Evolution de l'Aéronautique**, nous rappelle les progrès incroyables qui ont été accomplis dans cette branche de la science appliquée depuis une vingtaine d'années. En 1903, le premier avion se souleva péniblement à quelques mètres du sol. En 1914, les premières hostilités aériennes commencent avec des appareils qui montent à 3000 mètres d'altitude et font 100 kilomètres à l'heure. Après quatre ans de guerre, les avions atteignent des « plafonds » de 11.000 mètres de hauteur et dépassent des vitesses de 350 kilomètres à l'heure. Bientôt on ira en une heure de Paris à Londres et en douze heures de Londres à New-York, assis dans une confortable limousine. Certains avions viennent de recevoir des appareils de radiogoniométrie qui leur permettent de se diriger par les nuits noires et au-dessus des mers de nuages, sans que leur équipage ait besoin de voir le sol pour suivre une route déterminée et atteindre un objectif donné.

Le commandant Jauneaud, qui étudie longuement les avions de combat, parle du rôle de ces avions dans la « guerre de demain ». Il décrit la prochaine guerre aérienne avec une précision déconcertante. On a le cœur tout angoissé à la pensée que des hommes sauraient oublier les horreurs de la guerre et pourraient la recommencer « demain ».

§

Dans un nouveau livre de la « Collection Armand Colin », **le Ballon et l'Avion**, le lieutenant de vaisseau Maurice Larrouy laisse, lui, complètement de côté l'historique de la question et envisage le problème aérien du point de vue de la mécanique. Comme pilote d'aéronef et commandant de centres aériens, il a pu contrôler par la pratique et perfectionner toutes les conceptions théoriques de l'ingénieur. Comme professeur de pilotes, il s'est trouvé dans l'obligation de se faire comprendre de gens n'ayant souvent qu'une instruction primaire élémentaire, et c'est ainsi qu'il a acquis un véritable talent de vulgarisateur.

Notons que l'auteur a publié, sous le pseudonyme René Milan, plusieurs romans.

§

Une autre découverte destinée aussi à bouleverser les relations sociales est celle de **la Télégraphie sans fil**. C'est M. Edouard Branly qui a découvert le principe de la télégraphie sans fil. Or, la collection Payot vient de faire paraître précisément sur ce sujet un excellent petit livre de ce savant.

M. Branly, membre de l'Institut et physicien de grande valeur, est un homme d'une extrême modestie. Il raconte tout au long l'origine de la radiotélégraphie, mais il ne prononce pas souvent son propre nom, en sorte qu'un lecteur distrait pourrait fort bien ne pas se rendre compte de l'importance des communications faites par M. Branly, en 1890 et 1891, à l'Académie des Sciences. Après des études prolongées, il réussissait, grâce à la conductibilité intermittente de son radio-conducteur, à fermer à *distance* un circuit de pile sous l'influence d'une étincelle de décharge de condensateur. La télégraphie sans fil a trouvé là ses éléments essentiels.

En 1895, un jeune élève du professeur Righi, à Bologne, M. Marconi, répéta, en augmentant graduellement la distance des deux postes, les expériences de radio-conductibilité de M. Branly. Au premier jour du succès de ses mémorables expériences de 1899 entre les côtes de France et d'Angleterre, M. Marconi adressa par sans fil à M. Branly une dépêche où il lui exprimait ses sentiments admiratifs.

M. Branly nous laisse entrevoir l'avenir de la télégraphie sans fil. Ce n'est là qu'un cas particulier d'une radio-télémécanique féconde en ressources. On deviendra maître de faire fonctionner, sans que l'intervention d'opérateurs agissant localement, au lieu d'exécution, soit nécessaire, des appareils de tout genre, agencés à l'avance et munis de leur source d'énergie ; on dirigera à distance les évolutions de navires et d'aérostats non montés.

Si la science a réussi à augmenter, dans une très large mesure, le bien-être de l'humanité, elle est en même temps, reconnaît M. Branly, « l'agent de destruction le plus puissant et le plus perfide ». Mais M. Branly, dont les sentiments humanitaires l'honorent, espère que « la science fournira elle-même des moyens efficaces pour se mettre en garde contre les dangers des nouvelles découvertes ».

GEORGES BOHN.

CHRONIQUE GASTRONOMIQUE

Gastronomie pratique, par Ali-Bab, Flammarion. — *La France gastronomique : la Provence ; la Bourgogne*, par Curnonsky et Marcel Rouff, F. Rouff.

L'apparition du livre d'Ali-Bab, **Gastronomie pratique**, est un événement considérable dans les annales des Arts. Je ne vois aucun livre dans l'histoire de la musique, de la peinture, de l'architecture, de la sculpture, qui puisse lui être comparé.

Déjà dans sa seconde forme, l'édition de 1912, le volume de 636 pages se présentait comme un des instruments essentiels de l'art culinaire. Aujourd'hui, presque doublée (l'édition nouvelle compte 1107 pages), cette œuvre précieuse n'est ni plus ni moins que le monument définitif de la gastronomie du xxe siècle. Dans quel autre domaine de l'esprit humain s'est-il trouvé un homme assez génial, assez patient, assez érudit pour dresser l'inventaire de toutes ses créations et manifestations, pour faire le tour de toute sa technique, pour fixer l'histoire de son évolution ? Gastronomes, mes frères, qu'une pareille bible soit l'œuvre de l'un des nôtres — et des plus grands, — que notre art ait enfanté un tel livre, voilà qui nous autorise à concevoir un légitime orgueil !

Le livre d'Ali-Bab contient tout. C'est le compendium des connaissances actuelles. Vous y trouverez à la fois une classification des champignons et des vins, des conseils pour soigner votre cave, d'utiles considérations pour ordonner un repas d'amis, une théorie raisonnée et révélatrice des potages et des sauces, bien d'autres données encore pratiques ou doctrinales. Vous y lirez avec profit de magnifiques chapitres historiques. L'auteur s'est dit, avec raison, que le goût de la table était fonction directe du goût tout court et que les gastronomes, esprits généralement avertis et curieux, seraient heureux de connaître l'histoire, dans le temps et dans l'espace, de leur chère passion, de prendre pour ainsi dire conscience de la longue évolution qui, à travers siècles et peuples, a conduit la gastronomie à la richesse et à la perfection dont nous jouissons aujourd'hui. Il s'est donc livré à un formidable travail d'érudition dont il nous offre dans son volume un résumé clair et saisissant, pour notre plus grande joie : en 66 pages, vous avez sous la main toute l'histoire de la cuisine et des ustensiles de table depuis la préhistoire jusqu'à nos jours, chez les Romains et chez les Chinois, chez les Tchèques et chez les Espagnols, en Ara-

bie et en Angleterre, au Groënland et en France avec une liste très détaillée et complète des mets originaux de chaque pays. Quand on ferme les chapitres de ce puissant livre qui vous convient, pour ainsi dire, à festoyer à la table antique ou moderne de toutes les nations, on comprend mieux la grandeur, la majesté de cet art injustement dédaigné, le seul universel, éternel... et quotidien. Ali-Bab, en publiant ses quartiers, vient de lui conférer ses lettres de noblesse.

Quant à la partie technique de l'ouvrage : « Considérations générales sur les principaux procédés de cuisson des aliments », elle nous emplit d'admiration pour la science de celui qui la possède à ce degré et qui l'expose avec cette maîtrise. Les professionnels ont l'habitude — assez ridicule d'ailleurs et établie sur une confusion — d'accuser les gourmets, dont ils vivent, d'être des ignorants et des profanes. Cette imputation a juste la valeur qu'aurait le reproche adressé par des peintres aux amateurs qui achètent leurs toiles d'ignorer les règles de l'optique et les lois des couleurs. Mais aujourd'hui il n'est pas un cuisinier sincère qui, après avoir lu le chapitre en question, ne reconnaîtra qu'au moins un gastronome au monde est en même temps un grand praticien. Et cette mise au point seule mériterait déjà toute notre reconnaissance.

Les recettes proprement dites, qui forment le corps essentiel et majestueux de l'ouvrage, commencent à la page 199 et se terminent à la page 1040. Il n'y a rien à ajouter à ces chiffres impressionnants. Remarquons immédiatement qu'avec son souci d'être complet uni à son sens impeccable de la beauté et de la bonté, Ali-Bab nous donne jusqu'à des recettes de cocktails qui sont bien, en effet, les seuls produits absorbables de la civilisation américaine. Ceci dit pour montrer jusqu'à quel point cette collection d'admirables formules est parfaite et glorieuse. On y chercherait en vain une lacune ou un oubli. Pour ma part, dans les ordres les plus divers, soit pour des fins pratiques, soit à titre d'expérience, j'ai plus de deux cents fois mis à l'épreuve la table des matières du livre sans la trouver une seule fois en faute et sans être jamais déçu à l'endroit où j'espérais la recette convoitée.

Ces recettes se distinguent de tout ce qui a été fait jusqu'à ce jour par la méthode selon laquelle elles sont conçues et la clarté

dont le Maître les a entourées. En tête de chacune vous trouverez toujours l'énumération des matières nécessaires à sa réussite et les quantités pour un nombre de personnes donné. Nous sommes loin ici des approximations vagues de tant sinon de tous les livres de recettes. On conçoit la valeur inappréciable de cette précision. C'est dans un réel esprit scientifique que tout est ici énuméré et pesé. Il devient infiniment facile de se servir de ces précieuses indications, qui sont en outre écrites, leur limpidité étant proclamée, d'un style précis et élégant. Car — et c'est ce qui nous a le plus stupéfié — ce livre de science et d'art, ce livre pratique et de pratique, est en même temps un grand livre littéraire par sa forme, par sa construction, par son ordonnance. Par là il s'apparente aux œuvres de Grimod de la Reynière et à l'immortelle *Physiologie du goût*.

Je ne vous dirai rien d'autre des recettes. Ce sont versets sacrés qu'on déguste et dont on ne disserte pas. Essayez-les, c'est la seule façon d'en apprécier la valeur et c'est ce que je vous souhaite après y avoir trouvé moi-même de pures et nobles joies. Il en est de simples, il en est de compliquées, il en est de confortables, il en est de subtiles. Elles sont toutes enchanteresses.

Où je ne suis plus Ali-Bab, c'est quand il ajoute, à la suite des centaines de formules de bonheur qu'il jette devant nous, ce chapitre : « Traitement de l'Obésité des gourmands. » Logiquement, notre grand confrère a pleinement raison. Ce chapitre vient tout naturellement en conclusion de ses merveilleuses recettes. Nous avons des raisons personnelles pour comprendre mieux que personne certains rapports de cause à effet. Mais, humainement parlant, Ali-Bab suppose à ses semblables d'effroyables vertus pour leur conseiller un régime de privations et de restrictions dans le même temps où il leur propose toutes les allégresses de la terre! Que ferait un malheureux qu'on conduirait dans un jardin d'œillets et de roses et à qui on insinuerait : « Vous devriez fermer les yeux et vous boucher le nez ! » C'est à peu près ce que l'auteur nous propose.

Pour nous, nous avons tenté de suivre l'infaillible traitement qu'il offre à notre inquiétant embonpoint. Mais chaque fois que nous cherchions dans le gros livre le chapitre dont nous allions appliquer les instructions, comme par hasard nous tombions auparavant sur des rissoles de ris de veau et de champignons

sur un chaud-froid d'agneau de lait, sur une daube de faux-filet aux pommes de terre à l'étuvée, et nous nous précipitions à la cuisine pour modifier le menu de l'obèse.

Je ne suis qu'un gastronome modeste et sur son déclin, qui aura, hélas, passé dans la vie sans avoir l'émotion de rencontrer le grand écrivain de ce grand livre. J'aurai eu du moins la joie, avant de fermer les yeux à la lumière du jour et les lèvres aux grands vins et aux grands mets de France, de voir surgir une œuvre magnifique digne de cet art de la gastronomie qu'elle glorifie et qui le lui rend bien.

§

Mes amis Curnonsky et Marcel Rouff continuent, à travers la France, leur pèlerinage passionné où ils puisent les éléments de leur **France gastronomique**. Ils viennent d'en publier les dixième et onzième volumes : **la Provence, la Bourgogne**. Leurs voyages nous instruisent et leurs études de nos vieilles provinces nous prouvent à quel point le mouvement de renaissance culinaire auquel nous assistons aujourd'hui est venu, comme on dit en vulgaire, « à moins cinq ». Nous nous étions endormis béatement sur le mol oreiller de notre réputation; nous vivions confits dans la renommée de notre tradition; nous dégustions à travers nos souvenirs; nous nous laissions abuser par la splendeur, intacte, elle, des tables familiales qui ont toujours et partout continué à être les meilleures du monde. La cuisine de « l'habitant » est restée en province égale à elle-même, c'est entendu. Mais les auberges !... La fameuse phrase : « En France, on mange bien partout », commençait à n'être pas plus rigoureusement vraie que cette autre : « On passe toujours une bonne soirée à la Comédie-Française. »

Nos deux voyageurs trouvent partout — à quelques glorieuses exceptions près — la preuve du danger, aujourd'hui conjuré, qu'a couru la gastronomie française. Sauf en Bugey, en Bourgogne, en Bordelais, en Béarn, dans quelques régions qui ont pris comme devise le fier « nous maintiendrons » et qui s'y tiennent, combien de fois n'entendent-ils pas répéter : « Ah! autrefois, il y avait une bonne auberge à... » ou : « Si vous aviez connu le père (ou la mère)...

Heureusement, depuis cinq ou six ans, la chute est enrayée, partout les bonnes maisons commencent à reparaître ou à se

relever. Chose remarquable et qui fait bien augurer de l'avenir, presque tous les grands chefs sont des jeunes : Pernollet, Racouchot, Budin, etc...

En Provence, nos deux gastronomes ambulants sont tombés dans un pays qui possède une cuisine très personnelle, à l'ail, à l'huile, et un grand nombre de spécialités. Mais, envahi comme il l'est, plus que tout autre, par les étrangers auxquels il faut offrir la ratatouille dite internationale, ce qu'en Suisse, les vieux Helvètes, ennemis des grands palaces, appellent « la sauce fédérale », il n'est pas toujours facile d'y découvrir une bonne *bourride*, un *aioli* irréprochable, une *bouillabaisse* selon la vieille formule. Devant la splendeur aveuglante des grands palaces où les Américains mélangent le homard à l' « armoricaine » avec la crême au chocolat et avalent un vieux chambertin comme du simple whisky, les auberges locales, les restaurants indigènes se cachent, se font petits. Il faut aller les dénicher. *La France gastronomique* est d'ailleurs là précisément pour nous éviter des écoles indigestes et des expériences écœurantes.

Quant à la Bourgogne, c'est, comme nous le disons plus haut, une de ces provinces qui n'ont pas été atteintes par l'ombre de l'éclipse. Les habitants n'y connaissent ni regrets ni défaillance. Les bonnes maisons y foisonnent, y ont toujours et sans interruption pullulé. Vous trouverez dans le volume que lui ont consacré Curnonsky et Marcel Rouff une liste d'adresses à remplir l'existence d'un honnête homme.

Nous avons récemment longuement parlé de cette belle et grande région. Mais le sujet est inépuisable et l'on écrirait des volumes sur ces quatre départements qui dressent leur forte santé morale, leurs trognes rubicondes, parfumées à la pauchouse et au chambertin, leur joie de vivre et de boire, leurs grands inspirés et, leurs bons travailleurs comme un défi aux Saints des derniers jours qui ont remplacé par du Trois-Six à la manque, par de la Fine à l'alcool de bois, par la coco et l'opium, le divin Pinard des coteaux du Dijonnais ! Les Bourguignons, il est vrai, « tiennent le litre » et mieux que cela, mais ils ne se détériorent pas les cloisons du nez en prisant la drogue. Ils en ont trop besoin pour humer le piot. Et vous devinez ce qu'ils mangent avec le dit !

DODIN-BOUFFANT.

INDUSTRIE

Le service médical des accidents du travail. — Les récents scandales des « carnets médicaux » ont fait connaître au grand public la mentalité singulière de quelques médecins. Toute corporation a ses brebis galeuses et le corps médical, composé en immense majorité de très honnêtes gens, fidèles à l'honneur professionnel, a réagi vigoureusement. L'idée d'un « Ordre médical » analogue à l'ordre des avocats a déjà fait du chemin et, sans s'illusionner sur son efficacité absolue, cette création est tout à fait souhaitable.

Cette affaire des carnets de mutilés a pu surprendre le public qui, quoi qu'on en dise et malgré les plaisanteries courantes, a généralement confiance dans tous les médecins. Les industriels savent bien cependant qu'il existe depuis assez longtemps un autre scandale médical, contre lequel ils demeurent impuissants. Nous voulons parler du service médical des accidents du travail.

On sait que la loi sur les accidents du travail, qui date de 1898 (modifiée et complétée par la loi du 31 mars 1905), a mis à la charge du patron la responsabilité de tous les accidents survenus par le fait ou à l'occasion du travail. Néanmoins cette responsabilité est limitée au paiement du demi-salaire et de rentes forfaitaires en cas d'incapacité permanente ou de mort, ainsi qu'au remboursement de tous les frais médicaux et pharmaceutiques.

La loi prescrit que l'accidenté a le droit absolu de choisir son médecin et son pharmacien, mais le tarif des visites et des remèdes est fixé tous les deux ans par le Ministre du Travail.

Ces dispositions de la loi, édictées dans l'intention louable de donner toute garantie à l'accidenté et d'enlever au patron tout moyen de hâter prématurément le traitement des accidents, a, par contre, favorisé le développement d'une industrie médicale qui prend les proportions d'un véritable scandale.

Dans tous les centres industriels, on trouve toujours un médecin dont la clientèle est presque exclusivement composée d'accidentés du travail. On voit souvent le même médecin traiter 95 o/o des accidentés, alors qu'il existe dans la même ville un grand nombre de ses confrères qui n'en reçoivent jamais aucun. Ce « spécialiste », très spécial en effet, voit accourir dans son cabi-

net, lorsque sa réputation est bien établie, tous les accidentés de la région qui viennent d'assez loin pour recevoir ses soins.

Les accidentés savent, en effet, qu'en s'adressant au « spécialiste » la durée de leur incapacité de travail sera exactement celle qu'ils désirent. L'entente va même quelquefois plus loin et se traduit presque ouvertement par une pièce discrètement glissée au bon client ou bien par des soins gratuits donnés hors des accidents.

Inutile de dire que l'on peut poser en principe que chaque accident donne lieu à un nombre de visites nettement supérieur à celui qui serait nécessaire. Les pansements se multiplient et la note des remèdes s'allonge, car de même qu'il y a des médecins « spécialistes », il y aussi — malheureusement — des pharmaciens spécialistes.

Sans doute, le patron est théoriquement armé contre de tels abus. La loi de 1905 lui reconnaît le droit de se renseigner pendant la durée du traitement sur l'état de la victime qui se fait soigner par le médecin de son choix. Dans ce but, le patron doit désigner au juge de paix le médecin auquel il entend confier cette mission de surveillance. Le juge de paix vise la requête et le médecin patronal a le droit de voir la victime *une fois par semaine* en présence du médecin traitant, dûment prévenu par lettre recommandée deux jours à l'avance. En cas de contestation entre les deux médecins, le patron peut requérir du juge de paix une contre-expertise médicale par un troisième médecin.

L'exposé ci-dessus suffit à démontrer que la garantie donnée par la loi est absolument illusoire. De plus, peu de médecins consentent à faire des contre-visites. Par une sorte de confraternité assez compréhensible, ils répugnent à se mettre en conflit avec un confrère, bien qu'ils désapprouvent ses agissements. En outre, ces contre-visites coûtent cher, le médecin contrevisiteur demandant des honoraires assez élevés, justifiés par la responsabilité qu'il encourt.

Tous ces « spécialistes » sont fort connus dans le monde médical qui d'ailleurs les tient généralement à l'index, mais leurs agissements qui se font « in the shelter of the law », comme disent les Anglais, ne relèvent d'aucune juridiction.

Cette plaie que tous les industriels et surtout les compagnies d'assurances n'ignorent pas a pour résultat de relever sensible-

ment le taux des assurances. Il arrive en effet très souvent que les sommes payées par les assurances pour les frais médicaux et pharmaceutiques dépassent très largement les sommes payées pour les rentes et les demi-salaires.

Le seul remède serait d'enlever à l'accidenté, comme on l'a fait au patron, le droit de choisir son médecin. Il suffirait de désigner dans chaque centre industriel, soit par voie de concours, soit de toute autre façon, des médecins et chirurgiens de diverses spécialités, présentant toutes les garanties de compétence, d'honorabilité et d'impartialité et auxquels des accidentés devraient s'adresser pour bénéficier des dispositions de la loi.

Le futur « Ordre des médecins » devrait bien, pour ses débuts, entreprendre cette œuvre d'assainissement.

PHILIPPE GIRARDET.

DROIT INTERNATIONAL

L'Académie de droit des gens de La Haye. — Une nouvelle institution internationale est sur le point de s'ouvrir à La Haye dans les locaux du Palais de la Paix : l'Académie de droit international.

Sa fondation définitive date de janvier 1914. L'inauguration devait avoir lieu le 1er octobre suivant, mais dut être retardée par suite de la guerre. L'idée même de cette institution remonte à une date beaucoup plus éloignée ; elle a ses origines dans les siècles précédents et, par suite du renouveau des études de droit international, elle réapparut à la deuxième Conférence de la Paix de 1907. Dans une des réunions plénières, le président, le plénipotentiaire russe de Nélidoff, communiqua qu'il avait reçu du ministre président de la Roumanie, le prince Sturdza, une lettre accompagnée du plan d'une académie internationale. Il comportait sept articles. L'art 1er énonçait qu'une Académie de droit des gens serait établie à La Haye. L'art. 2 relevait immédiatement après qu'il ne s'agissait pas d'une académie dans le sens strict du mot, mais de cours, de conférences et de groupements d'étude qui se tiendraient tous les ans. Le plan fut accueilli avec sympathie, mais une sympathie toute platonique, et resta ensuite enseveli dans les archives. Mais trois ans s'étaient à peine écoulés qu'il eut une chance de se réaliser, lorsque M. Asser, conseil-

ler d'Etat, forma un comité, d'abord exclusivement néerlandais, à l'effet de mettre à exécution l'idée de Sturdza.

Cependant, les plans n'auraient pu s'exécuter si M. Asser ne s'était pas mis auparavant en rapport avec le Carnegie Endowment et avec le directeur juridique de cet Endowment, M. James Brown Scott. Celui-ci se montra disposé à accorder un important appui financier. Il fut immédiatement question de 40.000 dollars par an ; mais, avant de verser cette somme, les trustees tenaient à s'assurer que l'Académie répondait au vœu général, qu'elle était viable et qu'elle avait sa raison d'être. La section juridique de l'Endowment trouva l'Institut de droit international prêt à intervenir comme conseiller ; un comité spécial émanant de l'Institut et comprenant les personnalités les plus en vue sur le terrain du droit des gens s'occupa, dans la session de l'Institut tenue à Christiania en 1912, de la nécessité et de la possibilité de l'Académie. Des pourparlers furent tenus ensuite avec Brown Scott à La Haye, qui donnèrent lieu à une couple d'enquêtes. L'une d'elles fut menée par M. Asser, qui s'adressa à une quarantaine de savants à l'effet de connaître leur opinion au sujet de l'Académie. L'autre eut pour promoteur le ministre des Affaires étrangères des Pays-Bas, qui s'adressa aux gouvernements afin de savoir s'ils s'intéressaient à la future académie et s'ils étaient éventuellement disposés à accorder leur concours afin qu'elle trouvât un auditoire recruté dans tous les pays. Car c'est à juste titre que le président du comité administratif du Palais de la Paix, le jonkheer A. P. C. van Karnebeek, le père du ministre actuel des Affaires étrangères, a fait remarquer qu'il était tout aussi important d'avoir de bons auditeurs que d'avoir de bons professeurs et conférenciers.

Les deux enquêtes donnèrent de bons résultats. Asser apprit que presque tous les savants consultés approuvaient la fondation de l'Académie. Le ministre de Marces van Swinderen, actuellement ministre des Pays-Bas à Londres, obtint de différents gouvernements une promesse d'appui affectif. Les gouvernements français et italien s'étaient le plus engagés. Le secrétaire d'Etat des Etats-Unis ne promit qu'un appui moral et quelques autres pays, comme le Portugal et la Roumanie, promirent de faire une large publicité aux plans de l'Académie. Le terrain était dès lors suffisamment préparé pour en venir aux démarches définiti-

ves. C'est ainsi que, en janvier 1914, il put y avoir une réunion au Palais de la Paix à La Haye sous la direction de M. Albéric Rolin, secrétaire général de l'Institut, où les statuts de la nouvelle institution furent établis et où furent désignés le conseil administratif ainsi que les curateurs.

Asser ne vit pas la fondation de l'Académie. Il avait souhaité qu'elle fût ouverte en 1913 en même temps que le Palais de la Paix; mais les circonstances empêchèrent que ce souhait pût être exaucé. L'Académie, telle qu'elle est provisoirement organisée, répond au plan qu'il avait élaboré dans son memorandum d'octobre 1911. Asser avait compris qu'une Université pour le droit des gens, établie sur une base permanente, n'avait pas encore actuellement de raison d'être, qu'il était impossible de lui trouver des directeurs scientifiques qui maintiendraient le contact avec leur pays et qu'on ne pourrait rassembler un auditoire permanent. C'est ainsi qu'il proposa de faire consister provisoirement l'Académie en un ensemble de cours, de conférences et de groupements d'étude. Ces cours, il est vrai, devaient traiter différents sujets, mais on s'efforcerait d'établir un lien entre eux, de façon à embrasser de plus en plus tout le domaine du droit des gens. C'est sur cette base qu'eurent lieu les pourpalers avec le Carnegie Endowment et que les statuts ont été rédigés.

L'Académie est régie par deux organismes : par le conseil administratif au point de vue administratif et par le collège des curateurs au point de vue scientifique. Le conseil administratif n'est autre que le collège des directeurs du Palais de la Paix (fondation Carnegie), composé, ainsi que l'on sait, de cinq membres, dont quatre sont nommés par la Reine des Pays-Bas et un par le conseil administratif de la Cour permanente de 1899, formé du corps diplomatique de La Haye. Le collège des curateurs se compose de douze membres ; y siègent de droit le directeur de la section juridique du Carnegie Endowment, actuellement encore M. Brown Scott, et un membre néerlandais désigné par le conseil administratif, actuellement le ministre de la Justice, M. Th. Heemskerk. Le collège des curateurs se compose du président et des anciens présidents de l'Institut de droit international : si, parmi eux, il y en a deux de la même nationalité, le plus âgé seul a le droit de siéger. En 1914, le collège des curateurs avait comme président l'éminent professeur Renault ;

actuellement c'est le savant juriste parisien Lyon-Caen qui remplit cette fonction. La vice-présidence est remplie par le professeur grec Politis. Les autres membres sont MM. Descamps (Belgique), Lord Phillimore (Angleterre), Hammarskjöld (Suède), Alvarez (Chili), de Taube (Russie), Catellani (Italie), Schücking (Allemagne), et Strisower (Autriche). A côté du conseil administratif et du collège des curateurs, il y a encore une commission financière dans laquelle siège entre autres M. B. C. J. Loder, président de la Cour de la Société des Nations et qui transmet ses avis au conseil administratif dans toutes les questions financières et établit le budget.

Le 14 juillet prochain, cette Académie sera inaugurée solennellement et, immédiatement après, le 16 juillet, s'ouvrira l'un des deux cours qui se tiendront cette année. Dans la première moitié quatorze sujets seront traités ; et dans la seconde moitié, qui s'étendra du 13 août au 1er septembre, il y en aura seize. Le programme diffère donc de ce qu'on s'était proposé en 1914, alors qu'on n'avait en vue que quatre sujets, tous les quatre, il est vrai, d'une portée très large. Le programme actuel nous montre qu'on a réuni des personnalités de premier ordre pour ces cours. Nous ne pouvons pas le reproduire ici *in extenso*, car la place nous manque : nous nous bornons donc à signaler les cours de Phillimore sur les droits et les devoirs fondamentaux des Etats ; de M. de Lapradelle sur la liberté des mers ; de M. Alvarez sur l'Union panaméricaine ; du baron Korff, de la Columbia University, sur le développement historique du droit international depuis le XVIIe siècle, tous cours composés de quelques leçons auxquelles s'ajoutent trois conférences, une de M. Loder sur l'arbitrage et la justice internationale, de M. Bustamente sur la Cour de la Société des nations et de M. Murray Butler, président de la Columbia University, sur le développement de l'esprit international.

Quant à la seconde partie, signalons le cours du professeur Basdevant : Théorie générale des traités ; de M. Anzilotti : La responsabilité des Etats ; de M. Hammarskjöld : La neutralité en général ; de M. Adatci : La Cour permanente d'Arbitrage de La Haye ; du professeur Borchard de la Yale University : La protection des nationaux en pays étranger ; du Russe Mandelstam : La protection des minorités ; du professeur André Weiss : La com-

pétence ou incompétence des tribunaux à l'égard des Etats étrangers.

Avec raison, le collège des curateurs se demande si cette Académie a actuellement de l'utilité et si elle répond à un besoin : l'utilité paraît plus nécessaire qu'il y a neuf ans, car les événements survenus depuis cette époque ont ajouté encore à son utilité. La grande guerre a apporté en matière juridique, comme dans tant d'autres domaines, un immense bouleversement. Le droit international en sort fortifié, parce que les fréquentes violations de ses règles n'ont fait que mieux apparaître à la conscience juridique du monde la nécessité d'en assurer le caractère obligatoire. Il en sort en même temps rénové, parce qu'au contact brutal des réalités, bien des fictions sont tombées, bien des dogmes ont été ébranlés, bien des besoins se sont révélés qui réclament une réglementation nouvelle. Donné dans un esprit objectif, dégagé de toute préoccupation nationale, l'enseignement du droit international peut grandement contribuer à instaurer l'ordre et à raffermir la légalité dans la vie des peuples, dont l'organisation vient d'entrer dans une phase pratique, par la double création de la Société des Nations et de la Cour Permanente de Justice internationale. Entre ces deux organes, l'Académie de La Haye remplira efficacement le rôle qu'elle était à l'origine destinée à jouer entre la Cour permanente d'Arbitrage et les Conférences de la Paix...

N'oublions pas une chose : la Cour permanente d'Arbitrage de 1899, qui ne peut, en réalité, que servir au recrutement de tribunaux d'arbitrage sans cesse changeants, ne crée aucune jurisprudence sur le terrain du droit des gens. La Cour de la Société des Nations crée effectivement une telle jurisprudence et elle y est appelée du chef de sa composition et des attributions dont elle est revêtue au point de vue international. Il y aura donc bientôt, à La Haye, deux sources pour la connaissance du droit international : la jurisprudence de la Cour de la Société des Nations et l'enseignement de l'Académie de droit des gens. Ainsi, d'une façon lente mais sûre, on voit se réaliser, bien modestement encore il est vrai, le rêve qu'envisageait l'abbé de Saint-Pierre, si en avance sur son époque, lorsqu'il publia son projet d'une paix perpétuelle, un projet qui se distinguait de la longue série des organisations d'Etats précédemment conçues en ce sens qu'il pré-

conisait non seulement une assemblée internationale, une cour, mais qu'il traçait le schéma d'une nouvelle société internationale. Si la Société des Nations parvient à créer cette société, les deux institutions de La Haye, la Cour de la Société des Nations et l'Académie de droit des gens, auront, aussi bien sur le terrain juridique que sur le terrain de l'enseignement, une tâche des plus utiles et des plus efficaces à accomplir.

H. CH. G. J. V. d. M.

QUESTIONS RELIGIEUSES

Chanoine Duballet (docteur en théologie et en droit canonique, licencié en droit civil) : *L'Eglise en France et les Syndicats du Clergé*, chez l'auteur à Saint-Etienne-du-Vauvray (Eure).

La séparation de l'Eglise et de l'Etat, en France, fut l'aboutissant d'une longue et sourde guerre qui, aux yeux des générations nouvelles, doit apparaître, aujourd'hui, comme appartenant à une époque bien lointaine. Les passions se sont apaisées ; le calme est venu. Et sauf pour quelques énergumènes, la paix est enfin descendue dans les âmes. Des hommes d'Etat éminents ont proclamé qu'une nouvelle ère avait commencé ; que la conduite des prêtres catholiques, pendant la guerre, avait été très belle — ainsi que celle du clergé des autres confessions ; — et qu'il nous restait mieux à faire que de souffler, pour le ranimer, sur les cendres d'un foyer d'ailleurs éteint. La tendance générale de tous les pays dits chrétiens était depuis longtemps dirigée vers ces séparations des Eglises et de l'Autorité Civile. Sans doute, en France, la situation se présentait avec un caractère un peu spécial. Le catholisme avait été introduit depuis si longtemps dans la substance même de l'Etat, la tradition était si forte d'un corps ecclésiastique administré et même un peu régenté par le Pouvoir Civil, que le lien était difficile à rompre. Certains esprits politiques (je ne parle pas des politiciens) envisagent même toujours avec appréhension cette indépendance totale du clergé qui apparaît à leurs yeux comme contenant des *racines* dangereuses pour l'avenir. Ne sourions pas trop. C'était l'esprit de l'ancienne France, croyante cependant, de ses rois, de ses grands corps judiciaires ; et il en est resté quelque chose. Le poids du passé pèse longtemps sur les épaules des hommes, même quand les conditions ont varié. Et, de plus, le grand mot de Jésus : « Rendez à César ce qui appar-

tient à César.... » demande des adaptations successives à travers les siècles assez difficiles à réaliser. Mais le propre de la vie est un continuel changement, s'accomplissant toujours avec beaucoup moins de rapidité qu'on ne l'imagine d'ordinaire, mais un changement tout de même.

Cette situation a conduit un prêtre distingué, M. le chanoine Duballet, à examiner, dans un travail fort bien fait : **L'Eglise en France et les Syndicats du Clergé**, les conditions nouvelles qu'offre notre législation moderne pour l'établissement d'un mode nouveau de rapports entre le Pouvoir Civil et les ecclésiastiques. L'auteur débute ainsi :

> Il n'y a pour un culte que trois moyens d'existence : le traitement par l'Etat, les offrandes des fidèles, la propriété territoriale.

Et il poursuit en disant que le premier moyen ne peut plus exister, en quoi il semble avoir pleinement raison. Quant aux offrandes, ce qui est actuellement le cas pour la subsistance des prêtres, cette solution est insuffisante en général et par trop précaire. M. le chanoine Duballet propose alors carrément à l'Eglise de profiter de la loi de 1884, complétée par celle de 1920, afin de constituer des syndicats, organes indépendants, ayant la capacité complète d'acquérir à titre gratuit ou onéreux, sans subir la tutelle et les tracasseries administratives. Quelques esprits timides ouvriront peut-être ici de grands yeux. Ce mot de syndicat les effarouchera sans doute, étant d'ordinaire considéré comme « sentant un peu le fagot » ; mais les mots prennent parfois, sous la poussée des événements, un sens péjoratif dont on peut, dont on doit les dépouiller. Il y a syndicats et syndicats. Il en existe de douteux, de mauvais peut-être, si on les envisage sous un certain angle. Raison de plus pour essayer d'un constituer de bons, même, si l'on peut, d'excellents. C'est une forme qui paraît s'imposer maintenant à tous, quelles que soient les opinions sociales, religieuses, économiques. Et tôt ou tard, il semble bien, ces modes d'associations, généralisées et groupées en unions, embrasseront l'ensemble de la vie collective, sous la houlette paternelle ou sévère, selon les circonstances, d'un Etat puissant, mais au pouvoir défini, limité dans certaines de ses prérogatives, circonscrit dans ses propres attributions. Certes on peut dire d'avance que cette adaptation hardie sera longue, pénible, toute

remplie de difficultés ; mais il en sera ainsi, autant que nous puissions prévoir les conditions dans lesquelles sont appelées à se développer les germes contenus dans nos Corps sociaux modernes.

Reste la décision du Pouvoir ecclésiastique qui, dans cette question, reste souverain. Le point répréhensible serait que l'autorité épiscopale pût être à la merci d'un vote, dans l'assemblée générale, par une fraction de son clergé. Selon M. le Chanoine Duballet, « ce péril est imaginaire ». Je ne sais pas. Quoi qu'il en soit, à l'heure actuelle, la constitution de syndicats ecclésiastiques ne paraît, en soi, nullement incompatible avec la discipline de l'Eglise, puisque Pie X a engagé les évêques à utiliser le droit commun, et que Pie XI en a autorisé la mise en pratique par la formation des syndicats de Lyon et de Viviers (dans ses appendices, l'auteur donne les statuts du syndicat diocésain de l'Ardèche et de celui de Viviers). Si Rome, après mûr examen, accepte pour l'Eglise, en France, la généralisation de ces formes d'association, ce sera une expérience bien intéressante à suivre et dont il faut souhaiter le succès du point de vue de l'apaisement général des esprits.

AUGUSTE CHEYLACK.

LES REVUES

Europe : Selon M. Romain Rolland, l'avenir, en Europe, de la non-violence du Mahatma Gandhi appliquée aux Indes contre le joug anglais. — *La Muse Française* : deux poèmes de M. Jean Lebreau. — *La Revue européenne* : un souvenir de Verlaine et Huysmans, par M. André Germain. — *Revue des Deux Mondes* : la Française et les femmes scandinaves, selon Mme Marcelle Tinayre. — Mémento.

Europe (15 mars, 15 avril, 15 mai) vient d'achever le « Mahatma Gandhi » de M. Romain Rolland. Nous savons, désormais, par le récit des actes et par des citations, quel homme exceptionnel de cœur et d'intelligence est le patriote hindou que l'empire britannique tient en prison. Celui qui veut l'Inde libre s'est opposé à tout soulèvement par la force : il prêche la non-violence et tient pour son but suprême « l'amitié avec le monde entier ». De tels mots prêteront longtemps encore à la raillerie. Ils finiront par être l'universelle vérité, parce que l'homme ne sera pas éternellement le fou mythomane qui voit dans la guerre l'*ultima ratio*. Qu'un écrivain tel que Rolland les adopte et les répande en Eu-

rope, c'est en accroître déjà la force. Elle agit lentement, mais sûrement, dans les Indes où, à chaque seconde, la force anglaise recule vers les navires qui la remporteront. Comme Rolland, « nous n'ignorons rien des fatalités matérielles qui pèsent sur l'Europe du xxe siècle, l'écrasant déterminisme des conditions économiques qui l'enserrent, les siècles de passions et d'erreurs pétrifiées qui constituent autour des âmes de notre temps une croûte dure, que ne peut trouer la lumière ». Comme Rolland, nous savons que toute vérité sociale, avant sa preuve par l'expérience, a été décriée et tenue pour utopie ou crime. Et, avec lui, nous croyons que la doctrine de non-violence de Gandhi, le Mahatma, percera la « croûte dure ». L'esprit est toujours plus fort que la force. C'est la leçon continue de l'histoire. A cause d'elle, l'avenir demeure toujours beau.

Romain Rolland achève sa belle monographie du grand Hindou par cet acte de foi :

Les *Realpolitiker* de la violence (révolutionnaire ou réactionnaire) se raillent de cette foi ; et ils montrent ainsi leur ignorance des réalités profondes. Qu'ils se raillent ! J'ai cette foi. Je la vois bafouée ou persécutée en Europe ; et, dans mon propre pays, nous sommes une poignée... (Sommes-nous même une poignée ?...) Mais quand je serais seul à le croire, que m'importe ? Le propre de la foi est — loin de nier l'hostilité du monde — de la voir et de croire, — contre elle : c'est encore mieux ! Car la foi est un combat. Et notre Non-violence est le plus rude combat. Le chemin de la paix n'est pas celui de la faiblesse. Nous sommes moins ennemis de la violence que de la faiblesse. Rien ne vaut sans la force : ni le mal ni le bien. Et mieux vaut le mal entier que le bien émasculé. Le pacifisme geignant est mortel à la paix : il est une lâcheté et un manque de foi. Que ceux qui ne croient pas, ou qui craignent, se retirent ! Le chemin de la paix est le sacrifice de soi.

C'est la leçon de Gandhi (1). Il ne lui manque que la Croix. Chacun sait que, sans les Juifs, Rome l'eût refusée au Christ. Et le British Empire vaut l'Empire Romain. Mais l'élan est donné. L'âme des peuples d'Orient en a été remuée jusqu'en ses profondeurs ; et ses vibrations s'étendent à toute la terre.

Les grandes apparitions religieuses en Orient ont un rythme. De deux choses l'une, ou celle de Gandhi vaincra, ou elle se répétera, — comme se sont répétés, des siècles à l'avance, le Messie et Buddhâ, —

(1) C'est aussi celle des *Consciencious Objectors* qui, d'Angleterre, essaiment peu à peu dans tous les pays d'Europe. (Note de M. Romain Rolland.)

jusqu'à l'incarnation complète, en un demi-dieu mortel, du principe de Vie qui mènera vers la nouvelle étape l'humanité nouvelle.

§

La Muse française (10 mai) a ouvert une enquête : « Comment définir la Poésie ? » Nombreuses sont les réponses. Il en est d'excellentes et d'autres. L'ensemble éclairerait assez mal qui voudrait se renseigner. C'est un chaos où il y a de tout ; même, quelques idées. Peut-être trouverait-on la meilleure réponse à la question, dans ce poème de M. Jean Lebreau, publié en dehors de la consultation ?

Le rouge laurier rose,
Devant lequel je viens m'asseoir,
Prime la rose
Au jardin noir
Comme une tresse.
Mais la tristesse
De ce dimanche
Tombe, si blanche,
Sur le banc,
Qu'en sa blancheur
La fleur
Du laurier rose blanc
Ne saurait pas plus la primer
Que je ne saurais l'exprimer.

Elle est aussi de M. Jean Lebreau, cette exquise notation :

Ne refleurira-t-elle
Qu'après notre départ,
La charmante tonnelle
Sur ce coin de rempart,

La tonnelle de roses
Où des vieux, chaque soir,
Parlent des mêmes choses,
Heureux de se revoir ?

§

M. G. Aubault de la Haulte-Chambre publie dans **La Revue Européenne** (1er mai) des lettres qu'échangèrent Verlaine et Huysmans. Elles prouvent l'amitié du poète et du romancier, contrairement à l'inimitié réciproque dont on a quelquefois parlé. A leur sujet, M. André Germain complète la preuve par ce souvenir personnel :

A cette époque-là j'allais de temps en temps rendre visite à Huysmans dans son petit sixième de la rue Saint-Placide. Intérieur d'ermite où dans la nudité des objets quotidiens se manifestaient, comme des flammes dans un sanctuaire pauvre, quelques œuvres rehaussées, une gravure de Dürer, un saint en bois sculpté par un primitif. Et la conversation de l'écrivain était pareille à sa demeure : des choses de prix, des souvenirs ardents éclataient parmi le mépris des politesses et l'oubli de toute curiosité personnelle. Il ne s'adressait pas à moi, mais plutôt aux préoccupations fidèles en compagnie desquelles il attendait la vieillesse et la mort.

Et c'est ainsi que vint entre nous le nom de Verlaine. Et une fois qu'il eut saisi ce touchant et douloureux sujet, le Verlaine des dernières années, il ne le lâcha plus. Je m'efface devant ses paroles dont je ne retranche que quelques détails trop crus que je n'ai pas le courage de donner.

« Quand Verlaine avait ses crises de mysticisme et de remords, c'est à moi qu'il s'adressait. Il venait me trouver au ministère. Ou, plus exactement, d'un café voisin, sur un papier sale il m'envoyait quelque appel impérieux. Je ne pouvais pas toujours m'y rendre. Alors, au bout d'un quart d'heure, le messager revenait : « Monsieur Verlaine attend toujours Monsieur ; il pleure. » Il me fallait bien abandonner mon bureau.

Et Verlaine se lamentait. Les églises mêmes ne lui étaient pas un refuge. Quand il demandait à se confesser, il arrivait que le sacristain, ayant regardé ses vêtements en loques et tachés de vomissements, le chassait.

Une fois, ce fut particulièrement sérieux : « C'est très grave, je suis amoureux de... » (Ici un détail précis qui me paraît inutile) « Je n'ai qu'un moyen de me sauver. Un excellent prêtre m'attend en Belgique. Je peux me retirer chez lui, mais il me faut un costume et l'argent du voyage. »

J'allai trouver son éditeur, j'obtins quelque argent.

Je l'accompagnai à la « Belle Jardinière ». Là, il commença de m'inquiéter en parlant de commander un habit de velours. « Vous allez choisir un complet à 39 fr. 75 », répondis-je et ainsi fut fait.

Mais quand nous fûmes dans la rue, je vis bientôt, flairant les quelques sous de Verlaine, un ignoble cortège qui nous suivait. Je compris que tout était inutile. Il rejoignit ses compagnons.

Oui, quelle racaille escortait Verlaine ! Quelle infâme clientèle grugeait le pauvre Lelian ! Quel répugnant parasitisme l'isolait, vers 1890, des tout jeunes d'alors qui, venus à lui parce qu'ils l'admiraient, se résignaient à ne le plus aller voir que s'il était hospitalisé à Broussais !

§

Mme Marcelle Tinayre publie, dans la **Revue des Deux Mondes** (15 mai), ses impressions de Norvège. Le grand écrivain de *La Maison du péché* nous donne cette page d'une importance considérable :

Nous avons cru être très audacieuses, en disant que la femme ne doit pas souffrir injustement, et par la faute de l'homme, et par la faute des lois que l'homme a faites dans un temps où sa compagne dépendait véritablement de lui, où il prenait, en l'épousant, la charge totale, absolue, de la nourrir, elle et ses enfants. L'obligation du travail, pour la femme isolée, et aussi pour la femme mariée, a changé les termes du vieux pacte millénaire et je persiste à le déplorer.

Je persiste à croire que la division des fonctions et des devoirs, conformément à la nature, serait une garantie d'équilibre pour la société, et de bonheur pour les familles. Je sais qu'elle répond au vœu de la grande majorité des femmes, dans nos pays, car ce n'est point par plaisir que la Française quitte son foyer pour l'atelier ou le bureau. Femme entre les femmes, elle a pour idéal de « rester chez elle », de gouverner son ménage et d'y être reine, laissant à l'homme les émotions du forum. Les revendications d'une élite d'intellectuelles et de travailleuses n'auraient pas d'écho dans les foyers français, si tous ces foyers étaient construits selon l'ordre naturel, si tous étaient réchauffés, éclairés par la présence de la femme. C'est la carence de l'homme qui a créé le féminisme, si artificiel en France ; et la guerre, en détruisant un peuple de jeunes hommes, a fait un peuple de victimes féminines : les veuves, les jeunes filles condamnées au célibat et contraintes à gagner leur vie.

Sur les solitaires, les Norvégiennes ne s'apitoient pas comme nous. Elles n'imaginent pas que la solitude soit une douleur, et que la femme puisse être, au fond de l'âme, sous la pudeur et la dignité du silence, torturée par le regret de l'amour et de la maternité impossible. Liberté ! cela console de tout : un maximum d'indépendance, un minimum de sacrifices, la plus grande facilité à choisir son métier, sa carrière, à secouer l'autorité des parents, à se fiancer et à se défiancer, à se marier et à divorcer, voilà le bonheur. Mais cette liberté, — où il y a bien un peu d'égoïsme, — s'arrête devant l'amour qui est censé ne pas exister hors du mariage. « Nous n'aimons pas le ménage à trois », me dit-on, avec fierté, et l'on ne paraît pas comprendre que si la femme latine répugne aux divorces rapides, c'est qu'il y a dans son cœur une lutte terrible entre l'amour et l'amour maternel, et qu'elle n'abandonne pas ses enfants aussi facilement que Nora. Le drame secret qui est la rançon, — je ne dis pas l'excuse, — de bien des situations fausses, doit se

produire parfois dans les âmes du Nord, mais personne n'en veut convenir. Le diable n'y perd rien, dit-on ; mais il y a une convention que l'on respecte. Des maris successifs, cela ne fait pas scandale, mais une liaison amoureuse ne serait pas tolérée. Et c'est la même chose en Suède où cependant, — par un mystère que je n'essaie pas d'expliquer, — le nombre des enfants illégitimes est considérable !

Mémento. — *La Revue de France* (1er juin). — Dans ce numéro et le précédent, une bien curieuse nouvelle de M. Pierre Custot : « Sturly », dont le héros est un esturgeon. — Lettres inédites de la duchesse de Villars. — « Les hommes dans la nuit », anticipation de M. L. de Launay.

L'Opinion (25 mai) : M. E. Seillière : « R. de Montesquiou ». — « Le prix Flaubert », par M. Jacques Boulanger. — M. G. Beaume : « Aux Saintes-Maries de la mer ».

Choses de Théâtre (mai) : M. Mateï Rossou : « Le triple visage de la vie ». — M. Lavaissière : « La philosophie de Sacha Guitry ». — « Les Fratellini », par M. Legrand-Chabrier.

Revue d'histoire diplomatique (n° 1 de 1923) : Lettres de la reine Hortense et du prince Louis-Napoléon à l'abbé Bertrand (1824-1836).

Le Monde nouveau (1er juin) : numéro consacré aux colonies.

Intentions (avril-mai) : M. Paul Claudel : « Poèmes au verso de Sainte-Geneviève ». — « Quatre chansons d'indigent », par M. Marcel Carayon. — Très importante étude de M. Darius Milhaud sur « l'Evolution du jazz-band et la musique des nègres de l'Amérique du Nord ».

Revue de l'Amérique latine (1er juin) : M. F. de la Barra : « L'esprit international en Amérique latine ».

La Revue critique des Idées et des Livres (25 mai) : M. René Boylesve : « Réflexions sur la jeune littérature ». — M. F.-P. Alibert : « Ce que nous devons à Moréas ».

Le Divan (mai) : Vers inédits du charmant Jean-Marc Bernard. — « Jean-Marc », beau souvenir du poète, par Mme Raymonde Delaunois. — « Elégie », de M. Tristan Derême. — « La Chanson du Chèvrefeuille », par M. Fagus. — De M. H. Clouard, un « Jules Laforgue ». — « Jean Chicaille », conte inédit de J.-P. Toulet.

La Revue Universelle (1er juin) : M. Paul Bourget : « Réflexions sur *Le Rouge et le Noir* ». — « L'éducation d'autrefois », par M. Edmond Pilon.

Revue des Deux Mondes (1er juin) : « Le voyage aux châteaux des assassins », par M. Maurice Barrès. — De beaux poèmes de M. Henri de Régnier : « En relisant *Ruy Blas* ». — La fin de la correspondance inédite de Zulma Carraud avec Balzac, où se révèle une des plus émouvantes natures de femme. — « Louis Pergaud », par M. André Beaunier.

Revue bleue (5 mai) : *** : « La Hongrie se prépare pour la Revanche »

— « Aloïs Jirasek », par M. H. Jelinek. — (19 mai) : M. Benjamin Crémieux : « Luigi Pirandello ».

La Renaissance (26 mai) : « Vers une C. T. I. internationale », par M. H. de Jouvenel. — « Que seront les nouveaux Etats Généraux ? », par M. Maxime Brienne. — « Mort de Rimbaud », un beau poème de M. Louis Brauquier.

L'Action Nationale (mai) : M. L. Dugas : « La religion de l'Harmonie ». — « La Russie à la veille de la Révolution », par M. Grégoire Alexinsky.

La Revue de Paris (1er juin) : « Aux Eparges », par M. Maurice Genevoix. — La fin de « Stendhal et sa famille sous la Terreur », deuxième partie d'une étude de M. Paul Ballaguy qui intéressera tous les stendhaliens.

La Revue Anarchiste (20 avril au 20 mai) : « La Russie contemporaine », par M. A. Schapiro, qui dénonce la République des Soviets pour son attentat continuel à la liberté de penser et d'agir.

La Nouvelle Revue française (1er juin) : « Etude pour Narcisse », poème de M. Paul Valéry. — Un inédit de Marcel Proust. — « Trois satires », de M. F. Ponge. — « Mort de Charlot », scénario pour film, de M. A. Cohen.

Belles-Lettres (juin) : — « Colette », par M. Robert Sigl, très bon portrait littéraire de l'auteur des « Claudine », de « Chéri », de « la Vagabonde ».

L'Ordre naturel (20 mai) : « L'unique cause des guerres », par M. H.-L. Follin. — « Pour qu'on ose la Paix », par M. Jean Rostand. — « France et Allemagne », par M. Heurich Mann. — « Non, la guerre n'est pas éternelle ! », par M. Michel Corday et Mme Fanny Clar.

France et Monde (20 mai) : « La Pensée française et la Famille », par M. Henry Bordeaux. — « L'Océan Pacifique et le Canal de Panama », par M. G. Fromont-Guieysse.

Le Feu (15 mai) : « La dernière chevalerie », par M. Pierre Lougal. — « Une visite à la mère de Péladan », par M. Bernard Latzarus.

Fortunio (15 mai) : « Le salon littéraire et la vie moderne », par M. Jean Ballard.

Les Marges (15 mai) : « Sur un prix littéraire », par M. Eugène Montfort. — M. René Martineau : « Le meilleur portrait de Sainte-Beuve ».

L'Œuf dur (no 13) : M. André Salmon : « Les souvenirs de la Duchesse ». — M. J. Cocteau : « Mystères de Vénus et des Fusiliers marins ». — « Chewing Gum », poèmes de M. René Chalupt.

Rythme et Synthèse (no 37 juin) : « Apaisement », un très beau poème de Mme Cécile Périn. — M. G. Moreilhon : « Sur quelques vers de Baudelaire ». — « Dans le temps et l'espace », par M. Jean Mirande.

CHARLES-HENRY HIRSCH.

MUSIQUE

Concerts Rubinstein. — Concerts Straram. — Concerts Wiéner.

J'avoue avoir été quelque peu intrigué récemment par une affiche du Théâtre des Champs-Elysées. Elle annonçait des « **Concerts Rubinstein** ». Rubinstein !... A ce nom fameux, des souvenirs lointains se réveillaient en ma mémoire. J'étais bien jeune et Rubinstein ne l'était plus lorsque je l'entendis pour la dernière fois, Salle Erard, pulvériser le clavier de ses doigts fulgurants qui semblaient en tirer les éclairs et la foudre ; quand je le vis venir saluer et resaluer sans fin un public en délire, suant, soufflant, l'œil éteint, avec ses longs cheveux tombant épais et lourds sur son masque de Beethoven slavo-sémite. Mais il est mort ; je ne sais plus au juste quand, mais j'en suis sûr, et ce n'est pas d'hier. Ce Rubinstein-là se prénommait Antoine et, bien que ce fût plus qu'archi-surérogatoire, il le mettait sur ses affiches. Il y eut encore un autre Rubinstein qui joua du piano. Il s'appelait Joseph et l'inscrivait aussi sur ses programmes, car il avait conscience de ne pas être Antoine ni Rubinstein tout court, et en souffrait modestement quoique avec amertume. Il était plein d'intentions excellentes, mais n'avait pas de chance. Il fut le premier qui osa consacrer des concerts tout entiers au *Clavecin bien tempéré* de Bach, dont il exécuta d'un bout à l'autre les quarante-huit préludes et fugues en deux séances. C'était alors sans précédent. On prétendit qu'il s'était facilité la tâche en prenant des mouvements d'une lenteur clémente. Il arrangea aussi pour piano et chant la partition de *Parsifal*, mais il était distrait et laissa publier sa transcription avec un si grand nombre de fautes que l'éditeur Schott dut graver et y insérer un errata de deux pages in-folio. Ce fut pour lui le coup de grâce. Il se suicida peu après, écrasé par son patronyme, quoiqu'il n'omît jamais d'y ajouter « Joseph ». J'ai appris depuis que le Rubinstein du Théâtre des Champs-Elysées se prénommait Arthur, ce qui n'a rien d'illicite. On se demande pourquoi il semble s'en cacher. Outre que c'est un nom très portable, qu'il se figure quelque confrère qui s'appellerait Arthur Liszt ou Arthur Paganini, (tout arrive), et qui afficherait des « Concerts Liszt » ou des « Concerts Paganini ». Certaines équivoques frisent le coq-à-l'âne. Que M. Rubinstein ne rougisse pas d'Arthur. On saura au moins que

c'est lui. D'ailleurs les rois eux-mêmes gardent la précaution d'un numéro. Donc M. Arthur Rubinstein a donné deux concerts au Théâtre des Champs-Elysées et je n'assistai qu'au second. Il commença par la célèbre *Toccate* en *fa* qui sert de prélude à la dixième fugue d'orgue de Bach et, M. Arthur Rubinstein étant discret, comme on a vu, il n'imprima pas plus le nom de l'arrangeur que son propre prénom, et le pauvre Rœntgen, si c'est lui, ainsi qu'il est probable, et s'il est encore en vie, pourra se réciter le *sic vos non vobis*. C'est un morceau peu favorable à la translation pianistique. Il requiert toute la variété de timbres et la puissance de fortissimo de l'orgue. M. Arthur Rubinstein l'enleva au galop ; c'est le meilleur qu'on puisse en dire. La *Sonate appassionata* suivait. Elle a bien vieilli, la *Sonate appassionata*; oui, elle a bigrement vieilli. M. A. Rubinstein s'en aperçut évidement et la traita en conséquence. Même il poussa la conséquence à son extrémité suprêmissine. Cela me rappelait une leçon d'anatomie du Professeur Poirier, jadis, à l'Ecole de Médecine où m'introduisit un jour un étudiant de mes amis. Il y avait dans l'hémicycle, dressé tout droit sur une espèce de chevalet, un cadavre aussi blanc de poil que de peau avec les yeux ouverts. Et, toutes et quantes fois que, pour sa démonstration, le praticien avait à y taillader quelque chose, il le flanquait en position d'un coup sec de la paume ou du poing ; il lui faisait *presto* tourner la tête ou hausser le menton, lever, baisser, ployer, écarter bras ou jambes, et le livide macchabée pivotait, gigotait, virevoltait, tiquait, pantomimait. Pour un profane, c'était un peu macabre, mais le public spécial trouvait cela tout naturel et, même, çà et là, sur un « mot » lancé par le maître ou quelque contorsion baroque du « sujet », l'amphithéâtre rigolait. C'est à bien peu près de la sorte qu'en agit avec l'*Appassionata* M. Arthur Rubinstein, sauf qu'il sembla plutôt l'enfourcher comme un cheval fantôme dont il perçait soudain le flanc de l'éperon, le cinglait d'un trait de cravache, tirait, rendait subitement les rênes, et la cavale époumonnée sautait, cabriolait, trottait bénignement, ruait, s'emballait tour à tour avec des craquements squelettiques. Au dernier mouvement, ce devint le vertige d'une course à l'abîme : « Hep! Hep! les morts vont vite !.. » N'est-ce pas Me Jane Mortier qui nous conta naguère, à l'Echo musical, dans ses spirituels *Souvenirs d'Amérique*, que là-bas on classe les virtuoses au chronomètre. M. A.

Rubinstein y doit être un favori des plus cotés. L'ennui est que, chez lui, la vitesse s'exerce au détriment de la force et de la netteté. Ce flux coulait pressé, mais flou comme d'un robinet de fontaine. Si M. Arthur Rubinstein veut connaître un record de vélocité comportant, avec précision et sécurité idéales, toutes les nuances dynamiques de la plus impétueuse à la plus délicate, qu'il aille entendre M. Robert Casadessus exécuter le *Concerto en mi b* de Liszt et *la Campanella* comme il le fit à l'un des Concerts Koussevitzky. Au point de vue de la virtuosité pure, M. Robert Casadessus est peut-être des pianistes vivants le plus extraordinaire. Par malheur, il paraît quelque peu tardigrade. Il joue beaucoup de Beethoven, et son modernisme, sauf erreur, ne semble pas dépasser Liszt. Heureusement qu'il est assez jeune pour qu'on puisse espérer que sa réceptivité évolue jusqu'à comprendre et goûter l'art de ceux de sa génération. Avec un aussi prestigieux talent, ce serait bien dommage de finir en Risler. La musicalité de M. Arthur Rubinstein est infiniment plus ouverte et sa culture plus affinée. C'est probablement pour cela qu'il joue si mal le Beethoven. On sent qu'il aime et qu'il comprend la musique contemporaine et, quand il consent à ne la point larder de quelques effets de son cru, il atteint à la perfection. L'*Alborada del Gracioso* n'était déjà pas mal du tout, mais, dans *la Vallée des Cloches*, interprétée avec une ferveur scrupuleuse, il fut tout à fait admirable. Et sa curiosité compréhensive ne s'arrête pas à M. Maurice Ravel. Il est l'un des plus précieux propagandistes des « musiques nouvelles », pour parler comme Caccini jadis. Outre trois charmants petits morceaux de M. Serge Prokofieff, il joua, en première audition, je crois bien, les *Promenades* de M. Francis Poulenc. C'est une des dernières productions de ce jeune compositeur, si jeune qu'il a quitté le régiment depuis à peine quelques mois, et, non pas seulement eu égard à un âge si tendre, mais aussi pour sa valeur intrinsèque, *Promenades* est une œuvre extrêmement remarquable et qui marque un tournant dans l'évolution du musicien. M. Francis Poulenc fut accueilli dès ses débuts comme un adolescent des plus rarement doués. La musique, semblait-il, émanait de lui comme un effluve naturel avec une ingénuité délicieuse. Il paraissait la laisser faire quasiment sans y penser, se prodiguant en de menus ouvrages d'une facilité quelquefois excessive, mais imprégnés d'une sincérité

sans mélange, d'un sentiment naïf étrangement cousin de la chanson populaire. Cela se décelait trop souvent de l'improvisation un peu hâtive, pour le moins insouciante, avec une tendance à la blague. L'auteur, malgré son innocence, le discerna de soi-même un beau jour, et il se remit bravement à travailler comme un élève, à potasser le vieux contrepoint des ancêtres qui mène à tout, dont l'école est indispensable à qui veut en faire du nouveau, et sans l'expérience duquel la génialité même patauge et risque aisément d'avorter. Moussorgsky en est un exemple. *Promenades* est le couronnement, c'est le mot vrai, de cet effort. Les qualités natives du musicien, sa verve primesautière et sa fraîcheur mélodique s'y doublent d'une polyphonie plus substantielle, d'une richesse et d'une plénitude inattendues ; les trouvailles harmoniques, qui naguère apparaissaient volontiers comme plutôt fortuites, superficielles ou fantaisistes, deviennent ici permanentes, plus profondes, font corps avec l'entrelacs sonore et innovent spontanément, parfois merveilleusement, jaillissant comme un flot d'instinct divinateur. L'abondance d'inspiration, la variété de rythme, l'originalité désinvolte, au maxime degré personnelle, sont tout bonnement étonnantes. En vérité, c'est une œuvre de maître. On doit vivement remercier et louer M. Arthur Rubinstein, qui l'interpréta superbement, de l'avoir adoptée dans son répertoire. Sans doute, ce ne sont encore là que des pièces assez brèves, et on n'est pas sans le regretter, mais on observe qu'il en fut tout de même au XVIe siècle, alors que naissait pareillement une harmonie nouvelle. La musique est un langage autonome, dont le sens est spécifique, intraduisible, et dans lequel, ainsi qu'en tout idiome, on ne peut développer ses idées sans syntaxe. Les jeunes musiciens découvrent aujourd'hui pas à pas des ressources ignorées hier, qu'il leur faudra assimiler et coordonner peu à peu pour en former cette syntaxe inéluctable qu'ils cherchent et cristalliseront inconsciemment.

L'essentiel est que ces opérations soient spontanées et non artificielles. On s'en convainquit fortement aux **Concerts de Musique moderne internationale** que M. Straram organisa au Théâtre des Champs-Elysées. L'initiative était des plus intéressantes et il convient aussi, en en félicitant M. Straram, de signaler sa manière de diriger. Voici enfin un artiste sérieux et cultivé qui estime qu'un chef d'orchestre n'est point un cabotin

et n'a pas à se démener comme un pitre ; qui a le respect de sa fonction autant que de l'œuvre d'art qu'il interprète. Il dirige sans un geste inutile et, si peut-être il semble redouter avec un tantinet d'excès de ne point rester droit comme un *i*, il obtient des exécutions parfaites. Son secret est bien simple : il exige, dit-on et finance cinq répétitions pour chacune des séances. Tirons notre chapeau bien bas devant cet oiseau rare et, sans trop y compter, souhaitons qu'il soit prophète, si j'ose schumannement m'exprimer. La matière de ces concerts nous était inconnue pour une bonne part. Elle comprenait, entre autres choses dont la plus attachante issue de l'étranger fut à coup sûr les *Pages de Guerre* de M. Alfredo Casella, des œuvres de M. Arnold Schœnberg et de M. Anton Webern, son disciple. C'est par les **Concerts Wiéner** que la musique de M. Schœnberg fut révélée aux mélomanes parisiens et il est excellent qu'elle l'ait été. Son *Pierrot lunaire* fit sensation d'abord dans un petit cercle d'initiés qui s'étendit bientôt non sans le secours du snobisme. Le cas de M. Schœnberg est singulier. Il commença par pondre du sous-Brahms d'une platitude, lourdeur et vacuité si phénoménales qu'il ne tarda pas à se persuader lui-même de l'incongruité de ces exercices. Il s'évertua laborieusement à s'évader de cette ornière et *Pierrot lunaire* est assurément le résultat le plus réussi de l'empirisme volontaire auquel il se livra désormais. Ce n'est pourtant, musicalement, que de la fabrication oiseuse, une utilisation aussi servile qu'arbitraire des procédés les plus machinaux du contrepoint scolastique : imitations canoniques, parfois de plusieurs groupes superposés de monodies, renversements par mouvement contraire et même « à l'écrevisse ». Là-dessus se greffe une sorte de déclamation bâtarde, qui n'est ni chant ni verbe, et auprès du romantisme échevelé de quoi Hugo et Wagner sembleraient les sosies de Malherbe et de Haydn. Me Marya Freund, dans l'interprétation de cet inextricable amphigouri, réalisa un tour de force peu commun, même on peut dire unique. Certes, dans ce méli-mélo de sonorités adventices, il advient par instants des rencontres piquantes, bizarres, dont le miroitement de clinquant peut amuser l'oreille, sans cesser un moment de n'être qu'un jeu vain, factice et, par surcroît, peu difficile, car il n'y aurait guère de croque-notes quelque peu forts en thème qui ne fussent capables d'en

confectionner l'équivalent avec de la patience et du temps. Cet amusement aléatoire même fait cruellement défaut à la *Symphonie de Musique de Chambre* du même auteur que nous offrit M. Straram. Ici c'est le vide absolu. Un incident significatif assez drôle se produisit à ce concert. L'ordre des morceaux indiqué au programme ayant été interverti, la place y assignée à un ouvrage de M. Vicenzo Tommasini fut occupée par cette *Symphonie* de M. Arnold Schœnberg, et, cependant qu'elle résonnait interminable et morne, on entendait de braves gens, venus expressément pour l'applaudir, murmurer excédés, en toute candeur snobiste : « Quelle barbe, cet Italien ! » M. Arnold Schœnberg est en outre d'une infécondité exceptionnelle. Les saugrenuités inanes qu'on ouït de M. Webern chez MM. Straram et Wiéner s'avéraient dignes de son maître. Aux deux derniers *Concerts Wiéner*, on était sidéré devant un tel néant. Le *Sixième Quatuor* de M. Darius Milhaud, qui subit pourtant dangereusement cette influence, en prit les propositions d'un chef-d'œuvre. On n'en secoua tout à fait la torpeur qu'avec un humoristique *Alphabet* de M. Georges Auric et une alerte et solide *Sonate* pour clarinette et basson de M. Francis Poulenc. En résumé, cette nouvelle école autrichienne est l'école de l'impuissance, qui d'ailleurs prend sa source à Mahler. Cet art de procédés surannés requinqués et de vieux accords altérés, bistournés, torticolisés, n'a rien, pas un fétu, de novateur. C'est d'un autre côté et par d'autres que la voie véritable se trace. L'instinct spontané seul crée et seul poursuit l'évolution d'un art. Il est actuellement trois jeunes musiciens qui possèdent ce don, génial par essence, en y joignant la verve, l'abondance et une personnalité indélébile. Ce sont MM. Auric, Poulenc et Prokofieff, pour les citer par ordre alphabétique. A eux appartient l'avenir — s'ils le veulent, ne vont pas trop dîner en ville ou voyager à l'étranger pour diriger leurs œuvres et quêter des bravos, au lieu de noircir du papier, qui seul importe.

JEAN MARNOLD.

ART

L'Exposition des décorateurs : Grand Palais.— Exposition Paul Signac : galerie Bernheim-Jeune.— Exposition René Piot : galerie Druet. — Exposition Van Maldire : galerie Balzac.

Il n'est guère de plus joli rêve que celui d'un William Morris. Des gens doux et altruistes vivent parmi un décor harmonieux.

Rien de ce qui les entoure n'est laid ni trivial. Pour occuper les hommes, pour que tous n'aillent point se voûter, ni les femmes se flétrir dans les fumées des usines, le travail à la main est remis en honneur ; non point pour des travaux de force, mais pour les ouvrages les plus délicats : tapisserie, broderie, bijouterie simple et qui fait cas davantage de la beauté du serti que du prix aveuglant des gemmes. Comme l'Eternel évoque les fleurs des champs pour les vêtir de spendeur, le décorateur dénombre les quartz, les pierres dures, et en ocelle de légères arabesques d'argent ou d'or. Le travail du métal devient aisé et facile. Il sert à des marqueteries rares. C'est le ciseleur et non le fondeur qui le manie. Les modèles, on les demande à la nature patiemment interrogée, et aussi aux époques bénies, dont la légende a fait des époques d'art pur et achevé, temps où l'homme eût été, plus simplement ému, attendri, ébloui devant la beauté des choses. Passant à travers le bel idéalisme du poète de William Morris, l'Inde, la Perse, et le pays imaginaire où vécurent ces héros de la Table Ronde, Yseult l'amoureuse ou Perceval le pur, se sont combinés pour créer une délicieuse imagerie ; des voix du pays de Tendre y passent, avec un chœur de voix graves qui virilisent l'ensemble. Aussi Morris, socialiste, épris du beau pour tous, de la solidarité dans une vie exempte de gros labeur salissant, veut que tous puissent participer au luxe décoratif, de belles lignes n'étant pas plus coûteuses à modeler que des lignes heurtées.

Nos décorateurs se conforment-ils encore à cette esthétique, qu'a soutenue Gallé par la théorie et par l'exemple, qui a ses échos dans certains efforts de Lalique, en tant que verrier, qui suscita quelques mobiliers très simples comme celui de Benouville, et se recommande parmi ses efforts aboutis, du fameux service de table de Bracquemond ?

Oui et non. Oui pour quelques-uns comme Dufrène. Non pour la plupart de nos meubliers.

Ils ne travaillent pas dans le vide, ni dans le souci d'une création esthétique. Ils songent au public, à l'acheteur, et luttent contre une concurrence. Le souci de quelques uns des premiers décorateurs, de ressusciter certaines époques de choix, a amené sa mode à faire le tour des époques. Il n'est point de meuble odieusement incommode, d'armoire indéplaçable ou de bouillotte grillée de cuivre pour en rendre l'abord infranchissable à la main, qui

ne retrouve son tour de vogue. Le Louis XV et le Louis XVI ont régné tour, à tour puis cédé la place à l'Empire et les belles dames se sont servies du petit bureau et de la civière de chambre de Mme Récamier. Les chercheurs de formes nouvelles se sont assez vite lassés de l'incuriosité du public. Ils ont fait appel à la richesse, à l'incrustation, à la marqueterie, d'où des fabrications d'ensembles exceptionnels, coûteux, impuissants à aider à la formation d'un style nouveau. Puis les grands magasins s'en sont mêlés, banalisant tour à tour toute ingéniosité, toute trouvaille, retournant au cossu, y ramenant les artistes. Le faubourg Antoine n'a rien ajouté à la beauté de ces trouvailles. Les qualités essentielles de fabrication sont atteintes; la beauté de lignes est inexistante.

Néanmoins et pour satisfaire à une nécessité de l'habitation parisienne, le meuble captif, le meuble faisant partie du mur et se décomposant en bibliothèque-divan, en étagères-bibliothèque, en lits-cheminée, le tout solidement agrafé, qu'on avait copié sur l'ameublement du cottage anglais, a disparu. Cette année, à l'Exposition des décorateurs, les symphonies colorées sont plus rares, elles n'ont plus la vibrante acidité de certains salons où les poufs orangés nageaient sur les tapis noirs. Cela se rapproche tout de même de l'usuel, et l'on peut noter, aux Décorateurs, que Dufrène est toujours plein d'aisance, d'ingéniosité et de goût, que Follot reste somptueux, encore qu'il ait éteint le feu d'artifice d'ors, qu'il affectionnait jadis. Jallot demeure harmonieusement classique, très soucieux du cachet personnel qu'il imprime à ses créations. Galleray est solide non sans élégance; il y a de bonnes idées de détail chez Fabre, chez Mme Lucie Renaudot; Francis Jourdain crée de jolis modèles et trouve de délicats accords de tons, qui rappellent parfois son art de peintre.

Il y a une plus grande somme de réussite chez ceux qui pratiquent l'ornement de l'ameublement. Ils sont d'ailleurs suivis dans leur effort, par une clientèle plus nombreuse, qui, heureusement pour eux, ne se demande pas si une poterie de Metthey, de Lenoble, de Decœur, une tapisserie de Mme Mary Jaulmes, de Mme Ory Robin ou de Deltombe ou de Mme Maillaud, une verrerie de Marinot, ne condamnent pas sévèrement l'harmonie du luxe courant qui les entoure. Petit à petit, ceci chassera cela, et le bibelot (nom désobligeant, mais courant pour l'œuvre d'art légère et

mobile) régira les ensembles. C'est un des chemins de salut de l'art décoratif.

L'exposition des décorateurs donne aussi de bons exemples de petite sculpture. La disposition de statuettes sur les petits meubles peut donner d'excellents résultats et il ne manque point pour cela d'œuvres remarquables, de Despiau, de Pompon, d'Anna Bass, de Jane Poupelet, de Wlerick, de Drivier.

La nécessité pour le sculpteur est ici de garder des lignes pures et élégantes et de ne pas lutter contre les matières brillantes de l'Extrême-Orient, si souvent proches du bariolage du bazar.

Gruber éclaire les halls et les salles à manger modernes de vitraux d'un goût excellent. L'industrie lui fournit des verres teintés et l'imperfection du métier industriel, qui échoue à donner une teinte parfaitement unie, lui donne des colorations plus profondes ou plus transparentes dans la même tonalité. Il se sert à merveille de cette gamme de tons, sertissant ses éléments de verre polychrome d'une floraison ornementale donnée par des baguettes de plomb, et de sertissements formant ainsi de très heureuses arabesques. Nous retrouverons les grands vitraux de Gruber à l'exposition du Musée Galliéra qui s'ouvre en juin. Ici ce sont des vitraux d'appartements qu'il expose et qui sont du meilleur style.

Les ferronniers et les dinandiers sont remarquables. Dunand revêt d'une ornementation très riche, mais toujours artiste des formes agréables.

Brindeau fleurit le fer avec souplesse ; ses lustres sont à la fois puissants et légers.

Nos relieurs, sans ajouter beaucoup à leurs récentes trouvailles, se maintiennent, soit qu'ils cherchent, sans toujours le trouver, un lien entre la tonalité de sentiment du livre qu'ils gainent et le style de leur décor, soit que simplement, ils l'ornent comme on florerait un tissu, mais avec plus de variété sans la symétrie. Marius Michel et Kieffer demeurent les maîtres du genre, et il y a d'excellentes reliures de Mme de Félice ou Marie Germain, ou de Pierre Legrain.

Une jolie habitude des meubliers de demander à des peintres amis l'ornement des parois de leur stand fait figurer ici de jolies images de Jeanès et des gravures de Balande, de Bernard Naudin, d'Ouvré, vieilles connaissances qu'on est enchanté de retrou-

ver près des batiks de Mme Paugon ou des maquettes de décors de théâtre d'André Boll ou des papiers peints, du meilleur style, de Paul Véra. Mais les recherches d'art populaire, desquelles depuis Morris et Gallé tout le monde parle sans y jamais penser, ce sera sans doute pour plus tard ! Et cette phrase qui fut le credo de l'art décoratif : « La beauté de l'objet usuel consiste en ce que toutes ces lignes obéissent à l'utilité, à la nécessité. On ne doit montrer que l'essentiel : pas d'ornement», il semble qu'on ne l'a jamais considérée que comme une mesure pour rien que l'on compte avant de chercher, ce qui vaut mieux, la souplesse et l'élégance.

§

Paul Signac nous montre, chez Bernheim jeune, une admirable série de ports. La triple notation des motifs par le dessin, l'aquarelle, le tableau nous fait assister au travail du peintre, et à la création de sa féerie lumineuse d'après les éléments que lui fournit la nature. Des effets d'aube et de tombée du jour sur la mer ou sur le fleuve y sont splendidement notés. C'est de la symphonie tonale équivalente à une émotion et créatrice d'émotions. C'est un aboutissement du modelé dans la lumière, difficile à dépasser dans sa plénitude.

§

L'exposition de **René Piot** (galerie Druet) n'est pas absolument renseignante sur l'art de ce peintre, extrêmement varié. C'est surtout le décorateur qui apparaît, instruit de tout l'art hindou et persan, instruit aussi de tous les rehauts que la tonalité d'or et d'argent peuvent ajouter à la peinture. Les images de dieux et de génies, qu'il peint toujours, en primitif curieux et savant, comme revenu à l'innocence après avoir fréquenté les philosophies les plus compliquées, sont d'un joli sens naïf, d'une naïveté d'érudit demeuré candide et qui adore qu'on lui conte inlassablement les légendes dorées et les apparitions radieuses des dieux. C'est aussi un harmoniste de premier ordre.

§

Van Maldère peint l'étang de Berre sous les ardeurs de de l'été, au moment où l'eau bleue se noircit sous un ciel de métal dont l'azur profond prend des teintes sombres et se tend sur la terre comme un clair suaire sans plis. Il évoque aussi des averses de soleil sur les *mas* roses et verts de la banlieue de

Marseille. Son Midi apparaît toujours exact, varié, grave et de ton singulièrement juste. Il s'est créé une technique appuyée sur les leçons de l'impressionnisme, mais qui tient le plus grand compte des directions des lignes. Cette technique est très souple. Le soin qu'a le peintre de noter les reflets dans le plus grand détail et dans le tumulte de leur passage sur les êtres et le décor n'altère jamais chez lui la face humaine et l'unité nécessaire de son rendu. C'est pourquoi certaines évocations féminines qu'il a peintes dans le grand ensoleillement provençal donnent une note d'art tout à fait particulière et personnelle.

Ses aquarelles présentent d'excellentes notations de détail, où tout est dit du paysage transcrit, dans une belle lumière et avec la plus élégante sobriété.

GUSTAVE KAHN.

MUSÉES ET COLLECTIONS

Au Musée du Louvre : une sculpture française du XIIe siècle ; un tableau de Claude Gillot ; exposition d'une nouvelle série des donations Bonnat. — L'Exposition de la Vénerie française au Musée des Arts décoratifs. — L'exposition Daumier-Gavarni à la Maison de Victor Hugo. — Exposition au palais de la Légion d'Honneur des collections du Californian Palace de San Francisco. — L'exposition à Rome des objets d'art reconquis sur l'Autriche. — Les vitraux de la collégiale de Saint-Quentin et la question des réparations artistiques.

Le Musée du Louvre vient d'acquérir une œuvre très précieuse pour l'histoire de notre sculpture française du Moyen âge. C'est une tête d'homme en pierre, d'une vie et d'une grandeur de style tout à fait admirables, provenant de la région bourguignonne et que son rapprochement avec les débris, conservés au Musée lapidaire d'Autun, de l'ancien tombeau de saint Lazare existant autrefois à la cathédrale de cette ville et détruit en 1766 par ordre du chapitre — comme furent hélas! détruits à ce moment tant d'autres monuments gothiques que le goût de l'époque qualifiait de « barbares » — permet de considérer comme ayant fait partie de ce tombeau. Celui-ci comportait un sarcophage renfermant la figure de saint Lazare et dont le couvercle était soulevé par quatre hommes ; quatre autres personnages étaient groupés autour du Christ rappelant Lazare à la vie : saint Pierre, saint André et les deux sœurs du ressuscité : Marthe et Marie-Madeleine. Il avait été exécuté, nous dit le texte d'une description du XVe siècle publiée autrefois par M. F. Thiollier, entre 1170

et 1189 par un certain moine Martin. Nous avons donc dans cette tête une œuvre bourguignonne de la fin du XIIe siècle qui comptera au Louvre parmi les plus beaux spécimens de notre art roman si robuste et si savoureux. Mais, tout en s'en réjouissant, il est permis de regretter que cette tête n'ait pas été plutôt rejoindre les autres fragments conservés à Autun et qu'on n'ait pas aidé à reconstituer ainsi dans la mesure du possible un des plus vénérables monuments de notre art français (1).

Le Conseil des Musées a acquis également, pour le département des peintures, une ancienne toile du maître de Watteau, Claude Gillot, qui n'était pas encore représenté au Louvre. C'est une scène comique dont le sujet est emprunté au répertoire des comédiens italiens de la Foire Saint-Germain. On y voit, dans un décor du vieux Paris, deux de ces sortes de chaises à porteurs roulantes dites « vinaigrettes » s'abordant dans une rue étroite, à la grande colère des valets qui les traînent et des occupants : Arlequin et Mezzetin costumés en femmes dans les accoutrements de l'époque, et qui s'invectivent furieusement, tandis qu'en arrière un commissaire de police en grande perruque et rabat intervient assez mollement pour essayer d'apaiser la querelle et faire reculer les deux véhicules. Ce tableau, qui, paraît-il, revient de Russie, avait été gravé par Huquier (2). Il est intéressant non seulement pour l'histoire de l'époque, mais aussi pour l'étude de l'influence qu'ont eue sur les scènes de comédie de Watteau (dont la plus typique et la plus belle est le *Gilles* du Louvre) les productions de Claude Gillot.

Quand ces lignes paraîtront, une nouvelle série des dons faits au Musée de Bayonne par Léon Bonnat sera exposée au Louvre pour un mois. Il s'agit cette fois des dessins des écoles flamande, hollandaise et allemande, celle-ci représentée notamment par quantité de Holbein et de Dürer de toute beauté, parmi lesquels de merveilleuses aquarelles de ce dernier, représentant des fleurs des champs et une aile de corneille bleue, qu'on regrette de ne pas voir rester au Louvre.

La « saison » d'art parisienne bat son plein. Ce ne sont, de tous côtés, qu'expositions qui s'efforcent de rivaliser d'intérêt, et à la tête desquelles brille la belle Exposition d'art belge dont nous avons parlé dans notre dernière chronique.

(1) On trouvera dans le n° 8 (5 mai 1923) de la revue *Beaux-Arts* des reproductions de cette belle tête.

(2) V. reprod. du tableau et de la gravure dans *Beaux-Arts*, 1er juin 1923.

Au **Musée des Arts décoratifs** — où l'on vient d'inaugurer l'exposition temporaire, dans une salle du premier étage, d'une superbe collection de faïences de Rouen, de Nevers, de Delft, etc., réunie par M. Donat Agache, — une Exposition de la Vénerie française, comprenant des peintures de toute espèce, des tapisseries, des sculptures et objets d'art, des armes et des trophées de chasse, a succédé à la belle Exposition du Livre dont nous parlions ici il y a un mois. Sur les murs du grand hall les tapisseries de l'*Apocalypse* d'Angers ont été remplacées par une série, non moins magnifique, de tentures des xve, xvie xviie et xviiie siècles, dont les plus belles sont les neuf tapisseries des *Chasses royales de Louis XV*, tissées aux Gobelins de 1734 à 1745 d'après les cartons peints par Oudry. On y voit successivement le rendez-vous au Puys-du-Roi dans la forêt de Compiègne, la chasse au cerf au devant de cette ville ou parmi les rochers de Franchart dans la forêt de Fontainebleau (à l'angle inférieur de droite, Oudry s'est représenté lui-même en train de dessiner la scène), le relais, la curée, le « forhu » (distribution aux chiens des entrailles du cerf), etc. Et ce qui ajoute à l'intérêt de cette exhibition, c'est la réunion, dans une des petites salles latérales, des esquisses mêmes du peintre (appartenant aujourd'hui au comte de Camondo), merveilles de délicate et spirituelle exécution qui ont servi de modèles aux tapisseries, et la confrontation qu'on peut faire ainsi des unes et des autres. On y a joint également la suite des neuf plaques en porcelaine de Sèvres, appartenant au Musée de Versailles et au Musée de la Manufacture de Sèvres, représentant les mêmes sujets, mais où la figure de Louis XVI a remplacé celle de Louis XV. Après cela on admirera principalement — entre trop de toiles insignifiantes ou médiocres qui n'ont qu'un intérêt documentaire — des tableaux de P.-D. Martin représentant la vue de l'ancien chenil royal à Versailles, avec, au premier plan, Louis XIV entouré des gentilshommes de sa cour, et lui-même encore chassant à Marly. Van der Meulen, à son tour, dans deux toiles appartenant au Musée de Versailles et au Louvre, nous le montre partant pour chasser à Vincennes ou chassant à Versailles. Voici ensuite deux compositions de Michel-Barthélemy Ollivier, peintre du prince de Conti, représentant la prise d'un cerf devant le château de l'Isle-Adam et une fête donnée près de cette dernière résidence par le prince de Conti au prince

de Brunswick-Luneburg; deux grands panneaux décoratifs de Casanova (frère de l'aventurier) appartenant à la Banque de France et figurant un *Départ pour la chasse* et un *Hallali du cerf*; les si vivantes études de chiens de la meute royale peintes par Desportes, qui, après être restées longtemps à Sèvres où elles étaient tombées dans l'oubli, furent remises en lumière il y a trois ans à Beauvais (1) et sont maintenant conservées à Compiègne; des scènes pittoresques de Carle Vernet, Eugène Lami, John-Lewis Brown, etc. Parmi les sculptures on admire un beau groupe en chêne du xve siècle, représentant la chasse de saint Hubert, et de nombreuses statuettes en cire ou en bronze de Mène. Enfin dans des vitrines sont exposés des manuscrits à miniatures et des livres anciens sur l'art de la vénerie; puis une brillante série de cors et trompes de chasse (où l'on remarque surtout le joli cor vénitien du xvie siècle en bronze doré appartenant au Musée du Louvre), d'arbalètes, de fusils et de couteaux de chasse, la plupart d'un travail extrêmement précieux et dont plusieurs ont appartenu à nos rois. A cela s'ajoutent de nombreux trophées, qui ne sont pas la partie la moins curieuse de cette exposition.

Pendant ce temps s'ouvrait à la **Maison de Victor Hugo**, pour durer jusqu'en juillet, une belle exposition Daumier-Gavarni, qui, en nous faisant admirer un excellent choix de peintures, dessins, lithographies, autographes et souvenirs de l'un et de l'autre artistes, a, entre autres mérites, celui de mettre bien en lumière et de faire apprécier à toute leur valeur les fines et élégantes qualités du second, charmant fantaisiste qui supporte sans faiblir le redoutable voisinage de son puissant confrère.

Au **Palais de la Légion d'honneur** s'ouvrait en outre, le 6 juin, une exposition d'œuvres d'art françaises offertes à la ville de San Francisco par M. Adolphe Spreckels et Mme Spreckels née de Bretteville, pour être placées dans un musée, le Californian Palace, qui sera la reproduction de ce charmant hôtel du prince de Salm devenu le palais de la grande-chancellerie de notre ordre national. Ces collections se composent d'une centaine d'œuvres de Rodin, parmi lesquelles le *Penseur* et une réplique agrandie d'une des figures de la *Porte de l'Enfer*, puis quatre tapisseries de l'histoire de Jeanne d'Arc d'après les

(1) *V. Mercure de France*, 1er décembre 1920, p. 523.

cartons de Jean-Paul Laurens et de nombreux vases et biscuits de Sèvres, offerts par le gouvernement français ; la série des belles médailles de guerre conçues et exécutées par le regretté sculpteur Pierre Roche ; des poupées offertes par de grands couturiers parisiens et qui représentent l'histoire des costumes français à travers les âges et dans nos provinces ; deux vitrines d'antiquités égyptiennes et de céramiques grecques offertes par le roi de Yougoslavie, etc. On y a joint toute une série de sculptures en bronze de l'animalier américain Putnam.

Nous parlerons dans notre prochaine chronique de l'exposition annuelle du Musée Cernuschi, consacrée cette fois à l'art siamois, des nouvelles collections indo-chinoises et cambodgiennes du Musée Guimet, et de la nouvelle exposition du Musée Galliera, qu'il ne nous a pas encore été possible d'aller visiter.

§

Le gouvernement italien a organisé dernièrement à Rome, dans le palais de Venise jadis propriété de l'Autriche, et repris sur elle au cours de la guerre, une **Exposition des œuvres d'art récupérées en Autriche par l'Italie** à la suite de la victoire des Alliés. M. A. Bertini-Calosso a présenté dans un intéressant article publié par la *Revue de l'art ancien et moderne* (1) les nombreuses pièces qu'on y pouvait admirer et dont nous avons déjà ici même mentionné les principales quand ces reprises s'exercèrent à Vienne. Tapisseries, peintures, manuscrits à miniatures et joyaux remplissaient plusieurs salles des anciens appartements du pape Paul II : d'abord une série de magnifiques tentures exécutées dans les Flandres au XVIe siècle pour le cardinal Hercule de Gonzague d'après les cartons de Raphaël, et représentant des scènes des *Actes des Apôtres*, qui avaient été enlevées de Mantoue en 1866 par les Autrichiens ; puis des tableaux de l'école de Venise, parmi lesquels deux Vivarini, une *Madone sous un oranger* de Cima da Conegliano, trois Carpaccio (*Annonciation*, *Le Christ adoré par les anges* et *Mort de la Vierge*) ; trois Paul Véronèse (une *Annonciation*, une *Adoration des bergers*, et une *Assomption de la Vierge*), et près de quarante magnifiques portraits de doges et de membres de la confrérie de Saint-Christophe, patron des marchands, par le Tintoret. Parmi les sculptures, moins nombreuses, se distinguaient un buste du pape

(1) Livraison de mai 1923.

Paul II, par Bartolommeo Bellano, un *Amour brisant son arc* de l'école de Donatello, deux grands médaillons de Caradosso : *Hercule tuant le lion de Némée* et *Hercule terrassant l'hydre de Lerne*. Dans le groupe des objets d'art : un coffret italo-byzantin, du ve siècle provenant de Pirano, le reliquaire également byzantin du XIIIe siècle ayant appartenu au cardinal Bessarion, les insignes de Napoléon comme roi d'Italie, emportés autrefois de Milan à Vienne, les joyaux de l'ancien trésor des grands ducs de Toscane, et—précieux entre tous ces bijoux—une intaille sur jaspe où le graveur grec Aspasios, du IIIe siècle av. J.-C., a ciselé une *Athéna* peut-être d'après un modèle de Phidias; enfin, des débris d'architecture antique provenant d'Aquilée et de Pola; de nombreux manuscrits enluminés allant du VIe au XVIe siècle; etc.

Tandis que la contemplation de ces dépouilles reconquises sur l'ennemi avec un esprit de décision peut-être un peu vif (on se rappelle qu'elles furent enlevées de Vienne d'autorité par les commissaires italiens sans que leur restitution eût été stipulée dans le traité de paix) enorgueillit les Italiens; tandis que les Belges, plus régulièrement, en les faisant inscrire dans les clauses du traité de Versailles, ont su obtenir la restitution des Van Eyck et des Thierry Bouts de Berlin et de Munich que nous admirons en ce moment au Jeu de Paume, nous-mêmes qu'avons-nous obtenu en dédommagement des immenses pertes artistiques que nous avons subies ? On le sait trop, hélas : absolument rien ! Par suite du *veto* — auquel ne surent pas s'opposer l'insouciance ou la faiblesse de nos négociateurs — formulé par ceux qu'il est convenu d'appeler « nos amis Anglais », nos revendications artistiques, dont nous avions tracé ici même le tableau, et qui avaient été tout d'abord admises, sont restées sans écho et n'ont abouti à aucun résultat. Bien mieux : nous apprenions il y a quelques mois, par une série d'interviews du maire de Saint-Quentin et du dévoué conservateur du musée de cette ville, M. Alexandre Israël, provoquées par une information d'un journal de Liége (1), que nous n'étions pas encore rentrés en possession de tous les vitraux de la collégiale de Saint-Quentin, — cette malheureuse église si effroyablement mutilée, dont notre lamentable service de propa-

(1). V. le *Bulletin de l'Aisne* du 19 novembre 1922, le *Réveil de l'Aisne* du 24 novembre et le *Bulletin de la vie artistique* de Paris, du 1er décembre 1922.

gande aurait dû depuis longtemps répandre dans le monde entier des photographies montrant les *quatre-vingt-treize* trous de mine creusés dans ses piliers et dans ses murs par les soldats allemands du génie pour faire sauter l'édifice au moment de l'avance des Alliés, preuve plus criante que toute autre, et que même le bombardement de la cathédrale de Reims, de la volonté de destruction qui animait nos barbares envahisseurs. Les vitraux de cette église, déposés en 1917 par l'autorité allemande lors du bombardement de la ville, avaient été emballés, ainsi que les célèbres pastels de la Tour, dans des caisses qui furent expédiées à Maubeuge, où nos soldats les retrouvèrent en novembre 1918. Mais quand on en fit l'inventaire, deux caisses contenant, l'une des vitraux, l'autre ce qu'on appelait le « reliquaire de La Tour », manquèrent à l'appel et depuis n'ont jamais été retrouvées. Or, d'après l'information de l'*Express* de Liége en date du 30 octobre dernier, il paraîtrait que certains de ces vitraux sont au Musée de Berlin. Qu'a-t-on fait pour vérifier cette assertion et, si elle est exacte, pour rentrer en possession de ce qui nous appartient ?

Il faudra bien un jour — puisque l'Allemagne, par suite de l'énorme faute, que nous avons commise au moment de l'armistice, de céder aux considérations utopistes ou intéressées d'un Wilson et d'un Lloyd George et de ne pas lui infliger immédiatement les sanctions nécessaires, se refuse à réparer les dommages causés par ses crimes, — qu'on en vienne non seulement à saisir ses ressources économiques, mais à réclamer, à défaut d'argent, l'équivalent en nature des richesses artistiques qu'elle a détruites chez nous. La Belgique, si l'on en croit une récente information du *Temps* (1), songerait à le faire. Pourquoi notre direction des Beaux-Arts, qui avait, il y a deux ou trois ans, dressé une liste des œuvres d'art françaises exilées en Allemagne susceptibles de nous indemniser de nos pertes, n'a-t-elle pas donné suite à ce projet ? N'est-il pas scandaleux, nous écrivait un de nos compatriotes qui est allé l'an dernier à Berlin, que Guillaume II ait pu se faire envoyer à Doorn par le gouvernement

(1) En réponse à un député qui demandait que le gouvernement, pour indemniser la Belgique des pertes d'œuvres d'art qu'elle a subies pendant la guerre exige de l'Allemagne des tableaux placés dans les musées allemands, M. Nolf, ministre des Sciences et des Arts, a déclaré : « Nous avons entamé des négociations à ce sujet. Nous pensons que nous pourrons retrouver ainsi, d'accord avec les autorités allemandes, des œuvres d'art pour une valeur d'un million de marks or. ». (*Le Temps*, 21 avril 1923).

complaisant du Reich les Lancret du château de Berlin et de Potsdam, et continue d'en jouir paisiblement dans sa villégiature dorée, tandis que nos pauvres églises et les chefs-d'œuvre de notre statuaire gisent, réduits en poussière, sur le sol de nos régions dévastées? Et n'est-il pas plus scandaleux encore et plus écœurant que la France, abandonnée aujourd'hui par ceux de ses alliés qu'elle a sauvés de l'invasion et qui, le péril passé, oubliant leurs protestations d'amitié, renient leurs promesses, satisfaits des profits tirés par eux de la victoire commune, et ne songent plus qu'à trafiquer en paix en exploitant la situation difficile où contribue à nous mettre leur égoïsme, se voie, seule de toutes les nations qui ont combattu pour le triomphe de la civilisation, et après avoir, pour le salut de tous, consenti les plus lourds sacrifices et subi les plus effroyables dévastations, frustrée à la fois par la fourberie de ses ennemis et l'indifférence ou le mauvais vouloir de ses prétendus amis des réparations auxquelles elle a droit? Ah ! que n'avons-nous eu l'énergie des Belges et des Italiens!

AUGUSTE MARGUILLIER.

ARCHITECTURE

L'Art monumental au Salon. — Les deux Salons rivaux, *Artistes français* et *Société des Beaux-Arts*, se sont réconciliés cette année et exposent ensemble tout en gardant leur dénomination. C'est donc l'aspect habituel sauf de minimes changements. La section d'architecture aux *Artistes français*, reléguée l'an passé derrière des projets d'ameublements, s'étend cette fois à droite et à gauche de l'entrée, — mais surtout à droite, — tourne derrière la sculpture et s'étend encore pour revenir vers les escaliers qui encadrent la buvette.

Cette exposition en somme est un peu dispersée; mais divers envois méritent d'y être signalés et retiendront l'attention du visiteur.

Comme de coutume, on peut y signaler divers projets, — certains curieux, la plupart encombrants ou cocasses. Ce sont des monuments élevés aux morts de Douaumont, tous plus extraordinaires les uns que les autres. Ce sont ensuite des projets divers : jardins de ville, hôtels, etc., etc...

§

Un des envois les plus remarquables de la section d'architec-

ture est celui de M. A. Gabriel sur *Rhodes*, l'île qu'occupaient les Chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem et où le Grand Maître Villiers de l'Isle-Adam combattit opiniâtrement contre les Turcs. On sait que les canons qui défendirent Rhodes — de superbes pièces portant des écussons sur la culasse — ont été donnés à Napoléon III et sont aujourd'hui dans une des cours de l'Hôtel des Invalides. Les fortifications de Rhodes datent du XIIIe siècle comme celles d'Aigues-Mortes et remontent comme elles à l'époque de Saint-Louis. C'est un des plus beaux spécimens de l'architecture militaire du temps, comme les tours, le donjon et les remparts de Coucy, mais qui remontaient à l'époque de la régence de Blanche de Castille, et que détruisit la sauvagerie allemande durant la dernière guerre.

Les planches qu'expose M. A. Gabriel montrent le plan-panorama du port, des hôtels, de la rue des Chevaliers (avec de précieux détails d'architecture et de décoration), la porte de la Marine, l'Auberge de France, etc., etc.

Un éditeur d'art serait très avisé en entreprenant une monographie de l'île de Rhodes au moyen âge dont les planches de M. A. Gabriel pourraient donner une très intéressante illustration.

Dans la même série on peut indiquer le relevé de l'*Eglise de Petit-Palais* (Gironde) (dessins d'architecture, plans, façades, côtés, coupe, etc.) et une série de dessins et aquarelles de M. Boutterin sur le *palais de l'empereur Tibère à Caprée* (1).

§

Comme d'habitude une des séries du salon d'architecture concerne les dessins, aquarelles, croquis de voyage, etc., recueillis par les architectes durant les vacances.

C'est d'abord de M. André Friche, *les ruines de l'abbaye de Vaucelles* (aquarelles); de M. Henri Dupuy, deux coins pittoresques : *la rue de la Haranguerie* à Abbeville et *la Collégiale Saint-Martin* à Picquigny; de M. Trouvelot, croquis de voyage (*Montfort l'Amaury*); de M. A. Benois, des dessins et pastels représentant des vieilles maisons de *Strasbourg* et d'*Obernai*; de M. Charles Forget, la curieuse *rue de la Crosse*, à Troyes, ainsi que la *rue Gambey*, et le *clocher de la cathédrale de*

(1) A propos de l'île où l'empereur jouait avec « ses petits poissons » (Suétone), cf. C. Weichardt : *le Palais de Tibère à Caprée*, Reinwald.

Saint-Malo ; de M. Lemainque, les ruines du cloître à *Bourg-de-Batz*.

Dans la même série, de M. Ed. François : une maison abandonnée (Rouergue) ; la place de *Pennes* (Aveyron) et de vieilles maisons à *Ornans* ; de M. Jean Dondel, une vieille porte encadrant l'église de Vernouillet ; de M. Paul Harand, *la chapelle romane de Sainte-Léocadie* (Cerdagne française) ; de M. Paul Louchet, une vieille rue couverte à Noyers-sur-Serein (Yonne) ; de M. R.-L. Desjareins, des églises bretonnes : Kev-Maria-en-Isquit et Lanleff ; de M. P.-E. Bresse, le cloître de l'abbaye de Saint-André-le-Bas, à Vienne ; pour terminer, mentionnons encore les ruines de l'abbaye de Nieuport (xve siècle) après le passage des Allemands, par M. Ed. Faule.

§

Dans la série exotique, il suffit de signaler, de M. G. Totten, les restes curieux du Temple des Tigres, Chichen Itya (Yucatan).

Une section anglaise peut être signalée pour divers envois. On y peut remarquer un projet d'église moderne de M. le major H.-C. Corlette.

Hors la section d'architecture, il reste à mentionner, mais bien moins abondante que de coutume, la série des dessins, eaux-fortes, gravures, etc., qu'on rencontre à l'étage.

Nous y indiquerons pour mémoire la curieuse rue des Chats à Troyes (dessin rehaussé) et la tour de l'horloge à Dinan (eau-forte) ; de M. A. Hardy, des vieilles maisons, rue Saint-Romain à Rouen (eau-forte) ; enfin de M. O. Geste, la rue Porte-au-Berger à Caen.

§

Dans l'énumération des envois et spécialement dans la série des aquarelles, dessins, gravures, etc..., qui restent toujours la partie la plus vivante et pittoresque du Salon d'architecture, on trouvera la mention assez fréquente du nom de Troyes. La vieille ville de Champagne, privée maintenant de sa ceinture de remparts, reste en effet un des coins les plus curieux et intéressants de la région par la multiplicité des édifices ou coins curieux qu'on y trouve encore.

Du côté de la gare ce sont les églises Saint-Nicolas et Saint-Pantaléon, cette dernière devant laquelle est situé le bel hôtel de Vauluisant, et qui se trouve bordée de deux ruelles, l'une si

étroite que les gargouilles de l'église entrent littéralement dans les mansardes des maisons, — ce qui doit être joyeux si elles fonctionnent, soit dit entre parenthèse, lorsque arrivent les jours de pluie. Du même côté, se trouve le bel hôtel de Chapelaines, maintenant une banque, et dont une très belle cheminée a été transportée au musée de la ville. A peu près à la même hauteur, c'est l'église Sainte-Madeleine qui conserve un très beau jubé; en descendant vers le centre de la ville, l'église Saint-Jean-du-Marché avec son quartier si curieux; Saint-Urbain, belle église gothique que termina notre époque tant bien que mal; au delà l'Hôtel de Ville, et en allant vers l'Est et le Nord-Est, d'autres églises comme Saint-Remy — j'en oublie, on peut le croire ; — et enfin, passé la Seine qui n'est encore qu'une rivière modeste, — la cathédrale, édifice du XIIIe, mais pourvue d'une seule tour, et à côté l'évêché pour lequel le serrurier Lamour exécuta autrefois une de ses plus belles grilles. Je passe sur des coins précieux comme le Pont Sainte-Catherine, dont les doux tourelles ont été restaurées, la délicieuse tourelle de l'Orfèvre, près de Saint-Jean-du-Marché, la bretèque guillochée de l'Hôtel de Marizy.

Malgré de très nombreuses « démolitions » — dont les publications locales ont indiqué l'importance, — Troyes reste une vieille ville précieuse, — une de celles qui méritent le mieux d'être visitées et étudiées, — quand cela ne serait que pour la beauté et l'abondance des trésors d'art que recèlent ses églises. — C'est le souhait qui nous venait à l'esprit en regardant des planches comme celle de M. Forget sur la rue des Chats, — un des coins les plus curieux de l'endroit à travers lequel on devait pratiquer de rageuses démolitions, et où des maisons archi centenaires s'inclinent, se penchent l'une vers l'autre comme pour s'étreindre et se donner avant de disparaître sous la pioche un dernier baiser.

L'ouverture d'un troisième Salon a retardé cette rubrique : c'est celui des Tuileries. Il n'y a pas de section d'architecture. On doit presque s'en féliciter, car on peut supposer qu'elle aurait été influencée, peu ou prou, par ses voisins les peintres et sculpteurs. Or, à part quelques rares artistes, dont les œuvres sont intéressantes, quelle singulière exposition!

CHARLES MERKI.

POÉTIQUE

A propos du centenaire de Théodore de Banville : *Petit Traité de Poésie française* (première édition, 1871). — Charles Maurras : *L'avènement de Moréas* (1891. Réimpression : « La Revue Universelle », 15 novembre 1922.) — Frédéric Lefèvre : *Une heure avec Charles Maurras*, « Les Nouvelles Littéraires », 5 mai 1923.

Le centenaire de Théodore de Banville a fait relire son **Petit traité de poése française**. On a très mal débrouillé ce qu'on en pouvait retenir, car il est peu d'ouvrages techniques qui affirment davantage les conséquences réelles de leurs règles apparentes. Presque toujours en art les principes, en effet, vont d'un côté et la réalité de l'autre.

Pour Banville, comme pour tous les romantiques après la déclaration d'Hugo dans la préface de *Cromwell*, la rime est le «générateur du mètre». (Sainte-Beuve, Gautier, etc.) En vers et en prose ils le proclament. Plus la rime est originale et fortement marquée, plus le vers est bon, l'indigence de la rime ayant été le signe chez les classiques de la décadence poétique par défaut d'imagination. Il y a du vrai dans cette idée lorsqu'on la relie à l'éveil des images par les mots ; mais si l'on reste dans la rythmique pure, elle est sans aucune valeur.

D'après Banville, la rime riche et rare était génératrice surtout en permettant l'enjambement par la distinction plus aisée de chaque vers ; elle était «le frein d'or» où s'attachaient les guides ; «on n'entend qu'un mot qui est à la rime». M. Georges Lote, l'éminent métricien, a pu mettre en évidence que c'était une erreur absolue. Il a réuni une douzaine de poètes, plus des auditeurs divers ; on leur récita vingt à trente alexandrins enjambés ou non, rimés richement ou non : pas un n'a pu donner le nombre juste des alexandrins entendus ! Cependant l'attention des auditeurs était particulièrement éveillée et le débit inexpérimenté d'une monotonie plus facilement divisible. Des expériences analogues ont été renouvelées, sans plus de succès, pour la théorie romantique. A une représentation de *Ruy Blas*, il y a quelques mois, je me suis appliqué à distinguer les rimes, et par les rimes les vers : j'ai constaté, une fois de plus, que c'était continuement impossible, que toute cette richesse était rythmiquement inutile. Malgré son admirable sens auditif, Hugo voyait surtout, comme les autres, ses rimes sur le papier.

Mais en croyant démontrer la domination de la rime, Banville acheva de prouver le mécanisme exact du vers français, qui est sans aucun rapport avec les conventions officielles auxquelles on pense le soumettre. La rime devait s'imposer pour mieux assurer les rejets sur l'hémistiche et sur la fin du vers; or, comme surtout dans ce cas, elle est impuissante à maintenir son audibilité métrique, les effets d'enjambements disparaissent pour ne laisser place qu'aux diverses coupes intérieures, telles que les avait relevées Wilhem Tenint, dans sa *Prosodie de l'Ecole moderne*, vingt-sept ans avant le *Traité* de Banville, qui est de 1871.

Banville n'ignore pas Tenint et il le cite :

Dans sa remarquable prosodie, publiée en 1844, M. Wilhem Tenint établit que le vers alexandrin admet douze combinaisons différentes, en partant du vers qui a sa césure après la première syllabe pour arriver au vers qui a sa césure après la onzième syllabe. Cela revient à dire qu'en réalité la césure peut être placée après n'importe quelle syllabe du vers alexandrin. De même il établit que les vers de six, de sept, de huit, de neuf, de dix syllabes admettent des césures variables et diversement placées. Faisons plus : osons proclamer la liberté complète et dire qu'en ces questions complexes l'oreille décide seule. On périt toujours, non pour avoir été trop hardi, mais pour n'avoir pas été assez hardi.

Comme d'autre part, ainsi que l'avait déjà fait Tenint, Banville relia cette liberté au vers de Racine dans *Les Plaideurs*, ce remarquable passage (malgré des erreurs et contradictions provoquées par la hantise de la syllabe, attendu que si les petits vers de six, sept, huit syllabes ont des césures, l'alexandrin ne peut comporter ni huit, ni sept, ou six syllabes sans césure,et par conséquent onze à plus forte raison), ce remarquable passage nous met le doigt sur le véritable organisme rythmique du vers français jusque dans ses possibilités futures et dans sa tradition même. On y découvre l'enseignement d'où sortira le vers de Verlaine, les théories de Becq de Fouquières et les premiers axiomes incertains du vers libre symboliste, pouvant s'appuyer sur Racine et La Fontaine hors de la férule de Boileau.

Rien n'est plus curieux de voir comment dans son *Traité* l'instinct du poète se débat chez Banville à travers les règles officielles. Chaque fois qu'il exprime son sentiment sur le vers en général, il pénètre, aisément, la nature fondamentale de l'expression poétique :

Le vers est *la parole humaine rythmée de façon à pouvoir être chantée*, et, à proprement parler, il n'y a pas de poésie et de vers en dehors du chant.

Mais les trois quarts de son livre contredisent cette définition par le scrupule le plus chinois de l'orthodoxie graphique, et il blâme Leconte de Lisle d'avoir fait rimer *lent* et *flanc*, *sang* et *puissant*, comme il avait repris chez Voltaire *différent* et *tyran*, pour leurs consonnes finales diverses, bien que muettes. Cependant il dit les choses les plus justes, sur ce qu'ont perdu les poètes à l'obligation d'alterner régulièrement les rimes masculines et féminines. Sur le compte des diphtongues et sur l'hiatus, il montre encore combien la liberté de l'oreille aurait d'avantages.

Le *Traité* de Banville est ainsi un tissu d'illogismes où toutes les questions s'embrouillent et sans que l'excellent ouvrier ait jamais osé aller jusqu'au bout de sa pensée. D'ailleurs, il y est discouru, avec une grandiloquence souvent ridicule, beaucoup moins du mécanisme du vers que des différentes formes des poèmes, notamment de ceux à formes fixes dont la plupart n'ont pas de réalité auditive et ne furent que des exercices de « rhétoriqueurs ». On doit en retenir seulement ce point capital dans l'histoire de notre versification : que Banville, en croyant achever de faire reposer son système sur la rime, mit définitivement en valeur l'importance prépondérante des groupes rythmiques qui, depuis l'origine, constituent la structure première et foncière du vers français.

Cela devait aboutir aux conséquences de certaine technique chez quelques symbolistes, telle que M. Charles Maurras nous la rappelait avec éloge, en réimprimant l'automne dernier : **L'avènement de Moréas**, brochure qui avait paru en 1891 pour la défense du poète. Malgré une note de 1922 que nous intercalerons au passage, il est difficile d'accorder la page qu'on va lire avec les duretés et les fausses intransigeances de l'archaïsme pratiqué aujourd'hui par ceux qui se réclament le plus de Moréas et de Maurras!

N'est-il point digne de crédit, le poète qui sut renouveler de La Fontaine... les fins mystères du vers libre? Lors même qu'il vous choque, croyez-vous qu'il ait tort nécessairement ?

Il ne me choque guère. Et ma raison va tout d'accord avec son sentiment. Sa rythmique résulte de toute l'évolution prosodique accomplie

en ce siècle. Vous savez que la prosodie française s'est réveillée d'un long sommeil vers 1830. Le romantisme refit notre alexandrin, en rendant aux césures la mobilité.

Constatons ici que M. Charles Maurras est beaucoup plus romantique qu'il n'est nécessaire. Le romantisme ne « refit » pas notre alexandrin pour en avoir davantage « mobilisé » et multiplié les césures. Nous avons vu qu'il trouvait dans le vers des *Plaideurs* tout ce qu'il recherchait ; et, au XVIIIe siècle, nous n'avons pas besoin de recourir à André Chénier : nombre d'autres poètes, avant lui, usaient déjà de coupes romantiques.

Les parnassiens, après Hugo, lui ciselèrent (à l'alexandrin) des rimes meilleures. (*Note de 1922* : Est-il besoin de mettre en garde contre cet exposé d'histoire littéraire un peu trop optimiste ? Ce qui a été dit plus haut de « l'art des poètes » doit suffire à rectifier.) Mais Paul Verlaine s'avisa qu'on l'avait ainsi trop chargé d'ornements pour qu'il pût se plier à tous les besoins. Il assagit la rime et cela l'obligea à mieux manier la rythmique...

Si la note nouvelle de M. Maurras ne se fût appliquée qu'aux ciselures parnassiennes de la rime, elle eût été justifiée, car ce travail d'orfèvre ne la rendit pas « meilleure » pour la détacher davantage au bout du vers plus isolé de son voisin ; mais en visant « l'optimisme » de tout l'exposé, elle se trompe. Il n'est nullement optimiste de remarquer simplement un fait indéniable, qui est celui-ci : les romantiques, sans rien changer aux éléments anciens du vers français, les utilisèrent tous à la fois pour un effet maximum, et ils accélérèrent ainsi son évolution vers une représentation rythmique *à la fois plus libre et plus exacte*.

Dans les lignes, qui suivent la note, au sujet de Verlaine, M. Charles Maurras commet la même erreur que Banville, de croire que le rythme peut être moins « nuancé » avec des rimes fortes.

Mais il n'y a rien à reprendre au restant de la page :

Les vers de neuf, onze, treize syllabes à peine catalogués par Banville furent tentés plus fréquemment. L'alternance des rimes féminines et masculines cessa d'être constante, et même, en vue d'effets complexes, on essaya des vers sans rime.

A la vérité ces rimes ne s'évanouissaient pas tout à fait. Chassées de l'extrémité du vers, elles reparaissaient au milieu dans ces allitérations et ces consonances dont Verlaine, après Baudelaire et Racine, fit un emploi si prodigieux :

Elle a, ta chair, le charme sombre
Des maturités estivales,
Elle en a l'ambre, elle en a l'ombre.

Visiblement, les consonances font ici l'office des rimes. Elles renforcent la pensée par une suite d'échos multiplicateurs. Et de même que Banville plaçait les mots essentiels à la fin du vers, Verlaine les incrustait d'allitérations :

Et la bonté qui s'en allait de ces choses
Etait puissante et charmante tellement...
Qu'est-ce qu'il dit, de sa voix profonde et tendre
Qui se marie aux claquements clairs du feu
Et que la lune est extatique d'entendre...
Les doux hibous nagent vaguement dans l'air
Tout embaumé de mystère et de prière...

Un alexandrin marqué de césures profondes et dont les tronçons étaient ainsi reliés par des espèces de rimes n'avait qu'à se démembrer, qu'à se rompre aux jointures, pour laisser naître le vers libre. (*En note — sans millésime ; 1891 ou 1922?* — : J'ajouterai, en confirmation, qu'un grand nombre de bons poètes tiennent l'alexandrin pour composé de trois ou quatre petits vers dont les césures marquent les limites.)

Il est vraiment agréable de lire ces lignes sensibles et intelligentes, dont l'évidence est confirmée par toutes les analyses expérimentales. Les déclarations grossières qui, dans un esprit de parti, se produisent tous les jours sur la versification française, ne pourront pas les effacer. Dans cet ordre, comme en les autres, il y a toujours plus royaliste que le roi. M. Charles Maurras aura beau être littérairement emprisonné de plus en plus par ses lieutenants dans sa doctrine, et commettre lui-même des poèmes dont chaque vers est un barreau de plus à sa cage, il n'en était pas moins dans ses goûts, son art et sa pensée un véritable symboliste, c'est-à-dire un poète ayant le sens pour l'avenir de tous les éléments *vitaux* de la tradition dans le scrupule de son métier, et de tous les éléments *psychiques* du lyrisme dans l'inspiration. S'il a tenu à réimprimer son étude de 1891, c'est qu'il n'en veut pas renier les principes sans doute, tandis que le rétrécissement « roman » aboutit dans la poétique à un formalisme livresque, qui nous ramène au quinzième siècle encore plus qu'à Malherbe.

A travers toutes les nécessités de sa politique du classicisme, M. Charles Maurras, dans un récent interview, **Une heure avec**

M. Charles Maurras, par M. Frédéric Lefèvre, n'a guère infirmé sur la prosodie ses opinions de 1891. Nous trouvons en effet :

— Et du point de vue de la technique des vers, quelle forme préconisez-vous ?

— *Toutes les formes sont bonnes.* On croyait épuisée la strophe de Malherbe et de Jean-Baptiste Rousseau, voyez ce qu'elle est devenue avec Valéry.

(Politique. La strophe de Jean-Baptiste Rousseau a été épouvantablement durcie et ossifiée par les rimes redoublées, ultra parnassiennes de M. Paul Valéry et sa « gymnastique antimusicale », suivant le mot si juste de M. Fernand Divoire.)

Ce ne sont jamais les formes qui manqueront dans un pays possédant un trésor d'expériences littéraires aussi riche que la France.

(C'est évident ; plus on est riche, mieux on peut s'enrichir encore ; on peut créer d'autant plus de formes nouvelles qu'on leur trouve des points d'attache.)

D'ailleurs les formes s'épanouissent longtemps après avoir été créées. Elles sont portées à leur perfection par d'autres que leurs inventeurs.

(Ceci n'est pas exact. Cela peut être vrai dans les sciences, non dans les arts. Ou la forme existe réellement, et elle est inséparable de son auteur, ou elle n'est qu'esquissée, et cette ébauche attend sa création véritable. Malherbe n'a « perfectionné » aucune des strophes de Ronsard.)

N'exagérons pas l'importance de la nouveauté et de l'invention.

(La politique réapparaît. Si les formes renaissent sans cesse des formes, leur nouveauté sera toujours le fait important de l'art, duquel « l'invention » sera la mère éternelle.)

Neuf fois sur dix, on invente comme on fait de la prose, sans le savoir. *La nouveauté est inévitable,* ce n'est donc pas la peine de la rechercher.

(Voilà un bel exemple de sophisme. Oui, la plupart du temps on invente « sans le savoir », mais ce n'est pas *sans le vouloir*, ou plutôt sans *l'avoir voulu*. Avec l'artiste ou le poète qui n'a pas instinctivement cette volonté avant l'acte, la nouveauté est si peu inévitable qu'il est très rare qu'elle soit réalisée dans les premières œuvres. « Ne pas la rechercher » est retourner fatalement à la poétique stagnante du XVIIIe siècle.)

L'important c'est de faire, avec du neuf ou de l'ancien, quelque chose de beau, de précieux, de parfait, d'important, c'est de donner vie et souffle à quoi que ce soit.

(Bravo ! bravo ! qui n'approuverait ? Malheureusement la politique littéraire revient gâter la suite.)

Si la nouvelle génération s'adonnait à la recherche fiévreuse et désespérée de l'originalité avant tout, elle ferait fausse route comme ses devancières.

(« Fiévreuse... désespérée... avant tout », ces péjoratifs ne changent rien à l'obligation pour toute génération d'exister par elle-même, par conséquent d'être « originale ». Et comment les devancières ont-elle fait « fausse route » si elles ont créé des formes, puisque « la nouveauté est inévitable » ?)

Le « personnel », l'original nous est donné, c'est ce qu'on a, c'est ce qu'on est ; il s'agit de tirer parti de soi-même, il s'agit de faire avec elle quelque chose, un animal, un être vivant, un poème...

(Evidemment. Mais remarquons comme la vérité et le sophisme se mêlent ici avec adresse. On ne peut qu'être soi-même et tirer l'œuvre de soi, mais l'original nous en est-il donné *ipso facto* ? Et n'est-il pas plus dangereux pour la poésie d'enseigner cela à la jeunesse que de la laisser commettre toutes les folies ? Quant à la conclusion : « A raffiner sur soi, l'on oublie de produire et l'on se stérilise », c'est une autre question, bien que ce qui stérilise surtout ce soit l'imitation béate : se rappeler toujours le XVIIIe siècle.)

Le reste de l'interview de M. Charles Maurras est, quoique toujours sur la poésie, dominé par la stratégie et sans rapport avec le mécanisme poétique.

ROBERT DE SOUZA.

CHRONIQUE DE LA SUISSE ROMANDE

La France et les écrivains romands. — William Shakespeare : *Le Songe d'une Nuit d'Eté*, traduction de René-Louis Piachaud ; Genève, A. Ciana. — Georges Oltramare : *Les Mystères de Genève* ; Genève, A. Ciana. — Le bi-centenaire du major Davel. — Mémento.

On lit dans les *Nouvelles littéraires* du 21 avril :

L'Allemagne continue d'offrir aux écrivains suisses de langue allemande l'hospitalité la plus large, alors que nos éditeurs ne font aux

Suisses romands qu'un accueil hésitant et que le public français ignore souvent les meilleurs d'entre eux.

Cette remarque s'inspire sans aucun doute des meilleures intentions et les Romands ne peuvent que remercier son auteur de l'intérêt qu'il leur témoigne.

Il sera permis néanmoins à l'un d'eux de défendre ici les éditeurs et le public français.

Le public d'abord. Lui demander de lire les meilleurs d'entre nous, c'est fort bien. Comment les découvrira-t-il ? Leur propre pays, bien souvent, les ignore ou leur préfère des médiocres. D'autre part, certains de nos auteurs, animés d'une louable modestie ou d'un patriotisme un peu étroit, mais parfaitement noble et désintéressé, n'ont jamais sollicité le suffrage de Paris. Ils se contentent de retourner la terre de leur petit champ et ils attendent que le blé lève. C'est chez eux qu'ils publient leurs œuvres. De quels moyens disposent-ils pour se faire connaître en France? De ceux que leur offrent des revues comme celle-ci, éclectiques et attentives. Le *Mercure* ne leur a jamais marchandé son appui et celui qu'il a chargé de les présenter à ses lecteurs s'y emploie de son mieux, tout en s'efforçant de garder un juste sens des proportions qu'il convient d'assigner, dans l'immense domaine des lettres françaises, à la parcelle romande. Il n'est pas le seul. D'autres périodiques français suivent de près la vie littéraire d'outre-Jura. Les livres suisses possèdent là un *Moyen de parvenir* qui, pour n'être pas celui de Béroalde de Verville, n'en mériterait pas moins d'être essayé. Ne craignez donc point, bonnes gens, de vous en servir !

Voire ! Je parcours les derniers numéros de la *Bibliothèque Universelle*. Comme vous le savez, cette revue paraît à Lausanne. En février, M. Charly Clerc y parle d'un roman de M. C.-F. Ramuz, *Présence de la Mort*, édité à Genève. En avril, il étudie le « véritable » *Journal* d'Amiel, collationné par M. Bernard Bouvier ; puis il se livre à ses réflexions sur divers volumes de MM. Pierre Grellet, Albert Rheinwald et Robert Benoît Chérix. Pour dire son mot sur tous ces livres, il faudrait les recevoir. Or, si j'en crois ma propre expérience, ce n'est point chose facile quand on habite Paris. Si tous mes confrères de la presse française sont aussi bien servis, ne vous étonnez plus que le public lettré de France ignore jusqu'au nom de nos auteurs !

Voilà pour ceux dont les ouvrages s'impriment en Suisse. Bien que cette chronique leur soit, en principe, réservée, voyons si les autres, les téméraires qui affrontent Paris et ses tumultes, y sont si mal reçus.

Ne parlons ni des grands succès de vente, ni des écrivains arrivés (il y a pourtant M. Louis Dumur). Négligeons les naturalisés qui feignent d'oublier leurs origines. Allons aux plus déshérités, aux poètes. C'est entendu, tout le monde fait des vers et personne n'en lit. Cependant, notre Blaise Cendrars est regardé par de bons esprits comme une manière de héros et, depuis quinze ans, aucune anthologie n'oublie notre Henry Spiess. Passons aux prosateurs : ni Jacques Chenevière aussi aimable en vers qu'en prose, ni Robert de Traz, ni François Fosca, ni Marcel Rouff ne sont des inconnus en France. Il ne tiendrait qu'à M. Ramuz d'y avoir chapelle, et même église.

C'est d'ailleurs à Paris, au *Monde Nouveau*, qu'il fait paraître sa dernière œuvre, *La Séparation des Races*. Puisque j'en suis à défendre les éditeurs parisiens, notons que Mme Noëlle Roger publie, presque en même temps, chez Calmann-Lévy, *Le nouveau Déluge*. Et voici que *Belles-Lettres* lance *L'idole inconnue*, d'un vrai jeune, presque ignoré dans sa patrie, M. Wilfred Chopard. Enfin, pourquoi feindrais-je d'oublier que le *Mercure* donne aujourd'hui même plusieurs chapitres d'un roman « romand » dont l'auteur est de mes vieux amis ?

§

Décidément, nous aurions mauvaise grâce à nous plaindre. Du reste, il ne s'agit pas de cela. Occupons-nous plutôt des livres sur lesquels on veut bien nous demander notre avis.

En voici un de William Shakespeare. N'allez pas croire que je veuille annexer au pays romand l'auteur de *La Tempête* ou démontrer que ses drames et ses farces n'ont été composés ni par Derby ni par Bacon, mais par M. Virgile Rossel. Non ! Mais le charmant poète René-Louis Piachaud vient de publier à Genève une traduction « libre, prosaïque et rythmée » du **Songe d'une Nuit d'Eté**. Représentée ce printemps au théâtre de la Comédie, cette pièce y a remporté, me dit-on, un très vif succès. Voici qui ne me surprend pas, car la version de M. Piachaud semble, à la lecture, de tous points excellente.

Ce qui fait la surhumaine beauté du théâtre shakespearien,

dans ses plus parfaites réussites, c'est une prodigieuse acrobatie, c'est la fantaisie équilibrée, c'est la logique sous une feinte incohérence.

Tout cela se trouve exactement résumé en deux répliques du *Songe*. Je ne résiste pas au plaisir de les transcrire, telles que les a traduites le poète genevois :

THÉSÉE. — ... Les amants et les fous ont le cerveau brumeux ; leur imaginative et crédule et bizarre s'empresse en toutes choses d'admirer ce que la raison saine a refusé d'y voir...

HIPPOLYTE. — Il est vrai. Cependant, ces amants m'ont troublée. L'histoire de leur nuit, telle qu'ils l'ont contée, et tous ces mouvements soudains de leurs esprits tous ensemble changés attestent, je m'assure, autre chose et bien plus que les illusions de l'imaginative. Je sens, dans tout cela, beaucoup d'enchaînement, d'ordre et de conséquence ; et c'est une aventure à tout le moins fort admirable et très étrange.

Et tout cela, M. Piachaud le restitue avec intelligence, en un langage souple, riche, plein de diversité et d'imprévu. Il ne craint pas de baptiser *Mesfesses* le tisserand *Bottom* ; dans la parade de *Pyrame et Thisbé*, il a des trouvailles d'une ébouriffante cocasserie. Pour les passages lyriques, le rythme qu'il adopte rappelle celui des versets claudéliens et, de plus près encore, celui des *Ballades françaises*. Je tiens à marquer ce rapprochement, car il me confirme dans une de mes plus chères certitudes : c'est que Paul Fort, poète éminemment gaulois, demeure parmi nous le plus direct héritier du grand Anglais.

Pour en revenir au traducteur du *Songe d'une Nuit d'Eté*, c'est bon signe de le voir s'astreindre aux difficiles gymnastiques qu'il vient d'exécuter si brillamment : le prochain ouvrage qu'il tirera de son propre fond ne saurait manquer d'en être affermi et affiné.

§

M. Georges Oltramare récidive. Ce faisant, il ne laisse pas d'embarrasser ceux qui avaient cru pouvoir réclamer pour son premier pamphlet, en considération de mérites proprement littéraires, l'indulgence des victimes. J'étais de ceux-là (1) et j'eusse tenu à honneur de rester parmi eux même si l'impudent gazetier m'avait mis au nombre de celles-ci. Si maintenant je loue **Les Mystères de Genève,** on me reprochera —

(1) Voir le *Mercure* du 1er janvier 1923, page 249.

peut-être l'a-t-on déjà fait — d'épouser les querelles de l'auteur, ce dont je n'ai point sujet. Si je les blâme, ces redoutables *Mystères*, M. Oltramare et ses amis m'accuseront de trembler lâchement devant le courroux de leurs adversaires. Comment passer sans naufrage entre Charybde et Sylla ?

C'est moins malaisé qu'on ne pense. A Genève, comme en beaucoup d'autres lieux, le respect des situations acquises repose sur un consentement presque unanime, du moins en apparence. Mais il s'y trouve toujours un mauvais garçon — que certains peut-être approuvent *in petto* et que tous vitupèrent en public — pour se moquer de l'ordre établi. J'ai connu celui qui, dans cette voie funeste, précéda M. Oltramare. Il s'appelait William Vogt. Il était toujours en guerre contre quelqu'un. Ecrivain fort inégal, brave homme, au fond, et savoureux orateur de café, il ne manquait ni de verve ni d'éloquence. Il demeura toute sa vie un démolisseur de profession. Les gens avaient fini, je crois, par s'habituer à ses coups de boutoir et, sous le sobriquet de *Vovo*, il connaissait une certaine popularité. Pourtant, je ne souhaite pas à M. Oltramare de marcher trop longtemps sur ses traces. Déjà, je subodore dans *Les Mystères de Genève* un petit relent de réchauffé. Notre Juvénal a montré jusqu'ici, en littérature, trop de science culinaire pour que nous ne désirions pas le voir inventer des recettes nouvelles et abandonner l'art d'accommoder les restes.

§

Le canton de Vaud célèbre, cette année, Davel, précurseur de sa liberté. Ayant essayé de soustraire son pays à la domination de Leurs Excellences de Berne, le major Davel, avant d'avoir pu réaliser son dessein, fut trahi par ceux-là même qu'il avait pris pour confidents. Il eut la tête tranchée, à Vidy, le 24 avril 1723. La terre vaudoise ne devait être délivrée qu'en 1798, par les armées de la République française.

La mort du martyr sera commémorée, durant tout l'été, par de grandes fêtes populaires. Quelques-unes ont déjà eu lieu et c'est une joie de penser qu'un écrivain comme C.-F. Ramuz, que son peuple avait écouté jusqu'à ce jour d'une oreille si distraite, y fut enfin à l'honneur.

René Morax, dont le passé est un sûr garant, réserve sans doute d'heureuses surprises et de belles émotions d'art à ceux

qui verront et entendront, au théâtre villageois de Mézières, la pièce qu'il a consacrée à la tragique aventure de Davel.

L'entreprise n'est pas sans péril, car un thème qui a nourri déjà tant de drames et de poèmes oubliés exige, pour ne point paraître anémique, un renouvellement total. Réduit à la donnée traditionnelle, il est à la littérature vaudoise ce que sont à la peinture française les « sujets » imposés aux logistes du prix de Rome : *Hercule entre la Volupté et la Vertu* ou *Socrate buvant la ciguë*. Cela ne veut pas dire qu'il ne puisse engendrer encore de grandes œuvres.

Une fois de plus, l'essai vient d'être tenté par M. Georges Reymond. Je n'oserais affirmer qu'il soit bien concluant. Dans cette pièce historique en quatre actes, l'auteur s'est efforcé de respecter l'histoire. Il nous montre en Davel un inspiré, obéissant à l'ordre de Dieu, s'offrant en holocauste pour sa patrie, presque indifférent au succès — terrestre — du soulèvement qu'il voulait provoquer. C'est bien l'image que nous en donnent les travaux des érudits. Mais elle se dessine lentement, — ce qui contredit à l'idée même que recouvre le mot « drame ». Elle s'accompagne d'anecdotes, de discussions politiques, d'actions et de réactions diverses, dont quelques-unes ne sont pas dépourvues de pittoresque, mais qui seraient mieux placées, me semble-t-il, dans un récit que sur la scène.

Mémento. — M. Alexis François, qui m'a fait l'honneur de rompre avec moi quelques lances dans la *Semaine littéraire* de Genève (numéros des 18 avril et 19 mai), à propos d'esprit romand et de protestantisme, pourrait voir dans cette chronique des signes de mon repentir. Pour prévenir tout malentendu, je tiens à lui donner l'assurance que ces pages étaient déjà écrites quand j'ai eu connaissance de son premier article.

Sans vouloir éterniser une controverse qui risque fort de demeurer stérile, j'ajouterai ceci encore :

1° J'ai souci d'esthétique et de littérature, non de théologie. Il ne m'appartient pas d'attaquer ou de défendre ici une doctrine religieuse, mais seulement d'en marquer, quand il y a lieu, l'influence sur les arts et les lettres. Il me plaît de louer le talent partout où je crois le sentir et j'estime devoir en déplorer l'absence chaque fois qu'elle me paraît manifeste.

2° Quant à mon dessein, lorsque j'écris sur notre production littéraire, il n'a pas varié depuis que je l'ai exposé, en 1912, dans une pla-

quette qui ne fut pas alors trop mal accueillie par mes confrères et par le public : «... rendre un témoignage sincère, aussi éloigné de l'optimisme attendri qui règne de Fribourg à Genève que du sourire condescendant qu'on arbore d'Angers à Nancy et de Lille à Marseille ».

RENÉ DE WECK.

LETTRES ANGLAISES

Sir Walter Raleigh : *Laugther from a Cloud*, Constable. — Douglas Goldring : *Nobody knows*, Chapman and Hall. — Upton Sinclair : *They call me Carpenter*, Werner Laurie. — W.-G. Paulson Townsend : *Modern Decorative Art in England*, B.T. Batsford.—Arnold Palmer: *Tales without Morals*, Selwyn and Blount. — Memento.

Le rire cache souvent la tristesse et les propos les plus mordants sont parfois tenus en riant. Dans les inédits de Sir Walter Raleigh recueillis par Hilary Raleigh, son fils, en un volume intitulé : **Laughter from a Cloud**, on perçoit de ces rires sous lesquels se cache une profonde philosophie. Plusieurs petites comédies en un acte sont illustrées de la plus exquise façon par Robert Anning Bell, membre de la Royal Academy. L'une d'elles : *The Riddle*, est adaptée d'un conte de Chaucer : *The Wife of Bath's Tale*. Une autre : *Richard who would not be King*, fut écrite pour les enfants de Lady Betty et de Mr. Gerald Balfour qui possédaient un théâtre de marionnettes dont le répertoire était fort pauvre.

L'été, à la campagne, Sir Walter Raleigh, ses enfants et quelques amis occupaient les longues soirées à un jeu intéressant qui demande une certaine habileté. Tous s'asseyaient autour d'une table ; on distribuait à chacun deux feuilles de papier. Sur l'une il fallait écrire une question, sur l'autre, tracer un seul mot. Les papiers étaient ensuite pliés, séparés en deux tas où chacun puisait au hasard. Après quoi, chaque joueur avait quinze minutes pour improviser un poème qui répondît à la question puisée dans le tas et où le mot devait être introduit. Plusieurs des improvisations de Sir Walter Raleigh sont reproduites ; elles sont spirituelles et enjouées, adroites et imprévues. Une seule a une note mélancolique ; c'est aussi la plus courte mais aussi la mieux frappée. Il avait tiré la question : « Qui sonna la cloche ? » et le mot : « Vie. » Voici ce qu'il composa :

La Vie sonne la cloche pour appeler les spectateurs.
La pièce est jouée par la Folie, l'Orgueil, et le Péché.

Puis de ses doigts secs et tremblants, la Vieillesse éteint la rampe.
Et la Mort fait tomber le rideau.

Certains propos du célèbre professeur sont rapportés dans ces pages, par exemple celui qu'il tint à son ami le peintre Robert Anning Bell, au sortir d'une exposition de tableaux : «Après tout il vaut mieux être un être humain. » Ou encore son opinion des œuvres de William Morris, d'Olive Schreiner et d'Andrew Lang : « Cela ressemble beaucoup à la Bible, mais c'est plus bête. »

Etait-ce bien utile de publier tous ces fragments ? Peut-être le défunt en eût-il été fort marri s'il avait pu le prévoir, et il est loisible de penser que tout cela n'ajoute rien au mérite de l'œuvre qu'il a laissée et qu'une mort prématurée vint interrompre.

§

En tête de son nouveau roman **Nobody Knows**, Mr. Douglas Goldring place cette épigraphe empruntée à Remy de Gourmont : « De toutes les aberrations sexuelles, la plus singulière est peut-être encore la chasteté. » Puis, plus bas : « Et pourtant, il se peut qu'elle ait du bon... »

La question posée par Victor Margueritte dans *La Garçonne* : « La femme peut-elle vraiment mener une vie de garçon ? » trouve sa réponse dans *Nobody Knows*. On objectera sans doute que les héroïnes de M. Margueritte sont françaises et que celles de Mr. Goldring sont anglaises, mais la différence est-elle si marquée ? Dans tous les pays, même en Angleterre, il y a des femmes aux tempéraments les plus divers, sur lesquelles les différences de milieu et d'éducation réagissent souvent de façon contradictoire. Mr Goldring dépeint un milieu où la liberté des mœurs est grande, où les personnages affichent un détachement plus ou moins sincère des conventions. Agressivement, avec bravade, ils se déclarent affranchis des entraves de la morale bourgeoise ; ils ont la forfanterie de leur liberté, sans être au fond très sûrs d'être vraiment libérés.

Gilbert Vayle, le héros, est un journaliste qui connut le succès, mais que la guerre a laissé pauvre, fatigué, sans inspiration et entouré d'envieux. Lassée de la chasse à l'écu, sa femme se donne à un riche ami de son mari, mais non sans lui amener, à titre de compensation, une ancienne camarade d'école, universitaire intelligente et indépendante. Tous deux s'entendent à merveille, mais Moyra lui déclare tout de suite qu'elle ne sera jamais sa

maîtresse. Avec sa fatuité d'homme, Gilbert se dit : « Nous verrons. » Il divorce, le voici libre, l'inspiration lui revient, il reprend sa place dans la littérature. C'est alors qu'un sien camarade l'amène à sa pension où le romancier s'installe. La patronne, surnommée Cléopâtre, est une riche veuve qui, dégoûtée de ses expériences matrimoniales, est devenue une adepte de l'amour libre. Elle loge chez elle de jeunes couples qui font fi des convenances, et, comme ils ne sont pas riches, elle varie ses prix selon leur bourse. Quelques-unes des pensionnaires sont seules, mais absolument décidées à ne pas le rester. Toutes travaillent et gagnent leur vie. En théorie elles sont hostiles au mariage, elles haïssent la routine et elles prêchent l'amour libre. Elles en discutent avec les hommes qui ne demandent qu'à les approuver. Mise au défi, l'une d'elles passe en rougissant ses bras autour du cou de Gilbert, colle longuement ses lèvres aux siennes, puis se sauve en hâte ; mais, c'est assez, paraît-il, pour prouver qu'elle met ses théories en pratique. Puis c'est Moyra qui accepte de partir en voyage avec lui. Ils séjournent à Paris, au Quartier Latin, puis en Italie. Elle porte une alliance pour sauver les apparences, s'exhibe en pyjama devant lui, l'embrasse câlinement, mais sans passion ; elle a horreur de la sensualité. Lassé de cette aventure fatigante, Gilbert la laisse partir en compagnie d'une équivoque personne qui, sous prétexte d'art, l'emmène voir les chefs-d'œuvre de Rome et de Florence. Au moment de la séparation, Gilbert fait à sa compagne quelques réflexions dont il n'ignore pas l'inutilité : « Nietzsche lui-même a écrit qu'il ne pouvait imaginer un dieu qui ne dansât pas. Tout danse dans l'Univers, tout ce qui vit ! Le corps et l'âme sont indivisibles. Les femmes qui tuent la chair tuent aussi leur âme. Vous êtes une morte qui ne savez pas danser et vous partez avec une autre morte pour admirer des beautés laissées par des hommes qui, eux, savaient danser. » En Italie, Gilbert retrouve toute la pension Cléopâtre. Après diverses péripéties traitées avec beaucoup d'ironie et d'humour, l'auteur fait marier tout son monde, et la morale est sauve. Mais il n'en a pas moins dépeint quelques caractères de femmes d'après guerre, de qui le tempérament a subi des tempêtes. Les héroïnes de Mr. Goldring ont voulu danser, mais elles n'étaient ni de vraies femmes, — tout au plus des « All, but... » Elles ont voulu secouer le joug des conventions, mais il était trop lourd. Et

comme le dit l'une des héroïnes : « Les femmes n'ont pas les désirs des hommes, elles ont aussi plus d'empire sur elles-mêmes. Que voulez-vous, nous autres femmes devons acquérir cela. »

§

C'est une fantaisie parfois déconcertante que narre Mr. Upton Sinclair dans ce récit qu'il intitule : **They call me Carpenter**. Il imagine que le Christ descend d'un vitrail d'une église de quelque cité de l'extrême ouest américain où l'on fabrique de ces films d'une ineptie qui nous désarme. Quand on lui demande son nom, il répond qu'on l'appelle Charpentier, de là le titre du livre. Il calme les manifestations violentes, pacifie les grévistes, déclame, sur les places et au coin des rues, des passages entiers de l'Evangile, à peine modernisés, et les autorités et la police sont vite en éveil et décident de mettre un terme à ces discours bolchéviques. Un roi du cinéma, juif ignorant, venu du fond de la Hongrie, le voit déambuler par les rues, majestueux et beau, et lui offre des contrats fabuleux. Ce personnage est impayable et a dû être croqué sur le vif. C'est lui qui, entendant résumer le scénario d'un roman, câbla à l'auteur Charles Dickens, Westminster Abbey, Londres, pour lui offrir un contrat exclusif. Le Christ repousse ses propositions et continue à haranguer la foule, à fuir les riches, à se mêler aux miséreux et aux révoltés, suivi par quelques hommes et femmes sur qui il exerce une étrange fascination. Finalement la police ourdit un complot contre lui. Un traître introduit une machine infernale dans l'immeuble des syndicats ouvriers d'où il ne sort plus. La foule est ameutée contre lui, et doit s'en emparer et le livrer aux autorités, sinon le lyncher. Mais ses disciples, ou plutôt ses amis, interviennent, déguisés en conjurés du Ku Klux Klan, l'arrachent à la foule, lui ravissant ainsi le privilège de donner une fois de plus sa vie pour le peuple. Désespéré, le Christ regagne son vitrail. Tout cela, en deux cent vingt pages avec des longueurs et des digressions, et maint passage empoignant et émouvant, comme dans un film. Et l'on ne peut s'empêcher de songer qu'Anatole France aurait pu faire d'un tel sujet une bien belle nouvelle.

§

En ces derniers trente ans les arts décoratifs ont été cultivés avec diligence en Angleterre. Depuis les efforts de William Morris et de ses amis, nous avons assisté à des phases diverses

de ce mouvement. Mr. W. G. Paulson Townsend les étudie dans un ouvrage : **Modern Decorative Art in England, its developement and characteristics**, qui comprendra cinq volumes. Le premier, paru récemment, est consacré aux tissus, aux étoffes imprimées, aux papiers de tenture, à la dentelle et à la broderie ; il contient 174 illustrations, dont 51 en couleur, d'après des dessins de William Morris, Arthur Wilcox, Sidney Haward, S. W. Briginshaw, R. Silver, Walter Crane, L. F. Day, Jessie M. King, etc. Le choix est remarquablement judicieux, en même temps qu'éclectique. Le texte, très bref, dénote une érudition parfaite et un jugement clairvoyant et impartial. Les prochains volumes traiteront du mobilier, des tapisseries, de la céramique, du verre, du vitrail, des métaux, du costume, de la joaillerie, du cuir, des émaux, des arts graphiques. Ces volumes in-quarto sont d'une présentation soignée qui fait grand honneur aux éditeurs.

§

Sur un ton satirique et dans un style abrupt, Mr. Arnold Palmer raconte sept **Tales without Morals**. Chacun d'eux est relaté d'une façon si vivante qu'il se lit comme une expérience personnelle, comme un incident de tous les jours. La première de ces nouvelles, « The Princess », donne réellement l'impression d'une histoire vécue. La plus agréable serait probablement « Brown of Epsom », excellent portrait d'un vieil entraîneur qui réussit à déconfire ses ennemis et à garder son panache jusqu'au bout. Ce recueil est l'œuvre d'un écrivain de talent qui sait voir, observer et raconter.

Mémento. — La visite des collections de peinture du Louvre est singulièrement facilitée par l'excellent ouvrage de Miss Florence Heywood : *The Important Pictures of the Louvre*, dont une nouvelle édition mise à jour vient de paraître chez Heinemann. C'est toute l'évolution de la peinture que l'érudit auteur expose, en indiquant les caractéristiques de chaque école, la signification des tableaux, les saints et leurs symboles, avec quelques mots de biographie sur chaque artiste. Le livre est d'un commode format de poche et des illustrations complètent son utilité.

Le chef-d'œuvre de George Farquhar, *The Beaux' Stratagem*, écrit et joué en 1707, quelques semaines avant la mort de l'auteur, vient d'être traduit en français sous le titre de : *Le Stratagème des Roués*, par M. Maurice Constantin-Weyer qui le fait précéder d'une notice

historique et critique. Cette traduction, soigneusement faite, paraît dans la « Collection de Littérature ancienne Française et Etrangère », publiée, sous la direction de M. Pierre Mac Orlan, par la Renaissance du Livre.

The Chapbook est un recueil poétique mensuel qui paraît sous la direction de Mr. Harold Monro. Le numéro d'avril fut consacré à des œuvres de poètes américains ; le choix en est curieux et intéressant.

La revue trimestrielle *The Round Table* donne dans son numéro de juin un sommaire remarquablement intéressant. Les grands problèmes politiques du moment y sont étudiés avec sérieux et d'un point de vue détaché. L'article sur la « France and Germany » est un exemple de la façon approfondie dont ces questions délicates sont traitées dans cette excellente publication. A signaler encore « The New Imperial Problem », qui se recommande à nos politiciens français à vues courtes ; « Problems and Politics in the United States », par un Américain qui laisse entrevoir une vague possibilité de coopération, plus tard ; « Ireland as it is », lumineux exposé de la situation actuelle dans ce malheureux pays, l'auteur achevant son article sous les bombes des partisans de de Valera ; « The Problem of East Central Europe », excellent résumé de ce qui s'est passé récemment dans cette région. Le reste de ces deux cent vingt pages est consacré à la Grande-Bretagne et aux Dominions.

HENRY-D. DAVRAY.

LETTRES ESPAGNOLES

Miguel de Unamuno : *L'Essence de l'Espagne (En torno al casticismo)*, trad. par Marcel Bataillon, Plon. — Diez Canedo : *Cordura (Sagesse), traducción en verso*, Mundo Latino. — Quelques poètes : Guillermo de Torre, Jorge Guillén, Fernando González.

La date de 1898, qui marque le désastre colonial espagnol, caractérise cette génération d'écrivains qui, après un demi-siècle de silence intellectuel, se sont efforcés à un retour sur eux-mêmes pour retrouver l'esprit de la race et recréer une littérature. Mais deux livres étaient déjà au début de cette réflexion : *En torno al casticismo*, de Miguel de Unamuno, 1895, et l'*Idearium español*, de Angel Ganivet, 1896.

On ignore en France la vie aventureuse de Ganivet, cette obstination d'une intelligence à soulever le couvercle qui pesait sur la vie espagnole d'alors, et toute cette œuvre émouvante de jeune précurseur destiné à une fin tragique. Miguel de Unamuno, né de la même angoisse, développe encore au contraire une carrière longue, variée et glorieuse. Il est à présent le grand vieillard en

qui s'incarne toute l'Espagne, il est la conscience de l'Espagne et le majestueux prophète dont la voix va jusqu'à inquiéter le roi dans son palais. Mais Ganivet et Unamuno restent aussi perpétuels, l'un par sa défection que l'autre par sa continuité. Il y a dans le livre du premier quelque chose de pathétique, parce qu'il ouvre une symphonie inachevée. Mais il ne faut pas oublier que *En torno al casticismo* a été publié avant l'*Idearium*.

C'est *En torno al casticismo* que vient de traduire M. Marcel Bataillon sous le titre **l'Essence de l'Espagne** pour la collection d'auteurs étrangers publiée par M. Charles Du Bos. M. Bataillon, qui est un excellent hispanisant, révèle dans les quelques pages de sa préface une puissance de synthèse tout à fait notable. Quant à M. Charles Du Bos, il suffit de connaître l'esprit de finesse et l'élégante discrétion de ses notes et de ses *approximations* pour ne jamais craindre qu'il comprenne dans sa collection quoi que ce soit de médiocre. Or outre que les dates que j'ai citées tout à l'heure suffisent à montrer que le livre d'Unamuno est un événement capital dans l'histoire de la pensée espagnole, il est pour les Français qui veulent aborder le problème espagnol en se débarrassant de tous les lieux communs dont on a troublé la figure de ce malheureux peuple, un excellent manuel et, selon l'expression de M. Bataillon, « une véritable *introduction à l'Espagne* ».

L'auteur explique lui-même dans les premières pages du livre sa dialectique et le rythme qu'observe sa pensée. Le jeu d'Unamuno consiste à développer les contradictions les plus extrêmes, ces contradictions qui produisent *le sentiment tragique de la vie* ; il ira même jusqu'à leur donner, ce qui est un trait bien espagnol, une forme hyperbolique ; puis ces diverses directions se nouent en une illumination finale qui est la pensée intime de l'auteur et ce à quoi il voulait en venir. Il y a donc dans tout ce livre, comme dans tous les essais d'Unamuno, une confusion cordiale, un tumulte fécond d'idées arbitraires et de paradoxes, tout cela pour un aboutissement lucide et simple, bref, une ardeur intellectuelle qui constitue un des spectacles les plus émouvants de l'Europe actuelle : celui d'un homme pour qui les idées sont des choses vivantes. Ces hommes sont plus rares qu'on ne croit, car le plus souvent nous nous imaginons être touchés par une idée alors que seule, sa forme, son habillement, quelque chose

d'impur, d'actuel, de personnel, de politique en elle nous a touchés. J'aime toujours à ce propos rapprocher Unamuno de M. Suarès qui me semble, lui aussi, un de ces étonnants exemplaires d'humanité capables de se réjouir ou de s'irriter à cause d'une idée pure.

Le titre qu'a choisi M. Bataillon, aucun terme français ne pouvant traduire *casticidad*, indique excellemment ce que sont ces cinq essais. Par son système de contradictions et de digressions, Miguel de Unamuno parvient à découvrir quelques-uns des traits principaux du caractère espagnol et cette perennité intrahistorique que voilent les artifices de l'histoire. Il faut que dans toute nation, à chaque siècle, des hommes fassent ainsi l'examen de conscience de la nation, retrouvent sa vérité historique, la dégagent de ce que M. Jean de Pierrefeu, traitant un sujet analogue, vient d'appeler « une application collective du mythe de la caverne de Platon ». Au delà des apologies coupables et des déformations abstraites et des caricatures de toute idéalisation intéressée, c'est l'humanité espagnole qu'Unamuno prétend nous révéler.

Le point vital du volume est l'essai sur la mystique, activité suprême de la race espagnole, celle par laquelle celle-ci a cherché à atteindre une unité, à faire l'accord entre les dissociations brutales qu'elle s'est toujours plu à établir dans tous les domaines. Mais aux excès de ce myticisme, Unamuno oppose l'effort du platonicien Luis de Léon, le seul artiste espagnol peut-être qui ait senti la nature, et aussi la musique, non point ce rythme pur et cette danse ardente fondamentalement espagnols, mais l'harmonie sereine, image de l'harmonie du monde. Ici encore apparaît la volonté d'Unamuno d'opposer à un nationalisme et à un traditionnalisme mal compris la nécessité d'un humanisme et d'une européisation qui, selon lui, pourront régénérer l'Espagne et la sortir de son marasme.

La traduction de M. Bataillon rend la forme d'Unamuno, ce torrent qui mêle les jeux d'abstractions les plus précieux aux images violemment concrètes d'un poète pour qui tout est feu. On sent même l'accent, la voix d'Unamuno, une chaleur éloquente et persuasive jusque dans le plus singulier paradoxe, une force de communicabilité, une ardeur passionnément fraternelle qui font de cet homme un des plus nobles héros de la culture européenne moderne. La lecture de l'*Essence de l'Espagne* m'a

donné le goût de relire les poésies d'Unamuno, poésies de penseur si ses essais sont de la pensée de poète. Une union extraordinaire s'y fait entre une attitude morale ou philosophique toujours admirable et une richesse d'expression, un débordement lyrique étourdissants. Si Unamuno a retrouvé l'Espagne, celle-ci se retrouvera toujours dans ces chants d'une intériorité profonde et retentissante, surtout dans ce long et beau chef-d'œuvre du *Christ de Vélazquez* qui est une véritable *somme* de la religion espagnole.

§

C'est un tour de force que vient d'accomplir Diez Canedo, en traduisant en vers castillans ce tour de force que constitue déjà Paul Verlaine : tant de subtilité, de souplesse et de perfection sont merveilleusement rendus. Diez Canedo, qui est peut-être l'écrivain espagnol le plus au courant des choses françaises, avait déja publié avec Fortún et tout un groupe de jeunes poètes une anthologie de la poésie française moderne, dont la méthode de classification et le choix pourraient servir d'exemple à certaines de nos anthologies. Plus récemment, il donna une traduction de *De l'Angélus de l'aube à l'Angélus du soir*. Son **Cordura**, traduction en vers de *Sagesse*, est aussi achevé que ses précédents travaux. Lorsqu'il est impossible à Canedo d'adapter strictement un vers espagnol à un vers français, il sait garder la coupe verlainienne, la fluidité, la sinuosité sûre et tendre de notre poète, et s'il exagère l'intensité d'un terme, il s'empresse d'adoucir une expression suivante, ne rompant jamais l'équilibre, et nous surprenant à tout coup par des trouvailles de traduction aussi heureuses que des trouvailles de poète original.

§

En attendant la revue qui va bientôt se fonder sous la direction d'Ortega y Gasset, les deux revues littéraires importantes sont toujours *la Pluma* et *España*, qui unissent les noms des grands aînés à ceux des jeunes écrivains. A suivre les poèmes qui paraissent dans les revues, on croit distinguer dans la poésie espagnole une tendance générale au haï-kaï, à la pulvérisation de l'émotion lyrique ; des grands poètes, au sommet de leur carrière comme Antonio Machado et Juan Ramon Jimenez, en montrent l'exemple. Aussi ne faut-il pas s'étonner que ce dernier demeure un maître pour les jeunes ultraïstes. Un des théoriciens

de cette école, Guillermo de Torre, vient de publier un volume de vers : *Hélices*, où cet impressionnisme s'accompagne de termes et de thèmes empruntés vraisemblablement au futurisme italien. Un des meilleurs poètes de ce groupe est Gerardo Diego, l'auteur d'*Imagen*. Mais l'ultraïsme n'est que l'excès de cette tendance à la dissolution poétique. A l'encontre de ce mouvement des poètes comme Jorge Guillén, plus proches de M. Paul Valéry que de M. Paul Morand, retrouvent dans la tradition gongoresque une discipline, des principes de complication intellectuelle plus étroits et la volonté de créer un langage poétique absolument différent de la prose et soumis à des lois absolument distinctes. Le titre de *Rigor* que Jorge Guillén a donné à un de ses poèmes marque clairement cette intention. Quant à Fernando Gonzalez, auteur de ces *Manantiales en la Ruta* qui viennent de paraître, il appartient avec Luis Doreste, Alonso Quesada, Saulo Torón, Claudio de la Torre à un groupe de poètes canariens dont l'art respire la délicatesse, la distinction et une certaine mélancolie marine. Ce sont des élégiaques qui savent se contenter d'être mélodieux et d'émouvoir.

JEAN CASSOU.

LETTRES CATALANES

Le cas de Don Eugenio D'Ors.— *Arma virumque cano...* Oui, c'est bien sur le mode épique qu'il faudrait commencer ! Tâchons simplement d'être objectif. Et parlons en simple prose de la prosaïque histoire de la grandeur et de la décadence de celui qui fut le prophète de la Nouvelle Catalogne et qui, aujourd'hui, n'est, parmi les siens, plus qu'un « plomb vil ».

Nous n'avons pas, en français, d'étude satisfaisante sur le multiple talent de ce Barcelonais. Quelques pages de M. Pérez Jorba dans la petite revue d'avant-garde, qu'il dirigea à Paris de juillet 1918 à février 1919 : *L'Instant*, s'efforcent d'analyser sa philosophie,— numéro de décembre 1918 : *Un haut esprit philosophique : Eugeni d'Ors*. Un peu plus tard, M. Albert Schneeberger, dans la revue de Pablo M. Turull : *Messidor*, essaie de l'étudier sous son double aspect : *Eugène d'Ors. — Le philosophe et l'artiste*, — n°s 22-24, novembre 1919-mars 1920. L'un et l'autre de ces écrivains concluent sur l'affirmation qu'Ors incarne « le plus haut esprit de la Catalogne présente », celui dont les idées agis-

sent fort activement « dans la conscience de l'élite intellectuelle du pays ». M. Albert Schneeberger définit même sa philosophie comme « toute moderne, qui vient en contradiction sur maints problèmes avec l'école ancienne d'Unamuno, qui présente les pensées techniques, métaphysiques, artistes, sous un angle neuf, sous une lumière vieille comme le soleil sans doute, mais avec des saisons qu'une nouvelle aurore a vu naître, qui se sont lavées dans les eaux marines, dans les eaux bleues de cette infinie Méditerranée, où notre philosophe voit l'avenir briller pour les enfants de sa race et où il pense construire dans l'harmonie et la paix et au son des rythmes impérieux la cité future du rêve et de la réalité, où il désirerait voir se dresser ses véritables fils, nés d'une mythologie supérieure et d'une mythologie bien humaine, anthropomorphique, créatrice d'une race mieux équilibrée, d'une race méditerranéenne qui, délaissant le barbarisme du Nord, la tradition médiévale, les excès romantiques, redeviendrait ce que furent les Hellènes jadis : un peuple vraiment libre et artiste, humainement artiste. » Du côté littéraire catalan, les louanges, pour être plus mesurées, étaient aussi ardentes et les recueillir ici rendrait impossible le court exposé du cas de Don Eugenio d'Ors. Qu'il nous suffise de noter qu'en 1919, l'intelligent et avisé critique Alfons Maseras, dans son volume *Interpretacions i Motius*, fait découler, p. 25, tout le renouveau de la poésie catalane contemporaine du dogme philosophique de l'Arbitrarisme établi par son ami, et que, la même année, Joaquim Folguera, dans son livre : *Les noves valors de la poesia catalana*, le consacre comme le fondateur du nouveau classicisme et exalte sa volonté d'homme de culture : « *Però la seva voluntat d'home de cultura, d'home, per dir-ho d'una vegada, de govern, ha treballat una poesia rica d'emoció, múltiple de sensibilitat, colorida i lluent, ondulant i majestuosa, audaç fins a la temeritat, però sempre, sempre responsable*... (p. 51). »

Pour nous, ce qui donnait à Ors son sens européen parmi la distinguée phalange des écrivains de la Renaissance Catalane contemporaine, c'étaient surtout de petites notules au jour le jour — ingénieux compromis entre la manière castillane d'un Mariano de Cavia, voir d'un « Clarin » dans ses fameux *Paliques*, et celle qui rendit un temps célèbre notre Cornély, et dont surent si bien profiter ses épigones, à commencer

par celui qui, naguère, philosophait, chaque jour, dans le *Matin*, sur tout et sur rien : Henri Harduin, dont le *Mercure* du 1er juin a découvert, au Père-Lachaise, la tombe abandonnée, — qu'il avait imaginé de signer « Xenius », l'homme des « xénies ». Mais si, dans l'antiquité classique, ces épigrammes littéraires ou philosophiques contenaient communément en deux vers, dont la tradition, recueillie chez Martial par Goethe et par Schiller, leur permit, en 1796, de malmener assez durement les adversaires de leur rénovation poétique, d'Ors, lui, maniait la « glose » au hasard des rencontres : arme à double tranchant, tantôt longue rapière, tantôt menu poignard, et ne se servait de l'épigramme en vers que tout à fait exceptionnellement, encore que poète, dont l'œuvre, toujours éparse, gagnerait à être réunie en volume et le sera, sans doute, quelque jour. Né à Barcelone, comme on l'a dit plus haut, en 1882, et « découvert » par le fondateur du catalanisme militant vers l'autonomie régionale, Enric Prat de la Riba, c'est de 1906 que date le premier *Glosari* et il est dommage, vraiment, que, des colonnes du *Poble Català* et de cette *Veu de Catalunya* — créée comme quotidien officiel de la *Lliga Regionalista* par ce même Prat en janvier 1899 — l'on n'ait pas songé tout de suite à extraire, pour les collectionner en volume réguliers, ces commentaires « *de omni re scibili et quibusdam aliis* » que d'Ors, nourri de la plus variée doctrine européenne grâce à la prodigieuse abondance de ce magasin à vivres intellectuels qu'est, en la capitale de la Catalogne, la Bibliothèque placée sous l'égide de la Mancommunauté des Provinces Fédérées, dispersa au gré de sa fantaisie et des circonstances, — renards à la queue enflammée lancés, eux aussi, dans les champs des Philistins. Du moins en peut-on aujourd'hui, — grâce à la version de Maseras, — connaître quelques bons extraits en castillan, dans le recueil paru en 1920 dans la *Biblioteca* de l'éditeur madrilène Rafael Calleja et qui comprend les années 1906-1917, sans parler du *Nuevo Glosario*, chez Caro Raggio, où d'Ors a mis un si intéressant prologue. Mais, dans le seul volume catalan de la *Ben Plantada*, édité à Barcelone en 1912, on trouverait l'essentiel de la doctrine d'orsienne, en ce qu'elle contient véritablement de fécond et de neuf pour la Catalogne, en ce qu'elle a, aussi, apporté de renouvellements à la moderne génération littéraire catalane. En créant sa Teresa *la Ben Plan-*

tada, d'Ors ramenait de jeunes frénétiques au sens instinctif de l'équilibre et de l'adhérence à la vie, qui caractérise le «*seny*» catalan et fut à la base, toujours, de tous les classicismes. Et ce n'est un paradoxe qu'à demi que vouloir rattacher à ce mouvement de renaissance classique dû aux campagnes d'Eugeni d'Ors l'entreprise de la *Fundació Bernat Metge*, comme le faisait l'autre jour Cesarino Giardini, dans l'excellente revue mensuelle des frères Treves à Milan : *I libri del giorno*, numéro de février 1923, p. 96 : *Dalla « Ben Plantada » alla « Fundació Bernat Metge »*. Don Eugenio d'Ors occupait, parmi les dirigeants de l'Instruction Publique à Barcelone, une série de bonnes places, dont la moindre n'était pas son poste de Directeur même de l'Instruction Publique à la Mancomunitat. Secrétaire de l'Institut d'Etudes Catalanes, Professeur au Séminaire de Philosophie et à l'Ecole Supérieure des Bibliothécaires, conférencier écouté, tant en Catalogne qu'à Madrid et en Portugal, «ami» de la France suffisamment pour en recevoir, en 1917, le titre d'Officier d'Académie, mais se maintenant, tout au long de la Guerre, résolument « au-dessus de la mêlée » — voir, par exemple, sa longue *Lliçó de tedi en el parc*, de l'été de 1916, dans la réimpression des *Quaderns d'Estudi* de mai 1918, p. 93-128 (1), — il était, cependant, d'un esprit trop indépendant, personnel et aristocratique pour supporter indéfiniment le ton discipliné et contenu qui domine à l'intérieur des institutions de la Mancomunitat. Ses capacités intellectuelles nettement progressistes et « européennes » — au sens où l'on pouvait employer ce vocable avant-guerre — irradiaient, certes, sur toutes les manifestations vitales des organismes où il intervenait, en leur conférant un éclat vivifiant — aussi bien lors de l'installation de l'Université Industrielle qu'à l'Ecole Elémentaire du Travail, aussi bien dans les Bibliothèques Populaires que par la publication des *Quaderns d'Estudi*. Successivement privé de ses divers emplois officiels, en 1920, à la suite d'une incompatiblité de points de vue avec M. Puig i Cadafalch, successeur de Prat de la Riba à la Présidence de la Mancomunitat, Ors garda d'abord une attitude expectante et ses « gloses » castillanes du *Día Gráfico* barcelonais ne sont que des points de vue

(1) Si 'espace ne nous était sévèrement mesuré, nous retracerions ici l'histoire de son *Comité d'Amis pour l'Union morale de l'Europe* fondé en 1914 et qui ne tarda pas à dégénérer en coterie germanophile, raison pour laquelle de bons amis de la France — tel J.-M. de Sucre — durent s'en retirer.

catalans dans la langue de la *Meseta Central*, qu'il est, d'après le propre Rovira i Virgili— voir sa note dans l'ex-*Publicidad* du soir, numéro du samedi 31 décembre 1921 : « *El cascabel de nuestro castellano* » — licite à un Catalan d'employer, à la seule condition d'y mettre un ironique grelot. Or les Dieux savent si, de tout temps, d'Ors a cultivé cette figure de rhétorique! Le 23 mars 1920, son discours au Centre Autonomiste des Employés de Commerce et d'Industrie, imprimé sur un placard, lui vaut encore de Mario Aguilar — dans le défunt *Figaro*, où José Plà écrivait, lui, qui dans la nouvelle *Publicitat*, s'acharne à l'accabler, son apologie (1)! — l'épithète d'évangéliste— numéro du 27 mars 1920. Mais « Xenius » s'embarque pour l'Amérique du Sud. Les gloses cessent, et, à leur place, ce sont, dans *Las Noticias*, les « Œuvres et les Jours ». Cette fois, plus rien du catalaniste d'antan, que le correspondant parisien de ces mêmes *Noticias*, M. Pérez-Jorba — dans une lettre en catalan insérée par le *Dia Gráfico*, du 10 avril 1920 — posait, un peu trop tôt peut-être, en martyr de la ploutocratie et de l'obscurantisme, comparant son cas à celui de Verdaguer. D'Ors se mue en journaliste espagnol. Son « *palique* » de *Nuevo Mundo*, le prologue du *Nuevo Glosario*, mentionné ci-dessus, les recueils de gloses castillanes, le discours aux Jeux Floraux de Castelló d'Empùries nous le montrent passé à l'ennemi avec armes et bagages. Dans la *Publicitat*, Nicolau d'Olwer rompt contre lui une faible lance, que ramasse J.-M. Junoy pour la brandir sans trop d'effet — lui qui se souvient, sans doute, encore de l'édition-hommage de la *Ben Plantada*, si, à travers ses métamorphoses, il a le temps de se souvenir! — en un discours de l'Athénée de Barcelone. A ces coups, « Xenius » réplique au Prologue du Catalogue de l'Exposition de Peinture du concours Plandiura, évoquant derechef l' « Atonie spirituelle » de la Catalogne. J.-M. de Sagarra, qu'il a mis en cause — comme précédemment il avait mis en cause José Plà, — lui réplique dans la *Publicitat* et un jeune homme, A. Esclasans — dont nous ne connaissions jusqu'alors que le bon article de *La Revista* sur les *Vint Cançons* de T. Garcès — revient, à deux reprises — *La Revista* de mars et avril (p. 84)

(1) Sur José Plà aspirant à recueillir la succession — y compris, sans doute, les sinécures — d'Ors, il y a une bien amusante chronique du numéro de mai 1923 de *La Revista*, p. 105 : *Entre dos diletantismes*.

1923, — avec une vigueur manifestement outrancière, mais, tout de même notable, à l'attaque, dans *La Revista* de mai, essaie de réduire à de justes proportions Ll. Nicolau d'Olrver, savant que connaissent même — d'après le journal de Palma, *El Día*, du 13 mai dernier — les oliviers de la Chartreuse de Valldemosa... !

Il est certain que le cas de Don Eugenio d'Ors est troublant. Aujourd'hui, il écrit dans l'*ABC*, la feuille que les chroniques du triste Pujol ont transformée en sentine de toutes les haines centralistes contre la Catalogne. Ironiquement, son premier article s'y intitule : « *La sainte Continuité.* » Et le chroniqueur du journal barcelonais du soir, *La Tribuna*, de l'en féliciter — numéro du 18 mai 1923 : *Temas viejos, temas nuevos*, — augurant que « Xenius » ne doive pas renier ses croyances « au milieu de l'ivresse du succès et de la gloire ». Certes, Blasco Ibáñez collabore bien, lui aussi, à l' *A B C*, depuis le 16 février dernier... Nous n'osons, cependant, instituer un parallèle entre la façon dont l'exemple de l'un peut permettre d'anticiper sur les futurs avatars de l'autre. Souhaitons simplement à Don Eugenio d'Ors de ne pas trop oublier certain fameux — trop fameux — « distique à la manière antique sur l'homme à la manière antique », ce Prat de la Riba qui fit, nous l'avons dit, sa fortune :

Folles les gents es batien. Tù, calmós, en mig de la lluita basties un temple :
T'apedregaren. Les pedres mateixes ne foren inùtilo.

Mémento. — M. Pere Corominas, avocat et « *moralista pairal* » nous écrivait jadis, le 19 mars 1922, qu'il était « un *enamorat* » du *Mercure*. Malheureusement, ne nous ayant jamais envoyé ses œuvres, sa plainte, que nous n'en parlions pas, tombait, comme nous le lui fîmes observer le 22 mars 1922. Si, cette fois, nous signalons la traduction française, chez Alcan, de sa *Vie Austère* — qu'il ne nous a pas davantage offerte, — ce sera pour en dire que la fin n'en répond peut-être pas aux moyens de l'auteur. A côté de truismes, on y rencontre, cependant, de beaux passages, d'une philosophie d'homme heureux, dont l' « austérité » de vie consiste à user sagement de tous les moyens de bonheur physique concédés, dans la Catalogne de la « *LLiga Regionalista* », à qui, après avoir été chef de la Section des Finances du Conseil Municipal de Barcelone, se crut en droit d'attaquer le patriotisme local de Prat de la Riba, assez violemment pour en mériter les reproches de Maragall (voyez le numéro d'octobre 1917 des *Quaderns*

d'Estudi, p. 54). Ce serait, d'ailleurs, être injuste que de limiter à la félicité matérielle l'idéal de « sainteté » tel que l'entend M. Pere Corominas. Il prône l'exercice intellectuel, mais toujours en fonction de la jouissance. Et ce bovarysme est peut-être, en fin de compte, le secret de la sagesse... Son livre, écrit en 1908 en catalan, quand l'auteur comptait trente-sept ans d'âge, a été mis en notre langue par un autre avocat, M. Ch. Romeu, Viguier d'Andorre et neveu de Mgr J. Tolra de Bordas, qui, « en ce temps-là », traduisit, chez Albert Savine, *L'Atlantide* et le *Canigou* de Mossèn Cinto.

Dans les *Nouvelles Littéraires* du 26 mai, « *Ubiquens* » — qui, le 17 février, a bien voulu admettre que cette *Chronique Catalane* du *Mercure* était « très documentée » — est informé « de Barcelone » (vià Paris, sans doute), que M. Albert Schneeberger « préparerait une « *Anthologie des conteurs catalans* », en traduction française. Souhaitons à cette version un caractère un peu moins catalanisant — quant au style, s'entend, — que l'*Anthologie des Poètes Catalans Contemporains*, dont il a été question ici, aux *Echos* (voir numéro du 1er mars, p. 567) et complétons l'érudition catalane d' « *Ubiquens* » en lui apprenant que M. Schneeberger « prépare », en outre, la traduction de « cette remarquable évocation de la Catalogne historique qui s'intitule *Ildaribal* », selon qu'il l'écrit lui-même, cette fois, au n° 6 du t. VII de la *Renaissance d'Occident*, p. 1154, *note* 1.

CAMILLE PITOLLET.

LETTRES ROUMAINES

J. G. Duca : *Visul care se indeplineste*, Flacara, VII. 4. — M. Dragomirescu : *Ofensiva culturala*, Cele trei Crisuri, II. 21 ; *Cronici culturale*, Viitorul, numéros divers. — L. Rebreanu : *Ion*, 2 vol., Viata româneasca. — C. Moldovanu : *Purgatoriul*, 2 vol., Cartea româneasca. — Ovid Densusianu : *Viitorul romanului*, Vieata noua, XVII. 6-7, *Profesorimea* ; *Preotimea noastra* ; 2 br. coll. Inaltarea, *A fi... român*, Vieata noua, XVIII n° 1 et suiv. — Mémento.

Puisqu'il nous faut toujours, suivant le mot d'Emerson, atteler la charrette à une étoile, sur quel idéal notre peuple, dont le rêve millénaire — de liberté et d'unité nationales — s'est, enfin, mué en vivante réalité, va-t-il dorénavant régler sa marche ? La question se pose, à l'heure présente, avec autant d'utilité que de retentissement, devant l'opinion. Certes, si nous en croyions les savants, les littérateurs et les artistes, il n'y aurait que dans leurs vertus source de grandeur pour la patrie roumaine reconstituée. Tel est, aussi, l'avis de M. Jean G. Duca, à qui l'on ne

saura, pourtant, pas reprocher, comme à M. Josse, d'être orfèvre : lui, est, avant tout, homme politique, l'un des reconstructeurs de l'État, et, en ce moment, notre ministre des Affaires étrangères ; son témoignage ne nous touche, pour cela, que davantage. Car M. Duca se garde bien de fonder notre avenir sur la politique : non seulement il nous refuse toute chance d'y briller d'une particulière manière, mais, encore, il tient notre carrière sur ce terrain pour achevée, avec l'accroissement territorial que nous a valu la guerre, et qui garantit, en même temps que le libre développement de notre race, l'ordre dans l'Europe orientale. En revanche, M. Duca ouvre généreusement à nos puissances latentes et à nos volontés de conquête, les champs illimités des lettres, des sciences et des arts, où, par arrêt de la Providence, gît, à ses yeux manifestement ravis des visions renaniennes, toute notre fortune. C'est que, pareillement à l'obstiné théocrate Joseph de Maistre, le leader roumain du libéralisme estime que chaque nation a reçu une mission, ainsi que les moyens de la remplir. Celle dont il s'est plu à nous voir chargés lui apparait, déjà, comme **Le rêve qui s'accomplit** en partie, grâce à l'éclosion croissante des talents et des œuvres, des entreprises intellectuelles, auxquels s'attache de plus en plus l'attention du public. Maisons d'éditions, collections et bibliothèques, sociétés d'études et groupements, conférences, congrès et fêtes, prix et concours surgissent, en effet, tous les jours, s'organisent et se développent. A l'initiative privée se joint l'effort officiel. Le ministre des Arts, M. Banu, dépose sur les bureaux des assemblées constituantes le projet d'une loi tendant à protéger effectivement la propriété littéraire et artistique, pendant que son collègue de l'Instruction, le Dr Anghelesco, s'emploie à doter les Universités de chaires, d'instituts et de laboratoires, à créer des bourses et des foyers pour les étudiants, à augmenter le nombre d'écoles spéciales ou d'établissements de tous degrés, à mettre sur pied une réforme générale de l'enseignement. Quoique prêchant le régime des restrictions budgétaires, le ministre des Finances, M. Vintila Bratiano, réputé, par-dessus le marché, pour avoir inlassablement soutenu la priorité de l'économique, consent à faire monter jusqu'au chiffre, jamais encore atteint, de 400 millions de leï les crédits destinés à assurer les progrès de l'activité intellectuelle de la nation. Voilà, donc, que la nouvelle foi, dont on est en train

de remplir les masses, s'insère, encore que faiblement, dans la manière même de gouverner.

Il incombe, d'ailleurs, formellement, aux pouvoirs publics la tâche de faciliter le fonctionnement et le rayonnement de la pensée nationale, de nous aider à exercer cet *impérialisme intellectuel* nécessaire, pour la victoire duquel M. Michel Dragomiresco, critique universitaire, épris de système et rempli de bonhomie, s'est vaillamment mis en campagne. C'est que l'Etat repose, au fond, sur une vivante réalité spirituelle, qui est le principe intérieur de son unité vraie, de sa continuité, de sa capacité de résistance à des ennemis nombreux et remuants. Or, nous sommes entourés de peuples meurtris par la défaite, lesquels ne rêvent que de revanche. Qui plus est : entre nos frontières élargies vivent, bien qu'en nombre limité, des populations agissantes, de la race et de civilisation, en général, aussi différentes qu'avancées. Il ne nous reste, donc, qu'à prendre, sans plus tarder, **l'offensive intellectuelle**, c'est-à-dire à travailler de notre mieux à mettre en valeur les trésors de notre âme : nous y trouverons la garantie de notre durée, en même temps que les raisons de nous faire respecter et aimer. Ainsi, le rêve de prospérité, voire de suprématie intellectuelle, M. Dragomiresco le considère-t-il comme le plus grand problème pratique, puisqu'il le confond avec celui de la défense nationale. Mais il ne se contente pas d'envisager sous le rapport d'une haute utilité politique les productions de l'esprit ; pénétré, à l'exemple des philosophes français du XIXe siècle, de la nécessité d'un pouvoir spirituel, il s'applique, dans une série très remarquée de **Chroniques sur le mouvement intellectuel**, à rassembler les forces spirituelles de la nation en un corps constitué en dehors de l'Etat politique, d'une façon autonome, comme l'Etat spirituel d'Auguste Comte. Ce corps fécond et durable, qu'une espèce de comité législatif saint-simonien, de penseurs, de littérateurs, d'artistes et de théologiens fera mouvoir dans le sens de l'histoire et des traditions nationales, sur la mesure de la raison et de l'harmonie universelles, assurera par l'organe de l'Eglise, de l'Université et de l'Athénée, le culte de l'idéal, le progrès des connaissances, l'accroissement de la beauté sous les formes les plus variées.

En attendant, MM. Live Rebreano et Cornélius Moldovano, anciens collaborateurs, aux *Entretiens critiques*, de M. Drago-

miresco, qui se complaît à les regarder aujourd'hui comme les heureux réalisateurs de sa doctrine artistique, viennent d'enrichir notre patrimoine littéraire d'œuvres abondantes, patiemment travaillées, pleine d'intérêt et de valeur, dont le succès auprès du public ne cesse de grossir.

Jean, c'est un roman, — le premier qu'ait écrit M. Rebreano, connu auparavant comme auteur de nouvelles et de brefs récits, — c'est un roman solidement charpenté, qui emplit, néanmoins, deux tomes de plus de cinq cents pages. Par l'épaisseur, il rappelle, donc, les énormes histoires de Zola ; il les rappelle, encore, par la crudité des mots, par la grossièreté des scènes, par l'animalité des êtres et de la vie. L'on y retrouve même *la terre*, telle que le théoricien du naturalisme français l'avait représentée, femelle fecondée jusqu'au ventre par les paysans tenaces, qui respirent avec une jouissance de mâle son odeur sensuelle. Seulement, cet ardent et sain amour pour la terre, dont l'âme de notre peuple, laborieux et idéaliste, a toujours été nourrie, chez le héros de M. Rebreano se change en soif gloutonne de richesse, en appétit criminel de conquête : son Jean, c'est une sorte de Julien Sorel campagnard, sans instruction ni esprit, primitif, violent, indomptable, mené par l'instinct et par de fortes passions aveugles. La peinture à coups de brosse de cette bête fauve déchaînée se détache d'une façon saisissante du long et terne tableau où M. Rebreano a méticuleusement décrit les milieux rustiques et petits-provinciaux de la Transylvanie ; aussi son roman vaut-il surtout comme étude d'un caractère exceptionnel, que comme chronique des mœurs ; il n'est pas, ainsi que nous l'aurions voulu, l'ample épopée de la vie champêtre en Roumanie. Il nous révèle, au surplus, par beaucoup de traits, l'influence, auprès de laquelle les autres rencontres ne paraissent que fortuites, des lettres et de l'âme russes sur notre jeune romancier, dont le talent et le labeur n'en sont pas moins dignes d'éloges.

M. Moldovano fait preuve d'autant de talent et de labeur que son confrère ; mais, à cela près, il ne lui ressemble guère. Son roman **Le Purgatoire**, le premier qu'il ait écrit, lui aussi, après nombre de contes et de poèmes, c'est, à l'encontre de *Jean*, un tableau des mœurs de l'époque, plutôt que l'analyse d'un type spécial et fatal, c'est une fresque animée, qui se déroule, également, sur plus de six cents pages, de texte fort compact, nous

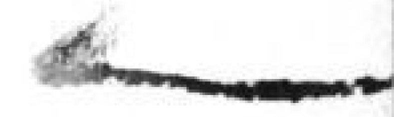
promenant par hasard et rapidement en province ou à la campagne, mais de propos délibéré et sans hâte à travers la plus grande ville et les plus hautes classes du royaume. Si M. Rebreano prend soin, à l'égal des architectes, de bien composer, M. Moldovano, quant à lui, ne prend que ses aises : son roman se répand en liberté, suivant l'esthétique des romans-somme, vantée par M. Albert Thibaudet. Devant la réalité, M. Rebreano s'efforce, en général, de se comporter en observateur objectif et impassible, tandis que M. Moldovano prend nettement position : il idéalise les personnages qui lui sont sympathiques, et rend ridicules ou répugnants les autres ; il applaudit aux bonnes actions et blâme les mauvaises. Enfin, *Jean* participe de ce que J.-J. Weiss appelait « la littérature brutale » ; en dépit des laideurs que l'on rencontre, gauchement brossées, au *Purgatoire*, un rêve de beauté obsède M. Moldovano, qui vise à « l'écriture artiste ». Son héros, Mircéa Trestian, dont la longue crise qu'il subit constitue le dessein général de l'œuvre, c'est même un chercheur de perfections ; mais, pour son compte, il n'est point parfait. Alceste d'origine plébéienne, pétri d'orgueil, ambitieux, raisonneur, incommode, porté à la colère, rustre, honnête homme, au fond, mais non pas homme supérieur sans défauts, il s'éprend d'une jolie femme du monde, coquette, très courtisée, infidèle. Cet amour le torture, le rend malade, le pousse à sortir du gouffre où triomphent les vices, le ramène à la raison. Il avait placé trop haut son idéal ; il revient par ce chemin de croix à un bonheur modeste, qu'incarne sa fiancée, une provinciale simple et pure. Il épouse, donc, le primitivisme de Rousseau, bien persuadé que l'on ne peut pas brûler l'étape. M. Moldovano a dû lire M. Paul Bourget. Il se trouve visiblement sous l'emprise des lettres françaises. Il a éprouvé le mirage de Paris. Son imagination l'a entraîné à des inventions saugrenues, à des erreurs fâcheuses, comme son ambition d'esthète l'a entraîné à un langage ampoulé et pédant, au grand dommage d'une œuvre qui, par là, donne, une fois de plus, l'impression d'un équilibre rompu.

Les romans de MM. Rebreano et Moldovano appellent, aussi, des remarques d'ordre plus général. On s'est souvent plaint chez nous de l'inexistence du roman. La plainte nous semble, hélas! bien fondée. Non que personne ne se fût jusqu'ici avisé d'en faire,

tout au contraire ; beaucoup d'écrivains, et pas des moindres, se sont depuis longtemps attelés à une pareille besogne. En effet, nous sommes redevables, notamment au regretté Duilius Zamfiresco ou à M. Michel Sadoveano, voire à N. Filimon, à Vlahuta, à N. Xénopol, etc., d'essais, en cette matière, fort intéressants, sinon franchement remarquables. Mais une œuvre qui soit comme le chef-d'œuvre du genre, en même temps que l'image réussie de la vie et de l'âme roumaines, nous fait encore défaut.

C'est l'opinion qu'avec parfaite raison soutient le plus clairvoyant, instruit et indépendant critique et esthéticien, M. Ovide Densusiano, qui arrive même à douter de **L'Avenir du roman,** en tant que forme littéraire prééminente. Cette question ne laisse pas de nous ramener, en fin de compte, au problème, aujourd'hui largement débattu, de l'instruction et de l'éducation, puisque la fortune du roman exige non seulement des écrivains profonds, doués d'une véritable puissance de création, et capables d'un effort prolongé, mais aussi un public lettré et accueillant. Il importe, donc, d'élever, sans plus tarder, le niveau moral et intellectuel du pays. Déjà l'on s'y emploie. **Le corps enseignant** se doit, surtout, de le faire. Il se doit, également, de collaborer avec les penseurs, les littérateurs et les artistes à l'enrichissement et à l'expansion de la pensée nationale. Mais il ne saura pas bien s'acquitter de la tâche, s'il ne change pas d'abord d'esprit et de méthodes. Aussi M. Densusiano lui conseille-t-il vivement, ainsi qu'à **Notre Clergé**, de s'engager dans la voie des réformes. Les raisons et les principaux points de ces réformes, M. Densusiano les expose en quelques pages admirables de netteté, de plénitude et de dignité, qu'il faut tenir pour le bréviaire de la vie haute et belle. Au moment où l'on s'occupe à définir le but supérieur de notre peuple, M. Densusiano nous rend encore le précieux service de nous montrer en quoi consiste, ou devrait consister, la suprême vertu d'**Etre roumain** : c'est de vouloir réaliser ce que le philosophe Emile Boutroux appelait l'idée platonicienne de l'homme, c'est de tendre à faire de chacun d'entre nous une personnalité achevée, généreuse et féconde. M. Ovide Densusiano n'est pas seulement un illustre savant et maître-écrivain ; il est aussi excellent directeur de conscience, et notre grand professeur d'idéalisme.

Mémento. — Le congrès général de la presse. — La réunion, pour la



première fois, en congrès, à Bucarest, des journalistes de tous les pays roumains a été une très importante et belle fête de l'intelligence. L'on a inauguré, à cette occasion, en présence des hauts dignitaires de l'Etat, la Maison du Syndicat des journalistes, dont le président, M. Const. Bacalbasa, a fait, dans le discours qu'il y a prononcé, un suggestif historique des organisations de presse en Roumanie. Quant aux débats du congrès, présidés successivement par les excellents journalistes et écrivains, MM. Bacalbasa, Agarbiceano, Costa-Foru, Streitman, M. N. Dascovici remplissant avec dévouement et talent les fonctions de secrétaire général, ils ont porté sur des questions strictement professionnelles, autant que sur des questions intéressant l'activité entière de la pensée. Parmi les rapports adoptés par l'assemblée, il y a eu notamment ceux de MM. Bacalbasa (sur la liberté de la presse), D. Tomesco (sur la situation morale de la presse), C. Demetresco (sur les relations entre les journalistes et les pouvoirs publics), J. Nadejde (sur la délimitation du journalisme), Streitman (sur une organisation fédérale de la presse), etc. M. Nicolas Dascovici y a présenté, en dehors d'une proposition très motivée en faveur du contrat collectif de travail, une étude fort belle et poussée sur la crise que traverse de nos jours l'industrie du livre, et particulièrement des journaux, dont le congrès à décidé l'impression. Il convient de signaler encore la participation au congrès des représentants de la presse « minoritaire », c'est-à-dire des journalistes de race et de langue différentes de celles de la majorité nationale, qui, par la voix de M. Szegho, ont promis de collaborer avec les autres confrères, en bons citoyens de la Roumanie agrandie.

Cours et conférences ; matinées poétiques. — A la faculté des lettres de Bucarest : M. Ovide Densusiano : l'origine de la poésie des troubadours (cours public) ; commentaires de vieux textes français et provençaux (exercices pratiques). — A l'université libre : M. Charles Drouhet : le théâtre de Henry Bataille ; M. Titeïca : Poincaré et la relativité ; le Dr Cantacuzène : Pasteur ; M. Djuvara : Bergson et le droit ; M. Dragomiresco : Carageale ; Ibsen ; le drame fantastique ; M. Ion Pilat : la poésie lyrique roumaine, depuis Eminesco jusqu'à nos jours. — A l'université populaire : M. G. Adamesco : nos grands orateurs ; M D. Draghicesco : courants sociaux et politiques d'après guerre. — L'institut social : conférences de MM. Duca, Gusti, Marghiloman, Radulesco-Motru, etc., sur les doctrines politiques. — Au nouvel institut de culture générale, présidé par M. Duca : conférences de MM. Micesco, E. Antonesco, J. Petrovici, etc. — A la société des Roumains du Pinde, conférence de M. Jean Foti sur la poésie des peuples balkaniques. — A l'institut d'études et d'éducation artistiques (fondation du Prince Charles), conférences de MM. Tafrali, Moisil, Verona, J. D. Stefanesco. — Au cercle « Poesis », conférences de MM. Hurmuz Aznavorian, I.-M. Sadoveano,

Crainic, Dominic, Em. Panaitesco. — Lectures littéraires publiques organisées : à Bucarest et dans l'ancien royaume, par les revues *Flacara* et *Gândirea* ; en Transylvanie, par la société des gens de lettres.

Une nouvelle maison d'éditions. — M. Aristide Blank, grand argentier et fin lettré, s'est acquis des droits à la reconnaissance de tous par la fondation d'une magnifique maison d'éditions, *Cultura nationala*, dont la direction a été confiée à plusieurs universitaires et académiciens, et dont les publications, déjà nombreuses, se recommandent par une tenue très soignée.

Service et bulletin du livre. — Création d'un très utile bureau d'informations et de vente, *Centrala cartii*, qui publie deux fois par mois *Buletinul cartii*, excellente revue bibliographique des nouvelles publications roumaines, renseignant aussi sur l'industrie du livre au monde entier.

POMPILIU PALTANEA.

LA FRANCE JUGÉE A L'ÉTRANGER

« Les Défaitistes » jugés par un journal bolchévik russe de Berlin. — La presse bolchévique ou bolchévisante française n'a su accueillir que par un flot d'injures le roman de M. Louis Dumur, *les Défaitistes*. On peut se demander comment ce même livre a été reçu par les véritables bolchéviks, les bolchéviks russes. Cet accueil est tout autre, à en juger par l'article que vient de consacrer aux *Défaitistes* l'important organe bolchevisant russe de Berlin, *Nakanounié*, journal subventionné par Moscou et circulant ouvertement en Russie. Ici plus d'injures, plus de stupides commentaires, plus d'indignations fielleuses, mais, au contraire, une étude sérieuse du livre, dont le caractère d'objectivité, la parfaite documentation et la vérité historique sont hautement reconnus. L'auteur de ces pages est le général Noskof, rallié aux idées bolchévistes. L'article porte le même titre que le livre de M. Victor Margueritte sur la guerre: *Au bord du gouffre*. Pour ne pas qu'on nous suspecte d'escamoter des passages gênants, nous le traduisons intégralement.

AU BORD DU GOUFFRE

Quel document convaincant que le nouveau roman de Louis Dumur : *Les Défaitistes* (Porajentsy) ! D'un burin précis l'auteur montre le rôle immense du hasard dans le destin des nations. Evidemment cette pensée n'est pas nouvelle. Elle est même vieille comme le monde. Les anciens attribuaient déjà à un jeu du destin l'imprévu des événements.

Le Destin a toujours eu une énorme importance dans la vie militaire. César compte avec lui dans ses *Commentaires*. Je ne doute pas que la bibliothèque de Tout-ankh-Amen n'ait contenu des ouvrages qui donnaient déjà au Hasard le titre de « Majesté » dont le salua plus tard le Corse prestigieux.

Seule notre époque — époque de « machineries », de progrès technique, de surprenantes découvertes, de conquêtes scientifiques — fit croire à beaucoup de gens qu'il n'y avait pas de hasard, qu'il n'y avait que calcul, science, que tout se passait d'après d'inévitables lois mathématiques.

Combien d'Allemands, par exemple, sont prêts à vous démontrer, *schwarz auf weiss*, que la Grande Guerre était perdue pour eux dès le moment où retentit le premier coup de fusil ! La leçon qu'ils ont tirée des événements — non pas au cours de ces événements, mais après que les bouches se fussent ouvertes — leur permet d'affirmer que la tragique destinée de l'Allemagne ne faisait dès alors nul doute. Une simple comparaison des forces amenait à cette conclusion.

Ces gens oublient que ce qui paraît évident à l'heure actuelle était souvent fort obscur pendant la guerre. Ils semblent porter des jugements dans le vide, là où toutes choses perdent leur poids et leur relativité. Ils ignorent l'atmosphère dans laquelle se sont déroulés les événements.

Prenons, par exemple, l'entrée en scène de l'Amérique, cet événement décisif. Qui eût osé au commencement de la guerre affirmer que cet événement se produirait ? Ne possédons-nous pas le témoignage de l'amiral Sims, suivant lequel cette intervention eût été pratiquement impossible si les Allemands avaient inauguré quelques mois plus tôt leur impitoyable guerre sous-marine ? Qui eût osé affirmer en 1914 que l'Italie ou la Roumanie se rangeraient du côté des Alliés ? Ce furent pourtant là des faits de grande importance.

Je ne parle pas des Alliés vainqueurs. Beaucoup d'entre eux ne veulent voir dans la victoire qu'un résultat de la supériorité de leur école, de leurs plans, de leur vaillance.

Pour cette sorte de gens la lecture du livre de Louis Dumur est particulièrement édifiante. Ce livre est capable de désenivrer les hommes les plus persuadés de leur supériorité, de leur montrer qu'ils sont des mortels semblables à leurs adversaires abattus, qu'il y eut des moments où ils furent, eux aussi, au bord du gouffre.

On voit que l'auteur de l'article expose, avec quelques atténuations formulées plus loin, une thèse bien russe, celle même de Tolstoï et qui vient d'être reprise par M. Jean de Pierrefeu dans son livre *Plutarque a menti*, à savoir que c'est le hasard qui

décide des événements et que les hommes n'y sont que pour peu de chose. Cette thèse n'est pas celle de M. Louis Dumur, dont le livre tend à montrer au contraire que le hasard ne fut pour rien dans les événements de la néfaste année 1917, que tout a été voulu, préparé, fomenté par les Allemands et qu'il a suffi de la volonté d'un homme arrivant au pouvoir pour changer la face des choses. Mais on peut apprécier le ton de discussion sérieuse adopté par le collaborateur de *Nakanounié*, et combien différent des sottises injurieuses débitées en France par les *Humanité*, *Journal du Peuple*, *Ere nouvelle*, *Quotidien*, *Clarté* et autres crapouillots. Nous continuons à traduire sans sauter une ligne :

Louis Dumur apporte des précisions sur des faits dont on ne parlait jusqu'alors qu'avec des réticences plus ou moins considérables. Le chapitre des « Révoltes au Front » est consacré aux événements de l'été 1917, à la vague de décomposition morale qui déferla sur l'armée française après la sanglante offensive manquée.

Les Allemands ignorèrent l'importance de cette décomposition, qui ne fut révélée que beaucoup plus tard. S'ils avaient connu la vérité, l'issue de la guerre eût peut-être été tout autre. Un des maréchaux de France, Franchet d'Esperey, n'a-t-il pas dit en observant la désagrégation de l'armée :

— Si les Allemands savaient cela, ils seraient dans cinq jours à Paris !

Suivant Louis Dumur, dont les assertions s'appuient sur des documents sûrs et des observations personnelles, le 20 mai sept corps d'armée étaient contaminés, 113 unités désorganisées : 75 régiments d'infanterie, 22 bataillons de chasseurs, 12 régiments d'artillerie, 2 régiments d'infanterie coloniale, 1 régiment de dragons, 1 bataillon de Sénégalais. De Soissons à Paris il ne restait guère que deux divisions sûres.

Je me rappelle avoir lu dans un ouvrage compétent dont j'ai oublié le titre un récit de ces événements. Ce récit laissait bien entendre que les Alliés avaient alors couru un grand danger, mais était loin d'être aussi expressif que celui de Dumur.

Dans beaucoup de secteurs les soldats se refusèrent à relever leurs camarades dans les tranchées. Dans plusieurs régiments les officiers furent arrêtés, dans d'autres les soldats désobéirent, chantèrent l'Internationale, adoptèrent des résolutions contre le gouvernement :

— Nos femmes meurent de faim. Il faut juger le gouvernement qui refuse de faire la paix avec l'Allemagne. A Paris ! A la Chambre !

Le 2 juin, de pénibles événements se produisirent dans la région de Soissons. Les 129e, 36e, 370e, 17e d'infanterie se mutinèrent ; les soldats ivres criaient :

— A bas la guerre ! Mort aux généraux ! Il n'y a que des imbéciles qui peuvent encore se battre !

A certains endroits les soldats élurent des soviets « à l'instar des soldats russes », écrit l'auteur. Quelques détachements se mirent en marche sur Paris, mais furent arrêtés en route par la cavalerie ou d'autres éléments sains de l'armée.

Un officier français témoin des événements m'a raconté que le prestige dont jouissaient les officiers parmi leurs hommes contribua beaucoup à localiser la démoralisation. Même dans les unités les plus contaminées, les cas de violences envers les officiers furent très rares. Les soldats savaient que leurs officiers avaient partagé leurs souffrances et les considéraient comme tout aussi malheureux qu'eux. Dans le pire des cas ils se contentaient de les isoler.

C'est pour cela que la mutinerie ne dégénéra pas, comme dans notre armée, en une crise révolutionnaire. Ce même témoin oculaire, et aussi, je crois, l'auteur du livre dont j'ai oublié le titre (1), attribuaient la liquidation relativement facile de la révolte à l'habileté du liquidateur, le fameux maréchal Pétain. C'est lui, paraît-il, qui sut tirer parti des rapports entre officiers et soldats pour assainir peu à peu les unités compromises, préalablement isolées les unes des autres.

L'expérience de notre armée en 1917, celle de l'armée allemande en 1918, montrent dans quelle situation désespérée se fussent trouvés les Alliés, si les Allemands avaient pris l'offensive. Les conséquences de 1870 sont encore présentes à toutes les mémoires.

Cependant la puissance du hasard, capable parfois de réduire à néant les plans les plus habiles et les succès les plus brillants, ne doit pas nous induire à nier l'art militaire, à croire que la victoire soit l'œuvre du bonheur, aveugle comme chacun sait.

La vraie science militaire doit enseigner qu'il est impossible de tout prévoir, que malgré cela il faut savoir se décider, que le bon sens et le savoir, *plus* ce que l'on nomme le talent militaire, sont de puissants facteurs du succès et l'assurent dans la plupart des cas.

Les données reproduites par Louis Dumur témoignent éloquemment qu'en juillet 1917 le pays était au bord du gouffre. Pourtant quel éclatant exemple de la puissance du talent, de la volonté, du savoir-faire, dans la lutte contre le hasard !

GÉNÉRAL A. A. NOSKOF.

Tel est ce curieux article qui témoigne qu'à la différence de nos petits bolchévisants français, qui ne savent que déblatérer rageusement, ou que tel « prix Flaubert », qui croit pouvoir traiter

(1) Ne serait-ce pas le *Nivelle et Painlevé* de Mermeix ? — L. DS.

les *Défaitistes* de grossier feuilleton, le grand journal soviétique de Berlin attache au roman de M. Dumur une réelle importance et lui attribue une véritable valeur historique. C'est pourquoi nous avons cru devoir donner tout au long cet exposé, qui pourra peut-être faire réfléchir, s'ils en sont capables, les adversaires français du livre de M. Louis Dumur.

LUCILE DUBOIS.

BIBLIOGRAPHIE POLITIQUE

Auguste Gauvain : *L'Europe au jour le jour*, tomes XII et XIII, Bossard. — *Ce qui se passa réellement à Paris en* 1918-1919 (Histoire de la Conférence de la paix par les délégués américains), Payot. — Emile Lauvrière : *La Tragédie d'un Peuple*, Editions Bossard.

Parmi les publicistes qui se sont fait une spécialité de la politique étrangère, M. Auguste Gauvain bénéficie à juste titre d'un crédit unique. Il le doit à sa compétence qui frappe au premier abord, il le doit aussi à son indépendance. M. Gauvain est incapable d'une flagornerie intéressée ou seulement d'un compliment banal. Ce qu'il écrit, il le pense, ce qu'il pense, il l'écrit. Aussi est-il lu et considéré de ceux-là même qui ne partagent point ses idées. Et ils sont nombreux, car M. Gauvain professe sur tous les grands problèmes une opinion strictement personnelle à laquelle il reste éperdument fidèle.

Les tomes XII et XIII récemment parus de son **Europe au jour le jour** contiennent, comme les précédents, la reproduction pure et simple de ses articles du *Journal des Débats*. Qu'ils soient non seulement lisibles après tant d'années, mais qu'ils gardent leur valeur documentaire, qu'ils attestent même à quel point voyait juste celui qui les écrivit, c'est sans doute un accident extraordinaire et qui justifie le vaste dessein de l'éditeur de M. Gauvain.

Le tome XII est consacré à cette période de la grande guerre qui va du mois de janvier au mois de juillet 1918. C'est le moment où se négocie le traité de Brest-Litovsk, où les empires centraux étranglent la Roumanie, où se produit l'incident Clemenceau-Czernin. Le chapitre VII est intitulé l'*Elargissement et l'approfondissement de l'alliance austro-allemande*, d'après la formule publiée à l'époque dans un document austro-allemand de source officielle. On voudrait conseiller aux Austrophiles

et Magyarophiles impénitents du genre de M. d'Ormesson la lecture de ces pages pleines de vigueur et de clarté. La complicité austro-allemande dans la guerre et pour la mauvaise paix y est rigoureusement démontrée. M. Gauvain prend à partie les socialistes français, amis de la monarchie danubienne et hostiles aux peuples austro-hongrois férus d'indépendance (p. 361). Il s'étonne justement de voir les rouges épouser la cause « des deux peuples de proie de la monarchie : les Allemands et les Magyars ». Depuis lors, l'illusion austrophile a changé de camp : elle s'est déplacée vers la droite ; mais elle est demeurée aussi malfaisante. M. Auguste Gauvain dit admirablement pourquoi.

Le tome XIII de l' *Europe au jour le jour* embrasse la période qui va du mois d'août 1918 au mois de mars 1919. C'est le moment de la victoire, de l'armistice et du commencement des négociations pour la paix de Versailles. Ici encore, M. Gauvain a vu clair et prédit juste. Il a tout fait pour empêcher le « sabotage de la victoire ». Il annonçait le désastre qu'entraînerait la « lamentable confusion » où se débattaient les plénipotentiaires. Et sans doute, il est plus facile au publiciste de signaler des pièges qu'à l'homme d'Etat de les éviter, lorsqu'il doit manœuvrer. Il n'empêche que M. Gauvain a prodigué en temps utile des avertissements qui n'ont pas été écoutés et qui auraient dû l'être.

Ce qui se passa réellement à Paris en 1918-1919. Les dix-huit chapitres composant cet ouvrage publié par le colonel House et M. Charles Seymour reproduisent dix-huit conférences faites pendant l'hiver 1920-1921 par les délégués américains sous les auspices du *Public Ledger* de Philadelphie. Ces conférences obtinrent en Amérique un vif succès. Pour la première fois les hommes qui avaient fait la paix au nom du peuple américain levaient le voile qui, jusqu'alors, avait dérobé leurs travaux. Il va sans dire que ces révélations suscitèrent des contradictions et des réfutations ardentes. Non seulement le point de vue américain, tel qu'il se manifeste dans ce volume, ne s'accorde pas toujours avec la manière de voir des puissances européennes, mais il entre maintes fois en conflit avec des opinions américaines précédemment énoncées. La manière, par exemple, dont M. Thomas William Lamont juge la participation personnelle de M. Wilson aux négociations pour la

paix contredit absolument les plaintes formulées par M. Lansing
dans l'ouvrage bien connu où il a pris si vivement à partie le
chef de la délégation américaine. Pourtant, les propos de M. La-
mont sont formels : « On a accusé M. Wilson d'avoir voulu
s'assurer un prestige personnel et d'avoir ignoré les autres. Je
n'ai jamais vu un hommme montrant plus de considération pour
ses prédécesseurs. » Voilà une opinion qui cadre mal avec ce que
nous avons pu lire et entendre dire jusqu'à présent. M. Lamont
défend toutefois son paradoxe avec une ardeur qui paraît sin-
cère.

MAURICE MURET.

§

La Tragédie d'un Peuple. — Cet ouvrage est dédié :
« Aux descendants des premiers colons de la Nouvelle France,
au peuple acadien, en témoignage de l'affection et de la recon-
naissance du Vieux Pays de France. »

Etant Canadien-Français et non Acadien, je me demande si j'ai
le droit de me sentir ému à cet hommage ! J'ose tout de même
en sentir quelque joie, car si les Canadiens-Français n'ont pas
partagé tous les malheurs des Acadiens, ils aiment ces derniers
comme des frères ; ils chérissent les mêmes souvenirs et ils tien-
nent à cheminer ensemble sur les routes de la destinée cana-
dienne.

Cette tragédie est en cinq actes, comme au théâtre, mais l'action
dure depuis quelques siècles et la pièce est en deux volumes de
500 pages chacun. La scène est immense, située près du golfe
Saint-Laurent, et elle déborderait les planches. A part cela, tous
les éléments nécessaires à une véritable tragédie s'y trouvent :
des héros, des traîtres et une catastrophe, mais la fin est heu-
reuse. Peut-être que les dénouements de la rampe seraient agréa-
bles aussi, si l'on pouvait attendre !

Les Acadiens, qui doivent leur vie à la France, ont contracté, à
cause de ce livre, une nouvelle dette envers elle, car il leur
apprendra à s'enorgueillir de leur race et à prendre conscience
de sa valeur. Il n'y a pas de plus beau don, car la science de soi-
même et de son atavisme précède la vertu et la santé. Le labeur
qu'il a dû coûter à son auteur n'aura pas été vain, car ses fruits
devraient devenir la bible profane de ce peuple malheureux qui
y trouvera la foi et l'espérance.

Il est divisé en 5 parties qui correspondent aux diverses phases de l'histoire acadienne. La première, comme il convient, traite des origines. Nous y retrouvons les découvreurs et colonisateurs que tout le Canada honore. Il y a même l'avocat Lescarbot, qui paraissait préférer les voyages et les aventures aux procès à Paris. Nous lui devons des détails savoureux, dont quelques-uns sont cités, sur les débuts de la colonie, grâce à son faible pour la littérature et la plume. On nous fait aussi lire quelques-unes de ses poésies d'occasion lors de quelques agapes et réjouissances pour lutter contre l'ennui ou pour célébrer une fête. Il était le barde officiel, le poète lauréat du sieur de Poutrincourt, le glorieux organisateur de la plus ancienne colonie française, l'Acadie.

Poutrincourt fut le premier d'une série de concessionnaires royaux des établissements de cette partie de la Nouvelle-France. Ses successeurs, hélas, n'eurent pas tous sa valeur et son honnêteté. Il y eut certains personnages même qui jouissaient cependant de la faveur officielle et qui n'étaient rien d'autres que des canailles, se vendant au plus offrant et passant des Français aux Anglais et vice-versa selon les nécessités du moment. Ces gens avaient des droits spéciaux, et comme ils s'étaient exilés pour faire des affaires, et non pour augmenter le prestige et le bien de la France, ancienne ou nouvelle, la chose publique en soufffrait.

A ce régime d'affermage à des particuliers on substitua celui des gouverneurs. Ce ne fut guère mieux. Ils étaient mal payés et mal soutenus par la métropole qui se désintéressait beaucoup trop de ses nouvelles dépendances. Le feu était d'ailleurs à la maison principale. Les fonctionnaires que la monarchie française envoyait n'étaient pas toujours de tout premier ordre. Il y eut de l'injustice et même de la concussion, de la part de l'infâme Bigot, par exemple, et finalement Louis XV perdit son apanage d'Amérique.

Faisons remarquer ceci en passant : quoi qu'en disent ses ennemis du dedans, la République française a gagné quelques guerres, entre autres celle de 1914, et le défaitisme existait sous la royauté aussi. Le Maroc, entre autres, est prospère et bien administré et il est sous tutelle républicaine. L'admirable maréchal Lyautey est nommé et maintenu par un président et non par un roi.

On répondra que les temps sont changés et qu'il y a eu progrès dans les mœurs politiques ; justement, c'est ce que nous disons ; mais il y a aussi des arguments dans le passé. Plusieurs siècles avant la Pompadour, les Romains, en république, avaient de belles colonies et ils les gouvernaient fortement et sagement.

La partie principale de cet excellent travail décrit « le grand dérangement » des déportations en masse. C'est cette crise qui a inspiré l'*Evangeline* de Longfellow, expression poétique de la pitié et de l'indignation de tous les honnêtes gens. Ce fut aussi le point de départ de M. Lauvrière.

L'auteur nous fait voir, en dernier lieu, comment le peuple acadien renaît et reprend sa place au Canada. Mais il est en proie à trois fléaux, dit-il : l'émigration, l'anglicisation et l'ignorance. Ce sont aussi des maux canadiens-français. Le premier a des causes économiques probablement, et peut-être parce que les peuples d'Amérique ont un peu la *bougeote* depuis leur premier déplacement au delà de l'Atlantique.

L'anglais est la langue des deux puissances qui se partagent l'Amérique du Nord. Les Anglo-saxons imposent leur idiome en refusant de parler celui des autres et ils sont favorisés par le snobisme de l'heure qui est au sport. Le français est le dialecte des vaincus et des aborigènes, il n'est pas chic de le parler. Dès qu'on s'est enrichi, ou qu'on veut jouer à la haute société, à Montréal surtout, pour se faire accepter dans les cercles dorés on s'anglicise. Les enfants de mariage mixtes sont perdus à la cause française, également pour les mêmes raisons.

Il est vrai que les personnes sujettes à ces apostasies sont généralement d'un niveau intellectuel peu élevé. La vanité fait plus de ravages chez les faibles d'esprit. Ce sont des choses que M. Lauvrière omet de dire, soit par politesse ou parce que, n'étant pas sur les lieux, il ne les a pas vues. D'ailleurs ces considérations s'appliquent plutôt aux villes de la Province de Québec : l'Acadie a des mœurs plus patriarcales.

L'éducation fait des progrès. L'État, dépendant de la majorité qui est anglaise et protestante, l'instruction dans la partie française est entre les mains du clergé qui lui a rendu de grands services. L'auteur ne mentionne pas cependant qu'il est à regretter que leurs établissements ne soient pas plus faciles d'accès aux non-catholiques étrangers en vue de leur apprendre notre lan-

gue. Les immigrants au Canada (peu vont en Acadie) sont absorbés par l'école publique anglaise, plus libérale. Il y aurait moyen de remédier à cela sans faire tort à l'enseignement religieux. Un jour, notre natalité phénoménale ne suffira plus et nous serons submergés si nous n'attirons pas ces allogènes à la culture française.

Les illustrations et les cartes sont nombreuses et dignes du savant texte. On y voit les images de vieux forts à palissades et les *mappes* de la géographie fantaisiste d'autrefois. On a tiré de leur oubli et de leur sommeil, dans les bibliothèques de Paris ou d'ailleurs, les portraits des illustres Français qui furent les grands ancêtres canadiens et ils revivent un instant au cours des belles pages qui racontent leurs exploits.

JULES BEAUCAIRE.

OUVRAGES SUR LA GUERRE DE 1914

P. Conard : *Trois figures de chefs : Falkenhayn, Hindenburg, Ludendorff*, in-18, Flammarion. — Erich Ludendorff : *Conduite de la guerre et Politique*, trad. par le capitaine bréveté L. Kœltz, in-8, Berger-Levrault.

M. P. Conard, maître de conférences à l'Ecole normale de Sèvres, nous présente **Trois figures de Chefs, Falkenhayn, Hindenburg, Ludendorff.** Cette trinité a tenté son esprit critique. Il ne se prononce pas, cependant, d'une façon catégorique à leur sujet, et c'est sans doute pour pallier son embarras qu'il nous les présente dans l'ordre alphabétique. Il est curieux de constater ici le prestige que les gens et les choses d'Allemagne continuent à exercer sur l'esprit de nos universitaires. Il faut rendre justice à nos militaires : le plus grand nombre, parmi ceux qui ont eu à conduire la guerre, n'ont jamais surestimé le commandement allemand. Au cours des pires crises, ils l'ont toujours exactement jugé à sa valeur, et cette connaissance approfondie de l'adversaire, ce sens psychologique, découvrant sans cesse le point sensible derrière une armature formidable, ont été parmi les principaux facteurs de la victoire. Les trois personnages, dont nous entretient M. P. Conard, ont publié leurs souvenirs de guerre. On peut donc, au besoin, les juger sur pièces, si on ne veut pas se livrer à une étude serrée, qui serait peut-être prématurée, de leurs concepts stratégiques en

liaison avec les événements. De ces trois personnagss, Falkenhayn nous apparaît le plus complet. M. P. Conard hésite à nous le dire. Il est certain, pour nous, que Falkenhayn se trouva, en octobre 1914, au lendemain de la Marne, en présence d'une situation autrement critique qu'en 1916, lorsque Hindenburg et Ludendorff furent appelés à lui succéder. Ces derniers n'ont fait que compromettre de plus en plus, à force de vanité professionnelle et de défaut de clairvoyance, une situation que Falkenhayn avait redressée avec un sens très avisé des nécessités stratégiques. M. P. Conard écrit sur Hindenburg des pages admiratives, qu'on pourrait attribuer aussi bien à la crédulité d'un privat-docent d'Outre-Rhin. Il n'hésite pas à le comparer à Frédéric II, à Napoléon. C'est faire beaucoup d'honneur à ce vieux soldat, dont nous ne voulons pas mésestimer le caractère privé, mais dont le rôle n'a été que celui d'un prête-nom pour couvrir la jeunesse relative de Ludendorff, que son activité désordonnée, brouillonne, ses qualités d'officier d'état-major laborieux, attelé à sa besogne comme un bœuf, ont imposé à l'attention et à la faveur impériale dans un milieu de courtisans vieillis.

Pour tous ceux qui sont au courant des traditions du monde militaire, de ses préjugés, de ses jalousies, de ses rivalités passionnées, le cas Hindenburg-Ludendorff apparaît d'une simplicité enfantine. Ludendorff venait de jouer un rôle de vedette à Liége. Il parut tout désigné, dans un instant critique, pour exercer un commandement important en Mazurie, à l'autre extrémité de l'échiquier stratégique. Mais sa jeunesse relative avait contre elle le préjugé de l'ancienneté, le pilier sacro-saint de toute autorité dans les armées modernes, et le plus haut représentant de cet esprit, l'imbécile falot que ses courtisans aveugles appelaient le « Chef suprême de la guerre », devait sacrifier le premier à ce préjugé, du moment qu'il ne s'agissait pas de personnages de sang royal. De là, le choix d'Hindenburg, tiré de sa retraite, pour couvrir, de l'auréole de son ancienneté, les faits et gestes de Ludendorff. Les conditions de leurs nominations étaient bien connues de l'un et l'autre de ces courtisans de la faveur impériale, et c'est pourquoi leur accord fut si constant, si complet. Depuis, Ludendorff affamé de renommée n'a pu résister à se montrer plus à découvert devant la postérité, ce qui a pu faire écrire à M. P. Conard qu'il a « associé Hindenburg à ses responsabilités plus qu'à sa

gloire, ce qui est, ajoute-t-il, d'un homme moralement assez médiocre ».

Oui, médiocre, malgré sa puissance de travail et sa parfaite connaissance de son métier, sans aucune espèce de génie, ni civique, ni militaire, sauf celui de l'ambition, concentrée sur son encombrante personne, voilà ce qu'est Ludendorff. Ceux qui en douteraient n'ont qu'à lire son dernier ouvrage : **Conduite de la guerre et Politique**, traduit par M. le capitaine L. Kœltz avec un louable courage. Sans doute, tout n'y est pas négligeable, et cet ouvrage, comme les *Souvenirs de guerre*, restera comme une des sources de l'histoire de la grande guerre. Mais tout ce qui est à retenir doit être cherché au long d'un plaidoyer personnel, où, avec une faconde inlassable et une lourdeur toute germanique, Ludendorff rejette les responsabilités de la défaite de son pays sur ses adversaires politiques et, d'une manière générale, sur tous ceux qui n'appartenaient pas à la caste de privilégiés dont il faisait partie. Il reste, de ce long plaidoyer, pour le simple observateur, que lorsqu'il fut avéré, en Allemagne, que c'en était fini de la « guerre joyeuse », tout commença à crouler dans ce pays, voué depuis de longues années, au matérialisme économique le plus grossier.

JEAN NOREL.

A L'ETRANGER

Pays Baltiques.

Élections générales. Changements ministériels. — Ces derniers temps, on a assisté à la chute presque simultanée de ministères dans tous les pays baltiques ainsi qu'en Pologne. La cause en est partout la même : l'instabilité de la majorité gouvernementale provenant de la force presque égale des partis politiques en conflit. En Esthonie et en Lithuanie les changements ministériels se sont imposés à la suite des élections générales dont le but était de provoquer la formation d'une majorité parlementaire stable.

La représentation nationale dans le parlement esthonien se divisait en trois parties égales : la droite y comptant 34 députés, le centre 32 et les partis de gauche 34. Le dernier ministère s'était constitué grâce à la coalition des droitiers avec les travaillistes. Ces derniers disposaient du plus grand nombre des sièges au Seim, à savoir de 22, tandis que le plus puissant parti de la droite

n'en avait que 21. La collaboration des démocrates avec les réactionnaires était pleine d'obstacles et de dissentiments.

Aux élections générales, les partis de droite ont gagné dix sièges (44 à la place de 34). Les partis de gauche ont perdu quatre sièges (30 au lieu de 34), et le centre a diminué de six représentants (26 à la place de 32). Les travaillistes qui occupaient la première place par le nombre de leurs représentants se voient maintenant descendus à la troisième place, ayant perdu dix sièges (12 au lieu de 22).

Il manque aux droitiers sept sièges pour disposer de la majorité absolue à la Chambre. Un ministère de coalition s'impose de nouveau. Bien que les élections générales aient marqué une tendance de la masse électorale vers la droite, elles n'ont pas abouti à la formation d'une majorité nettement conservatrice. Le nombre des partis de gauche a diminué, mais il est à remarquer que ce sont les socialistes-démocrates et les socialistes indépendants qui ont subi un échec, les communistes ayant conquis un chiffre double de sièges (10 à la place de cinq). Les extrémités se sont renforcées et la lutte politique deviendra plus aiguë encore.

En Lettonie, la chute du ministère était considérée comme inéluctable par tous ceux qui suivaient de près les événements. Le cabinet actuellement démissionnaire s'était constitué sur la base d'une large coalition comprenant tous les partis, depuis l'Union Paysanne, organisation d'un caractère fortement réactionnaire, jusqu'au parti socialiste-démocrate de gauche. Sa constitution s'était poursuivie pendant deux mois et demi. Un ministère du bloc démocrate était prêt à se former ; mais à la dernière heure l'Union Paysanne, qui devait rester hors de la coalition, avait cédé sur plusieurs points et y avait adhéré. La majorité gouvernementale comprenait des éléments diamétralement opposés, aussi des dissentiments dans son sein furent-ils inévitables. M. Meierovitz, ministre des Affaires étrangères, avait comme sous-secrétaire d'Etat un socialiste-démocrate de gauche aux opinions tout opposées. M. Gailitte, membre de l'Union Paysanne, aussi bien que M. Meierovitz, se trouvait dans le même cas. Dans ces conditions, le ministère avait beaucoup de difficultés pour élaborer une ligne de conduite homogène. La manifestation ouvrière à l'occasion du 1er mai donna un spectacle peu réconfortant : les membres de l'Union Paysanne assaillirent les socialistes-démocrates et une

bagarre générale s'en suivit. Appelé à s'expliquer, le ministère fit une figure piteuse. Le cabinet de M. Paoulus se disloqua.

La constitution du nouveau ministère est aussi difficile que celle du précédent. Une partie des socialistes-démocrates se prononcent contre le bloc avec l'Union Paysanne. Au cours du récent congrès du parti socialiste, M. Menders, personnage de marque dans ces milieux, a fait un discours très applaudi dans ce sens :

Il est nécessaire de prévoir, a-t-il dit, que la coalition actuelle ne pourra pas réaliser les affirmations de ses défenseurs socialistes. La situation économique du pays ne s'améliorera pas au cours de l'année budgétaire à venir, tout ce qu'on dit à ce propos prête à rire. La réorganisation de l'administration politique intérieure n'aura pas lieu non plus, puisque M. Berguis, ministre de l'Intérieur, membre du Centre démocratique, a les mains liées. On ne parle même pas de la lutte contre le fascisme letton. Il serait ridicule de penser à l'élargissement de la législation sociale sur la population rurale... A la première occasion, a ajouté M. Menders, l'Union Paysanne trahira la coalition pour faire cause commune avec les partis de l'extrême-droite.

Le pronostic de M. Menders s'est confirmé ; aucune des réformes annoncées par la déclaration ministérielle ne s'est réalisée. Après l'échauffourée du 1er mai, la haine entre les socialistes et les droitiers est devenue plus aiguë qu'auparavant. Lors du congrès de l'Union Paysanne qui a eu lieu au mois d'avril dernier, M. Meierovitz, dont il a été question plus haut, faisant rapport de son mandat à ses électeurs, a déclaré que les buts poursuivis par lui et ses camarades de l'Union au sein du cabinet étaient, premièrement, de n'aller à gauche que jusqu'à la limite tracée par leur parti, deuxièmement, d'empêcher la formation d'une coalition des partis de gauche et, troisièmement, de rester coûte que coûte au pouvoir.

En Lithuanie, le nombre des députés à la Constituante était de 112, dont la majorité appartenait aux partis de droite. La constitution a fixé le chiffre des membres du parlement à 78. Les premières élections générales n'ont pas donné au parti des chrétiens-démocrates, c'est-à-dire aux droitiers, la majorité absolue. Ils n'ont obtenu que 32 sièges. Par l'interprétation toute spéciale du vote en faveur des représentants des minorités nationales, ils se sont appropriés six sièges encore. En quête d'une position plus stable, le ministère issu du sein du parlement, le ministère de

M. Galvanovski, s'est appuyé sur une coalition des chrétiens-démocrates avec les socialistes populistes. Malgré cela, il a eu de grandes difficultés à surmonter. A la fin du mois de mars le ministère a subi un échec sur un vote de confiance et s'est adressé à la population en décrétant de nouvelles élections générales pour ne pas démissionner.

La consultation du pays n'a pas éclairci la situation. Les chrétiens démocrates en sont sortis avec une majorité absolue d'un seul siège. Les socialistes-populistes ont perdu cinq sièges, les minorités nationales en ont gagné neuf. Le ministère formé par les partis de droite se trouve en face d'une opposition plus concentrée et plus unie qu'elle ne l'était dans la Chambre précédente.

BALTICUS.

§

Pologne

GOUVERNEMENT PARLEMENTAIRE DE M. WITOS. — EXPOSÉ DE M. SEYDA SUR LA POLITIQUE ÉTRANGÈRE. — La crise gouvernementale — terminée si rapidement grâce surtout au rôle si hautement pacificateur de M. Woïciechowski, président de la République — dépasse singulièrement la portée des changements habituels de cabinets et de portefeuilles. Il serait trop long peut-être de vouloir relater ici l'histoire de ce profond malaise intérieur qu'a traversé la Pologne depuis la victoire de 1920, sinon depuis le rétablissement de son indépendance nationale en 1918. Bornons-nous à remarquer que ce malaise fut avant tout d'ordre moral et constitutionnel.

Les deux conceptions de gouverner le pays : parlementaire et dictatoriale (plus ou moins) se sont heurtées d'une façon tout à fait imprévue. Par une inversion de rôles assez paradoxale ce furent surtout les partis siégeant à gauche qui ont été le plus enclins à se contenter d'un régime mixte, semi-parlementaire, semi-personnel. Ce furent, au contraire, les partis siégeant à droite qui ont défendu le régime parlementaire (établi par la constitution du 17 mars 1921) avec une opiniâtreté remarquable. Ce paradoxe apparent s'explique d'une façon naturelle. Les partis de droite ont été un peu surpris et comme bloqués par l'établissement d'un pouvoir effectif quasi dictatorial du maréchal Pilsudski qui n'a jamais voulu rompre avec son passé socialiste et révolutionnaire. Or, ces partis fortement organisés et dans l'ensemble

homogènes sentaient croître derrière eux l'appui de l'opinion publique. La situation des gauches était, bien entendu, symétriquement opposée.

Une équivoque permettait encore aux partis avancés de se maintenir indirectement au pouvoir : le parti paysan dit parti Witos, nettement conservateur par ses aspirations politiques et par la position sociale des propriétaires ruraux, aisés pour la plupart, pencha longtemps vers la gauche à cause de la réforme agraire (loi du 10 juillet 1919) dont précisément le caractère radical rend l'exécution plus longue et plus difficile. En réalité, le postulat primordial des paysans, « exécution prompte et intégrale » de la réforme du 10 juillet, devait rencontrer autant, sinon plus d'opposition à gauche qu'à droite, les intérêts des ouvriers et en général des habitants des villes étant nécessairement susceptibles d'en être lésés. C'est à quoi il faut surtout attribuer les longues hésitations de M. Witos, homme réaliste, s'il en fut, et point doctrinaire.

Enfin, ces difficultés inhérentes en quelque sorte à la situation politique et sociale de la Pologne se compliquaient d'un problème sérieux (quoique point du tout angoissant, comme certains l'ont voulu présenter au public français), je veux dire, du problème des minorités. En effet, la diète polonaise possède actuellement, sur le nombre total de 444 députés, quelque 85 ou 86 représentants des nationalités allogènes : Juifs, Ukrainiens, Allemands, Blanc-ruthènes et Russes (un député seulement). L'extrême diversité de ces minorités, tant au point de vue national qu'au point de vue social et politique, affaiblit naturellement leur position dans l'État et dans la diète. Pourtant à l'époque où les forces de la droite et de la gauche s'équilibraient sensiblement, et où le centre de M. Witos flottait entre les diverses expectatives, le rôle des minorités semblait important, parfois même décisif, et le jeu parlementaire exigeait plus de souplesse et d'habileté que d'envergure morale et politique.

Il a suffi pourtant que M. Witos se décide à prendre un parti pour que toute cette situation instable, ondoyante et parfois équivoque se clarifie et se cristallise. L'entente du parti populiste et du « bloc de la huitième liste » (les trois partis modérés réunis sur la même liste électorale qui portait le n° 8 et dont 170 représentants furent élus) aura pour effet : 1) la création d'une

majorité gouvernementale exclusivement polonaise, faible, il est vrai, mais unie (sans appui des allogènes) ; 2) l'accès au pouvoir des éléments modérés, mais essentiellement républicains et constitutionnels ; 3) l'élimination (de l'Exécutif) du facteur trop personnel et constitutionnellement irresponsable.

Sans vouloir exagérer la signification de ce changement et, surtout, la stabilité du gouvernement actuel, il est permis cependant d'insister sur ce fait que la « révolution pacifique », due à M. Witos, vient heureusement faire sortir le parlementarisme polonais d'une impasse dangereuse et probablement aussi elle va le diriger sur une voie ouverte aux plus vastes perspectives d'évolution. La majorité, en effet, passerait-elle à gauche ou à droite, le jeu plus normal des possibilités politiques aura toujours toute chance de se perpétuer sans trop de heurts ni de malsaines passions.

L'opinion française a le droit de se demander avant tout quelle est la signification du récent changement gouvernemental au point de vue de la politique étrangère ? On peut facilement la rassurer. Aucun changement de direction n'est à prévoir. Bien au contraire, ce qu'on est en droit d'attendre, c'est l'affermissement et la stabilisation de la politique que la Pologne a suivie jusqu'ici. En effet, il est permis de remarquer d'une manière rétrospective que tous les gouvernements polonais, qui se sont succédé depuis la victoire de Varsovie en 1920, ont pratiqué d'une façon plus ou moins rigoureuse, il est vrai, la politique de M. Seyda, sans M. Seyda toutefois.

Le récent exposé du nouveau ministre devant la Commission des Affaires étrangères du Sénat (le 8 juin) présente un tableau classique des problèmes essentiels de la politique polonaise, un tableau composé vigoureusement et à peine coloré par quelques préoccupations d'une actualité plus éphémère. N'étant pas un converti, mais un fervent protagoniste et précurseur (depuis le commencement de la grande guerre) de cette politique qu'il va réaliser, M. Seyda se prive volontiers de formules emphatiques et d'expressions exclamatives. En toute simplicité, fermement et dignement, il parle de la politique « ententiste » de la Pologne. « La victoire des Alliés, dit-il, est une pierre angulaire de notre indépendance et de notre unité. » Il constate ensuite une hiérar-

chie de dangers germanique et russe, dont le second est nettement subordonné au premier. De ces deux données essentielles semble se déduire logiquement toute la politique de M. Seyda, exposée par lui à l'instar d'une démonstration mathémathique, rigoureuse et pleine de finesse tout à la fois. C'est pourquoi sa déclaration au sujet de l'occupation de la Ruhr est si nette et si précise. La France et la Belgique, dit-il, poursuivent dans la Ruhr l'exécution du Traité de Versailles. Non seulement nous leur témoignons notre entière sympathie dans cette lutte, si dure, pour le droit, mais nous nous rendons compte en même temps que le résultat de leur effort aura une importance directe aussi pour notre Etat. M. Seyda prévoit par contre la possibilité d'une amélioration constante des relations polono-russes ; il se déclare aussi ferme partisan du rapprochement et de la collaboration de la Pologne avec la « Petite Entente », mais ce rapprochement doit, selon lui, être aussi complété par des accords particuliers entre les Etats intéressés, à l'instar de l'alliance polono-roumaine. Toutefois, il préconise d'abord le règlement préalable des difficultés pendantes entre la Pologne et la Tchéco-Slovaquie et il spécifie clairement qu'aucun accord avec la Yougoslavie ne doit toucher en aucune façon aux affaires italo-yougo-slaves. Enfin, avec une énergie remarquable le nouveau ministre proclame la nécessité d'une politique ferme par rapport aux autorités de la « Ville libre de Dantzig », afin que celles-ci se conforment pleinement à l'esprit et à la lettre du Traité de Versailles.

Tout cet exposé de M. Seyda, nous l'avons dit, est comme un tableau classique de la politique étrangère polonaise, un tableau où tous les problèmes sont disposés selon leur importance et liés entre eux avec un sentiment de valeurs politiques incomparable.

On verra dans un proche avenir si M. Seyda possède dans une mesure aussi forte cet art infiniment délicat de manier les réalités fluides de la politique internationale courante et surtout de manier les hommes, de savoir utiliser leurs qualités et parfois même leurs défauts. Mais désormais on peut être tout à fait certain qu'il ne se trompera pas sur la ligne politique essentielle à suivre et qu'il ne cessera pas de servir sa patrie d'un grand cœur et d'un esprit magistralement averti.

R. DE BROU.

§

Russie

La position internationale des Soviets. — Le 25 janvier 1923, le président du Comité exécutif de la 3e Internationale et du Soviet de Pétrograd, Zinoviev-Apfelbaum, a prononcé un discours-programme à Tiflis, devant une conférence où étaient représentées les organisations du parti communiste et les unités de l'armée rouge de Caucase. Dans ce discours, il a traité d'importantes questions de politique extérieure et, plus particulièrement, de la question de la Ruhr :

Les problèmes de notre vie intérieure, a dit Zinoviev, ne peuvent pas nous faire oublier ce qui se passe en France et en Allemagne. Ce qui vient de se produire trace un sillon entre les deux époques : entre l'époque antérieure au traité de Versailles et celle qui a commencé après lui. Nous autres, communistes, savions bien déjà depuis deux ans que le Traité de Versailles n'était pas solide et qu'il sauterait en l'air. Mais nous ne pouvions pas connaître le jour et les formes sous lesquelles cette explosion se produirait. Maintenant nous les connaissons plus ou moins exactement. Ce qui est arrivé dans le bassin de la Ruhr est un signe précurseur d'une nouvelle guerre.

La situation dans la Ruhr est caractérisée par Zinoviev en ces termes :

Aujourd'hui les Français ont déjà 260.000 soldats en Allemagne. Il est bien possible que, pour réaliser sa politique, la France arrive à y entretenir une armée d'un million d'hommes. Mais l'Allemagne est un des pays les plus civilisés du monde, et l'impérialisme français ne pourra jamais s'en emparer par la seule force des baïonnettes. Quant aux capitalistes anglais qui préfèrent se tenir à l'écart, leur attitude n'est pas qu'une simple manifestation de leur conscience malpropre. Elle montre aussi que les plus intelligents et les plus éminents d'entre les représentants de la bourgeoisie mondiale comprennent que les événements qui se développent aujourd'hui dans la Ruhr aboutiront demain à d'autres événements si graves que les murs de l'Europe en seront secoués. Voilà pourquoi les Anglais se tiennent à l'écart et pourquoi l'Amérique se lave les mains.

Zinoviev, en sa qualité d'ancien agent allemand pendant la guerre, ne manque pas l'occasion de manifester sa haine contre la France :

Il n'y a pas, dit-il dans son discours, d'animal plus méchant et, en

même temps, plus peureux que l'impérialisme français et que la bourgeoisie française. C'est une incarnation des ténèbres mêmes. Le destin fatal veut que l'impérialisme français commence à renouer le nœud qu'on ne pourra plus dénouer et qu'on devra couper.

Comment et par qui le « nœud » de la politique internationale sera-t-il « coupé » ? Zinoviev répond :

Nous attendrons patiemment le moment où nous pourrons intervenir dans les événements, non par l'intermédiaire du camarade Tchitchérine, mais par celui de l'Armée rouge.

La stratégie bolcheviste est décrite par Zinoviev en ces termes :

Notre idéal à nous, les communistes, c'est de pouvoir rester en expectative pendant quelques années pour que les bourgeois des deux grands pays puissent se dévorer entre eux et s'affaiblir mutuellement jusqu'au moment où nous pourrons poser le lourd glaive de la République des Soviets sur un plateau de la balance et prononcer notre jugement. Ce serait une stratégie idéale. Mais nous devons comprendre que l'affaire ne dépend pas de nous seuls, ni de la seule Internationale Communiste. Les événements en Allemagne ont déjà abouti à une telle situation qu'on ne pourra plus probablement éviter la guerre. Dans quelques mois l'Allemagne pourra devenir le centre même des événements mondiaux. Le chemin de la grande révolution va, croyons-nous, de la Russie à travers l'Allemagne, pour se diriger ensuite vers la France et, plus loin, vers l'Angleterre. Mais aujourd'hui les événements se développent de telle façon que la marche de la révolution subira quelques changements. Il s'agit de savoir quand nous commencerons à jouer un rôle plus actif sur la scène du monde. Sera-ce en 1925 ou en 1926 ou avant ? Nous voudrions que notre pays ait du repos pendant deux à trois ans, pour que nous puissions organiser notre économie nationale. Mais les événements marchent actuellement avec une telle rapidité que nous devons maintenir une liaison directe et immédiate avec les ouvriers allemands. Nous devons penser au ravitaillement en blé des ouvriers allemands. Il est important de prouver que nous pouvons envoyer du pain à l'Allemagne. Il faut que chaque ouvrier allemand puisse savoir que la Russie exporte du blé en Allemagne. Alors il se dira que si les ouvriers allemands prennent le pouvoir, ils auront du pain : « On ne nous vaincra pas par la faim, la Russie nous aidera. » Et, après cela, les Français n'oseront plus envoyer leur armée en Allemagne, parce que l'Allemagne sera un pays de révolution. Quelques divisions de l'armée prolétarienne pourraient faire, pour défendre l'Allemagne, beaucoup plus qu'un million de soldats de Guillaume II. La vraie défense de l'Allemagne est dans sa révolution communiste. Nous

devons prouver que nous pouvons la ravitailler en blé. C'est une nouvelle forme de propagande révolutionnaire. L'apparition du blé russe sur le marché allemand serait le meilleur moyen d'agitation.

A la fin de son discours, l'ancien agent de l'état-major prussien développe tout un programme général de collaboration bolcheviko-germanique :

Nos deux pays sont destinés à se compléter l'un par l'autre. La Russie est un pays immense avec des réserves de blé inépuisables et l'Allemagne est un pays d'industrie puissante, possédant une technique admirable. Une alliance entre la Russie rouge et l'Allemagne rouge aura une telle puissance que personne en Europe et même dans le monde entier ne pourra lui résister. Voilà pourquoi ceux qui, parmi nous, vivront encore quelques années verront que ce qu'on a considéré jusqu'ici comme de grands événements n'est rien en comparaison de ce que nous avons à voir dans l'avenir. Pour la lutte de demain se lèvera aussi l'ouvrier français et nous aurons à accomplir une tâche vraiment digne des communistes : celle de se battre contre un Etat bourgeois dans les rues de sa capitale.

Comme on le voit, l'appétit communiste de Zinoviev ne connaît pas de limites : il veut tout simplement s'emparer de Paris par un assaut combiné de l'armée germano-bolcheviste et des organisations insurrectionnelles françaises soutenues par le gouvernement rouge de Moscou.

Le discours de Zinoviev est loin d'être un fait isolé. Dans le journal *Dni* (numéro du 1er mars 1923) j'ai lu une correspondance de Pétrograd qui racontait ceci :

La presse soviétique est pleine d'articles sur les événements de la Ruhr. Dans les milieux officiels des Soviets, la question de la Ruhr a provoqué une forte tension. Les journaux portent des manchettes de ce genre : « Nous sommes sur le qui vive ! »... « Nous devons être prêts ! » etc... Dans tous les cantons et tous les villages, on convoque des meetings. Les agitateurs communistes ont reçu l'ordre d'éclairer les paysans sur la situation politique en Europe et de préparer l'opinion publique à la possibilité d'une guerre.

Jusqu'à quelle violence vont les bolcheviks dans leur propagande proallemande et francophobe, on peut le voir par l'article suivant, paru dans la *Pravda*, organe officiel du parti gouvernemental en Russie communiste.

Belle France, Etat de banquiers et d'usuriers, tu criais justice en 1914.

Où est-elle aujourd'hui, ta justice ? Dans l'or, dans les contributions, dans le pillage. Tu criais démocratie! Où est-elle ta démocratie? Dans les arrestations des communistes, dans l'extermination de tes ouvriers, dans les exploits de tes policiers. Tu as voulu parler des droits des peuples! Comment les as-tu fait triompher? Tu écrases avec la botte de tes gendarmes un peuple vaincu, tu enlèves au mendiant ses hardes, tu pilles, tu violes! Où est ton visage, belle France? C'est une immonde gueule de bête! Prolétaires d'Europe, jetez bas vos fers et forgez des chaînes pour cette bête féroce.

Comprenant bien qu'ils sont impuissants à attaquer la France directement, armes en mains, les bolcheviks veulent atteindre leur but par la ruse.

Au cours d'une des dernières séances du Comité Exécutif de la IIIe Internationale, Zinoviev a développé le plan suivant :

Tant que le communisme ne sera pas vainqueur en France, il ne peut être question de la Révolution mondiale. En conséquence, tous nos efforts doivent tendre à propager le communisme dans ce pays. Mais la force de résistance de la bourgeoisie française est grande et l'action ouverte des communistes se heurte, pour le moment, à des difficultés insurmontables. Il en résulte que notre action doit prendre les formes d'une propagande en faveur d'un rapprochement économique avec nous. Cela nous coûtera cher, mais il faut, coûte que coûte, persuader les milieux économiques français d'entrer en relations d'affaires avec nous. C'est alors seulement que nous aurons le champ libre et que sous le couvert de relations commerciales nous importerons en France les idées révolutionnaires qui mettront notre bête noire à notre merci.

L'expérience qu'a faite l'Angleterre montre que les bolcheviks savent parfaitement profiter des rapports économiques pour leur travail politique. Dans sa récente note aux soviets (v. le *Times* du 9 mai 1923) le gouvernement britannique se plaint amèrement que, depuis la conclusion de l'accord commercial entre l'Angleterre et les Soviets, la propagande anti-anglaise en Orient et la propagande révolutionnaire à l'intérieur de l'Angleterre soit faite par les bolcheviks avec une grande intensité. En février 1923, le représentant soviétique en Perse, B. Choumiatzky, a reçu de son gouvernement de fortes sommes d'argent pour « une action réelle contre les Anglais ». Dans le même mois, le représentant soviétique en Afghanistan, un certain Raskolnikov (inculpé en juillet 1917 dans une affaire d'intelligence avec l'ennemi), a proposé à son gouvernement « d'aggraver la rupture entre l'Afgha-

nistan et les Anglais » et de donner aux Afghans « des armes et de l'argent » pour qu'ils puissent s'armer contre les Anglais. Par le même rapport, Raskolnikov a demandé aux Soviets « d'aider les révolutionnaires hindous ». En novembre 1922, le gouvernement de Moscou a envoyé 120.000 livres sterling à ses agents secrets aux Indes et, en janvier 1923, 75.000 livres sterling à ses agitateurs en Angleterre.

Ce qu'il est curieux de constater, c'est que les bolcheviks payent leur propagande anti-britannique avec de l'argent... anglais. C'est le principal bénéfice qu'ils tirent de l'accord commercial avec l'Angleterre. On peut le voir par ces chiffres.

Dans la période des trois premiers mois de 1923, le bilan de l'échange commercial entre l'Angleterre et la Russie des Soviets présentait le tableau suivant:

Importations d'Angleterre en Russie.....	647.043 livres sterling
Exportations de Russie en Angleterre....	899.744 —

On constate donc que le bilan passif est du côté anglais et le bilan actif du côté des soviets qui, pendant le 1er trimestre de 1923, ont gagné plus de 250.000 livres sterling, avec lesquelles ils ont pu facilement payer une partie de leurs frais de propagande anti-britannique en Orient et d'agitation révolutionnaire en Angleterre.

On peut donc dire, sans rien exagérer, que grâce à l'accord commercial anglo-bolcheviste, les Anglais couvrent les frais de la propagande dirigée contre eux.

G. ALEXINSKY.

ART ANCIEN ET CURIOSITÉ

La vente Sarah Bernhardt : objets divers. — Une « Danaïde » de Rodin, et une « Suzanne », de Carpeaux. — Vente Besnard : tableaux, sculptures. — Ventes Haviland : estampes japonaises, laques, étoffes. — Vente Flameng : objets divers, album par Hubert Robert. — La foire des antiquaires à Versailles. — Suite de la campagne du *Matin*.

Les ventes ont continué à se succéder pendant tout le mois de juin sans grandes émotions ni péripéties. Cependant, il se fit quelque bouillonnement autour de celle de feu **Sarah Bernardt**. Aux expositions des 9 et 10 juin accourut à la Galerie Georges Petit la foule pittoresque et bigarrée qui compose le

« Tout Paris », où se mêlent, dans une riche « macédoine » sociale, journalistes et écrivains, gent importante autant que susceptible, artistes et théâtreuses, gent expansive autant que bruyante, femmes du monde distantes et dédaigneuses, mais curieuses et jalouses. Les financiers cossus et désinvoltes coudoient des comtes et des marquis authentiques, mais à peu près ruinés, les uns et les autres frôlés par de « vieilles gardes » aux croupes conquérantes, aux poitrines plantureuses et agitées, dangereuses tentations pour anciens ministres encore fringants. Tout ce monde s'empressait et se pressait, regardant, admirant, flairant les reliques de la grande tragédienne nationale et mondiale, idole à timbales, cymbales et grelots de plusieurs générations.

Qu'admirait-il ? Lui seul le sait.

Ce qu'il faut dire en toute sincérité et en toute vérité, c'est que toutes ces choses en toc et toquardes étaient bien à l'image du talent de Mme Sarah Bernhardt. Cette « grande » actrice est à l'art dramatique ce que Ponson du Terrail est à la littérature.

Elle a ému, remué, secoué, fait pleurer les populations avec des poses solennelles, des gestes emphatiques et une voix d'outre tombe. Et après ?.. Il n'en restera pas moins qu'elle n'a joué que des auteurs médiocres, dont les noms sont loin de représenter l'art français, qui, déjà, s'effacent dans l'ombre, qui vont s'effacer d'autant plus rapidement que Sarah ne sera plus là pour les répéter à la foule. Sardou, Rostand, Dumas fils lui-même, qui les lira dans vingt ans, trente ans ?

La vente Sarah Bernhardt réalisa 370.070 fr., alors que les experts n'en espéraient guère que la moitié. Tant mieux ! Cela fait honneur au snobisme. Je n'y vois pas d'inconvénients. Mais j'ose assurer que la gloire de Sarah Bernhardt ira en déclinant.

Il lui arrivera ce qu'il advient à celle de Rodin, qui baisse de jour en jour parce que ces réputations doivent trop à la réclame, au cabotinage, au « chiqué ».

Pauvre Rodin ! Voici que son *Penseur*, qui présidait à la solitude de la place du Panthéon, préside maintenant à celle des jardins de l'ancien couvent du Sacré-Cœur. Au Panthéon, il recevait encore la visite des étrangers et provinciaux qu'attiraient les mânes des grands hommes. Au Sacré-Cœur, il reçoit surtout la visite des pigeons, lesquels n'ont aucun respect pour sa noble tête.

Dans une vente faite le 4 juin, à la Galerie Georges Petit, un

amateur donna 4.950 fr. pour une *Danaïde* de Rodin, qui dressait en l'air un derrière nerveux et provoquant, un peu trop maigre, toutefois. Cette *Danaïde*, dans une vente précédente, avait fait plus de 7.000 fr.

Par contre, dans la vente d'une ancienne antiquaire, **Mme Besnard**, figurait une *Suzanne surprise*, par Carpeaux. Elle fut adjugée 7.950, au lieu de 3.650, prix d'adjudication à la vente de l'atelier Carpeaux, en mai 1913. Et encore, je dois dire que cette Suzanne est un tirage commercial pas très soigné ni très réussi. Cette vente comportait plusieurs Monticelli. Le plus beau, *Fête dans le parc*, atteignit 8.000 fr.

Les **ventes Haviland** ont continué sous la direction de Mes Lair-Dubreuil et Baudoin, avec MM. Charles Vignier et Portier comme experts. On a dispersé en juin les gravures japonaises dont quelques-unes étaient fort belles. Il y a eu pour elles des amateurs, ainsi que pour les laques et pour les étoffes. Jusqu'ici l'ensemble de ces ventes donne un total de 4.575.627 fr. Sans doute n'est-ce pas encore la fin.

A une seconde **Vente Flameng** on remarquait un précieux petit album de croquis, par Hubert Robert, échu à M. Jules Féral pour 11.800 fr. Quatre jolis dessins, par Corot, sont revenus à M. Jean Guiffrey pour 3.500 fr., et *Venise par un temps gris*, par Sargent, à M. Knœdler, pour 8.000 fr.

Le 13 juin, les initiés ont pu admirer à la salle 8 de l'Hôtel Drouot la belle **Collection de Monnaies et Médailles, de M. René Godard**. Heureux ceux qui ont la patience de former ces collections ! Admirons, en outre, leur chance de pouvoir trouver encore de pareils trésors.

Mais n'est-il pas juste que la patience soit récompensée ? Il en a fallu aux organisateurs de la **Foire des Antiquaires**, à Versailles. Aussi, le succès a couronné leurs efforts. Installée dans l'Orangerie du Palais, cette foire attira beaucoup de visiteurs. Elle mérite de devenir de plus en plus importante. Elle le deviendra si les antiquaires savent attirer la clientèle par l'offre de précieux objets à des prix abordables, car, pour tout le monde, c'est une partie de plaisir d'aller à Versailles. La seule vue du palais et des jardins est une joie pour les yeux.

La foire de cette année a dû donner satisfaction aux exposants. Tous avaient rivalisé de zèle, de goût et de frais, — ceux de pro-

vince surtout. Mme Tardy-Gonin, de Mâcon, exposait deux magnifiques tapisseries d'époque Louis XII ; Mme Lorbet, de Mâcon également, présentait à l'admiration une collection importante de « sablés ». Ces petits ouvrages, faits avec des perles multicolores, sont exquis de forme et de couleur. On admira la collection d'argenterie de M. Carré, de Rennes.

La saison des ventes va se clore. Elle n'a pas été trop mauvaise. Souhaitons que tout rentre peu à peu dans l'ordre et que Paris redevienne le marché mondial des objets d'art. Mais il ne faudrait pas que des journaux mènent des campagnes, pour le moins inopportunes, comme celle du *Matin*. Elle a abouti, sur la plainte déposée par M. le duc de Trévise, président de la « Société la Sauvegarde de l'Art français », à l'ouverture d'une instruction. C'est sans doute le pauvre curé de Saint-Sauveur-sur-Ecole qui va en faire les frais. Si, vraiment, il a vendu la Vierge du XIIIe siècle de son église, tant pis pour lui ! Si intéressant qu'il soit, si excusable qu'il soit, il mérite d'être puni. Mais le *Matin* n'a-t-il pas fait beaucoup de bruit pour rien ? Et, surtout, ne pouvait-il attendre un autre moment pour mener tout ce tapage ? Juin est le mois où les étrangers viennent à Paris pour y acheter des objets d'art. En lisant les articles du *Matin*, ces étrangers pouvaient-ils penser autre chose que ceci : « Puisque des antiquaires parviennent à tromper des malins comme des conservateurs de musées, que nous ménagent-ils, à nous ? » Aussi, beaucoup de personnes m'ont dit que les affaires, qui avaient repris, s'étaient arrêtées tout à coup, dès que commença la campagne du *Matin*. Guerre aux antiquaires marrons et aux truqueurs ! Nous sommes tous d'accord. Mais choisissez le moment opportun pour les mettre à la raison.

JACQUES DAURELLE.

PUBLICATIONS RÉCENTES

[Les ouvrages doivent être adressés *impersonnellement* à la revue. Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages *personnels* et remis intacts à leurs destinataires, sont ignorés de la rédaction, et par suite ne peuvent être ni annoncés, ni distribués en vue de comptes rendus.]

Art

Robert Cayla : *Les Filles*, avec une suite de 10 dessins originaux, par Julien Pavil ; Chiberre. » »

Charles Picard : *La Sculpture antique*. Avec 121 illustrations ; Laurens. 25 »

Les Tapisseries de la Cour Impériale de Vienne ; Krystallverlag, Vienne. » »

Esotérisme

Gabriel Delanne et G. Bourniquel : *Ecoutons les morts* ; Durville. 8 »

Littérature

Théodore de Banville : ***Contes, Souvenirs et Portraits, Poésies, Théâtre*** ; Crès (Le Florilège contemporain). 6 75

Jean-Marc Bernard : ***Œuvres.*** Tome I. ***Sub Tegmine Fagi. Derniers poèmes. Vers inédits. La Vallée du Rhône,*** suivie des ***Reliquia*** de Raoul Monier. Tome II : ***Petits sentiers de la poésie française. Symbolisme et classicisme. Etudes et portraits*** ; Le Divan. 25 »

Dr Cabanès : ***Mœurs intimes du passé,*** 7e série : ***Enfances royales.*** Avec de nomb. illust ; Albin Michel. 7 50

Lucien Daudet : ***L'âge de raison*** ; Flammarion. 7 »

F. Doucet : ***L'esthétique de Zola et son application à la critique*** ; De Nederlandsche Boek, La Haye. » »

Michel Georges-Michel : ***La vie à Deauville*** ; Flammarion. 7 »

Remy de Gourmont : ***Le vase magique*** ; Le Divan. » »

Albert Lieutaud : ***La lanterne à la main,*** essais ; Ramus. 6 75

Pierre Maurice Masson : ***Œuvres et Maîtres*** ; Perrin. 7 »

André Maurois : ***Ariel ou la vie de Shelley.*** (Cahiers verts, n° 22) ; Grasset. 9 »

A. Ménétreux : ***Solfège de l'Alexandrin et quelques aperçus synesthétiques*** ; Les Tablettes, Saint-Raphaël. » »

D. Paganelli : ***Un petit-fils de Renan : Ernest Psichari*** ; Les Tablettes, Saint-Raphaël. » »

Georges Pancol : ***Poèmes. Journal. Lettres.*** Préface de P. Tuffrau ; Chiberre. 10 »

Jehan Parisot : ***L'amour, les femmes et la vie*** ; Les Tablettes, Saint-Raphaël. » »

Armand Praviel : ***Provinciaux : Mistral Emile Pouvillon, Ch. de Pomairols, Coraly de Gaix, Jules de Rességuier, le cher frère Savinien, l'abbé Jean Barthès, Eugénie de Guérin*** ; Renaissance du livre. 4 »

Jean Raphanel : ***Etude sur le style dramatique d'après le théâtre en vers d'Albert du Bois*** ; Figuière. 5 »

Ernest Raynaud : ***Souvenirs de police. (Au temps de Ravachol)*** ; Payot. 7 »

Adolphe Retté : ***Léon Bloy,*** essai de critique équitable ; Bloud. 5 »

Schiller et Gœthe : ***Correspondance, 1794-1805,*** traduite d'après l'édition définitive allemande et précédée d'une introduction par Lucien Herr ; Plon, 2 vol. 15 »

Paul Van Thieghem : ***Le mouvement romantique, Angleterre, Allemagne, Italie, France,*** textes choisis et commentés ; Vuibert. 7 »

Musique

Reynaldo Hahn : ***Nausicaa,*** opéra en 2 actes, poème de René Fauchois ; Le Ménestrel. 15 »

Ouvrages sur la guerre

Lieut. de vaisseau Jacques Amet : ***Le Jutland, bataille navale du 31 mai 1916.*** Lettre-Préface de M. l'amiral Lacaze ; Renaissance du livre. 7 50

Pierre Gibon : ***Deux consciences françaises*** ; Victorion. 4 50

Emile Massard : ***Les espions à Paris*** ; Albin Michel. 6 75

P. Vigné d'Octon : ***Les crimes du service de santé et de l'état-major général et de la marine,*** suivi du ***Véritable scandale des pensions*** ; Petite bibl. du mutilé, Marseille. 4 50

Philosophie

Dr A. Hesnard : ***L'inconscient*** ; Doin. 12 »

Poésie

Max Begouen : ***A l'ombre des cyprès où fleurissent des roses*** ; Imp. Privat, Toulouse. » »

Elise Champagne : ***Le portail entr'ouvert*** ; Imp. Bovy, Liége. » »

Marcel Duminy : ***Sur la terre et plus loin*** ; Soc. gén. d'édition. » »

Yvonne Herman-Gilson : ***De sauge, de rose et de bruyère*** ; Renaissance d'Occident, Bruxelles. » »

P. F. Morucci : ***Kallisté,*** poème en 6 chants ; Figuière. 6 »

Frédéric de Neufville : ***La solitude qui chante*** ; Imp. Arrault, Tours. 6 »

Politique

Ambroise Got: *L'Allemagne à nu;* La Pensée française 6 50

J. Grave : *Quoi faire avant la révolution ?* Temps nouveaux. 0 30

René Lauret : *Les conditions de la vie en Allemagne*. Avant-propos de M. Henri Lichtenberger ; Crès 5 50

G. Welter : *Ce qu'il faut savoir de la Russie économique*. Préface de F. de Chévilly ; Dunod. 6 50

Questions coloniales

Pierre Daye : *L'empire colonial belge*, avec 3 cartes et 12 illust. ; Berger-Levrault 7 75

Questions juridiques

Colonel G. Becker : *L'héritage napoléonien. Cadre administratif. Contrat social* ; Berger-Levrault. 20 »

Questions médicales

Dr Pierre Janet : *La médecine psychologique* ; Flammarion. 7 50

Questions militaires et maritimes

Général Herr : *L'artillerie, ce qu'elle a été, ce qu'elle est, ce qu'elle doit être*. Avec 4 croquis ; Berger-Levrault. 18 »

Lieut. col. Lucas : *L'évolution des idées tactiques en France et en Allemagne pendant la guerre de 1914-1918* ; Berger-Levrault. 15 »

Commandant J. Maurin : *Rôle et emploi de l'artillerie sur voie ferrée*. Avec 3 croquis ; Berger-Levrault. 3 »

Roman

Paul Abram : *Une femme et des hommes* ; Férenczi. 6 75

Schalom Asch : *Le soldat Juif*, traduit du yidisch par L. Blumenfeld ; Renaissance du livre. 7 »

Comtesse de Baillehache : *Princesse Fégoroff* ; Flammarion. 7 »

René Bizet : *Le sang des rois* ; Renaissance du livre. 7 »

Jean Bouchor : *La tentative passionnée*; Fayard. 6 50

Gilbert Charles : *Apprentissage*. Croquis de Jean Laverdet ; Le Divan. 10 »

Antoine Chollier et Henri Lesbros : *Suffetula*, histoire métempsychique ; La pensée française. 6 50

Ed. Coro : *Bourgeois d'aujourd'hui* ; Daragon. 5 »

André Corthis : *L'Entraîneuse* ; Albin Michel. 6 75

Jacques Darnetal : *Patrice*. Préface de Maurice Rostand ; Monde nouveau. 6 »

Jeanne-Maxime David : *Le puits aux abeilles*. Illust. d'Hautot ; L'Œuvre littéraire. 5 »

Alexandre Dumas : *Le collier de la reine*, tomes I et II ; Nelson, chaque volume. 4 50

Mary Floran : *S'il avait su !* Calmann-Lévy. 6 75

Georges Fourest : *Contes pour les satyres* ; Messein. 12 50

Marion Gilbert : *La trop aimée* ; Férenczi. 6 75

Vivian Gretor : *La Malharanée* ; Chiberre. 6 »

O. Henry : *Le filou respectueux ou de la difficulté de rester malhonnête*, mis en français par Maurice Berblok ; Crès. 6 »

René Jeanne ; *Le retour prodigue de l'enfant* ; Floréal. 6 75

Jean de Jehay : *La lente épouvante* ; La pensée française. 6 50

Pierre de La Batut : *Suzanne, son pauvre amant* ; libr. française. 6 75

G. de La Fouchardière et Félix Celval : *Son Excellence le Bouif* ; Férenczi. 7 »

Eveline Le Maire : *Le fiancé inconnu* ; Plon. 7 »

Jeanne Leuba : *Frick en exil* ; Perrin. 7 »

Juliette Martineau : *Elie prophète* ; Jouve. 5 »

Paul Max : *Neige maculée* ; Fasquelle. 6 75

Syo : *Mektoub* ; Roman nouveau. 6 50

Sophus Michaëlis : *Le sommeil éternel, 1812*. Traduit du danois par Mme Holtatz-Bretagne ; Plon. 7 50

Jean Pellerin : *Cécile et ses amours* ; Albin Michel. 6 75

Rachilde : *La souris japonaise* ; Flammarion. 0 95

Robert Randau : *La ville de cuivre* ; Albin Michel. 6 75

J. Joseph Renaud : *Lumières dans la nuit* ; Férenczi. 6 75
R. de Roquebrune : *Les habits rouges* ; Monde nouveau. 6 75
Mary Shelley : *Frankenstein ou le Prométhée moderne*, traduit de l'anglais par G. d'Hangest ; Renaissance du livre. 10 »
Sheridan : *Elle et moi* ; Férenczi. 6 75
Félix Timmermans : *Pallieter*, traduit du flamand par Bob Claessens ; Rieder. 6 75
René Vaes : *Le miroir renversé*; Lumière, Anvers. » »
Pierre Valdagne : *La véritable Madame Bradiet* ;Flammarion. 7 »

Sciences

A. Chapelet : *A B C de la Chimie* ; Delagrave. » »
Henri Piéron : *Le cerveau et la pensée* ; Alcan. 10 »

Sociologie

Paul Louis : *Le déclin de la société bourgeoise* ; Monde nouveau. » »

Théâtre.

François de Curel : *Théâtre choisi* ; Crès. 6 75
Gracieux Faure: *La tristesse du poète*, un acte en vers ; Les Tablettes, Saint-Raphaël. » »
René Joséphin : *La Carmina*, pièce lyrique en un acte ; La Pensée latine. » »

Voyages

Paul Maillefer et Fred, Boissonnas : *Lausanne*. Avec de nomb. photog. ; Boissonnas, Genève. » »
A. Poidebard : *Au carrefour des routes de Perse* ; Crès. 8 »

MERCVRE.

ÉCHOS

Mort de Pierre Loti.— La commémoration de Verlaine.— Prix littéraires. — Contre les prix littéraires. — A propos de J.-H. Fabre : une statue au « Virgile » des insectes. — Loti et l'Orient. — Un madrigal de Laurent Tailhade. — Projets oubliés, projets abandonnés.

Mort de Pierre Loti. — Pierre Loti est mort le dimanche 10 juin, dans sa maison basque d'Hendaye (*Bakhar-etchea* : l'Ermitage) à l'âge de 73 ans ; — il était né à Rochefort, d'une vieille famille protestante, le 10 janvier 1850.

L'officier de marine Julien Viaud a raconté, à la première page du *Mariage de Loti*, l'histoire et la genèse du pseudonyme qu'il devait illustrer par tant d'œuvres d'une sensibilité unique et dans lesquelles le romantisme le plus frémissant s'allie à une observation directe et nette.

Son premier livre parut en 1879, sans nom d'auteur, sous le titre suivant :

AZIADÉ, *Stamboul, 1876-1877, extrait des notes et lettres d'un lieutenant de la marine anglaise entré au service de la Turquie, le 10 mai 1876, tué sous les murs de Kars, le 27 octobre 1877.*

Son dernier, *Suprêmes visions d'Orient*, fut publié en septembre 1921, sous la signature *Pierre Loti et son fils Samuel Viaud*. Et, de même que, dans *Azyadé* on voyait un Loti de 26 ans recherchant la

tombe d'une petite Circassienne qu'il avait aimée, dans ces *Suprêmes visions d'Orient*, le poète, toujours hanté par la pensée de la mort et du souvenir, toujours terrifié par « la fuite des jours » et par l'ombre de « la dame au Sablier », évoquait, de nouveau, l'un des grands cimetières qui, à Constantinople, sont en dehors des murailles et, de nouveau, y faisait passer le fantôme d'*Azyadé* :

Car c'est elle, disait-il, qui est cependant cachée depuis si longtemps sous la terre des morts, elle l'humble petite fille de Circassie, pour qui j'avais inventé ce nom d'*Azyadé*, elle toujours ici qui reste la magicienne du mélancolique sortilège.

Ce sortilège, cette puissance mystérieuse d'évocation qui possédait le jeune écrivain en 1879, avait donc encore une quarantaine d'années plus tard, pour l'homme célèbre et désenchanté, le même pouvoir d'émotion.

Bien que (chose singulière) Loti n'ait jamais fait de vers, il fut, au plus haut point, un poète, un lyrique. Sa vision intérieure du monde était restée telle qu'en la vingtième année et c'est là, sans doute, qu'il faut chercher le secret de son art qui subjugua les innombrables lecteurs des trente-sept volumes qu'il nous laisse.

Tous les articles nécrologiques qui lui ont été consacrés ont rappelé avec raison le caractère chevaleresque de l'artiste qui était comme endolori par son époque et s'était mis tout entier dans sa devise : « Mon mal m'enchante ». — L. DX.

§

La Commémoration de Verlaine. — Les « Amis de Verlaine » se sont réunis au Luxembourg dans la matinée du dimanche 17 juin pour commémorer le vingt-septième anniversaire de la mort du poète. L'assistance était nombreuse devant le monument de Rodo lorsque Gustave Kahn, président des « Amis de Verlaine », inaugura la cérémonie par une élégante allocution. On entendit ensuite un discours ému et charmant d'Alfred Machard, puis des poésies de Paul Verlaine, d'Albert Mockel, de Gilbert Lély, dites par M. Drain, Mme Andrée de Chauveron et Mlle Nizan. Le déjeuner coutumier était servi au Café Procope. M. Aman-Jean le présidait. On n'en attendit pas la fin pour dévoiler un très beau buste de Verlaine, par James Vibert, qui sera érigé à Metz, espère-t-on, l'automne prochain. Un remarquable discours de M. Gaston Rageot sur Verlaine et la poésie fut acclamée. Mlles Constance Maille, Renée Pierny, M. Audel dirent des poésies de Verlaine, Gustave Kahn et Jasques Feschotte. Et la fête prit fin sur l'audition de mélodies chantées par M. Vlachos.

§

Prix littéraires. — Le prix des peintres, d'une valeur de 15.000 francs, a été attribué au poète Paul Valéry pour l'ensemble de

son œuvre. Ce prix, fondé par M. Ambroise Vollard, a été décerné cette année pour la première fois — et aussi, dit-on, pour la dernière.

Le prix national de littérature ou Bourse nationale de voyage a été décerné, pour 1923, à M. Jean-Michel Renaitour, qui avait présenté deux romans, *L'Enfant chaste* et *Monsieur Scepticus*.

Le prix Northcliffe, fondé par Lady Northcliffe, et attribué annuellement par un jury anglais à un roman français, a été donné à M[me] Jean Balde, auteur de *la Vigne et la Maison*.

§

Contre les prix littéraires. — L'affaire du prix Flaubert (qui a été aussi désignée sous ce titre dramatico-comique : *Le Mystère du prix Flaubert ou le Mécène malgré lui*), cette affaire, venant après quelques autres, de moindre ou d'égale importance, a provoqué une certaine réaction contre l'abus des prix littéraires.

Notre confrère Léon Treich a dénombré au hasard des souvenirs (et il est bien certain qu'il en oublie) une cinquantaine de ces prix, savoir :

Prix Goncourt ; prix Fémina-Vie-heureuse ; prix Lasserre ; prix Balzac ; prix Stendhal ; prix Flaubert ; prix Northcliffe ; Bourse nationale de voyage ; prix de *la Renaissance* ; prix du *Figaro* ; Coupe sacrée du poète ; prix de littérature coloniale ; prix de la *Revue de l'Epoque* ; prix *Clarté* ; prix *Floréal* ; prix du *Merle blanc* ; prix annuel de *Belles-Lettres* ; prix littéraire algérien ; prix Sully-Prudhomme ; prix Blumenthal ; prix littéraire de l'Aide aux femmes des professions libérales ; prix Jacques Normand, de Rohan, Fouraignan, Erlanger, décernés par la Société des Poètes français ; prix Jean Revel, James Hyde, Pierre Corrard, Nelly Lieutier, Lya Berger, Taylot, Richebourg, etc., décernés par la Société des gens de lettres ; prix Robert Morche, Pierre Coutras, Gouvion Saint-Cyr, Henry Brongniart, décernés par les littérateurs indépendants ; prix du Cornet ; prix des Amis littéraires de Paul Déroulède ; prix de l'*Afrique latine* ; prix Verhaeren ; prix Primice Mendès ; prix Catulle Mendès ; Bourse littéraire des *Tablettes* de Saint-Raphaël ; prix des Jeux floraux toulousains ; prix des Jeux floraux oranais ; prix des Jeux floraux languedociens ; prix des Jeux floraux bordelais ; prix des *Rosatti* du Calaisis ; prix Jean Aicard, prix Amiral Sénès, décernés par l'Académie du Var ; prix du *Nouveau-Monde* ; prix de *la Renaissance d'Occident* ; prix des Amis du Mont Saint-Michel, etc., etc.

Sans compter les innombrables prix décernés par l'Académie française, l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres et l'Académie des Sciences morales.

Vraiment, c'est trop de « récompenses ». On s'explique qu'un journal, la *Parole libre*, veuille fonder, en manière de protestation, un prix qui sera réservé au plus mauvais roman de l'année. D'un esprit à peu

près semblable procéda, en 1917, la création d'un *prix de 500.000 francs* (prix qui n'avait de pécuniaire que le titre) et, en 1919, le *prix du plus mauvais livre de l'année.*

Le très fantaisiste « jury » qui décerna trois années de suite le prix de 500.000 francs (en 1917 à Jean Giraudoux ; en 1918, à P.-J. Toulet ; en 1919, à Mme Louise Faure-Favier) était ainsi composé : Antoine Albalat, Guillaume Apollinaire, Numa Baragnon, André Billy, René Bizet, Jacques Chaumié, Raymond Clauzel, Léon Deffoux, Louis Dumur, Jacques Dyssord, Gustave Fréjaville, René Gillouin, Georges Le Cardonnel, Alexandre Mavroudis, Pierre-Paul Plan, Marcel Provence, Paul Vulliaud.

Après la troisième attribution, les fondateurs de ce « grand prix pour l'honneur » estimèrent sans doute qu'ils avaient rempli leur mission — ou préférèrent capitaliser pour donner, ultérieurement, un prix plus magnifique encore...

On retrouva quelques-uns d'entre eux dans le non moins fantaisiste jury du plus mauvais livre de l'année, jury qui, sur l'initiative de M. Henri Béraud, décida d'opérer plus mystérieusement que le précédent et délégua ses pouvoirs, le 26 décembre 1919, à quatre de ses membres, MM. Béraud, Dorgelès, Pellerin et Zavie, lesquels, élevant le débat au-dessus des questions purement littéraires, attribuèrent, à l'unanimité, le prix au *Traité de Paix.*

La Parole libre pourra tenter de rester sur le terrain littéraire lorsqu'elle attribuera son prix du plus mauvais roman : la matière ne lui manquera pas. André Billy qui, par profession, lit tout ce qui paraît, nous disait un jour : « Les mauvais livres de l'année sont si nombreux qu'on ne saurait en distinguer un sans commettre à l'égard des autres une véritable iniquité. » Et voilà bien l'autre danger. C'est ce qui explique peut-être que le jury de 1919 se rejeta sur le *Traité de Paix* et s'en tint à cette désignation extra-littéraire. — L. DX.

§

A propos de J.-H. Fabre : Une statue au « Virgile » des insectes. — Les lecteurs du *Mercure* nous sauront gré de compléter la dernière note parue aux échos du 15 juin en leur annonçant qu'une statue va être élevée au grand entomologiste à Saint-Léons, village de l'Aveyron qui a eu l'honneur de donner naissance à J.-H. Fabre. Ce monument sera l'œuvre du sculpteur Malet. Nous croyons savoir que M. Maurice Colrat, ministre de la Justice, en allant inaugurer l'exposition de Millau, fera un détour pour se rendre à Saint-Léons inaugurer la statue de l'homme des insectes. M. Louis Vaissières nous annonce, de Marseille, que, sous les auspices du cercle des Aveyronnais de cette ville, une souscription est ouverte, dès maintenant, chez lui, rue Saint-Ferréol, 31, à Marseille. Les souscriptions par correspondance

devront, cependant, être adressées à M. Emile Gayrard, 6, rue Cherchelle, à Marseille. Nul doute que les nombreux admirateurs, de par la France et le monde, de celui qu'Edmond Rostand appela le « Virgile des insectes » ne s'empressent d'envoyer leur offrande à cette gloire nationale, qui — selon la phrase heureuse de Marcel Coulon — « reste aussi vénérable tout en étant plus pittoresque » que Pasteur. — C. P.

§

Loti et l'Orient. — Loti, qui ne lisait guère, n'aura sans doute pas lu les *Trois Contes d'Orient* qu'au Kaire, où il s'était retiré, Emile Bernard publia en 1900. Ce livre, précieux par le style et l'édition (1), était pourtant dédié « à Pierre Loti, peintre et poète de l'Orient et de la Mer », et *La Vie et la Mort de Fatime*, le premier de ces contes, était une touchante petite chose.

Captif du charme intime du Caire, de ses derniers vestiges d'art, annonçait Bernard, j'ai pris à tâche d'exprimer, en une allégorique fiction ce qu'à mon cœur et à ma pensée silencieuse ont murmuré les ruines.

Et il prévenait le lecteur qu'il allait, sous la simplesse de ce juvénile conte, trouver, outre des sensations vécues, l'allégorie de l'Orient et de l'Occident en présence.

Ce mortel contraste, en pays musulman, de l'Orient et de l'Occident, frappa également Loti quand il hiverna en Égypte. La *Mort du Caire*, qui est le titre d'un chapitre de la *Mort de Philæ*, E. Bernard eût pu le choisir pour son allégorie. Le Caire, c'est le foyer éteint de la civilisation des Khalifes. Si peu versé qu'il fût dans l'histoire de Masr, le poète en Loti rêva la splendeur du passé. Emile Bernard constatait déjà :

La ville du Caire... n'est plus, comme autrefois, un gracieux jardin de palmiers et d'architectures, laissant, entre ses rues étroites, couler un ruisseau de musulmans somptueux. Les riches demeures y ont effacé peu à peu leur primitif éclat, et les pierres polies par le pouce tout puissant du temps n'ont plus pour les yeux à y chanter la fantaisie de leurs entrelacs ; effritées, elles osent à peine dire encore ce qu'autrefois elles furent. Les Européens, ou gens du couchant, ont franchi la mer, et apporté, avec leur négoce, les usages de leur pays.

Moins bien renseigné qu'Emile Bernard sur la décrépitude des Egyptiens actuels, Loti adjurait les *effendis* de la génération de Moustafa Kamel de réagir contre la fatalité.

Réagissez avant qu'il soit trop tard, les prêchait-il. Contre l'invasion dissolvante, défendez-vous — non par la violence, bien entendu, non par l'inhospitalité ou la mauvaise humeur ; mais en dédaignant cette camelote occidentale dont on vous inonde quand elle est démodée chez nous. Essayez de préserver non seulement vos traditions et votre admirable langue, mais encore tout ce qui fait la grandeur et le mystère de votre ville, le luxe affiné de vos demeu-

(1) Le Caire, imprimerie Centrale Moussa Roditi, 1900.

res. Il ne s'agit pas là que de fantaisies d'artistes, il y va de votre dignité nationale. Vous êtes des Orientaux (je prononce avec respect ce mot qui implique tout un passé de précoce civilisation, de pure grandeur) ; mais encore quelques années, si vous n'y prenez pas garde, et on aura fait de vous de simples courtiers levantins, uniquement occupés de la plus-value des terres et de la hausse des cotons.

Fantaisies d'artiste, que ces exhortations, hélas ! On ne recommence pas le passé. Créer le présent, c'est bien plus essentiel, et l'Orient musulman s'en montre incapable. La lumière, aujourd'hui, vient de l'Occident.

— L'admirable siège ! les admirables maisons ! — whirr ! whirr ! tout par les roues ! — whiz ! whiz ! tout par la vapeur ! les admirables maisons ! l'admirable peuple ! — whirr ! whirr ! tout par les roues ! whizz ! whizz ! tout par la vapeur !

Semblables à ce Pacha de l'imaginaire Karagholoukoldour dont l'ironiste Kinglake parodiait ainsi la puérile, incohérente et bruyante admiration pour l'Angleterre et ses inventions, les Orientaux, après s'être extasiés sur les prodiges accomplis, en Frankistan, ont fini par en importer les éléments de leur propre existence. « Le pauvre grand et majestueux Stamboul (dépérit) comme l'Islam tout entier au souffle empesté de houille qui vient de l'Occident. » Les déclamations d'Ismet pacha n'y changeront rien : Turcs, Arabes, Egyptiens subiront des siècles encore le servage de la civilisation des Infidèles. Vivre ou rêver et croupir, jouir et agir, bâtir ou rester des pièces de musée, c'est le choix qui se présente à eux. Le Moyen Age ne saurait lutter contre le xxe siècle où tout se fait par les roues, la vapeur, l'électricité, où tout se fabrique en séries, même les choses de la pensée. Que peut le yatagan contre le canon à longue portée, l'armada du Grand Seigneur ou de ghazi Moustafia contre la flotte navale et aérienne de l'Angleterre ? à Oxford, Cambridge, à l'Université de Paris, quelle élite opposerait El Azhar ? On ne remonte pas le cours des siècles, si ce n'est en imagination, dans les livres, et lors des jubilés en des expositions coloniales.

« Pauvre Nil !... Pauvre Louxor !... Pauvre Stamboul !... » ces lamentations que pousse Loti à chaque pas de ses pèlerinages orientaux psalmodient l'irrémédiable déchéance du Monde Musulman. — AURIANT.

§

Un madrigal de Laurent Tailhade. — Le rondeau à Rachilde publié ici même le 1er juin 1923, dont je crois bien avoir signalé de vive voix l'existence à M. Alfred Vallette, a été recueilli, avec quelques variantes, dans *Bagnères-Thermal*, ce rarissime volume de Laurent Tailhade (vingt-cinq exemplaires sur japon) qui suivit de quelques an-

nées le *Jardin des Rêves* et le non moins rare *Dizain de Sonnets* (vingt-cinq exemplaires également) publiés chez Lemerre, en 1880 et en 1882.

Les chroniques de Lorenzaccio dans le *Paillasson* et dans le *Courrier de la Saison* avaient fourni la matière de ce nouveau recueil, dont sa rareté me fait transcrire la fiche bibliographique :

Laurent Tailhade
(Lorenzaccio)
BAGNÈRES-THERMAL
Première série (1880-1885)
BAGNÈRES-THERMAL. — PETITS VERS. — MUSIQUE.
LETTRES PARISIENNES
SUR QUELQUES ÉCRITS. — LA POÉSIE POPULAIRE EN GASCOGNE.
Bagnères-de-Bigorre,
Léon Péré, Editeur (impr. Péré)
Place de Strasbourg
s. d.

in-8, de 376 pp., faux-titre, titre et table compris.

On trouve de tout dans ce volume, un tout qui laisse déjà prévoir le Tailhade à venir : des chroniques que n'aurait point désavouées Tybalt et, parmi les *quatorzains d'été*, ce prélude qui n'a figuré dans aucune édition du *Pays du Mufle*. C'est dommage, il était pleinement digne de ceux qui suivaient :

PROLOGUE

Cueillant les nénufars d'or jaune et les muguets,
J'ai conduit la douleur morose au fil des berges
Parmi les amoureux quelconques et trop gais
Qui grouillent sur le seuil friturier des auberges.

Photographes rêvant aux lointains Urugais,
Canotiers insultant la majesté des Fleuves,
S'ébattent avec des cris fous de papegais
A travers des sérails de modistes peu neuves.

Ils sont très gris, sachant que, demain, ils pourront,
A l'ombre des comptoirs, rasséréner leur front
Sous tes yeux paternels, ô Durand, qui les guettes.

Leur joie obtuse endort ma peine et, quand le soir
Monte dans l'azur clair, près d'eux je viens m'asseoir
Et manger du lapin aux bosquets des guinguettes.

La Varenne-Saint-Maur, juillet 1882.

Divulguerai-je enfin ce sonnet, dont le nom du dédicataire pourra étonner ceux qui ne connurent que les polémiques et le duel, lesquels devaient faire oublier à beaucoup ces vers légers ?

SONNET

A Maurice Barrès.

Minuit sonne ! La nuit brune
Sourit à l'an nouveau-né,
Et comme d'un lys fané
Ses pétales, une à une

Les heures s'effeuillent. Moi,
Dans la chambre où nul émoi
Vulgaire ne se lamente,

Tandis que geint la tourmente
Homicide des hivers,
Loin d'eux j'appareille vers

La mystérieuse dune
Et le jardin fortuné
Où mon cœur s'est enluné
D'un rêve couleur de lune.

1er janvier 1885.

P. D.

§

Projets oubliés, projets abandonnés. — Les projets abandonnés que nous rappelons ci-dessous auraient pu prendre place dans la rubrique créée par Remy de Gourmont sous le titre: *Livres annoncés qui n'ont pas paru.* (Voir la table du *Mercure de France*, années 1890-1896, pages 85 et 86.)

Nous trouvons ces projets abandonnés dans une interview par Philippe Gille à Alphonse Daudet et publiée dans *Le Figaro*, le 25 décembre 1885. L'auteur de *Sapho* dit au critique :

Je dois faire une étude sur la jeunesse contemporaine dans certains milieux; je l'intitulerai : *Lebiez et Barré* ; il faut aussi que j'écrive une *Histoire de Napoléon Ier* à ma façon ; je veux le montrer comme je le sens, en méridional qu'il était...

Alphonse Daudet annonce encore un autre livre sous le titre : *Une rupture dans le monde*, mais ce projet fut réalisé sous le titre *L'Immortel*. On peut regretter qu'il n'ait pas écrit l'histoire de Napoléon : c'eût été à tout le moins fort piquant, surtout si l'auteur avait ainsi composé sa couverture : *Histoire de Napoléon Ier*, par l'auteur de de *Tartarin*. Sur son cahier de notes pour *Tartarin* et *Numa Roumestan* n'avait-il pas inscrit « dans un petit coin : *Napoléon, homme du Midi. — Synthétiser en lui toute la race* » ? (*Cf. Souvenirs d'un homme de lettres*, page 45). — D. DX.

Le Gérant : A. VALLETTE.

Poitiers. — Imp. du Mercure de France, Marc Texier.

MERCVRE DE FRANCE

26, RVE DE CONDÉ, PARIS (6e)

Littérature, Poésie, Théâtre, Beaux-Arts, Philosophie
Histoire, Sociologie, Sciences, Critique, Voyages, Philosophie
Littératures étrangères, Revue de la Quinzaine

Le *Mercure de France* paraît le 1er et le 15 de chaque mois et forme tous les ans huit volumes d'un maniement aisé, avec une Table des Sommaires, une Table par Noms d'Auteurs et une Table des Rubriques de la Revue de la Quinzaine.

Complété de tables générales méthodiques et claires, le *Mercure de France*, par l'abondance et l'universalité des documents recueillis, est un instrument de recherches incomparable.

Il n'est peut-être pas inutile de signaler qu'il est celui des grands périodiques français qui coûte le moins cher.

ABONNEMENT

Les abonnements partent du premier numéro du mois

FRANCE			ÉTRANGER		
Un an............	60	fr.	Un an............	75	fr.
Six mois..........	32	»	Six mois..........	40	»
Trois mois........	17	»	Trois mois........	21	»

Depuis juillet 1920, le prix du numéro est de 3 fr. 50 ; tous les numéros antérieurs se vendent 2 fr. 50, quels que soient les prix marqués.

On s'abonne à nos guichets, 26, rue de Condé, chez les libraires et dans les bureaux de poste. Les abonnements sont également reçus en papier-monnaie français et étranger, mandats, bons de poste, chèques et valeurs à vue sur Paris. Nous faisons présenter à domicile, sur demande, une quittance augmentée d'un franc pour frais.

Chèques postaux. — Les personnes titulaires d'un compte-courant postal peuvent, contre une taxe de 10 centimes, s'abonner par virement à notre compte de chèques postaux, *PARIS-259.31* ; celles qui n'ont pas de compte-courant postal peuvent, contre une taxe de 15 centimes, s'abonner au moyen d'un chèque postal modèle 1418 B, dont elles se seront procuré l'imprimé soit à la poste, soit, si elles habitent un lieu dépourvu ou éloigné d'un bureau, par l'intermédiaire de leur facteur. Notre adresse devra y être libellée ainsi : *Paris-259.31, Société du Mercure de France, rue de Condé, 26, Paris.* Le nom, l'adresse de l'abonné et l'indication de la période d'abonnement devront être très lisiblement écrits sur le talon de correspondance.

En ce qui concerne les ***Abonnements étrangers***, certains pays ont adhéré à une convention postale internationale donnant des avantages appréciables. Nous conseillons à nos abonnés résidant à l'étranger de se renseigner à la poste de la localité qu'ils habitent.

Les avis de **changements d'adresse** doivent nous parvenir, accompagnés d'un franc, au plus tard le 8 et le 23, faute de quoi le numéro va encore une fois à l'ancienne résidence. A toute communication relative aux abonnements doit être jointe la dernière étiquette-adresse.

Manuscrits. — Les auteurs non avisés dans le délai de deux mois de l'acceptation de leurs ouvrages peuvent les reprendre au bureau de la revue, où ils restent à leur disposition pendant un an. Pour les recevoir à domicile, ils devront envoyer le montant de l'affranchissement.

COMPTES RENDUS. — Les ouvrages doivent être adressés **impersonnellement** *à la revue. — Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages* **personnels** *et remis intacts à leurs destinataires, sont ignorés de la rédaction et par suite ne peuvent être ni annoncés, ni distribués en vue de comptes rendus.*

Poitiers. — Imp. du Mercvre de France, Marc Texier.